

**[Fidelma 2] Le
suaire de
l'archevêque**

Peter Tremayne

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

**Peter
Tremayne
Le suaire de
l'archevêque**



GRANDS DÉTECTIVES

**10
18**

PETER TREMAYNE

**LE SUAIRE
DE L'ARCHEVÊQUE**

10 | 18

Collection Grands Détectives

Sommaire

NOTE HISTORIQUE

CHAPITRE I^{er}

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

NOTE HISTORIQUE

Le roman se déroule à Rome, à la fin de l'été 664. Les lecteurs peu habitués aux moeurs du haut Moyen Âge, appelé aussi « l'Âge des Ténèbres », doivent savoir qu'à cette époque le concept de célibat des prêtres n'était pas universellement admis, que ce soit dans l'Église catholique romaine ou dans ce que l'on appelait les Églises celtes. S'il y a toujours eu des ascètes qui sublimaient l'amour physique dans la chasteté, ce ne fut pas avant le concile de Nicée, en 325, que le mariage des prêtres fut officiellement condamné, mais pas interdit. Ce concept de célibat est né dans l'Église romaine en réaction contre les pratiques païennes des prêtresses de Vesta et des prêtres de Diane. À partir du V^e siècle, Rome interdit aux clercs mariés au-dessus du rang d'abbé et d'évêque de dormir avec leurs femmes puis, peu de temps après, d'être mariés. Pour le reste de son clergé, Rome décourageait le mariage, mais ne l'interdisait pas. Il faut attendre le pape réformateur Léon IX (1049-1054) pour voir apparaître une très rigoureuse application du principe de célibat universel dans le clergé occidental. Dans l'Église orthodoxe, les prêtres au-dessous du rang d'abbé et d'évêque ont conservé, jusqu'à ce jour, leur droit à être mariés. La condamnation du « péché de la chair » est restée un concept étranger à l'Église celtique longtemps après que l'attitude de Rome fut devenue un dogme. Des religieux des deux sexes cohabitaient dans des abbayes et des monastères qui étaient appelés *conhospitae*, ou monastères doubles, et où les hommes et femmes élevaient les enfants au service du Christ. La connaissance de ces faits est essentielle pour la bonne compréhension de cette histoire.

CHAPITRE I^{er}

La nuit était chaude et parfumée de senteurs entêtantes, comme le sont souvent les nuits d'été romaines. Plongée dans les ténèbres, la cour du palais du Latran baignait dans les effluves doux-amers des herbes aromatiques plantées dans les plates-bandes aux bordures soigneusement entretenues. Le parfum musqué du basilic et l'exhalaison âcre du romarin surnageaient d'une manière presque suffocante dans l'air déjà étouffant. Le jeune *custos*, membre des gardes du palais, leva la main pour essuyer la sueur qui perlait sur son front, sous la visière en bronze de son casque. Bien sûr, l'atmosphère était lourde maintenant, mais il se disait que dans quelques heures, quand la température plongerait brusquement dans la fraîcheur de l'aube, il apprécierait la chaleur de la robuste saie⁽¹⁾ de laine qui pendait mollement sur ses épaules.

L'unique cloche de la basilique Saint-Jean, toute proche, sonna minuit, l'heure de l'angélus. Et comme la cloche sonnait le jeune sous-officier murmura consciencieusement la prière : « *Angelus Domini nuntiavit Mariae...* Les anges du Seigneur annoncèrent à Marie... » Il marmonnait la prière machinalement, sans penser au sens des mots ou des phrases qu'il prononçait. Et peut-être est-ce parce que son esprit n'était pas concentré sur les paroles rituelles qu'il entendit le bruit.

Par-dessus le tintement aigu de la cloche solitaire et le bouillonnement de la petite fontaine, au centre de la cour, un autre son parvint aux oreilles du jeune homme. Le bruit du frottement du cuir sur les pierres du dallage. Le jeune *custos* fronça les sourcils et pencha la tête de côté pour en déterminer la provenance.

Il était certain d'avoir entendu des pas lourds, dans les ténèbres, de l'autre côté de la cour.

— Qui va là ? demanda-t-il.

Aucune réponse ne lui parvint.

Le garde fit glisser hors de son fourreau de cuir sa courte épée, le *gladius* à large lame avec lequel les fameuses légions romaines avaient imposé leur impérieuse volonté aux peuples de la terre. Il fronça les

sourcils à cette pensée inopportune. Aujourd'hui, de cette même courte épée dépendait la sécurité du palais de l'évêque de Rome, le Saint-Père de l'Église universelle du Christ.

— Qui va là ? Montrez-vous ! ordonna-t-il de nouveau d'une voix plus stridente.

Toujours aucune réponse, mais... Oui, le soldat entendit un traînement de pied, hâtif, maintenant. Quelqu'un s'éloignait en descendant un des corridors plongés dans l'obscurité. Le *custos* maudit silencieusement les ténèbres de la cour et, en quelques foulées rapides, il traversa le dallage pour atteindre l'entrée du couloir. Dans la pénombre, il pouvait distinguer une silhouette aux épaules voûtées qui se déplaçait rapidement.

— Halte !

Le jeune soldat avait mis le plus de force possible dans sa voix.

La silhouette interrompit sa course, le cuir des sandales plates claquant bruyamment sur la pierre. Abandonnant toute dignité, le *custos* descendit le couloir en courant. Même s'il était jeune et agile, sa proie semblait plus leste encore, car, quand le soldat atteignit l'extrémité du corridor, il n'y avait plus aucune trace de l'objet de sa poursuite. Le couloir donnait sur une cour plus large. Contrairement à celle d'où il venait, cette cour était bien éclairée par plusieurs torches enflammées. La raison en était simple : elle était entourée par les appartements des administrateurs du palais papal, alors que la cour plus petite ne menait qu'aux appartements réservés aux invités.

Le jeune soldat s'arrêta, plissant des yeux pour examiner le grand rectangle de lumière. En face, il pouvait voir, appuyés contre l'entrée de l'un des bâtiments principaux, deux de ses camarades *custodes* qui montaient la garde. S'il les appelait à l'aide, il alerterait sa proie. Il serra les lèvres et reprit son examen minutieux. Mais il ne voyait personne d'autre. Il commença à traverser la cour pour demander aux autres *custodes* s'ils avaient vu quelqu'un sortir du corridor, quand un léger bruit, derrière lui sur sa gauche, l'arrêta.

Il pivota en scrutant l'obscurité.

Une silhouette sombre se tenait devant l'une des portes qui donnaient sur la cour.

— Identifiez-vous, ordonna-t-il durement.

La silhouette se raidit, puis fit deux pas en avant, sans répondre.

— Avancez et faites-vous connaître ! aboya le soldat, tenant son épée levée en travers de son plastron.

— Par le Christ, souffla une voix mielleuse. Si vous commenciez par vous identifier vous-même ?

Surpris par la réponse, le jeune homme répondit.

— Je suis le *tesserarius* Licinius des *custodes*. Maintenant, identifiez-vous.

Licinius ne pouvait s'empêcher d'éprouver une certaine fierté pour son grade, car il venait juste d'être promu. Dans l'ancienne armée impériale, ce grade désignait le soldat qui recevait de son général le billet, ou *tessera*, sur lequel le mot de passe du jour était écrit. Pour les *custodes* du palais du Latran, cela correspondait au grade de sous-officier.

— Je suis le frère Aon Duine.

La réponse fut donnée avec l'accent zézayant d'un étranger. L'homme fit encore un pas en avant de manière que la lumière vacillante de la torche toute proche tombe sur son visage. Licinius remarqua que l'homme était légèrement enveloppé et parlait avec la voix sifflante de quelqu'un qui a des problèmes respiratoires, ou de quelqu'un qui vient juste de courir.

Licinius l'examina avec méfiance et lui fit signe de faire un autre pas en avant afin que la lumière l'éclairé entièrement. Le frère avait un visage lunaire et plein, et il arborait cette tonsure bizarre des moines irlandais, le devant de la tête rasé suivant une ligne qui allait d'une oreille à l'autre, les cheveux portés longs derrière. Il essaya de répéter le nom que lui avait donné le moine.

— Frère « Ayn-dina » ?

L'homme sourit devant l'amusante prononciation de son nom.

— Que faites-vous ici à cette heure ? demanda le jeune soldat.

Le moine écarta les mains, révélant une corpulence typique de la cinquantaine.

— Ceci est mon *officium*, *tesserarius*, expliqua-t-il en désignant le bâtiment derrière lui.

— Vous étiez dans la petite cour, là-bas ? demanda Licinius, en pointant son épée courte en direction du couloir obscur.

Le moine au visage lunaire cligna des yeux et parut surpris.

— Pourquoi aurais-je été là-bas ?

Licinius eut un soupir d'exaspération.

— Je viens juste de poursuivre quelqu'un dans ce couloir. Ce n'était pas vous ?

Le moine secoua la tête vigoureusement.

— J'ai été derrière ma table jusqu'à ce que je quitte mon *officium*, il y a quelques instants. Je suis sorti dans la cour, où vous m'avez accosté alors même que je franchissais la porte.

Licinius rengaina son épée et passa une main sur son front avec perplexité.

— Et vous n'avez vu personne, personne en train de courir ?

De nouveau le moine secoua la tête avec emphase.

— Personne jusqu'à ce que vous me demandiez mon nom.

— Alors veuillez me pardonner, mon frère, vous pouvez retourner à vos affaires.

Le moine replet prit juste le temps de le remercier d'un signe de tête avant de décamper à travers la cour, faisant claquer le cuir de ses sandales sous l'entrée voûtée qui donnait sur les rues de la ville.

Un des gardes stationnés à l'entrée principale, un décurion, avait traversé la cour pour voir ce qu'il se passait.

— Ah, c'est toi, Licinius. Qu'y a-t-il ?

Le *tesserarius* grimaça de contrariété.

— Il y avait quelqu'un qui se cachait dans la petite cour là-bas, Marcus. J'ai fait une sommation et l'ai poursuivi jusqu'ici. Et maintenant, on dirait bien qu'il a réussi à m'échapper.

Le décurion du nom de Marcus gloussa doucement.

— Pourquoi veux-tu poursuivre qui que ce soit, Licinius ? Qu'est-ce qu'il y a de tellement anormal à ce que quelqu'un se trouve dans la petite cour à cette heure, comme à n'importe quelle heure d'ailleurs ?

Licinius regarda son collègue avec aigreur, ressentant une grande amertume envers le monde entier et, en particulier, envers les devoirs de garde dont il était chargé cette nuit-là.

— Tu n'es pas au courant ? Le *domus hospitale*, les appartements des hôtes, est situé là-bas. Et Sa Sainteté a des invités spéciaux : des évêques et des abbés de ces royaumes saxons barbares. On m'a dit de monter la garde spécialement pour eux, parce que les Saxons sont censés avoir des ennemis à Rome. Je dois contrôler toute personne qui se comporterait de façon suspecte à proximité de leurs chambres.

L'autre *custos* eut un reniflement dédaigneux.

— Je pensais que les Saxons étaient tous des païens ?

Il fit une pause, puis d'un signe de tête indiqua la porte par laquelle le moine avait disparu.

— Qui est-ce que tu interrogeais juste à l'instant, si ce n'était pas ton personnage suspect ?

— Un moine irlandais. Il a dit qu'il s'appelait frère « Ayn-dina ». Il était en train de sortir de son *officium*, là, et j'ai pensé que c'était peut-être l'homme que je poursuivais. De toute façon, il n'a vu personne.

Le décurion grimaça un sourire.

— Cette porte ne mène pas à un *officium*, mais au dépôt du *sacellarius*, le trésorier de Sa Sainteté. Il est cadénassé depuis des années, au moins depuis que je suis *custos* ici.

Avec un regard surpris vers son camarade, Licinius saisit une torche sur son support en métal et alla examiner la porte d'où le moine avait prétendu sortir. Les cadenas et serrures rouillées confirmaient les propos du décurion. Licinius se mit à jurer dans un langage parfaitement déplacé dans la bouche d'un membre de la garde du palais du pape.

Il était assis devant la table de bois, la tête penchée sur une feuille de vélin et ses lèvres pincées sous l'effort de concentration ne

dessinaient plus qu'une ligne mince. Bien qu'il fût assis, il était évident que c'était un homme de grande taille. Il était nu-tête ; on voyait sur le sommet de sa tête la tonsure religieuse caractéristique, entourée par des mèches de cheveux d'un noir de jais en accord avec la peau boucanée et les yeux très noirs. Des traits fins, un nez aquilin et proéminent, le nez d'un patricien romain. Le visage était un peu marqué, peut-être par les ravages d'une variole contractée dans l'enfance. Les pommettes saillaient sous la chair affaissée par l'âge et les lèvres fines étaient rouges, presque comme si leur couleur était artificiellement rehaussée.

Il était calme, immobile, absorbé par son travail.

Même si la tonsure n'avait pas révélé d'emblée sa vocation religieuse, ses vêtements l'auraient fait, car il portait la *mapula*, l'habit frangé blanc, les *campagi*, les mules noires et plates, et les *udones*, les bas directement hérités de la magistrature impériale du sénat de Rome, et que portaient maintenant les membres de haut rang du clergé catholique romain. Mais le plus remarquable était certainement la *tunica* de fine soie cramoisie et le crucifix orné d'or et incrusté de pierres précieuses qui laissaient deviner qu'il était bien plus qu'un simple ecclésiastique.

Le fin tintement d'une cloche l'interrompit dans sa réflexion et il leva les yeux avec une expression d'irritation.

Une porte s'ouvrit à l'une des extrémités de la grande salle de marbre frais, laissant apparaître un jeune moine vêtu d'un simple habit brun. Le nouvel arrivant ferma avec précaution la porte derrière lui, puis, après avoir croisé les bras dans ses larges manches, il se hâta en direction de la table devant laquelle était assis le prélat. Ses sandales plates claquèrent sur le sol de mosaïque en résonnant dans la salle tandis qu'il avançait en se dandinant, presque comme un canard. Le moine inclina la tête et prononça la formule préliminaire traditionnelle :

— *Beneficio tuo.*

Le plus âgé se cala confortablement sur son siège et soupira. Il ne retourna pas la formule rituelle, mais fit juste un signe de la main pour enjoindre le moine d'expliquer ce qu'il voulait.

— Avec votre permission, vénérable Gelasius, il y a une jeune religieuse à l'extérieur qui exige d'être reçue.

Gelasius haussa ses sourcils sombres de manière menaçante.

— *Exige ?* Une jeune religieuse, dites-vous ?

— Elle vient d'Irlande. Elle apporte la règle de son monastère pour qu'elle soit bénite par le Saint-Père, et elle apporte aussi un courrier confidentiel d'Ultan d'Armagh adressé à Sa Sainteté.

Gelasius eut un fin sourire.

— Ainsi les Irlandais recherchent toujours la bénédiction de

Rome, alors qu'ils en discutent les pratiques. N'est-ce pas une curieuse contradiction, frère Donus ?

Le moine réussit à hausser les épaules en gardant ses bras croisés dans ses larges manches.

— Je sais peu de chose sur ces terres barbares, mais je croyais que ces gens suivaient l'hérésie de Pélage.

Gelasius pinça les lèvres.

— Et cette jeune religieuse « exige »...

Il insista sur le mot une seconde fois.

— Elle attend pour être reçue depuis cinq jours, vénérable Gelasius. Une lenteur injustifiée, sans aucun doute.

— Bien, puisque cette religieuse nous apporte un message de l'archevêque d'Armagh, nous devrions la recevoir tout de suite, surtout si notre jeune soeur a parcouru tout ce chemin jusqu'à Rome. Oui, recevons-la, voyons la règle qu'elle a apportée et écoutons les raisons pour lesquelles le Saint-Père devrait la recevoir. Cette jeune religieuse a bien un nom, frère Donus ?

— En effet, répondit le jeune moine, mais c'est un nom particulier que je n'arrive pas à prononcer correctement. Il ressemble à la fois à Félicité et Fidelia.

Un pâle sourire élargit les fines lèvres de Gelasius.

— Cela pourrait aussi bien être un présage : Félicitas était la déesse de la bonne fortune, à Rome, tandis que Fidelia veut dire « celle en qui l'on peut avoir confiance » — fidèle et loyale. Priez-la d'entrer.

Le jeune moine inclina la tête et ses sandales claquèrent de nouveau à travers l'immensité de la pièce, résonnant jusqu'à la porte.

Gelasius rangea ses papiers de côté et s'installa confortablement dans son fauteuil de bois sculpté pour regarder entrer la jeune étrangère annoncée par son factotum. La porte s'ouvrit et laissa le passage à une grande femme portant l'habit des religieuses. La robe était visiblement étrangère à Rome, remarqua Gelasius ; la *camilla* de laine brute et la *tunica* de lin blanc révélaient que celle qui les portait était arrivée récemment d'un pays au climat moins clément que celui de Rome. La femme traversa le sol de mosaïque d'un pas alerte et juvénile qui semblait assez peu conforme à l'allure modeste exigée par l'habit religieux. Mais sa démarche et ses manières étaient élégantes. Gelasius remarqua que bien qu'elle fût grande sa silhouette était agréablement proportionnée. Des mèches rebelles de cheveux roux s'échappaient de sa coiffe. Les yeux sombres de Gelasius s'éclairèrent devant les traits jeunes et séduisants de son visage et restèrent captivés par le vert éclatant de ses yeux.

Elle s'arrêta devant lui, fronçant légèrement les sourcils. Gelasius resta assis et tendit sa main gauche dont le troisième doigt portait une

large bague en or sertie d'une pierre d'émeraude. La jeune femme hésita puis avança la main droite pour saisir doucement la main de Gelasius, et elle inclina la tête avec raideur.

Gelasius dut maîtriser sa surprise. À Rome, les membres du clergé s'agenouillaient devant lui et ils baisaient son anneau en marque de reconnaissance de ses hautes fonctions. Cette curieuse jeune étrangère avait simplement incliné la tête en signe de respect pour sa fonction, mais sans obséquiosité. Et l'expression de son visage s'était légèrement figée comme pour dissimuler son irritation.

— Soyez la bienvenue, soeur... Fidelia ? dit Gelasius en hésitant sur le nom.

L'expression de la jeune femme resta impassible.

— Je suis Fidelma de Kildare, du royaume d'Irlande.

Gelasius nota que sa voix était ferme et qu'elle ne paraissait aucunement intimidée par la splendeur et les tapisseries qui l'entouraient. « Étrange, se dit-il, comme ces étrangers semblent insensibles à la puissance, la prospérité et la sainteté de Rome ! » Les Bretons d'Angleterre et les Irlandais lui rappelaient ces Gaulois entêtés dont parlaient César et Tacite. N'était-ce pas un des rois de ces Bretons d'Angleterre, ramené comme captif par Claudius, qui, au lieu d'être frappé de terreur en contemplant la puissance et la splendeur de Rome, avait simplement déclaré : « Comment ? Vous avez tout ceci et vous convoitez quand même nos chaumières en Bretagne ? » Gelasius était fier du passé impérial romain et il lui arrivait souvent de souhaiter être né pendant les jours dorés de la domination des premiers Césars. Il fut traversé par la pensée inconfortable que ceci était bien peu conforme à l'humble ambition de sa foi et il ramena son esprit sur la jeune femme qui se tenait devant lui.

— Soeur Fidelma, répéta-t-il avec application.

La jeune femme eut un geste gracieux pour approuver la prononciation.

— Je suis venue ici à la demande de l'archevêque Ultan d'Armagh pour apporter...

Gelasius leva la main pour arrêter le flot de paroles qui sortait précipitamment.

— C'est votre première visite à Rome, ma soeur ? demanda-t-il d'une voix douce.

Elle s'arrêta, puis hocha la tête, se demandant si elle avait fait une erreur quelconque de protocole en s'adressant à ce haut personnage de l'Église dont le factotum ne lui avait même pas donné le nom.

— Depuis combien de temps êtes-vous dans notre belle cité ?

Gelasius se demanda s'il n'avait pas entendu la jeune femme réprimer un soupir. Il y avait eu un léger mouvement de sa poitrine qui s'était soulevée de façon exagérée.

— Je cherche à avoir une audience avec l'évêque de Rome depuis cinq jours... Je regrette de n'avoir été informée ni de votre nom ni de votre position.

Les lèvres fines de Gelasius frémirent d'un soupçon de sourire. Il admirait la franchise de la jeune femme.

— Je suis l'évêque Gelasius, répondit-il. J'occupe les fonctions de *nomenclator* de Sa Sainteté. Ma fonction est de recevoir toutes les requêtes adressées au Saint-Père, de déterminer s'il doit les recevoir et lui proposer mes conseils.

Les yeux de Fidelma s'éclairèrent et ses épaules bien dessinées s'affaissèrent légèrement, comme si elle se détendait un peu.

— Ah, maintenant je comprends pourquoi j'ai été envoyée devant vous. Il est difficile de répondre convenablement si personne ne vous informe des procédures en vigueur. Je vous prie de me pardonner si je fais des erreurs et de les mettre simplement sur le compte d'une naissance et d'une éducation étrangères.

Gelasius inclina la tête avec une solennité pleine d'humour.

— Bien dit, ma soeur, vous parlez un excellent latin pour quelqu'un qui vient à Rome pour la première fois.

— Je suis aussi versée en grec et je sais un peu d'hébreu. J'ai quelques facilités pour les langues et je parle même certaines langues saxonnes.

Gelasius la fixa avec sévérité en se demandant si elle ne se moquait pas discrètement de lui. Mais il n'y avait aucune fanfaronnade dans le ton de cette femme et Gelasius restait impressionné par son imperturbable naturel.

— Et où avez-vous acquis de tels talents ?

— J'ai étudié comme novice à Kildare, dans une maison fondée par sainte Brigitte et, plus tard, avec Morann à Tara.

— Vous n'avez étudié qu'en Irlande ? Eh bien, j'avais entendu parler de vos écoles, mais j'ai aujourd'hui la preuve de leur excellence. Asseyez-vous, ma soeur, et discutons des raisons de votre visite ici. Le voyage depuis l'Irlande doit avoir été long, fatigant et plein de dangers. Vous ne l'avez quand même pas fait seule ?

Fidelma jeta un coup d'oeil autour d'elle dans la direction indiquée par Gelasius ; elle aperçut une petite chaise de bois à côté d'elle qu'elle déplaça pour se mettre bien en face de l'évêque. Elle prit le temps de s'asseoir et de s'installer avant de répondre.

— J'ai voyagé jusqu'ici en compagnie de frère Eadulf de Cantorbéry qui est *scriba*, secrétaire, de Wighard, l'archevêque de Cantorbéry pour le royaume saxon du Kent.

Gelasius leva des sourcils narquois.

— Je me suis pourtant laissé dire que vous autres, Irlandais, partagiez assez peu de points de vue avec Cantorbéry, à moins que

vous ne fassiez partie de ces rares religieux irlandais qui ont préféré la règle romaine à celle de Colomba⁽²⁾ ?

Fidelma esquissa un sourire.

Je suis la règle de Palladius⁽³⁾ et Patrick qui ont converti notre petite île à la foi, dit-elle calmement. J'ai assisté au synode de Witebia pour rencontrer les délégués saxons. À la fin du synode, Deusdedit, l'archevêque de Cantorbéry, tomba malade et mourut de la peste jaune. Après avoir été désigné archevêque, Wighard a annoncé son intention de se rendre jusqu'ici, à Rome, pour recevoir la bénédiction papale de sa charge et, comme Ultan m'avait chargée d'apporter ici la *Regula coenobialis Cill Dara*, j'ai décidé de faire le voyage en compagnie de frère Eadulf, que j'ai appris à connaître et à respecter.

— Et pour quelle raison assistiez-vous au concile de Witebia, ma sœur ? J'ai déjà reçu des informations sur les débats entre les partisans des pratiques de Rome et ceux qui défendent les coutumes de vos propres Églises irlandaises. Nos représentants romains n'ont-ils pas remporté la polémique et provoqué le retrait de vos délégués irlandais ?

Fidelma ignore tout ce qu'il y avait de narquois dans la voix de Gelasius.

— J'ai assisté au synode auprès des délégués de notre Église en raison de mes compétences juridiques.

Les sourcils de l'évêque se haussèrent de surprise.

— Vous étiez là en raison de vos compétences juridiques ? demanda-t-il, stupéfait.

— Je suis religieuse, mais aussi *dálaigh* devant les brehons³ d'Irlande... C'est-à-dire que je suis avocate, versée à la fois dans le droit civil du *Senchus Mór* et dans les lois criminelles du *Leabhar Acaill* qui régissent la justice de notre pays.

Le visage de Gelasius était un masque d'incrédulité.

— Il est donc dans les coutumes des rois irlandais d'autoriser les femmes à plaider devant leurs cours de justice ?

Fidelma haussa les épaules avec indifférence.

— Parmi les miens, les femmes peuvent occuper toutes les positions, et même régner et mener leur peuple à la bataille. Qui n'a pas entendu parler de Macha aux Tresses Rouges, notre plus grande reine guerrière ? J'ai cependant cru comprendre que les femmes ne sont pas considérées avec un tel rapport d'égalité, à Rome.

— Vous pouvez en être certaine, répondit Gelasius avec véhémence.

— Est-il vrai qu'à Rome, une femme ne peut aspirer à exercer aucune des professions érudites en relation avec les affaires publiques ?

— Non, en effet.

— Alors c'est une étrange société qui renonce elle-même à bénéficier des talents de la moitié de sa population.

— Pas plus étrange, ma chère soeur, qu'une société qui donne aux femmes une place égale à celle des hommes. À Rome, vous observerez que le père ou le mari ont une autorité complète sur les femmes de leur famille.

Fidelma grimaça, sarcastique.

— C'est donc merveille que j'aie pu marcher dans les rues de cette ville sans avoir été abordée pour mon effronterie.

— Votre habit est reconnu comme celui d'une religieuse : vous ne portez pas la *stola matronalis*⁽⁴⁾. Vous pouvez vous rendre non seulement dans les lieux de culte, mais aussi dans les théâtres, les magasins et les cours de justice. Mais celles qui ne portent pas l'habit religieux ou qui ne sont pas mariées ne bénéficient pas de ces privilèges. Les jeunes filles doivent rester dans leurs foyers. Toutefois, les femmes de nos classes supérieures peuvent prendre une part influente dans le monde des affaires pourvu que cela soit fait depuis l'intimité de leur propre palais et administré par l'intermédiaire de leurs pères ou maris.

Fidelma hocha la tête sombrement.

— C'est donc une triste ville pour les femmes.

— C'est la ville de saint Pierre et saint Paul qui apportèrent la lumière dans les ténèbres de notre paganisme et c'est à Rome qu'a été confiée la mission de répandre cette lumière partout dans le monde.

Gelasius se cala confortablement en observant la jeune femme. Il parlait avec fierté, peut-être trop de fierté ; il appartenait tout entier à sa nation, à sa ville et à sa classe.

Fidelma ne répliqua rien. Elle était assez fine diplomate pour comprendre quand les arguments ne menaient qu'à des impasses. Après quelques secondes de silence, ce fut Gelasius qui relança la conversation.

— Votre voyage fut donc sans incident ?

— Le voyage depuis Marseille fut calme, à part une fois, où une voile est apparue à l'horizon, au sud, et le capitaine a eu si peur qu'il a presque jeté le bateau sur les rochers.

L'expression de Gelasius se fit très sérieuse.

— Peut-être s'agissait-il du navire de l'un de ces fanatiques arabes, disciples de Mahomet ? Ils s'en prennent à tous les bateaux et à tous les ports de notre empereur Constant à travers la Méditerranée. Ils ravagent en permanence nos ports méridionaux. Grâce à Dieu, votre bateau leur a échappé sans problème.

Gelasius marqua une pause pour réfléchir un moment, avant de reprendre.

— Et êtes-vous bien logée en ville ?

— Oui, je vous remercie. Je suis logée dans une petite pension non loin d'ici, près de l'oratoire Sainte-Praxède dans la Via Merulana.

— Ah, la pension administrée par le diacre Arsenius et sa bonne épouse Epiphania ?

— Exactement.

— Bien. Je sais donc où vous contacter, le cas échéant. Maintenant, puis-je examiner le message que vous avez apporté de la part d'Ultan d'Armagh ?

Le menton bien dessiné de Fidelma se leva un peu agressivement.

— Ce message est adressé personnellement à Sa Sainteté.

Gelasius leva les sourcils avec une expression de contrariété ; il regarda fixement les yeux verts qui lui faisaient face, puis sembla changer d'avis et acquiesça d'un signe de tête avec un large sourire.

— Vous avez tout à fait raison, ma soeur. Cependant, je suis son *nomenclator*, et en tant que tel, tous les messages qui lui sont adressés passent par moi. Je dois aussi examiner la règle que vous avez apportée pour être bénite par le Saint-Père. Cela fait partie de mes attributions, ajouta-t-il avec une emphase ironique.

Soeur Fidelma glissa une main à l'intérieur de ses robes et en retira des rouleaux de vélin. Elle les tendit à l'évêque par-dessus la table. Il les déroula, les parcourut rapidement du regard avant de les poser de côté sur sa table.

— Je les lirai à tête reposée, puis je demanderai à mon *scriptor*⁽⁵⁾ de les examiner. Si tout va bien, nous pourrions arranger une audience avec Sa Sainteté dans sept jours.

Il vit les coins de sa bouche s'affaïsser.

— Pas avant ? demanda-t-elle, déçue.

— Vous êtes donc si pressée de quitter notre belle cité ? demanda Gelasius malicieusement.

Mon coeur a la nostalgie de son propre pays, monseigneur, c'est tout. Cela fait des mois, maintenant, que je suis loin de ses rives.

Alors, mon enfant, quelques jours de plus ou de moins n'auront pas beaucoup d'importance. Il y a de nombreuses choses à voir ici, avant de repartir, surtout s'il s'agit de votre premier pèlerinage en ce lieu. Vous souhaitez sûrement visiter la colline du Vatican où se trouve la basilique Saint-Pierre bâtie sur la tombe de ce saint homme, et la sainte pierre sur laquelle le Christ ordonna que notre église soit bâtie. Sur cette même colline, on raconte que Notre-Seigneur est apparu à Pierre au moment où il quittait la ville parce que Néron persécutait ses frères. Alors saint Pierre fit demi-tour et revint sur ses pas pour être crucifié avec ses frères, et c'est là que son corps fut amené pour être enseveli.

Fidelma baissa la tête pour dissimuler son irritation : l'évêque la croyait-il si ignorante ?

— Je vais donc attendre que vous me fassiez appeler, Gelasius, dit-elle en se levant.

Elle se tint debout comme si elle attendait qu'il lui donne congé.

Gelasius, pourtant habitué à donner des ordres, dut encore dissimuler son étonnement devant l'aisance avec laquelle la jeune femme semblait maîtriser cet entretien.

— Dites-moi, Fidelma de Kildare, y a-t-il beaucoup de femmes comme vous en Irlande ?

Fidelma fronça les sourcils, essayant de deviner où il voulait en venir.

— J'ai rencontré beaucoup d'hommes de votre pays, nous en avons même quelques-uns qui travaillent dans le palais du Latran, mais mon expérience des femmes chez vous est limitée. Sont-elles toutes aussi directes que vous ?

Fidelma sourit posément.

— Je ne peux parler que pour moi-même, Gelasius. Mais comme je vous l'ai dit, dans mon pays, les femmes ne sont pas asservies aux hommes. Nous croyons que notre Créateur nous a tous faits égaux. Peut-être devriez-vous venir un jour sur la terre d'Irlande pour découvrir sa beauté et ses trésors.

Gelasius gloussa.

— Je devrais en effet. Même si j'ai peur qu'aujourd'hui trop d'années soient passées pour que je puisse envisager des voyages aussi difficiles. En attendant, j'espère que vous apprécierez notre ville. Vous pouvez aller. *Deus vobiscum.*

Satisfait d'avoir finalement réussi à prendre le contrôle de la fin de cet entretien, il se pencha en avant et fit sonner une petite clochette d'argent. Puis il leva la main gauche et, une fois encore, à son grand agacement, Fidelma prit simplement sa main et inclina la tête au lieu de baiser l'anneau symbolisant sa charge.

La grande religieuse tourna les talons et traversa la pièce en se dirigeant vers l'endroit où se tenait frère Donus, une main sur la porte ouverte.

CHAPITRE II

En franchissant les portes de chêne richement sculptées, soeur Fidelma émergea, avec un certain soulagement, dans l'entrée du palais du Latran, où tous les évêques de Rome avaient été couronnés depuis trois cent cinquante ans. L'atrium, ou vestibule public, était sans l'ombre d'un doute un édifice splendide. De hautes colonnes de marbre s'élançaient vers les voûtes du plafond. Le sol était un interminable tapis de mosaïque, la voûte du plafond sculptée dans un chêne sombre et poli rehaussait les murs couverts de tapisseries aux couleurs riches et éclatantes. Ce palais aurait tout à fait convenu à un prince temporel.

À toutes les entrées, les gardes du palais, les *custodes*, sanglés dans leurs uniformes d'apparat avec plastrons polis et casques emplumés, tenaient leurs courtes épées en travers de leur poitrine. Une autre impressionnante démonstration des splendeurs de ce monde terrestre. Ça et là, des clercs occupés à des tâches mystérieuses, dans leur sobre habit sacerdotal, faisaient un curieux contraste avec les dignitaires et les potentats venus de tous les pays du monde connu.

Soeur Fidelma s'arrêta pour jouir à nouveau du spectacle ; avant que frère Donus ne l'appelle auprès de l'évêque Gelasius, on l'avait fait attendre pendant plusieurs heures au milieu de cette foule bruyante et bigarrée. Il n'y avait vraiment aucun doute, cet endroit était le point de rencontre de tous les peuples de la terre. La cour royale de Tara, le siège des hauts rois des cinq royaumes d'Irlande, semblait un pittoresque coin perdu comparée à cette magnificence. Mais tout en se faufilant entre les groupes en pleine discussion, Fidelma se dit qu'elle préférerait la tranquille dignité de Tara, la simplicité de cette communauté vivant au milieu de la sereine beauté de la province royale de Midhe.

Une jeune religieuse qui essayait de se frayer un chemin dans la direction opposée entra soudain en collision avec Fidelma.

— Oh, pardonnez-moi...

La jeune fille leva la tête nerveusement et s'arrêta en

reconnaissant Fidelma.

— Soeur Fidelma ! Je ne vous ai pas revue depuis que nous sommes arrivés à Rome !

La jeune religieuse saxonne avait environ vingt-cinq ans, mince, avec des traits légèrement mélancoliques et timides, et des cheveux en désordre qui dépassaient par-dessous sa coiffe. Ses yeux bruns et sombres semblaient dénués d'expression, et ses mains, bien que fines, étaient remarquablement fortes et nerveuses, et calleuses à force d'effectuer des travaux pénibles. Fidelma n'avait pas été surprise d'apprendre que soeur Eafa avait travaillé dans une ferme avant d'entrer dans les ordres. Elle lui sourit. Elle avait fait presque tout le voyage entre le port de Marseille et celui d'Ostie en compagnie de soeur Eafa. La jeune soeur faisait partie du petit groupe de pèlerins du royaume de Kent qui étaient venus assister à l'intronisation de Wighard de Cantorbéry par le Saint-Père. Fidelma ressentait de la sympathie pour la jeune fille, simple et terne, mais accommodante, et qui semblait effrayée par son ombre. La façon dont elle se déplaçait, un peu gauche, légèrement voûtée, et la manière dont elle enveloppait toujours sa tête et ses épaules dans sa coiffe, tout indiquait que son plus grand souhait était de se rendre invisible aux yeux du monde.

— Bonjour, soeur Eafa. Comment allez-vous ?

La jeune religieuse grimaça nerveusement.

— En vérité, je serais heureuse de retourner dans le Kent. Être dans la cité où Pierre a été martyrisé, lui qui a marché au côté du Christ et a dialogué avec Lui, c'est vraiment une expérience émouvante. Cependant...

Elle secoua la tête.

— Je n'aime pas cette ville, je la trouve vraiment menaçante. Il y a trop de monde, trop de gens bizarres. J'aimerais mieux être chez nous.

— Je vous comprends tout à fait, ma soeur.

La sympathie de Fidelma était sincère. Comme Eafa, elle était habituée à un style de vie plus rustique.

Le regard d'Eafa passa par-dessus l'épaule de Fidelma et une expression anxieuse envahit soudain les traits sans éclat de la jeune soeur.

— Voici l'abbesse Wulfrun. Je dois la rejoindre. Il faut que je l'accompagne à l'oratoire des Quarante

— Martyrs. Ce matin, nous avons déjà été sur la tombe de sainte Hélène, mère de Constantin. Partout où nous allons, les gens voient que nous sommes des pèlerins étrangers et ils essaient de nous vendre des souvenirs ou des reliques saintes. On dirait des mendiants, dont on n'arrive pas à se débarrasser. Regardez ceci, ma soeur.

Elle lui montra une petite broche de cuivre bon marché avec

laquelle elle avait attaché sa coiffe. Fidelma se pencha pour la regarder. Il y avait une pierre de verre coloré montée sur du cuivre.

— On m'a dit qu'elle contenait des cheveux de sainte Hélène et je l'ai eue pour deux sesterces... Je n'ai aucune idée de la valeur de ces pièces. Pensez-vous que c'était trop ?

Fidelma examina la broche plus attentivement et fit une grimace. Elle pouvait voir une mèche de cheveux enchâssée dans le verre.

— S'il s'agit vraiment des cheveux de sainte Hélène, alors cela vaut cette somme, mais autrement...

Elle laissa la phrase en suspens avec un haussement d'épaules.

La jeune Saxonne prit un air déconfit.

— Vous doutez de son authenticité ?

— Il y a beaucoup de pèlerins à Rome et, comme vous l'avez dit vous-même, il y a beaucoup de gens qui gagnent leur vie en essayant par tous les moyens de leur vendre de prétendues reliques saintes.

Fidelma eut l'impression qu'Eafa aurait aimé discuter encore avec elle, mais elle lança à nouveau un rapide regard par-dessus l'épaule de Fidelma et eut un geste d'excuse.

— Je dois y aller. L'abbesse Wulfrun m'a vue.

La jeune religieuse fit demi-tour, le visage anxieux, et se fraya un chemin à travers la foule en direction d'une grande femme en habit religieux qui l'attendait, avec une expression austère et désapprobatrice peinte sur son visage d'oiseau de proie. Fidelma sentit son coeur se serrer pour la jeune soeur. Eafa faisait le pèlerinage en compagnie de l'abbesse Wulfrun. Elles venaient toutes les deux de l'abbaye de Sheppey mais, comme Eafa l'avait confessé à Fidelma, Wulfrun était une princesse royale, la soeur de Seaxburgh, reine du Kent, et elle veillait à ce que personne ne puisse l'ignorer.

C'était sans doute pour cette raison que Fidelma, pendant le voyage entre Marseille et Ostie, s'était prise d'amitié pour la jeune fille ; Wulfrun traitait celle-ci à peine mieux qu'une esclave. Eafa avait même semblé plus redouter l'offre d'amitié de Fidelma que sa propre solitude. Elle était peu encline à se lier avec qui que ce soit et ne se plaignait jamais de la façon autocratique dont l'abbesse Wulfrun lui donnait des ordres. « Une étrange fille solitaire », se dit Fidelma. Par-dessus le brouhaha qui l'entourait, Fidelma pouvait entendre la voix perçante de l'abbesse Wulfrun ordonnant à Eafa de porter quelque chose pour elle. La silhouette impérieuse se frayait un chemin à travers la foule en direction des portes du palais, comme la proue d'un navire de guerre fendait une mer démontée, entraînant la fine silhouette flottante d'Eafa dans son sillage.

Soeur Fidelma les regarda disparaître dans la foule pendant un instant, puis elle se dirigea à son tour vers les portes, et émergea avec un petit soupir sur les marches de marbre de la grande façade baignée

de soleil. Le soleil romain l'inonda de chaleur, l'obligeant à s'arrêter pour recouvrer son souffle. Quitter la fraîcheur de l'immense palais pour sortir dans la chaleur d'une journée romaine était comme passer d'un bain froid à un bain chaud. Elle cligna des yeux et prit une profonde inspiration.-

— Soeur Fidelma !

Elle se retourna vers la foule qui montait les marches et plissa des yeux, essayant de situer le propriétaire de cette voix profonde et familière. Un jeune homme portant une rude robe de laine brune se détacha du groupe et lui fit signe. Ses cheveux châtain foncé portaient la *corona spina* de la tonsure romaine. Il était musclé, charpenté plus comme un soldat que comme un moine ; un bel homme du même âge et de la même taille qu'elle. Elle se retrouva en train de le saluer d'un grand sourire, tout en se demandant la raison pour laquelle elle éprouvait un tel sentiment de plaisir à le revoir.

— Frère Eadulf !

Eadulf avait été son compagnon durant le long et pénible voyage depuis le royaume de Northumbrie. Il était le secrétaire et l'interprète de Wighard, l'archevêque de Cantorbéry. Ils étaient devenus amis pendant le concile de l'abbaye de Sainte-Hilda à Streoneshalh, située près de la ville côtière de Witebia. Ensemble, ils avaient résolu le sombre mystère du meurtre de l'abbesse Étain de Kildare. Leurs compétences se complétaient, car Eadulf était, de par sa naissance, le *gerefa* de Seaxmund's Ham, un magistrat héréditaire. Il avait été converti à la foi par un moine irlandais nommé Fursa et s'était rendu à Durrow, en Irlande, pour faire son éducation religieuse. Eadulf avait aussi des connaissances en médecine, car il avait étudié dans la grande école de médecine de Tuaim Brechain. Puis il avait passé deux ans à Rome et il avait décidé de suivre l'enseignement de Rome et de rejeter la règle de Colomba, avant de retourner dans sa terre natale. Il était venu à l'abbaye d'Hilda pour conseiller Cantorbéry et Rome alors que Fidelma y était venue pour soutenir les clercs irlandais de Lindisfarne et d'Iona.

Les deux jeunes religieux se tinrent un moment l'un en face de l'autre, sur les marches de marbre blanc baignées de soleil du palais du Latran, souriant d'un air heureux du hasard de leur rencontre.

— Comment se déroule votre mission à Rome, Fidelma ? demanda Eadulf. Avez-vous déjà vu le Saint

— Père ?

Fidelma secoua la tête.

— Non, j'ai juste vu un évêque. Il se présente comme le *nomenclator*, qui doit évaluer la requête de Kildare et vérifier si le Saint-Père doit être ennuyé avec ça. Les gens qui entourent l'évêque de Rome ne semblent même pas intéressés par le fait que je lui

apporte des lettres confidentielles d'Ultan d'Armagh.

— Vous paraissez contrariée.

Fidelma fit la moue.

— Je suis une personne simple, Eadulf. Je n'aime pas toute cette pompe et toutes ces solennités temporelles.

Elle fit un large geste de la main en direction des riches bâtiments ecclésiastiques qui les entouraient.

— Vous vous souvenez des mots de Matthieu ? Le Seigneur dit : « Ne vous amassez point de trésors sur la terre, où la mite et le ver consomment, où les voleurs percent et cambriolent⁽⁶⁾. » Je trouve ces trésors terrestres trop éblouissants pour la simplicité de notre foi.

Frère Eadulf pinça les lèvres et secoua la tête avec un air de reproche malicieux. Bien que son expression soit sérieuse, il ne dissimulait pas l'humour qui pétillait dans ses yeux. Il savait que Fidelma avait un puissant esprit raisonneur et qu'elle pouvait facilement citer les Écritures pour faire valoir ses arguments.

— Les Romains conservent ces trésors parce qu'ils appartiennent à leur histoire, par respect pour leur passé, et non pas à cause de leur valeur financière ou pour la foi. Si l'Église existe ici-bas pour préparer les gens à l'autre monde, alors pourquoi pas dans ce monde-ci, avec tout son apparat et les témoignages de son passé ?

Fidelma objecta immédiatement.

— Matthieu l'a dit : « Nul ne peut servir deux maîtres : ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et l'Argent⁽⁷⁾. » Ceux qui vivent dans ce beau palais et paradent sous ces splendeurs temporelles doivent sûrement placer Mammon avant Dieu.

Frère Eadulf parut un peu choqué.

— Vous êtes en train de parler de la demeure du Saint-Père. Non, Fidelma, c'est une partie de l'héritage de Rome et de la chrétienté que l'on retrouve dans ce magnifique palais. Partout où vous irez à Rome, vous foulerez l'histoire.

Fidelma sourit avec dérision devant son enthousiasme.

— Partout dans le monde, vous vous trouverez sur un endroit qui représente la mémoire de quelqu'un, répliqua-t-elle sèchement. Je me suis tenue sur la pauvre colline dénudée de Ben Edair, où le corps sanglant d'Oscar, fils d'Oisín, fut porté en terre après la catastrophique bataille de Gabhra. J'ai vu le cairn qui fut élevé sur la tombe de l'épouse d'Oscar, Aidín, qui mourut de chagrin en voyant le corps de son époux. Un petit cairn de pierre grise peut résumer l'histoire d'une manière tout aussi déchirante que ces grands édifices.

Eadulf engloba d'un geste enthousiaste le grand palais du Latran et la basilique Saint-Jean attenante.

— Mais regardez ça... C'est le coeur même du christianisme. Le

siège de son chef temporel depuis trois cents ans. Il y a tellement d'histoire dans chaque brique, dans chaque morceau de mosaïque...

— Un superbe ensemble architectural, je veux bien le reconnaître.

Eadulf secoua la tête devant son manque de révérence.

— Avant que l'empereur Constantin ne le confie à Melchiade⁽⁸⁾, il y a trois cent cinquante ans, afin que l'évêque de Rome érige une cathédrale pour la ville, ce palais et cet emplacement avaient déjà une histoire.

Fidelma se tut devant le verbe exalté du moine.

— C'était le palais d'une grande famille de patriciens de l'ancienne Rome, les Laterani. À cette époque, alors que l'infâme empereur Néron persécutait les chrétiens, il y eut une conspiration dans le but de l'assassiner. Caius Calpurnius Pison, qui était consul, un grand orateur ainsi qu'un personnage riche et populaire, menait le complot. Mais il fut découvert et les conspirateurs furent arrêtés et condamnés à mort, ou contraints au suicide plutôt que de devoir subir une exécution, par égard pour leur rang de patriciens. Parmi eux, il y avait Pétrone, celui qui a écrit le *Satiricon*, le poète Lucain et le philosophe Sénèque, ainsi que Pison lui-même. En plus de ces lettrés, il y avait Plautius Lateranus qui possédait ce palais. Ses biens lui furent confisqués et il fut condamné à mort.

Fidelma mesura du regard la riche façade du palais du Latran, sans cesser de désapprouver son opulence.

— C'est un magnifique édifice, dit-elle doucement, mais pas aussi beau qu'une agréable vallée, une grande montagne ou une falaise balayée par le vent. Voilà la beauté vraie, la beauté de la nature libre des contraintes imposées par les hommes dans leurs édifices éphémères.

Eadulf la contempla d'un air désolé.

— Vous devez me prendre pour un philistin, ma soeur.

Fidelma leva les sourcils et secoua la tête.

— Pas du tout. Vous avez passé deux années de votre vie ici, à Rome, dans le but louable de vous instruire. Mais dans vos louanges, vous avez négligé de mentionner le fait que le palais du Latran primitif fut détruit et que Melchiade construisit son bâtiment sur des ruines. Vous oubliez de dire que ces édifices ont été reconstruits deux fois au cours de ces deux cents dernières années, en particulier après leur destruction par les Vandales, il y a deux siècles. Alors, où est la continuité avec l'histoire dont vous parlez ? Je ne vois que des monuments éphémères.

Eadulf la contempla longuement, à la fois surpris et dépité.

— Vous saviez donc son histoire depuis le début ? lui reprocha-t-il, en ignorant le point qu'elle venait de marquer.

Fidelma haussa les épaules de façon éloquente.

— Je l'ai demandé à l'un des gardiens de la basilique. Mais vous étiez tellement désireux de partager votre savoir.

Elle fit une grimace et soudain, elle eut un grand sourire espiègle comme pour s'excuser de sa repartie désagréable. Elle posa la main sur son bras.

— Venez, frère Eadulf. Je voulais juste souligner le fait que ces édifices sont des édifices temporaires par rapport à la plus grande des cathédrales qu'est la nature, et que l'homme ravage souvent pour ses misérables constructions. Je me suis récemment demandé à quoi ressemblaient les sept collines de cette ville incroyable avant qu'elles ne soient recouvertes par les habitations.

Le visage du moine saxon exprimait toujours une grande contrariété.

— Ne soyez pas fâché, Eadulf, fit Fidelma, enjôleuse, regrettant d'avoir blessé son orgueil. Pour être vraiment honnête, j'ai été très intéressée par tout ce que vous avez dit sur Rome. Je suis certaine que vous pouvez m'apprendre bien plus sur cette ville que je ne pourrais retenir. Venez, marchons un peu ensemble et montrez-moi tout.

Elle descendit les larges marches et elle avança au milieu des mendiants attroupés en bas, retenus par des *custodes* au regard dur. Des yeux hagards et sombres au milieu de visages émaciés cherchaient à attirer leur attention ; des mains maigres, osseuses, étaient tendues dans une supplication muette. Il avait fallu plusieurs jours à Fidelma pour s'habituer à ce spectacle, qu'elle devait affronter tous les jours sur le chemin qui la menait de sa pension jusqu'au palais richement décoré de l'évêque de Rome.

— Voici une chose que vous ne verrez pas en

Irlande, fit-elle remarquer en les désignant d'un signe de la tête. Nos lois subviennent aux besoins des pauvres sans qu'ils aient recours à de telles extrémités pour se nourrir ou nourrir leurs familles.

Eadulf resta silencieux. Il avait passé quelques années en Irlande et il savait qu'elle avait raison. Les anciennes lois du *Fenechus* administrées par les brehons, c'est-à-dire les juges d'Irlande, étaient un code par lequel les malades ne redoutaient pas la maladie, pas plus que les indigents ne craignaient la faim. La loi pourvoyait à cela.

— Il est triste que tant aient à mendier pour vivre, dans l'ombre d'une telle opulence, surtout quand cette opulence est consacrée au Dieu des pauvres, poursuivit Fidelma. Les évêques et les clercs qui demeurent dans une telle splendeur devraient lire de plus près l'épître de Jean : « Si quelqu'un, jouissant des biens de ce monde, voit son frère dans la nécessité et lui ferme ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeurerait-il en lui ? » Vous connaissez ce passage, Eadulf ?

Eadulf mordit sa lèvre. Il lançait des regards autour d'eux, un peu inquiet du franc-parler de la religieuse irlandaise.

— Faites attention, Fidelma, dit-il à voix basse, de crainte que l'on ne vous accuse de suivre l'hérésie pélagienne.

Fidelma poussa un grognement contrarié.

— Rome considère Pélage comme un hérétique non parce qu'il néglige les paroles du Christ, mais plutôt parce qu'il reproche à Rome de ne pas en tenir compte. Je cite simplement la première épître de Jean, chapitre trois, verset dix-sept. Si cela est une hérésie, alors, en effet, je suis hérétique, Eadulf.

Fidelma s'arrêta pour fouiller dans ses poches et laissa tomber une pièce dans la main tendue par un garçonnet qui se tenait à l'écart des autres mendiants, regardant fixement devant lui avec des yeux aveugles. La main se referma sur la pièce et un petit sourire fendit le visage grêlé de l'enfant. Fidelma sourit en prononçant l'ancienne formule.

— *Do et des*. Je ne fais que donner ce que vous me donneriez.

Elle repartit, lançant un regard à Eadulf qui lui avait emboîté le pas. Ils traversèrent un quartier misérable qui s'étendait au pied du mont Esquilin, la plus haute et la plus grande des sept collines de Rome. Fidelma traversa la Via Labicana et tourna pour suivre la large Via Merulana qui menait à l'un de ses trois sommets, le Cispius.

— « À qui te demande, donne ; à qui veut t'empruntez, ne tourne pas le dos », cita-t-elle gravement à Eadulf en réponse au regard désapprobateur qu'il lui avait jeté quand elle avait donné une pièce au mendiant.

— Pélage ? demanda Eadulf, désarçonné.

— L'Évangile selon saint Matthieu, répondit Fidelma, imperturbable. Chapitre cinq, verset quarante-deux.

Eadulf poussa un profond soupir. Fidelma s'arrêta et posa de nouveau une main sur son bras.

— Voilà, mon bon ami. Vous saisissez la nature fondamentale de la querelle entre la règle de Rome et celle que nous suivons, en Irlande et dans les royaumes bretons ?

— La décision de suivre la règle de Rome a été prise par les royaumes saxons, Fidelma. Vous ne me convertirez pas. Je ne suis qu'un simple clerc et non un théologien. Quand Oswy de Northumbrie a pris à Streoneshalh la décision de suivre Rome, en ce qui me concerne, cela a mis un terme à toutes les discussions. N'oubliez pas que je suis aujourd'hui le secrétaire et l'interprète de l'archevêque.

Fidelma le considéra silencieusement avec amusement.

— Ne craignez rien, Eadulf. Je vous tarabuste avec ça parce que je n'admets pas que Rome puisse avoir raison dans tous ses raisonnements. Mais au nom de notre amitié, nous ne parlerons plus de ça.

Ils reprirent leur chemin et descendirent la large artère. En dépit

de leurs différences d'opinions, Fidelma devait admettre qu'elle aimait bien la compagnie d'Eadulf. Elle pouvait le taquiner en toute bonne humeur sur leurs points de vue opposés, il mordait toujours à l'hameçon, mais il n'y avait jamais d'animosité entre eux.

— J'ai cru comprendre que Wighard avait été bien reçu par le Saint-Père, fit-elle remarquer après un moment.

Depuis leur arrivée à Rome, sept jours auparavant, Fidelma avait à peine vu Eadulf. Elle avait entendu dire que Wighard et son entourage étaient eux-mêmes depuis quelques jours dans la ville et qu'ils avaient été invités à loger dans le palais du Latran en tant qu'invités personnels du Saint-Père, Vitalien. Fidelma se doutait que l'évêque de Rome avait été ravi par la nouvelle du succès de Cantorbéry sur la faction irlandaise de Streoneshalh.

En arrivant à Rome, leurs routes s'étaient séparées, et Fidelma s'était vu recommander une petite hôtellerie dans une rue perpendiculaire à la Via Merulana, non loin de l'oratoire érigé par Pie I^{er} en l'honneur de sainte Praxède. La clientèle de cette pension changeait souvent puisqu'elle était principalement constituée de pèlerins qui restaient à Rome pour des durées variables. La pension était dirigée par un prêtre gaulois, un diacre de l'église nommé Arsenius, et sa femme, la diaconesse Epiphania. C'était un couple âgé sans enfant, mais qui était un peu comme un père et une mère pour les visiteurs étrangers, principalement des pèlerins pour le Christ irlandais, qui venaient chercher un hébergement chez eux.

Depuis bientôt une semaine, maintenant, tout ce que Fidelma avait vu de la grande cité romaine était la modeste maison d'Arsenius et d'Epiphania et les splendeurs du palais du Latran avec les degrés variables de pauvreté que l'on pouvait apercevoir sur la courte distance qui les séparait.

— Le Saint-Père nous traite très bien, confirma Eadulf. On nous a donné des appartements magnifiques dans le palais du Latran et nous avons déjà eu une audience. Demain, il y aura l'échange officiel des cadeaux suivi d'un banquet. Dans quatorze jours, Wighard sera officiellement intronisé archevêque de Cantorbéry par le Saint-Père.

— Et vous pourrez alors repartir pour le royaume de Kent.
Eadulf acquiesça d'un signe de tête.

— Repartirez-vous bientôt pour l'Irlande ? demanda-t-il, en lui lançant un rapide regard oblique.

Fidelma fit une grimace.

— Dès que j'aurai pu remettre les lettres d'Ultan d'Armagh et que j'aurai reçu la bénédiction de la règle de mon monastère de Kildare. Cela fait trop longtemps que je suis loin de l'Irlande.

Pendant un moment, ils marchèrent en silence. La rue était étouffante et poussiéreuse en dépit de la protection qu'offraient les

cyprès parfumés, sous l'ombre desquels les commerçants se rassemblaient pour acheter et vendre leurs marchandises. Cette rue était l'une des principales artères de la ville et, dans les deux sens, la circulation était ininterrompue. Et pourtant, par-dessus l'effervescence du trafic, Fidelma pouvait entendre le grésillement des grillons qui essayaient d'échapper un peu à la chaleur étouffante. Quand, dans le ciel, un nuage passait devant le soleil, ce bruit étrange s'arrêtait brusquement. Il avait fallu un certain temps à Fidelma pour découvrir la raison de ce phénomène.

De l'autre côté des pentes de l'Esquilin s'étendait un espace moins peuplé, une zone de riches demeures, de vignes et de jardins. Servius Tullius y avait planté ses bosquets de chênes décoratifs, Fugutalis, un bois de hêtres. C'était l'emplacement de la maison du poète Virgile et là où Néron avait construit sa « Maison dorée⁽⁹⁾ ». Pompée, enfin, y avait préparé sa campagne contre Jules César. En deux ans à Rome, Eadulf avait appris à bien connaître cet endroit.

— Avez-vous déjà vu beaucoup de choses à Rome ? demanda-t-il brusquement, rompant leur paisible silence.

— Depuis que je suis là, je cherche à comprendre pourquoi l'Église des pauvres s'orne de telles richesses ... non !

Elle pouffa de rire en voyant ses sourcils se rejoindre.

— Non, je ne vais pas encore parler de ça ! Que pensez-vous que je devrais voir ?

— Eh bien, il y a la basilique Saint-Pierre sur la colline du Vatican où le grand pêcheur lui-même, le détenteur des clefs du royaume des cieux, est enterré. À côté repose aussi le corps de saint Paul. Mais on doit approcher les tombes en faisant grande pénitence, car on raconte que des choses terribles arrivent aux hommes et aux femmes qui les approchent sans humilité.

— Quelles sortes de choses terribles ? demanda Fidelma avec suspicion.

— On dit que quand l'évêque Pelage – pas l'hérésiarque, qui ne fut jamais évêque de Rome, mais le second pape qui portait ce même nom. Quand, donc, il s'approcha des corps de Pierre et de Paul pour changer le couvercle d'argent qui est placé dessus, il eut une apparition terrifiante. L'homme en charge des rénovations mourut sur-le-champ et tous les moines et les serviteurs de l'église qui virent les corps moururent dans les dix jours. On dit que c'était parce que le pape portait le nom d'un hérétique et, par conséquent, il fut décrété que plus aucun pape ne porterait le nom de Pélage à l'avenir.

Les yeux de Fidelma se rétrécirent pour dévisager les traits satisfaits du jeune moine.

N'était-il pas en train de lui rendre subtilement la monnaie de sa pièce ?

— Pélage... commença-t-elle, d'un ton menaçant, mais Eadulf éclata soudain de rire, incapable de garder son sérieux.

— Allez, restons-en là, Fidelma. Bien que l'histoire soit vraie, je vous le promets. Restons en paix tous les deux.

Fidelma pinça les lèvres d'un air contrarié, puis ses traits se détendirent et elle sourit.

— Nous garderons le pèlerinage sur la tombe de saint Pierre pour un autre jour, répondit-elle. La diaconesse de la maison où je loge m'a emmenée avec d'autres pèlerins dans un endroit où l'on dit que saint Pierre fut emprisonné. C'était stupéfiant. Dans la cellule, il y avait un tas de chaînes et un prêtre, qui se tenait là avec une lime, tout disposé à faire de la limaille, et ce, pour un prix incroyable, en nous assurant que c'était là les chaînes qu'avait portées saint Pierre. Le pèlerinage saint à Rome semble être devenu une entreprise qui rapporte de grosses sommes d'argent.

Elle avait remarqué que, depuis un moment, le moine saxon jetait de fréquents coups d'oeil par-dessus son épaule.

— Ma soeur, il y a un moine avec un visage rond et une tonsure qui pourrait être irlandaise ou bretonne qui nous suit. Si vous jetez un coup d'oeil à votre droite, vous le verrez qui se tient dans l'ombre du cyprès en face. Vous le connaissez ?

Fidelma fixa Eadulf avec surprise, puis elle tourna rapidement la tête dans la direction qu'il avait indiquée.

Pendant un instant, son regard croisa les yeux sombres écarquillés d'étonnement d'un homme entre deux âges. Il portait, comme l'avait décrit Eadulf, une tonsure qui pouvait être celle d'un religieux originaire d'Irlande ou de Bretagne, le crâne rasé sur le devant suivant une ligne qui allait d'une oreille à l'autre. Il portait une robe de bure usée et son visage était rond et plein. Sous le regard de Fidelma, il frémit en rougissant sous son hâle et fit précipitamment demi-tour pour disparaître dans la foule derrière la ligne des cyprès, du côté opposé de la rue.

Fidelma se retourna avec un froncement de sourcils perplexe.

— Je ne le connais pas. Cependant, il s'intéressait bien à moi. Vous dites qu'il nous suivait ?

Eadulf acquiesça d'un signe de tête avant de préciser :

— Je l'ai remarqué sur les marches du palais du Latran. Quand nous avons commencé à marcher dans la Via Merulana, il nous a suivis. J'ai d'abord pensé à une coïncidence. Et puis j'ai remarqué que quand nous nous sommes arrêtés, tout à l'heure, il s'est arrêté lui aussi. Vous êtes certaine de ne pas le connaître ?

— Non. Peut-être est-il irlandais et qu'il a entendu mes propos. Peut-être voulait-il me parler du pays et n'en avait pas le courage.

— Peut-être.

Eadulf n'était pas convaincu.

— Bon, il est parti maintenant. Si nous reprenions notre chemin ? Nous parlions de quoi ?

Eadulf la suivit avec réticence.

— Je crois que vous désapprouviez Rome de nouveau, ma soeur.

Les yeux de Fidelma étincelèrent.

— En effet. J'ai même découvert, où je loge, qu'il existe des livres pour guider les pèlerins jusqu'aux lieux intéressants, pour qu'ils trouvent les lieux saints, les catacombes et les autres endroits où on les persuade aussi de se séparer de leur argent pour ramener chez eux des reliques et des souvenirs. Il y a un de ces livres à la communauté intitulé *Notifia Ecclesiarum Urbis Romae*...

— Mais il est indispensable qu'un registre soit tenu pour savoir où sont les lieux saints et qui y est enterré ! l'interrompit Eadulf.

— Est-il aussi nécessaire que d'aussi grosses sommes soient demandées aux pèlerins pour leur fournir des *ampullae*, ces fioles qui sont censées contenir de l'huile provenant des lampes des catacombes ou des lieux saints ? dit Fidelma d'un ton cassant. J'ai du mal à croire que de l'huile provenant des lieux saints ou des catacombes puisse avoir des pouvoirs miraculeux.

Eadulf poussa un lourd soupir et secoua la tête avec résignation. De nouveau, Fidelma se repentait aussitôt.

— Une fois encore, j'ai laissé mes paroles suivre mes pensées. Excusez-moi... s'il vous plaît.

Le Saxon essaya de conserver un air désapprobateur. Il aurait voulu continuer à être ennuyé, mais quand Fidelma souriait avec cet air malicieux...

— Bon d'accord. Laissez-moi trouver une chose sur laquelle nous pourrions être d'accord, Fidelma. Je connais... il y a, pas loin ici, l'église Sainte-Marie-des-Neiges.

— Des neiges ?

— On m'a dit qu'une nuit en août, la Sainte Vierge est apparue à Libère, alors évêque de Rome, et à un patricien nommé Jean, leur disant de construire une église sur le mont Esquilin, à l'endroit où ils trouveraient une couche de neige au matin suivant. Ils ont trouvé une couche de neige à l'endroit précis où l'église fut construite.

— On raconte des histoires semblables pour bien des églises. Pourquoi celle-là serait-elle si intéressante ?

— Il y aura une messe spéciale cette nuit, en mémoire de saint Aidán de Lindisfarne qui mourut, il y a treize ans exactement. De nombreux pèlerins irlandais et saxons y assisteront.

— Eh bien j'y serai moi aussi. Mais auparavant, j'aimerais visiter le Colisée, Eadulf. Je voudrais voir l'endroit où les martyrs de la foi trouvèrent la mort.

— Très bien. Et nous ne parlerons plus des différences entre Rome, Cantorbéry et Armagh.

— C'est d'accord.

Un peu plus loin derrière eux, le moine au visage lunaire suivait des yeux leur progression dans la Via Merulana, en se dissimulant soigneusement derrière les cyprès.

CHAPITRE III

Fidelma avait l'impression qu'elle venait juste de s'endormir quand son sommeil fut interrompu par une cloche retentissant avec insistance. Elle protesta par un grognement et se retourna en essayant de reprendre le confort insaisissable de son rêve. Mais la cloche continua à sonner impérieusement, suivie par une voix acerbe qui s'éleva dans la tranquillité de la nuit et acheva de la tirer de son sommeil. Déjà, elle entendait les mouvements agités des autres religieux qui se réveillaient et des voix s'élevaient pour demander ce qui venait interrompre leur sommeil. Fidelma était maintenant complètement réveillée et elle remarqua la profondeur de la nuit. Elle se glissa hors de son lit, enfila sa robe et allait se mettre à la recherche d'une bougie quand on frappa timidement à la porte de sa chambre. Avant qu'elle n'ait le temps d'ouvrir la bouche pour répondre, la porte s'entrebâilla, révélant la silhouette agitée de la diaconesse Epiphania sous la lueur vacillante de la lampe qui restait toujours allumée dans le corridor. Elle se tordait les mains comme pour supprimer leur détresse apparente.

— Soeur Fidelma !

La voix d'Epiphania était un gémissement craintif.

Debout devant elle, Fidelma lut son inquiétude sur son visage.

— Calmez-vous, Epiphania, lui dit-elle doucement. Que se passe-t-il ?

— C'est un officier de la garde du Latran, un *custos*. Il demande que vous veniez avec lui.

Plusieurs pensées traversèrent l'esprit de Fidelma à ce moment précis : des pensées de panique, de regret d'avoir accédé à la demande d'Ultan de venir à Rome, de culpabilité pour toutes ses critiques ouvertes sur le Saint-Père et les petites escroqueries des clercs romains qui faisaient fortune grâce aux pèlerins. Quelqu'un l'avait-il entendue et dénoncée ? Elle fit alors un effort pour reprendre le contrôle d'elle-même. Ni l'expression de son visage ni son attitude n'avaient changé.

— Où veut-il que j'aille ? demanda-t-elle avec calme. Et pour

quelle raison ?

La diaconesse fut brutalement repoussée sur le côté et un fringant jeune soldat, sanglé dans l'uniforme d'apparat des *custodes*, s'encadra dans l'embrasure de la porte de son *cubiculum*. Il regarda fixement au-dessus de sa tête avec morgue, évitant de croiser son regard. Elle était depuis assez longtemps à Rome pour reconnaître les insignes d'un *tesserarius*, c'est-à-dire un sous-officier de la garde.

— Nous avons ordre de vous emmener au palais du Latran. Tout de suite, ma soeur.

La voix du jeune homme était tranchante.

Fidelma réussit à esquisser un pâle sourire.

— Et dans quel but ?

L'expression du jeune homme restait de bois.

— Je n'en ai pas été informé. J'exécute les ordres.

— Dans ce cas, vos ordres m'autorisent-ils à me passer de l'eau sur le visage et à m'habiller ? demanda-t-elle innocemment.

Les yeux du garde se baissèrent soudain sur elle et son expression figée se détendit une seconde. Il parut embarrassé, hésita l'espace d'un instant.

— Nous vous attendrons dehors, ma soeur, concéda-t-il en se retirant aussi brusquement qu'il était entré.

Epiphania laissa échapper un gémissement bas.

— Qu'est-ce que cela signifie, ma soeur ? Oh, qu'est-ce que cela signifie ?

— Je ne le saurai que quand je me serai habillée et que j'aurai accompagné ces *custodes* jusqu'au palais, répondit Fidelma, affectant un ton nonchalant pour dissimuler sa propre appréhension.

La diaconesse eut l'air embarrassée ; elle hésita puis se retira à son tour.

Fidelma resta un instant immobile. Elle avait froid et se sentait très seule. Puis elle se retourna et se força à verser de l'eau dans le bassin. Mécaniquement, elle commença sa toilette, en s'appliquant sur chacun de ses gestes de manière à calmer son trouble intérieur.

Dix minutes après, Fidelma pénétrait dans la cour, semblant calme et sereine. La diaconesse se tenait devant la porte cochère et Fidelma avait conscience que les religieux logés dans la pension les observaient nerveusement depuis leurs chambres. En plus du jeune sous-officier qui était venu jusqu'à son *cubiculum*, deux autres soldats de la garde du palais du Latran attendaient dans la cour.

Lorsqu'elle apparut, le jeune homme manifesta son approbation d'un signe de tête et fit un pas en avant.

— Avant toute chose, je dois vous demander officiellement si vous êtes bien Fidelma de Kildare du royaume d'Irlande.

— C'est bien moi, répondit Fidelma en inclinant un peu la tête.

— Je suis le *tesserarius* Licinius de la garde du Latran, agissant sous les ordres du *superista*, le gouverneur militaire du palais. On m'a donné l'ordre de vous conduire immédiatement devant lui.

— J'ai compris, dit Fidelma qui, en réalité, ne comprenait rien du tout. Suis-je accusée d'un crime ?

Le jeune officier fronça les sourcils et réussit à hausser une épaule pour indiquer son ignorance.

— Une fois encore, je ne peux pas vous répondre : j'exécute les ordres que j'ai reçus, ma soeur.

— Je viens, soupira Fidelma.

En la circonstance, il n'y avait rien d'autre qu'elle puisse faire.

Le visage pâle et les lèvres tremblantes, la diaconesse ouvrit la porte cochère. Fidelma la franchit, le jeune sous-officier marchant à ses côtés, les deux gardes sur leurs talons. L'un d'entre eux avait allumé une torche pour éclairer leur chemin à travers les rues de la ville plongée dans la nuit.

Mis à part l'aboiement d'un chien, çà ou là, la ville était étonnamment silencieuse. L'air immobile était frais et tonique, une fraîcheur que Fidelma n'avait pas remarquée avant. Il ne faisait pas aussi froid que sur sa terre natale, mais assez pour qu'elle se réjouisse de la chaleur de sa robe de laine. Il manquait une heure encore avant que les premières lueurs de l'aube ne tendent leurs doigts vers le ciel derrière les collines les plus lointaines. Seuls les claquements fantomatiques de ses sandales de cuir et des lourdes *caligulae* cloutées des soldats résonnaient dans les rues pavées.

Ils parcoururent sans un mot la large Via Merulana, puis se dirigèrent vers le sud en direction du grand dôme de la basilique Saint-Jean, qui dominait l'ensemble du palais du Latran. Ce n'était pas loin, moins de trois cents pieds, de l'endroit où Fidelma s'était rendue quotidiennement. Les portes du palais étaient éclairées par des torches vacillantes et des *custodes* montaient la garde, l'épée sortie et tenue en travers de leur poitrine dans leur pose habituelle.

L'officier lui fit gravir les marches, puis traverser l'atrium où Fidelma avait attendu si longtemps pour être reçue par le Saint-Père. Ils sortirent par une porte latérale, et suivirent un long passage nu, pavé de pierres, dont l'aspect lugubre était à l'opposé de la salle précédente. Ils contournèrent une petite cour, au centre de laquelle se trouvait une fontaine bouillonnante, et parvinrent à un appartement où se tenaient deux autres gardes. L'officier s'arrêta et frappa doucement à la porte.

On cria un ordre de l'autre côté et le jeune homme ouvrit la porte, puis fit signe à Fidelma d'entrer.

— Fidelma de Kildare ! annonça-t-il, puis il se retira en fermant la porte derrière lui.

Fidelma s'arrêta sur le seuil et regarda autour d'elle.

Elle se trouvait dans une grande pièce tendue de tapisseries, mais qui n'était pas aussi richement décorée que celle où Gelasius l'avait reçue. L'ameublement était compté, choisi pour ses qualités pratiques plus que pour traduire l'opulence. Il s'agissait clairement d'une pièce fonctionnelle. *l'officium* était bien éclairé et un homme trapu, avec des cheveux gris acier coupés ras et une mâchoire pugnace, s'avança vers elle pour l'accueillir. Il s'agissait de toute évidence d'un militaire, même s'il ne portait ni arme ni armure.

— Fidelma de Kildare ?

Il n'y avait aucune agressivité dans sa voix. En fait, l'homme semblait anxieux. Fidelma acquiesça avec méfiance d'un signe de tête, et il poursuivit :

— Je suis Marinus, le *superista*, c'est-à-dire le gouverneur militaire du palais du Latran.

D'un geste de la main, il la guida vers un large foyer dans lequel un feu crépitait, apportant un peu de chaleur dans l'air frais du petit matin. Deux sièges avaient été installés et il l'invita à s'asseoir tandis qu'il s'asseyait en face d'elle.

— Vous vous demandez, bien entendu, pourquoi vous avez été appelée.

Cette affirmation ressemblait à une question et Fidelma répondit avec un léger sourire.

— Je suis un être humain, *superista*, avec une curiosité naturelle. Mais vous me donnerez sans aucun doute la réponse quand vous le jugerez bon.

Marinus la dévisagea avec un léger amusement, puis brusquement il grimaça et redevint sérieux. Il y avait sans erreur possible de l'anxiété sur ses traits.

— Pour parler franc, un gros problème vient d'arriver qui touche le palais du Latran et, bien sûr, le Saint

— Siège de Rome.

Fidelma se cala sur son siège et attendit.

— Il s'agit d'un événement d'un enjeu considérable, qui risque de porter atteinte au prestige du Saint-Père, à la sécurité des royaumes saxons et d'entraîner un conflit voire une guerre entre votre pays, l'Irlande, les Saxons et les Bretons.

Fidelma regarda le gouverneur militaire avec une stupéfaction mêlée de perplexité. Marinus fit un geste de la main, comme s'il cherchait une explication dans les airs.

— Il y a une chose que je dois faire avant de vous donner plus d'explications...

Il hésita et marqua un silence.

— Qui est ? souffla Fidelma après un instant.

— Pouvez-vous me dire où vous étiez autour de minuit ?

— Certainement, répondit Fidelma aussitôt, réprimant sa surprise. J'ai accompagné frère Eadulf, le *scriptor* de l'archevêque désigné Wighard de Cantorbéry, et nous avons assisté à une messe pour saint Aidán de Lindisfarne. Hier était l'anniversaire de sa mort. La messe a été dite en l'église Sainte-Marie-des-Neiges sur l'Esquilin.

Marinus inclina la tête comme s'il connaissait déjà la réponse.

— Vous répondez avec une grande précision, Fidelma de Kildare.

— Dans mon pays, je suis avocate à la cour du *Fenechus*. La précision fait partie de mon métier.

Le *superista* acquiesça de nouveau de la tête, un peu absent, comme s'il avait su d'avance quelle serait la réponse.

— Et pourquoi des Irlandais et des Saxons assistaient-ils à cette messe pour Aidán de Lindisfarne, ma soeur ?

— Tout simplement parce qu'Aidán était un moine irlandais qui convertit le royaume de Northumbrie à la foi. Il est, de ce fait, vénéré par les Irlandais comme par les Saxons.

— La messe a commencé à quelle heure ?

— Quand minuit sonnait.

— Mais avant cela, ma soeur, où étiez-vous ? Avec frère Eadulf ?

Marinus se pencha en avant brusquement, avançant un visage au regard pénétrant.

Fidelma cligna des yeux.

— Frère Eadulf et moi-même avons accompagné un groupe de pèlerins qui allaient voir le Colisée où tant périrent pour la foi au temps des empereurs païens de Rome. Nous avons visité quelques-uns des lieux saints, puis nous nous sommes rendus à l'église où la messe devait être célébrée. Nous étions une douzaine en tout. Trois moines de Northumbrie, parmi lesquels le frère Eadulf, et deux soeurs et quatre frères du monastère de Colomban à Bobbio⁽¹⁰⁾. Il y avait aussi deux guides de l'hôtellerie de Praxède où je loge.

Marinus hochait la tête avec impatience.

— Et vous êtes restée avec frère Eadulf jusqu'après minuit ?

— C'est ce que je viens de dire, *superista*.

— Et connaissez-vous un moine irlandais nommé Ronan Ragallach ?

Fidelma secoua la tête.

— Je ne connais pas ce nom. Pourquoi me demandez-vous cela ? Peut-être pourriez-vous me dire maintenant ce qui s'est passé pour que vous me fassiez amener ici.

Marinus poussa un profond soupir, marqua une pause comme pour rassembler ses pensées.

— Wighard, l'archevêque de Cantorbéry, qui devait avoir autorité sur tous les abbés et les évêques des royaumes saxons, a été retrouvé

mort à minuit par un décurion de la garde du palais. Il n'y a pas que cela : dans son appartement ont été dérobés les cadeaux inestimables qu'il devait remettre au Saint-Père au cours de son audience officielle d'aujourd'hui.

CHAPITRE IV

— Me suspecte-t-on d'être impliquée dans la mort de Wighard de Cantorbéry ? demanda Fidelma froidement, après avoir réalisé la gravité des informations que venait de lui donner le *superista*.

Marinus eut l'air mal à l'aise et écarta les mains, dans un geste curieux qui impliquait des excuses.

— Je dois poser ces questions. Beaucoup de gens auraient pu souhaiter la mort de Wighard, en particulier ceux qui, dans les royaumes saxons, s'opposent au soutien de Cantorbéry à la règle de Rome.

— Alors nous parlons de plusieurs milliers de personnes, en fait de tous ceux qui ont souhaité que Cantorbéry ne sorte pas vainqueur du concile de Witebia, répliqua Fidelma d'un ton glacial.

— Mais il n'y en avait pas tant à Rome qui aient eu l'opportunité de le faire, souligna Marinus avec finesse.

— Vous voulez dire que Wighard a été assassiné par quelqu'un qui était mécontent du succès de Cantorbéry au cours du récent synode à l'abbaye de Sainte-Hilda ?

— Nous n'en sommes pas encore arrivés à ces conclusions.

— Dans ce cas, pourquoi suis-je ici ?

— Pour nous aider, soeur Fidelma, répondit une nouvelle voix. C'est-à-dire, si vous acceptez.

Fidelma se retourna et découvrit la grande et fine silhouette de l'évêque Gelasius qui pénétrait dans la pièce par une porte dissimulée derrière une tenture. De toute évidence, il avait suivi de cet endroit l'interrogatoire de Marinus.

Fidelma se leva, indécise, par égard pour le rang de l'évêque. Gelasius leva la main. Finalement, elle ne s'embarrassa pas à la saisir ; elle croisa les bras devant elle et inclina la tête dans un bref salut de reconnaissance. Ses lèvres serrées traçaient une ligne fine et déterminée. Si ces Romains avaient l'intention de l'accuser d'être impliquée d'une manière quelconque dans la mort de Wighard, elle se sentait libre de ne plus observer la moindre marque d'obéissance.

Gelasius poussa un soupir et prit le siège que Marinus venait de quitter. Le gouverneur militaire du Latran se tenait avec respect près de lui, légèrement en retrait derrière le siège.

— Faites entrer le moine, Marinus, ordonna Gelasius, et veuillez vous asseoir, Fidelma de Kildare.

Fidelma était maintenant un peu perplexe quand elle s'assit sur son siège. Gelasius semblait partager l'anxiété de Marinus et cela se voyait sur ses traits émaciés.

Marinus traversa la pièce à grands pas jusqu'à la porte et fit signe à quelqu'un de l'autre côté.

Il y eut une pause. Gelasius était assis, il fixait le feu et attendait patiemment, puis il leva les yeux sur le nouvel arrivant qui avait été introduit dans *V officium*.

Fidelma se retourna sur son siège, et ses yeux s'élargirent de surprise.

— Frère Eadulf ?

Eadulf traversa la pièce derrière Marinus en lui lançant un sourire un peu las, et s'arrêta devant l'évêque Gelasius, l'air fourbu.

— Asseyez-vous, Eadulf de Cantorbéry.

Marinus avait amené deux autres sièges en bois en les traînant sur le sol ; ils s'assirent tous les deux.

Fidelma se retourna vers Gelasius avec un regard interrogateur. L'évêque écarta les mains et sourit d'une manière apaisante.

— Vous avez simplement confirmé ce que votre frère saxon Eadulf nous avait dit...

— Et... ? commença Fidelma, montrant sa perplexité.

L'évêque leva la main pour lui demander le silence.

— La mort de Wighard est une affaire sérieuse. Nous soupçonnons tout le monde. Vous avez librement admis que vous étiez l'un des délégués en conflit avec Cantorbéry au cours du synode qui s'est tenu à l'abbaye de Sainte-Hilda. Vous pourriez facilement avoir cherché à vous venger de Wighard qui, en tant qu'archevêque de Cantorbéry, était sorti victorieux des débats.

Fidelma eut un profond soupir d'agacement et il enchaîna :

— Mais frère Eadulf nous a informés du service singulier que vous avez rendu au cours des débats à Witebia en résolvant le meurtre de l'abbesse Étain.

Fidelma lança un regard vers Eadulf qui gardait les yeux baissés et le visage sans expression.

— Ce service fut rendu en coopération avec frère Eadulf, car, sans son assistance, il n'y aurait pas eu d'issue positive à cette affaire, répondit-elle d'un ton glacial.

— Tout à fait, acquiesça Gelasius. Mais même avec ces recommandations dithyrambiques qui ont été rapportées sur votre

personne par frère Eadulf, nous devons nous assurer...

De nouveau, Fidelma fronça les sourcils.

— Vous assurer de quoi ? Où mène cet interrogatoire ?

— Soeur Fidelma, quand nous nous sommes rencontrés, l'autre jour, vous avez mentionné le fait que vous étiez avocate et plaidez devant les tribunaux de justice de votre pays natal. Frère Eadulf l'a confirmé. Vous avez apparemment aussi une singulière aptitude à résoudre des énigmes.

Fidelma était exaspérée par l'approche pédante de Gelasius. Pourquoi n'en venait-il pas au coeur du problème ?

L'évêque continua avec précaution.

— Le fait est que vous avez un talent dont le palais du Latran a cruellement besoin. Nous souhaitons que vous, soeur Fidelma, en compagnie de frère Eadulf, ici présent, meniez une enquête afin de déterminer la cause de la mort de Wighard et que vous découvriez qui a dérobé les présents qu'il avait apportés avec lui.

Il y eut un silence pendant lequel Fidelma assimila ce que Gelasius venait de lui dire. Une pensée soudaine lui vint à l'esprit.

— Le palais du Latran ne dispose-t-il pas d'un officier de justice pour conduire une telle enquête ? demanda-t-elle, avec un regard éloquent au gouverneur militaire.

— Si, bien entendu. Rome était, et est toujours, la *communis patria*⁽¹¹⁾ du monde juridique et politique, répondit Marinus, la voix déchirée entre le ressentiment et la fierté.

Fidelma était sur le point de répondre que les lois de Rome ne s'étaient jamais étendues jusqu'à son pays, dont l'ancien système juridique était bien aussi vieux : n'avait-il pas été transcrit sous le règne du haut roi Ollamh Fódhla, soit huit siècles avant la naissance du Christ ? Mais elle préféra se taire.

Gelasius coupa le *superista* pour développer ses arguments d'une façon plus mesurée.

— Les lois, dans la ville de Rome, sont administrées par le *praetor urbanus* et son équipe qui font respecter les règles du droit existant. Mais comme des étrangers sont impliqués, l'affaire entre dans la juridiction du *praetor peregrinus*, qui précisément est compétent pour toutes les affaires légales de ce type.

— Dans ce cas, pourquoi avez-vous besoin de moi, dont les compétences se limitent aux lois irlandaises, et de frère Eadulf, qui fut autrefois *gerefa*, c'est-à-dire un magistrat saxon ?

Gelasius pinça les lèvres en essayant de formuler une réponse prudente.

— À Rome, nous sommes très sensibles aux différends entre les Églises irlandaise, bretonne et saxonne. Nous avons conscience que vous avez votre propre perception de votre rôle sur la question. C'est

une affaire politique, soeur Fidelma. Depuis la tentative de l'évêque irlandais Cummin de réconcilier les Églises irlandaise et bretonne avec Rome, il y a trente ans, nous essayons d'encourager un tel rapprochement. Je suis assez vieux pour me souvenir de ce qu'ont écrit l'évêque Honorius et son successeur Jean aux abbés et aux évêques en les suppliant de ne pas aggraver le schisme qui s'était creusé entre nous...

— Je suis au courant des différences entre ceux qui suivent la règle romaine, Gelasius, et ceux qui restent loyaux aux décisions du concile initial que nous suivons en Irlande, interrompit Fidelma. Mais où cela nous mène-t-il ?

Gelasius se mordit les lèvres, clairement mécontent d'être entravé dans le flot de son explication.

— Où ?

Il s'arrêta, presque comme s'il s'attendait à une réponse.

— Comme je l'ai dit, le Saint-Père est sensible à ces différences, et il espère réunir nos factions. La mort de l'archevêque de Cantorbéry, si peu de temps après qu'il avait réussi à persuader les royaumes saxons de se détourner de l'Église d'Irlande pour celle de Rome, et alors que l'archevêque se trouvait dans le propre palais de l'évêque de Rome, peut tout à fait déclencher une guerre qui ravagera les terres saxonnes et irlandaises. Et ce conflit entraînera inévitablement l'intervention de Rome.

Fidelma fit une grimace désapprobatrice.

— Je ne vois pas pourquoi.

Ce fut Marinus, qui était resté silencieux depuis un moment, qui prit la parole pour lui répondre.

— Je vous ai demandé si vous connaissiez un moine nommé Ronan Ragallach.

— Je n'ai pas oublié, répondit Fidelma.

— C'est lui qui a tué Wighard.

Les sourcils de Fidelma se levèrent légèrement.

— Dans ce cas, dit-elle d'une voix égale, ce fait étant connu, pourquoi nous demandez-vous à tous les deux d'enquêter ? Vous avez déjà le coupable !

Gelasius leva les mains avec impuissance. Il était clair qu'il était loin de se réjouir de cette situation.

— Pour des raisons politiques, répondit-il fermement. Pour éviter la guerre. Voilà pourquoi nous vous demandons votre aide, Fidelma de Kildare. Wighard était un homme de Rome. Wighard a été assassiné à l'intérieur du palais du Saint-Père. Dans tous les royaumes saxons qui ont accepté la règle de Rome et qui ont désigné Cantorbéry comme leur centre ecclésiastique et ce, en rejetant les missionnaires irlandais, on posera inévitablement des questions. En réponse à celles-ci, Rome

devra répondre que c'est un moine irlandais qui a tué Wighard. Les Saxons en seront furieux. Et l'Irlande ne dira-t-elle pas que c'est une explication trop facile, venant dans le sillage de sa défaite, et qu'il s'agit peut-être d'une autre tentative pour la discréditer ? Peut-être les Saxons s'en prendront-ils à tous les clercs irlandais présents dans leurs royaumes. Au mieux, ils les chasseront hors des frontières, au pire...

Il laissa la phrase en suspens.

— Une guerre généralisée s'ensuivra, peut-être. Il y a beaucoup de possibilités, mais aucune n'est vraiment plaisante.

Soeur Fidelma considéra le visage inquiet de Gelasius.

Pour la première fois, elle avait l'opportunité d'examiner attentivement le visage de l'évêque Gelasius. Auparavant, elle avait enregistré l'image d'un homme d'un âge, non pas avancé, mais mûr, l'âge où l'on considère tout changement comme une complication de l'existence. Mais là, elle prenait conscience de sa vitalité, d'une vigueur qu'elle ne s'attendait à trouver que dans la jeunesse. Un homme déterminé manquant de la souplesse, de la patience et de l'humilité que l'on s'attend à trouver chez un homme ayant atteint l'âge vénérable.

— Vos hypothèses sont cohérentes, mais elles restent des possibilités, fit-elle remarquer.

— Rome est soucieuse de les arrêter avant même qu'elles deviennent des possibilités. Nous avons de trop nombreuses guerres intestines entre chrétiens. Nous avons besoin d'alliés partout dans la chrétienté, en particulier depuis que les disciples de Mahomet ont lancé leurs razzias en Méditerranée, et qu'ils dévastent notre commerce et nos ports.

— Je vous suis, Gelasius, dit Fidelma en réponse au regard qu'il lui lança.

— Bien. Le meilleur moyen de désamorcer toutes les animosités qui naissent inévitablement n'est-il pas que ce soit vous qui examiniez l'affaire ? Vous, soeur Fidelma, un expert juridique irlandais, et frère Eadulf ici présent, un Saxon instruit selon ses propres lois, tous les deux bénéficiant de la réputation acquise à Witebia ? Si vous tombez tous les deux d'accord sur le coupable, qui pourra accuser l'un d'entre vous d'avoir suivi ses préjugés ? Encore une fois, si nous, Romains, affirmons une culpabilité ou une innocence, on dira que nous avons à y gagner en accusant ceux qui ne sont pas d'accord avec nous.

Fidelma commençait à voir la subtilité de la pensée de Gelasius. Il avait l'esprit acéré d'un politicien et d'un homme d'Église.

— Ce Ronan Ragallach a-t-il reconnu avoir assassiné Wighard ?

Gelasius balaya l'argument d'un revers de la main.

— Non. Mais les preuves contre lui sont accablantes.

— Donc vous voulez pouvoir annoncer que ce crime a été résolu

par Eadulf de Cantorbéry et Fidelma de Kildare, parlant d'une seule voix, de façon à prévenir l'émergence de tout conflit possible.

— Vous m'avez parfaitement compris, dit Gelasius.

Fidelma regarda Eadulf et le moine esquisssa une grimace.

— Êtes-vous d'accord avec cela, Eadulf ? demanda-t-elle.

— J'ai été témoin de la façon dont vous avez résolu le mystère de l'abbesse d'Étain. J'ai accepté de vous assister au mieux de mes moyens dans l'éclaircissement du mystère de la mort de Wighard afin d'éviter que le sang ne soit répandu entre nos peuples.

— Acceptez-vous cette mission, Fidelma de Kildare ? la pressa Gelasius.

Fidelma se retourna pour fixer les traits fins et acérés et elle remarqua de nouveau l'anxiété dans les yeux sombres de l'évêque. Elle pinça les lèvres en se demandant si c'était seulement la crainte à la perspective d'un conflit dans l'extrême nord-ouest du monde qui le rendait si anxieux. De toute façon, il n'y avait qu'un seul choix possible. Elle inclina la tête.

— Très bien, mais il y a des conditions.

— Des conditions ? répéta Marinus en fronçant les sourcils avec méfiance.

— Quelles sont-elles ? l'encouragea Gelasius.

— C'est on ne peut plus simple. La première, vous l'avez déjà acceptée, est que frère Eadulf soit mon partenaire à égalité dans cette enquête, et nos décisions doivent être rendues à l'unanimité. La seconde condition sera que nous aurons toute autorité pour conduire cette enquête. Nous devons pouvoir interroger toute personne qu'il sera nécessaire d'interroger, y compris le Saint-Père, le cas échéant. Il ne peut y avoir de limitation pour aucun de nous deux.

Les traits fins de Gelasius se détendirent dans un sourire.

— Vous n'ignorez pas que certaines parties de la ville, les zones rattachées au Saint-Siège de Rome, sont fermées à tout *clericos*⁽¹²⁾ né à l'étranger ?

— C'est pour cette raison que je pose ces conditions, Gelasius, répondit Fidelma. Si je dois mener cette enquête et que mes pas me conduisent là-bas, je dois être sûre de disposer de l'autorité nécessaire pour suivre cette piste.

— Cela ne sera certainement pas nécessaire. Nous avons déjà un coupable. Tout ce que vous avez à faire est de confirmer sa culpabilité, interrompit Marinus.

— Votre coupable plaide l'innocence, fit remarquer Fidelma. Selon le droit du *Fenechus* d'Éireann, un homme ou une femme est considéré comme innocent tant qu'il n'a pas été démontré, sans le moindre doute, qu'il ou elle est coupable. Je vais donc partir du principe que Ronan Ragallach est innocent jusqu'à ce que j'aie prouvé

sa culpabilité. Si vous souhaitez juste me voir déclarer qu'il est coupable, alors je ne peux pas accepter de mener cette enquête.

Gelasius hésita et échangea un regard mécontent avec Marinus. Le *superista* des *custodes* fronçait les sourcils de contrariété.

— Vous aurez l'autorité dont vous avez besoin, Fidelma, concéda Gelasius après un moment. Frère Eadulf et vous pouvez conduire votre enquête dans quelque sens que vous jugerez bon. Je veillerai à ce que le *praetor peregrinus* en soit informé. Mais souvenez-vous que vous devez enquêter et non faire justice vous-même. Dans l'administration du droit, vous devez respecter les procédures judiciaires de cette ville et vous restez sous la juridiction immédiate du *praetor peregrinus*. Marinus va rédiger votre mandat et il prendra soin qu'il soit signé par le *praetor*.

— Très bien, accepta Fidelma.

— Quand souhaitez-vous commencer ?

Fidelma se leva brusquement.

— Le plus tôt sera le mieux.

Ils se levèrent presque avec réticence.

— Comment allez-vous procéder ? demanda Marinus d'un ton bourru. Je suppose que vous voudrez voir ce moine, Ronan Ragallach ?

Fidelma échangea un regard avec Eadulf.

— Je vais étudier les choses les unes après les autres. D'abord, nous voudrions voir le *domus hospitale* et les appartements de Wighard. Son corps a-t-il été examiné par un médecin ?

Ce fut Gelasius qui répondit.

— Par le propre médecin du Saint-Père, Cornelius d'Alexandrie.

— Dans ce cas, nous interrogerons Cornelius d'Alexandrie en premier.

Elle fit un pas vers la porte, hésita et se retourna vers Gelasius.

— Avec votre permission, monseigneur ?

Gelasius n'était pas certain qu'il n'y ait pas une légère moquerie dans son ton, mais il leur donna congé d'un geste impuissant de la main. Tandis qu'Eadulf se retournait et s'inclinait très bas devant la main de l'évêque dérouté, effleurant la bague de ses lèvres, Fidelma avait déjà atteint la porte.

— Venez, Eadulf, il y a beaucoup à faire, le pressa-t-elle doucement.

— Je vais vous conduire jusqu'aux appartements de Wighard, proposa Marinus en s'avancant pour les accompagner.

— Cela ne sera pas nécessaire, Eadulf me conduira. Je vous serai très obligée, cependant, si vous pouviez rédiger notre mandat dès que possible et vous assurer que nous avons l'approbation écrite du *praetor peregrinus* avant l'angélus de midi.

Elle avait ouvert la porte et se rendit compte que le jeune officier des *custodes* qui l'avait escortée depuis son logement était toujours là, à l'extérieur, attendant les ordres.

— Autre chose, poursuivit Fidelma en se tournant vers Marinus. Je vous serais reconnaissante si je pouvais bénéficier des services de l'un des gardes du palais comme symbole de mon autorité. C'est toujours mieux d'avoir un symbole immédiatement reconnaissable de l'autorité. Ce jeune homme fera l'affaire.

Marinus se pinça les lèvres en se demandant s'il devait protester, mais il acquiesça lentement d'un signe de tête.

— *Tesserarius* !

Le jeune homme se mit d'un bond au garde-à-vous.

— À vos ordres, *superista* !

— Vous prendrez vos ordres de soeur Fidelma ou de frère Eadulf jusqu'à ce que je vous relève personnellement de cette mission. Ils agissent sous mon autorité, celle de l'évêque Gelasius et du *praetor peregrinus*.

Un profond étonnement se peignait sur le visage du jeune homme.

— *Superista* ? balbutia-t-il comme s'il doutait d'avoir bien entendu.

— Me suis-je bien fait comprendre ?

Le *tesserarius* rougit et avala sa salive.

— À vos ordres, *superista* !

— Bien. Je vous ferai porter votre mandat, soeur Fidelma, lui assura-t-il. N'hésitez pas à faire appel à moi si nécessaire.

Fidelma et Eadulf sortirent de la pièce, suivis par un sous-officier de la garde perplexe.

— Quels sont vos ordres, ma soeur ? demanda le jeune homme, alors qu'ils pénétraient dans la cour.

Le ciel était clair maintenant sous les ombres grises de l'aube, et les oiseaux avaient entamé un choeur bruyant qui répondait au bouillonnement de la fontaine centrale.

Fidelma s'arrêta pour mieux regarder le jeune homme qui l'avait sortie si grossièrement de son lit. À la lumière du jour, il avait toujours cet air un tantinet arrogant qui, sous la richesse de sa tenue, même si ce n'était jamais que la tenue de rigueur des gardes du palais du Latran, lui donnait tout du noble Romain. Fidelma lui fit un large sourire.

— Quel est votre nom, *tesserarius* ?

— Furius Licinius.

— Issu d'une vieille famille patricienne de Rome, n'est-ce pas ?

— Bien sûr... oui.

Le jeune homme fronça les sourcils, ne saisissant pas le sarcasme.

Fidelma soupira doucement.

— C'est bien. Il se peut que j'aie besoin de quelqu'un pour me conseiller sur les usages de cette ville et du palais. Nous sommes chargés d'enquêter sur la mort de l'archevêque Wighard de Cantorbéry.

— Mais c'est un moine irlandais qui a commis ce crime !

Le jeune homme semblait décontenancé.

— C'est ce que nous devons établir, dit Fidelma d'une voix sèche. Mais de toute évidence vous savez quelque chose sur cette mort ?

Le jeune homme lança un long et curieux regard à Fidelma, puis haussa les épaules.

— Comme la plupart des gardes, ma soeur ! Mais moi, je sais que le moine est coupable.

— Vous semblez bien sûr de vous, Furius Licinius. Pourquoi ?

— J'étais de service dans la salle de garde quand mon camarade, le décurion Marcus Narses, est revenu avec le moine irlandais, Ronan Ragallach. Le corps de Wighard venait juste d'être découvert et il avait arrêté ce Ronan à proximité de ses appartements.

— C'est ce que l'on appelle une preuve circonstancielle, répondit Fidelma. Vous dites que vous êtes certain. Comment cela ?

— Deux nuits auparavant, j'étais de garde dans la cour où sont situés les appartements de Wighard. Il y avait quelqu'un qui rôdait par là vers minuit. Je l'ai poursuivi et suis tombé sur ce même moine irlandais, et il a nié être celui que je poursuivais. Et en plus, il a menti. Il m'a donné un faux nom : frère « Ayn-dina »...

— Frère Aon Duine ? interrogea Fidelma, corrigeant doucement la prononciation.

Comme le *tesserarius* acquiesçait de la tête, elle se détourna pour dissimuler le grand sourire qui éclairait son visage. Eadulf avait une assez bonne connaissance de l'irlandais pour pouvoir partager le jeu de mots qui échappait au jeune soldat.

— Je vois, dit-elle gravement, s'étant reprise. Il vous a dit qu'il était frère « Per-sonne », car c'est ce que cela signifie dans ma langue. Et ensuite ?

— Il a prétendu qu'il venait d'un certain endroit et c'était faux, comme je l'ai appris ensuite.

— Tout comme son nom ? demanda innocemment Eadulf.

— Le temps que je réalise ce mensonge, il s'était envolé. C'est pourquoi je suis convaincu de sa culpabilité.

— Mais coupable de quoi ? remarqua Fidelma. Si c'est d'un meurtre, cela doit encore être prouvé. Nous discuterons avec ce moine Ronan Ragallach plus tard. Venez, Furius Licinius, conduisez-moi à ce médecin qui a examiné le corps de Wighard.

CHAPITRE V

Cornelius d'Alexandrie, le médecin personnel de Sa Sainteté, Vitalien, évêque de Rome, était un petit homme noiraud aux cheveux bruns, au nez proéminent et aux lèvres fines. Bien que rasé de près, l'ombre bleutée sur ses joues donnait l'impression qu'il lui fallait répéter l'opération trois fois par jour pour rester glabre. Ses yeux étaient sombres et perçants. Il se leva avec réticence quand Furius Licinius pénétra dans ses appartements, suivi par Fidelma et Eadulf.

— Eh bien, *tesserarius* ?

Le ton de sa voix trahissait sa contrariété à se voir dérangé.

— Êtes-vous le médecin Cornelius d'Alexandrie ? demanda Fidelma, retrouvant facilement l'usage de son grec.

Elle réalisa aussitôt que frère Eadulf ne parlait pas bien cette langue et elle répéta la question en latin.

Le médecin grec l'examina avec un regard interrogateur.

— Je suis le médecin personnel du Saint-Père, confirma-t-il. Qui êtes-vous ?

— Mon nom est Fidelma de Kildare et voici Eadulf de Cantorbéry. Nous sommes chargés par Gelasius d'enquêter sur la mort de Wighard.

Le médecin pouffa de dérision.

— Je ne vois pas sur quoi vous pouvez bien enquêter. Il n'y a aucun mystère sur les causes de la mort de Wighard.

— Dans ce cas, pourriez-vous nous dire de quoi il est mort ?

— Strangulation, répondit-il aussitôt.

Fidelma se souvint de sa rencontre avec Wighard à Witebia alors qu'il était *scriba* de l'archevêque Deusdedit.

— Wighard était un homme grand, d'après mes souvenirs. Il fallait une personne puissante pour l'étrangler.

Cornelius renifla. Il avait apparemment la contrariante habitude de faire des bruits avec son nez en guise de commentaire.

— Vous seriez surprise, ma soeur, du peu d'effort nécessaire pour étrangler un homme, même puissant. Une simple compression de la carotide et de la veine jugulaire, dans le cou, coupe l'alimentation

sanguine du cerveau et provoque l'inconscience presque aussitôt, en trois secondes au plus.

— À condition que le sujet permette que l'on exerce cette pression sur son cou, souligna Fidelma pensivement. Où se trouve la dépouille de Wighard en ce moment ? Toujours dans ses appartements ?

Cornelius hocha la tête.

— Je l'ai fait transporter au *mortuarium*.

— Dommage.

Cornelius pinça ses lèvres de mécontentement devant la critique implicite.

— Il n'y a rien dans cette mort que je ne puisse vous apprendre, dit-il avec hauteur.

Fidelma lui répondit doucement :

— Peut-être. Pourriez-vous nous montrer le corps de Wighard et comment vous arrivez à vos conclusions ?

Cornelius hésita et réussit une combinaison élaborée entre un haussement d'épaule et un demi-salut moqueur.

— Suivez-moi, dit-il en tournant les talons.

Il leur montra le chemin. Une petite porte de sa chambre ouvrait sur un étroit escalier de pierre en spirale. Ils le descendirent et suivirent le médecin le long d'un couloir lugubre qui conduisait à une large pièce fraîche dallée de marbre. Il y avait plusieurs tables, en marbre elles aussi, larges comme des étals, et dont on devinait tout de suite l'usage : des corps y reposaient, recouverts de draps tachés.

Cornelius se dirigea vers l'une d'elles et retira le drap avec désinvolture, en le tirant d'un coup sec sur le côté.

— Le corps de Wighard, dit-il en reniflant, avec un signe de tête en direction du corps pâle au visage cireux.

Fidelma et Eadulf s'approchèrent de la table et examinèrent le corps tandis que Licinius restait scrupuleusement en arrière. De son vivant, Wighard était un homme fort, d'aspect jovial, avec des cheveux grisonnants et des traits ronds. Cependant, depuis leur rencontre à Witebia, Fidelma savait que ces traits de chérubin dissimulaient un esprit froid et calculateur, et une ambition dangereuse comme une lame. Elle se souvenait de ses yeux, au milieu de ce visage poupin, des yeux rusés comme ceux d'un renard. Sans la tension des muscles pour maintenir la chair, les traits cireux s'étaient détendus, provoquant un changement d'expression qui le rendait presque méconnaissable pour ceux qui l'avaient connu de son vivant.

Fidelma plissa des yeux pour examiner les traces de lésions autour de son cou. Cornelius suivait son examen et il s'avança avec un sourire sinistre.

— Comme vous le voyez ma soeur, strangulation.

— Pas avec les mains, cependant.

Cornelius leva les sourcils devant la remarque de Fidelma, sans doute surpris par son intérêt pour ce détail.

— Non, en effet. Il a été garrotté avec sa corde de prière.

Les religieux portaient des cordes nouées autour de leurs habits, qui leur servaient à la fois de ceinture et de guide pour leurs prières, chaque noeud marquant le nombre de prières devant être dites aux différents moments de la journée.

— L'expression de son visage semble tranquille, comme s'il était endormi, remarqua-t-elle. Il y reste peu de traces de sa fin violente.

Le médecin haussa les épaules.

— Il est sans doute mort avant de s'en rendre compte. Comme je vous l'ai dit, cela n'a pas pris beaucoup de temps pour qu'il soit inconscient, une fois la carotide comprimée... là et là, indiqua-t-il sur le cou.

Il continua, commençant à se prendre au jeu comme un professeur enseignant à des élèves brillants.

— Ce fut le grand médecin Galien de Pergame qui identifia les artères et démontra qu'elles acheminent du sang et non de l'air comme on le pensait généralement avant. Il a appelé celle-ci carotide du mot grec qui veut dire « stupéfaction », montrant qu'une compression de ces artères provoque la stupeur...

Frère Eadulf lança un regard amusé à Fidelma.

— J'ai entendu dire, intervint-il, qu'Hérophile, qui fonda votre grande école de médecine à Alexandrie, trois cents ans avant la naissance du Christ, prétendait déjà que c'était du sang et non de l'air qui circulait dans les artères, et c'était quatre siècles avant Galien.

Cornelius contempla le moine saxon avec une certaine surprise.

— Vous avez des connaissances en médecine, Saxon ?

Eadulf sourit de façon désarmante.

— J'ai étudié plusieurs années à Tuaim Brechain, la plus grande école de médecine d'Irlande.

— Ah oui, opina Cornelius, satisfait de l'explication. Alors vous devez sûrement posséder un certain savoir. Le grand Hérophile a en effet abouti à cette conclusion, mais ce fut à Galien qu'il revint d'avoir nommé l'artère carotide et d'avoir clairement identifié sa fonction. De plus, le *jugulum*, ce que nous appelons la clavicule, donne son nom à plusieurs veines, ici. Elles transportent le sang depuis la tête alors que ces artères envoient le sang vers la tête. Toutes furent comprimées, dans le cas de Wighard. Je pense qu'il est mort en quelques secondes.

Tandis qu'il parlait, Fidelma examinait les membres et les mains du cadavre, en prêtant une attention particulière aux doigts et aux ongles. Elle se redressa finalement.

— Y avait-il des traces de lutte, Cornelius ?

Le médecin secoua négativement la tête.

— Comment le corps reposait-il ?

— Le visage contre le lit, si je me souviens bien. Ou, plutôt, le buste était sur le lit tandis que les membres inférieurs étaient sur le sol comme s'il avait été agenouillé à côté du lit.

Fidelma soupira pensivement.

— Retournons dans les appartements de Wighard. Il est essentiel que je sache quelle était la position exacte du corps.

Furius Licinius les interrompit en s'éclaircissant la gorge.

— Peut-être puis-je demander au décurion Marcus Narses de nous rejoindre, ma soeur ? C'est lui qui a trouvé le corps, et c'est lui aussi qui a appréhendé le meurtrier.

Une expression d'agacement traversa les traits de Fidelma.

— Vous voulez dire que c'est lui qui a appréhendé frère Ronan, corrigea-t-elle doucement. Débrouillez-vous pour que Marcus Narses nous retrouve dans les appartements de Wighard. Allez-y. Cornelius nous conduira.

Le médecin la regarda avec un certain ressentiment. Qu'elle puisse présumer ainsi qu'il obéirait à ses ordres lui déplaisait visiblement. Il ne fit pourtant aucune remarque.

— Dans ce cas, par ici.

Ils quittèrent le *mortuarium* et traversèrent une courette, puis suivirent un labyrinthe de passages jusqu'à ce qu'ils pénétrèrent dans une agréable cour, dominée par une fontaine. Cornelius leur fit traverser cette cour pour entrer dans un bâtiment de trois étages. Il s'agissait manifestement du *domus hospitale* du palais du Latran, les quartiers où les invités spéciaux de l'évêque de Rome recevaient l'hospitalité. Au troisième étage, Cornélius s'arrêta devant une porte. Un simple *custos* montait la garde, mais il s'en remit sans un mot à l'autorité de Cornelius qui ouvrit la haute porte de bois sculpté. Les appartements se composaient d'une pièce de réception derrière laquelle se trouvait la chambre du défunt archevêque. C'étaient de vastes pièces avec de hautes fenêtres qui ouvraient sur la cour baignée de lumière.

Cornelius les guida jusqu'à la chambre. Fidelma remarqua que ces pièces étaient comparables à celles des autres appartements du palais du Latran, avec des murs tendus de riches tapisseries et un sol carrelé recouvert de tapis. Ce n'était pas le simple *cubiculum* étroit auquel elle était habituée. Le lit était grand avec un dossier en bois finement sculpté d'une myriade de symboles religieux. Tout indiquait que personne n'avait dormi dans ce lit et qu'il n'avait même pas été préparé pour la nuit. Le dessus-de-lit était toujours bien en place, mais il était en désordre, comme si quelqu'un avait été étendu sur le pied du lit.

— Wighard était couché en travers de la partie inférieure du lit, le

visage tourné vers la couche, dit Cornélius en désignant le pied du lit.

— Pouvez-vous nous montrer exactement la position ? demanda Fidelma.

Cornelius parut très mécontent, mais il s'avança et se pencha sur le lit. Le torse reposait sur le lit, mais ses jambes étaient repliées sur le sol, à côté du lit, presque dans une position de prière.

Fidelma resta pensive un moment. Eadulf observait, lui aussi, la position reproduite par Cornelius.

— Serait-il possible que Wighard ait été agenouillé pour prier quand son assassin est entré et l'a garrotté avec sa propre corde de prière ?

— C'est une possibilité, dit Fidelma, songeuse. Mais s'il était agenouillé pour prier, sa corde de prière aurait été entre ses mains, ou alors autour de sa taille. Le meurtrier doit avoir frappé tout de suite, si rapidement qu'il n'a pas éveillé l'inquiétude de Wighard. Donc, l'assassin avait la corde de prière entre ses propres mains... Il ne peut pas y avoir eu de lutte pour sa possession, cela aurait alerté l'archevêque.

Eadulf acquiesça avec réticence. Cornelius, toujours dans sa position inconfortable, demanda avec une certaine mauvaise humeur :

— Je peux me relever maintenant ?

— Bien sûr, fit Fidelma, contrite. Vous nous avez été d'une très grande aide. Je ne pense pas que nous ayons besoin de vous importuner davantage.

Cornelius se releva avec un reniflement bruyant.

— Et le corps ? Sa Sainteté souhaite offrir une messe de requiem à la basilique, à midi. Après quoi, le corps doit être conduit à la porte Metronia et inhumé dans le cimetière chrétien à l'extérieur du mur d'Aurélien.

— Déjà ?

— C'est la coutume dans ce pays.

Eadulf prit la parole :

— La chaleur du jour rend les inhumations rapides préférables pour la santé publique.

Elle acquiesça d'un air absent tandis qu'elle étudiait le dessus-de-lit froissé. Puis elle leva les yeux et sourit brièvement à Cornelius.

— Je n'aurai plus besoin de voir le corps. Qu'il en soit disposé selon les souhaits du Saint-Père.

Cornelius hésita sur le pas de la porte, les quittant presque à contrecœur.

— Y a-t-il quelque chose d'autre...

— Rien, répondit fermement Fidelma en se retournant vers le lit.

Le médecin d'Alexandrie renifla de nouveau, puis tourna les talons et quitta les appartements. Eadulf suivait avec curiosité

l'examen du lit que faisait Fidelma.

— Vous avez remarqué quelque chose ?

Elle hocha négativement de la tête.

— Il y a cependant quelque chose que je ne comprends pas. Quelque chose qui...

Elle se coupa elle-même et secoua la tête.

— Mon vieux maître, Morann de Tara, avait l'habitude de dire : « Ne spéculiez pas tant que vous n'avez pas rassemblé toutes les informations disponibles. »

— Un homme sage.

— C'est bien pour cela qu'il fut à la tête de tous les juges d'Irlande !

Elle désigna l'endroit où s'était tenu Cornelius.

— Ici, nous avons Wighard, agenouillé au pied de son lit. Compte tenu de l'heure, il se préparait vraisemblablement à se coucher pour la nuit. Était-il sur le point de retirer le dessus-de-lit pour ouvrir son lit, ou s'agenouillait-il pour prier ?

Elle fixa pensivement l'endroit comme si elle y cherchait l'inspiration.

— Sinon, nous devons supposer qu'il tournait le dos à la porte. Son meurtrier est entré, si doucement que Wighard n'a rien entendu. Nous devons alors admettre que ce meurtrier a pu s'emparer de la corde de prière de Wighard et le garrotter si vite qu'il n'a pas lutté et qu'il est mort avant même de s'en apercevoir.

— Cela, selon les informations dont nous disposons, en tout cas, grimaça Eadulf. Peut-être devrions-nous discuter avec frère Ronan et voir quelle lumière il peut apporter sur ce point.

— Frère Ronan peut encore attendre quelques minutes, répondit Fidelma dont le regard absorbé errait dans la pièce. L'évêque Gelasius a dit que les présents que Wighard avait apportés pour le Saint-Père ont été dérobés. Vous étiez le secrétaire de Wighard, Eadulf, vous devez savoir où ils étaient conservés ?

Eadulf désigna l'autre pièce.

— Ils étaient rangés dans un coffre, dans la pièce d'entrée.

Fidelma retourna dans la première pièce. Comme Eadulf l'avait indiqué, il y avait un grand coffre de bois cerclé de fer, dans un coin. Le couvercle était ouvert et elle put voir qu'il n'y avait vraiment plus rien à l'intérieur.

— Qu'y avait-il exactement dans le coffre, Eadulf ? Le savez-vous ?

Eadulf sourit avec fatuité.

— Cela faisait partie de mon travail. J'ai pris mes fonctions dès mon arrivée à Rome, je sais donc tout sur le sujet. Chaque royaume des terres saxonnes a envoyé un cadeau pour Sa Sainteté par

l'intermédiaire de Cantorbéry. Il s'agissait de montrer qu'ils se soumettaient tous à la décision prise à Witebia, qu'ils avaient adopté la règle de Rome et que l'évêché de Cantorbéry était leur principal évêché. Il y avait une tapisserie tissée par les dames d'honneur de la pieuse Seaxburgh. C'est l'épouse d'Eorcenberht du Kent et elle a créé un grand monastère sur l'île de Sheppey.

— Donc, une tapisserie. Quoi d'autre ?

— Oswy de Northumbrie a envoyé un livre, un évangile selon Luc, enluminé par les moines de Lindisfarne. Eadulf, roi des Angles de l'Est, offrait un coffret orné de bijoux. Wulfhere de Mercie a envoyé une cloche d'or et d'argent, tandis que Cenwealh, des Saxons de l'Ouest, a envoyé deux calices d'argent ciselés par les artisans de son royaume. Et, bien entendu, il y avait aussi le cadeau de Cantorbéry lui-même.

— Qui était ?

— Les sandales et la crosse du premier évêque de Cantorbéry, Augustin.

— Je vois. Et tous ces objets étaient rangés dans ce coffre.

— Exactement. Avec les cinq calices d'or et d'argent, qui devaient être bénits par Sa Sainteté et distribués aux cathédrales des cinq royaumes saxons, et un sac de pièces d'or et d'argent comme offrande fervente. Il ne reste aucun de ces précieux objets, à présent.

— Un tel trésor, remarqua lentement Fidelma, un tel trésor valait le déplacement.

— Ces objets valaient une fortune.

— Dans ce cas, réfléchit tout haut Fidelma, nous devons envisager deux mobiles pour le meurtre de Wighard. Le premier, auquel a clairement pensé Gelasius après l'arrestation de frère Ronan, c'est que Wighard a été victime d'un partisan mécontent de l'Église de Colomba, révolté par la victoire de Cantorbéry à Witebia. Le second, c'est que Wighard a été tué au cours d'un cambriolage.

— Deux mobiles qui peuvent bien n'en faire qu'un, fit remarquer Eadulf. Les objets ayant appartenu à Augustin n'ont pas de prix. Si un partisan mécontent de l'Église de Colomba a tué Wighard, quel coup supplémentaire il assenait à Cantorbéry en faisant disparaître les reliques d'Augustin !

— C'est une remarque judicieuse, Eadulf. Ces objets n'ont de prix que pour celui qui connaît leur origine dans la foi. Pour toute autre personne, ils n'ont aucune valeur.

Il y eut un coup discret sur la porte de l'appartement et Furius Licinius entra. Un autre membre des *custodes* le suivit à l'intérieur. Fidelma eut l'impression d'un homme plutôt séduisant, de taille moyenne, avec des épaules larges et puissantes. Le visage était énergique et les cheveux sombres et bien entretenus. Son apparence,

nota Fidelma, était particulièrement soignée, avec des mains brossées et des ongles propres. Dans son Irlande natale, les ongles propres étaient considérés comme une marque de rang et de beauté.

— Voici le décurion Marcus Narses, ma soeur, annonça Licinius.

— Vous avez été informé de notre mission ? demanda-t-elle.

Il acquiesça. Ses mouvements semblaient vigoureux et son expression franche.

— On m'a dit que c'est vous qui avez découvert le corps de Wighard et qui avez plus tard arrêté frère Ronan.

— C'est exact, ma soeur.

— Bien. Racontez-moi ce qui s'est passé.

Marcus Narses lança un coup d'oeil à Fidelma puis à

Eadulf, en marquant un temps d'arrêt comme s'il rassemblait ses pensées, puis fixa son regard sur Fidelma.

— C'est arrivé la nuit dernière, ou plutôt très tôt ce matin. Ma garde devait se terminer pendant la première heure. Les devoirs de ma décurie...

— Il s'agit d'une compagnie de dix *custodes*, ma soeur, interrompit Licinius, empressé. Les *custodes* de la garde du palais Latran sont organisés ainsi.

— Merci, répondit avec gravité Fidelma, qui le savait parfaitement. Continuez, Marcus Narses.

— Ma décurie était de garde autour du *domus hospitale*, le quartier réservé aux dignitaires étrangers, les invités personnels de Sa Sainteté.

— J'étais de garde au même endroit, la nuit précédente, plaça de nouveau Licinius. Le *superista* était spécialement soucieux de la sécurité de l'archevêque saxon et de son entourage.

Fidelma, pensive, fixa le jeune homme.

— Vraiment ? Continuez Marcus Narses, dit-elle doucement en se retournant vers le décurion impatient.

— La garde était très ennuyeuse. Rien de fâcheux n'est arrivé. C'était l'heure de l'angélus. J'ai entendu la cloche sonner. J'ai traversé la cour...

Il la désigna par la haute fenêtre de la pièce.

— C'est la cour que vous voyez en bas. Il m'a semblé avoir entendu un bruit venant de ce bâtiment.

— Quelle sorte de bruit ?

— Je ne suis pas certain. On aurait dit un morceau de métal tombant sur une surface dure. Je n'étais même pas sûr de l'endroit d'où ça venait.

— Très bien. Et ensuite ?

— Je savais que l'archevêque résidait là. Je suis donc entré et j'ai monté les marches qui mènent dans ce couloir. Je voulais vérifier que tout allait bien.

Le jeune *custos* fit une pause et déglutit, comme pour humidifier une gorge trop sèche.

— J'avais atteint le haut des marches et j'examinais le couloir quand j'ai vu la silhouette d'un religieux qui s'éloignait à toute vitesse pour rejoindre l'escalier de l'autre côté. Il y a deux escaliers qui mènent à ce couloir, un à cette extrémité du bâtiment, qui donne sur la cour d'où je venais, et un à l'autre bout, qui donne dans une plus petite cour avec un jardin.

— Le couloir était-il dans l'obscurité, ou bien était-il éclairé quand vous l'avez atteint ? demanda Eadulf.

— Il était éclairé par trois torches dans leurs supports. Je...

Marcus Narses s'arrêta, puis sourit.

— Ah, je vois ce que vous voulez dire, mon frère. Oui, le couloir était suffisamment éclairé pour que je reconnaisse frère Ronan Ragallach.

Fidelma leva des sourcils surpris.

— Reconnaître ? répéta-t-elle en insistant. Vous connaissez frère Ronan Ragallach ?

Licinius acquiesça d'un signe de tête morose.

— C'est lui qui a prétendu s'appeler frère « Ayn-dina », lorsque...

Sa voix mourut dans un murmure quand Fidelma leva sa main fine.

— Nous sommes, en ce moment, en train d'entendre le témoignage de Marcus Narses, gronda-t-elle doucement. Continuez, décurion. Ce frère Ronan Ragallach vous a-t-il donné son nom correct quand vous l'avez appréhendé ?

— Pas tout de suite. Il a essayé de me donner le nom de frère « Ayn-dina », mais un de mes hommes l'a reconnu comme un des secrétaires qui travaillent dans le *Munera peregrinitatis*.

— Ce sont les frères chargés des relations avec les peuples chrétiens, s'empressa de préciser Licinius.

— Le garde se souvenait de son nom... Ronan Ragallach. Il a alors admis son identité.

— Nous avons été un peu vite, dit Fidelma. Revenons au moment où vous avez aperçu, pour la première fois, l'homme dont vous avez appris plus tard qu'il était frère Ronan. Vous dites que vous l'avez vu à l'autre bout du couloir où se trouvent les appartements de Wighard ? C'est bien cela ?

Le décurion acquiesça d'un signe de tête.

— Avez-vous appelé le frère pour l'arrêter ? souffla Eadulf. Pensiez-vous qu'il se comportait de manière suspecte ?

Le décurion répliqua vivement :

— Pas tout de suite. Quand j'ai atteint le couloir et que j'ai remarqué le frère à l'autre bout, j'ai vu en même temps que la porte

des appartements de Wighard était légèrement entrouverte. J'ai appelé l'archevêque et, comme je n'avais pas de réponse, j'ai poussé la porte, en appelant encore. Je n'avais toujours pas de réponse, alors je suis entré.

— Les appartements étaient-ils éclairés ? demanda Fidelma.

— Fort bien éclairés, ma soeur. Des chandelles brûlaient dans les deux pièces.

— Et qu'avez-vous vu ?

— En entrant, je n'ai rien remarqué de spécial, mais j'ai vu que le couvercle du coffre était ouvert.

Il fit un signe en direction du coffre qui avait contenu le trésor.

— Il n'y avait rien dans le coffre et rien à proximité qui aurait pu en être retiré.

Marcus Narses fit une pause.

— Très bien, et ensuite ? relança Fidelma.

— J'ai de nouveau appelé l'archevêque. Je suis allé dans sa chambre. Et là j'ai vu le corps.

— Décrivez-nous comment reposait le corps.

— Je vais vous montrer, si vous permettez ?

Fidelma acquiesça et le décurion les conduisit dans la chambre. Il s'agenouilla en travers du pied du lit, presque dans la même position que celle adoptée par Cornelius d'Alexandrie.

— Le torse et le visage de l'archevêque reposaient sur le lit. J'ai vu une corde nouée autour de son cou. Je me suis avancé pour chercher le pouls. La peau était froide au toucher et j'ai su qu'il était mort.

— Froide, dites-vous ? souligna Fidelma vivement. La peau était *froide* au toucher ?

— Elle l'était, confirma Marcus Narses en se relevant.

La pointe de la gaine de son épée accrocha le dessus-de-lit. Les yeux de Fidelma aperçurent quelque chose sous le lit, mais elle garda un visage impassible et se tourna vers le jeune décurion qui s'était tu à nouveau.

— Continuez, l'invita-t-elle.

— Il était évident que l'archevêque avait été étranglé avec la corde. Assassiné.

— À quoi avez-vous pensé, sur le moment, quand vous avez vu que Wighard était mort ?

Marcus Narses resta silencieux, pinçant les lèvres en réfléchissant à la question.

— Que la personne qui s'éloignait à toute vitesse dans le couloir pouvait bien être le meurtrier, naturellement.

— D'accord. Et pour le coffre vide ? Qu'avez-vous pensé à ce sujet ?

— J'ai pensé qu'un vol avait peut-être été commis, que l'archevêque avait dérangé le voleur, et qu'il avait été tué pour la peine.

— Peut-être. La silhouette que vous avez vue s'enfuir portait-elle un sac ou autre chose contenant des objets encombrants comme ceux qui étaient renfermés dans ce coffre ?

Le *custos* secoua la tête à contrecœur.

— Je ne me souviens pas.

— Allons. Vous avez été tout à fait clair jusqu'à maintenant, lança Fidelma d'une voix cinglante. Vous pouvez sûrement continuer à être aussi précis ?

Le décurion cligna des yeux sous la soudaine agressivité dans sa voix.

— Alors, je dois dire que je ne l'ai pas vu porter de sac ou de paquet.

— Bon. Et le corps était froid quand vous l'avez touché. Qu'en avez-vous déduit ?

— Simplement que l'homme était mort.

— Je vois. Continuez. Qu'avez-vous fait ?

— J'ai crié pour donner l'alarme et j'ai couru après la silhouette, qui entre-temps avait disparu en bas des marches.

— Où avez-vous dit que menait l'escalier à l'autre bout du corridor ?

— À une seconde cour à l'arrière de ce bâtiment. Par chance, deux des gardes de ma décurie avaient traversé la cour et remarqué la silhouette du frère qui sortait à toute vitesse du bâtiment. Ils lui ont crié de s'arrêter. Et il l'a fait.

— Il l'a fait ?

Fidelma était très surprise.

— Il ne pouvait pas faire grand-chose d'autre, face à deux *custodes* armés, rétorqua le décurion avec un sourire cynique. Ils lui ont demandé de s'identifier et de dire ce qu'il faisait là. Il a leur donné le nom « Ayn-dina » et les avait presque persuadés de le laisser partir quand ils ont entendu ma voix donner l'alarme. Ils ont alors retenu l'homme jusqu'à ce que j'arrive. Il n'y a pas grand-chose d'autre à dire.

— Ils l'ont retenu, s'enquit Eadulf. Vous voulez dire qu'il cherchait à s'enfuir ?

— Au début, oui.

Eadulf sourit triomphalement.

— Ah ! Pas le comportement d'un homme innocent.

Fidelma l'ignore et poursuivit :

— Avez-vous demandé au frère ce qu'il faisait à proximité des appartements de l'archevêque ?

Le décurion eut un sourire sardonique.

— Vous voulez dire s'il voulait bien confesser qu'il avait tué l'archevêque !

— Avez-vous demandé ? le pressa Fidelma.

— Je lui ai dit qu'on l'avait vu sortir des appartements où l'archevêque avait été assassiné. Il a nié avoir quoi que ce soit à voir avec le meurtre. Je l'ai conduit dans les geôles de la maison des gardes et j'ai immédiatement informé Marinus, le gouverneur militaire. Ce dernier est venu questionner frère Ronan qui a nié, simplement. C'est tout ce que j'ai à dire.

Fidelma se frotta pensivement l'arête du nez du bout de son doigt fin.

— Cependant, ce que vous lui avez dit était inexact, n'est-ce pas ? demanda-t-elle presque gentiment.

Le décurion fronça les sourcils.

— Ce que je veux dire, continua Fidelma, c'est que vous ne l'avez pas vu s'enfuir des appartements de l'archevêque. Vous nous avez dit que la première fois vous l'avez vu à l'autre bout du couloir sur lequel donnent les appartements de l'archevêque. N'est-ce pas ?

— Si l'on souhaite être précis, mais il est évident...

— Un témoin doit être précis et ne pas tirer de conclusions. Ceci est la tâche du juge, l'admonesta Fidelma. Maintenant, vous dites que vos hommes l'ont arrêté alors qu'il s'enfuyait du *domus hospitale* ?

— C'est exact, acquiesça Marcus Narses avec un certain ressentiment dans la voix.

— Transportait-il quelque chose ?

— Non, il ne transportait rien.

— Une recherche a-t-elle été lancée pour retrouver les objets manquants du coffre de Wighard ? Nous savons qu'un certain nombre d'objets précieux ont été volés dans ces appartements. On suppose que celui qui a tué l'archevêque a dérobé ces objets. Cependant vous n'avez pas vu frère Ronan Ragallach transporter quoi que ce soit dans le couloir et, maintenant, vous confirmez qu'il ne transportait rien quand il a été arrêté.

Fidelma sourit finement au décurion. Elle reposa patiemment la question.

— A-t-on fait des recherches pour retrouver ces trésors disparus ?

— On a fait des recherches, bien entendu, répondit

Marcus Narses. On a fouillé dans les environs, partout où il aurait pu les abandonner pendant sa fuite.

— Et l'on n'a rien trouvé ?

— Rien. Marinus a ordonné que nous fouillions l'*officium* de frère Ronan au *Munera peregrinitatis*, ainsi que son logement.

— Et là non plus, rien n'a été retrouvé, bien entendu, dit Fidelma.

— Rien, répondit Marcus Narses avec une irritation croissante

face à l'assurance de Fidelma.

— Et a-t-on fouillé cette chambre ? demanda innocemment cette dernière.

Licinius et Marcus Narses échangèrent une grimace moqueuse.

— C'est ici que les objets ont été dérobés. Le voleur ne les aura certainement pas cachés à l'endroit même où il les aura pris ! ricana le décurion.

Sans un mot, Fidelma se dirigea vers le lit et s'agenouilla à l'endroit où elle avait vu la gaine de Marcus Narses soulever le dessus-de-lit. Sous leurs regards stupéfaits, elle se pencha et ressortit une crosse, une paire de sandales, ainsi qu'un lourd livre relié de cuir. Plus loin, il y avait une tapisserie roulée sur elle-même qu'elle retira. Enfin, elle se releva et les regarda tranquillement. Eadulf souriait sans retenue derrière sa main devant leur soudaine contrariété.

— Je pense que nous avons là une partie des objets manquants. Le bâton pastoral et les sandales d'Augustin, le livre de Lindisfarne, et la tapisserie faite par les demoiselles d'honneur de la reine du Kent.

Eadulf s'avança et les examina rapidement.

— Il n'y a aucun doute, ces objets proviennent du trésor, confirma-t-il.

Licinius secouait la tête comme un lutteur récupérant après un coup.

— Comment... ? commença-t-il.

— Parce que personne n'a cherché avec soin, répliqua Fidelma calmement, en s'amusant de sa déconfiture. Il semble que celui qui a volé le trésor ne s'intéressait qu'aux objets ayant une valeur marchande immédiate. Le voleur n'a pas voulu s'encombrer de ce qui n'était pas convertible en argent. Cela va à l'encontre de votre argument selon lequel ces objets ont été volés pour porter atteinte à l'autorité de Cantorbéry, ne put-elle s'empêcher d'ajouter, narquoise, à l'intention d'Eadulf.

Celui-ci se renfrognait. Il était loin d'être convaincu. Il se tourna vers Marcus Narses et demanda innocemment :

— Peut-être que le décurion Marcus Narses devrait entreprendre une nouvelle fouille plus soignée de tous les appartements de cet étage.

Marcus Narses marmonna quelque chose et Fidelma fut assez charitable pour le prendre pour un assentiment.

— Bien. Pendant que vous ferez cela, Furius Licinius pourra nous emmener voir frère Ronan Ragallach.

— Je pense que c'est la suite logique de notre enquête, acquiesça solennellement Eadulf.

Fidelma sourit avec malice.

— Et au moins, nous pouvons annoncer à l'évêque Gelasius que

tous les trésors de Wighard n'ont pas été dérobés.

Ils se retournaient vers la porte quand elle fut brutalement ouverte. La silhouette fébrile du *superista* Marinus s'encadra dans l'embrasure. Son visage était écarlate et il haletait d'avoir couru. Ses yeux balayèrent le groupe pour s'arrêter sur soeur Fidelma.

— Je viens d'apprendre de la maison des gardes... Frère Ronan Ragallach s'est échappé de sa cellule et on ne le trouve nulle part. Il a disparu.

CHAPITRE VI

Les dernières notes du chant résonnèrent sous la grande voûte ronde de l'austère basilique Saint-Jean-de-Latran. Des colonnes massives de granit oriental s'élevaient de chaque côté de la courte nef, au-dessus de laquelle des fresques de couleurs éclatantes peignaient des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament. L'odeur des cierges de cire d'abeille, posés sur leurs pieds richement décorés d'or et d'argent, et le parfum de l'encens se confondaient dans une lourde émanation qui rendait l'atmosphère étouffante. Le marbre était omniprésent ; conjugué avec la pierre et le granit, il supportait la tour au-dessus du maître-autel, superbe, tandis qu'un dallage bigarré tapissait le sol, inséré de pierres semi-précieuses à la manière d'une mosaïque. De petites chapelles partaient du dôme principal de la basilique, discrètes comparées à la splendeur du grand autel. Les modestes sarcophages des Saints-Pères de l'Église romaine y reposaient encore, bien que la coutume voulût maintenant que leurs dépouilles soient autant que possible inhumées dans la basilique Saint

— Pierre, au nord-ouest de la cité.

Au pied de l'autel richement décoré, Wighard, le dernier archevêque de Cantorbéry, reposait dans un cercueil ouvert posé sur des tréteaux. Une douzaine d'évêques et leurs suites étaient assis sur un côté avec, derrière eux, à peu près autant d'abbés et d'abbeses. De l'autre côté de l'autel se trouvait le cortège funèbre constitué par le groupe de religieux saxons qui avaient accompagné le prêtre du Kent jusqu'à Rome pour assister à son intronisation. Ils étaient aujourd'hui les témoins de ses funérailles.

Soeur Fidelma s'était placée derrière frère Eadulf qui, comme secrétaire de Wighard, se trouvait au premier rang. Près de lui était assis un abbé d'aspect austère dont elle trouvait les traits remarquablement beaux, mais auxquels il semblait manquer quelque chose. De la bienveillance, peut-être ? Il y avait quelque chose de dur dans le dessin de sa bouche et l'expression de ses yeux pâles. Quand elle l'avait vu s'asseoir aux premières places parmi l'entourage du

défunt, elle s'était demandé qui était cet abbé. Elle interrogerait Eadulf plus tard. Elle ne put cependant que remarquer les regards en coin que l'homme lançait en direction de la silhouette compassée de l'abbesse Wulfrun assise à côté de lui. Il y avait ensuite la silhouette ingrate de soeur Eafa, puis deux autres frères.

Depuis sa position, Fidelma pouvait aussi regarder de l'autre côté de l'abside et dans la petite nef sombre de la basilique bondée. La foule énorme, composée d'individus originaires de toutes les nations chrétiennes à en juger par la variété de leurs vêtements, remplissait la nef et se pressait entre les niches des colonnes massives qui supportaient la voûte. Fidelma savait très bien que ce n'était pas la messe de requiem pour l'archevêque saxon qui avait attiré cette multitude dans l'église. Une telle assistance était due au fait que le Saint-Père lui-même disait la messe pour le repos de l'âme du défunt Wighard. Les gens se pressaient pour apercevoir Vitalien, le titulaire du trône de saint Pierre.

Elle jeta un regard en direction du maître-autel où l'évêque de Rome, aidé par son acolyte⁽¹³⁾, se levait de son trône richement travaillé.

Vitalien, le soixante-seizième successeur sur le trône de l'apôtre Pierre – selon les chroniqueurs –, était grand, avec un large nez camus et des mèches de longs cheveux noirs et raides qui s'échappaient de son haut *phrygium* blanc, la tiare distinctive de ses fonctions. Ses lèvres étaient fines, presque cruelles, remarqua Fidelma, et ses yeux noirs et impénétrables. Il était natif de Segni, au sud de Rome, mais on disait que l'un de ses ancêtres était grec. Fidelma avait entendu dire à Rome que Vitalien avait, à l'inverse de ses prédécesseurs, entrepris une politique de restauration de l'unité religieuse, recherchant ouvertement à se rapprocher des patriarches des Églises d'Orient pour mettre un terme à la rupture avec Rome qui datait maintenant de deux cents ans.

Les choristes se turent et l'évêque de Rome leva la main pour la bénédiction. Tout le monde s'agenouilla devant lui dans un grand bruit de frottement de semelles. À son côté, son *mansionarius*, le chef bedeau, présenta l'encensoir à l'acolyte dont la tâche était de répandre l'encens autour du cercueil.

Quand la bénédiction fut entonnée, les porteurs du cercueil s'avancèrent, tête baissée, et transportèrent lentement la dépouille terrestre de Wighard jusqu'au char funèbre qui attendait à l'extérieur de la basilique. Wighard commença son dernier voyage en direction de la porte Metronia, puis du cimetière chrétien derrière le mur lugubre d'Aurélien, au sud de la ville.

L'évêque de Rome suivait immédiatement le cercueil. Un détachement de *custodes* du palais du Latran se plaça devant le

corbillard avec le *primicerius*, ou chancelier papal, et ses diacres. Derrière Sa Sainteté venait Gelasius, en tant que *nomenclator*, en compagnie de deux autres dignitaires importants, le *vestararius*, en charge de la maison papale, et le *sacellarius*, le trésorier papal.

Le cortège funèbre fut rassemblé juste derrière les évêques par un jeune cénobite empressé, chargé de la mise en place de la cérémonie, et derrière eux venait le reste de la congrégation. Quand le cortège se mit en route pour se diriger en procession solennelle jusqu'à l'endroit de l'inhumation, les choristes entamèrent un chant fervent.

Benedic nobis, Domine, et omnibus donis Tuis...

Bénis-nous, ô Seigneur, et tous tes dons...

On disait que Vitalien, contrairement à ses prédécesseurs, encourageait avec vigueur l'utilisation de la musique dans tous les aspects du culte religieux.

Fidelda marchait sans baisser la tête, comme le faisaient les autres religieux dans la procession. Elle était trop occupée à regarder autour d'elle, absorbée par ce qu'elle observait et ce qu'elle entendait de la cérémonie, en particulier par les visages de ceux qui accompagnaient le cortège funèbre. Quelque part, se disait-elle, parmi ces visages solennels, se trouvait peut-être le meurtrier de Wighard.

Tout en examinant les compagnons du défunt, elle réfléchissait aux aspects particuliers de la mort de Wighard tels qu'elle pouvait les saisir. Il y avait quelque chose qui n'allait pas, et ce, en dépit du comportement curieux et apparemment coupable de frère Ronan Ragallach. En fait, réalisa-t-elle tout à coup, c'était justement à cause de ce comportement que quelque chose clochait. Aucun meurtrier n'aurait ainsi attiré l'attention sur lui comme l'avait fait l'Irlandais ! Et la façon dont était mort Wighard, le vol des objets précieux d'or et d'argent, cela ne collait pas avec l'explication politique que redoutaient l'évêque Gelasius et le gouverneur militaire.

Tandis que la procession serpentait sous les ombres du mont Caelius et des vestiges de l'ancien mur Tullien, les choristes entamèrent un nouveau chant, un mélancolique chant funèbre.

Nos miseri homines et egeni...

Nous, misérables humains et nécessiteux...

Ils tournèrent pour passer sous l'impressionnante porte Metronia, qui ouvrait sur l'extérieur de l'ancienne ville.

Dans les ombres des vestiges du mur d'Aurélien qui entourait les sept collines de Rome depuis le ^me siècle, le cimetière chrétien était étonnamment vaste, avec ses monuments et ses mausolées, ses cryptes et cénotaphes.

Remarquant sa surprise, Eadulf assouplit un peu la rigueur de son attitude de deuil.

— L'ancienne loi de Rome interdisait que les inhumations soient

faites à l'intérieur de la ville, c'est-à-dire des bornes établies par Servius Tullius, le sixième roi de Rome. La population a augmenté, et la limite a été repoussée de plus de cinq mille pieds. Voilà pourquoi vous trouverez beaucoup de cimetières en dehors des limites de la ville, comme celui-ci.

— Mais on m'a dit que c'était à cause des persécutions que les disciples de la foi à Rome enterraient leurs morts dans de vastes cavernes souterraines, répondit-elle en fronçant les sourcils.

Eadulf secoua la tête et sourit.

— Pas à cause des persécutions. Les premiers chrétiens suivaient tout simplement leurs propres coutumes. Comme la plupart des Grecs, des Juifs et des Romains, les premiers disciples brûlaient ou enterraient leurs morts. Les restes étaient soit mis dans des urnes soit couchés dans des sarcophages, puis on les installait dans des cavités sous le sol. La coutume d'ouvrir de telles cavités s'est répandue depuis le II^e siècle après la naissance du Christ et ne s'est arrêtée qu'au siècle dernier. Il faut moins y voir les conséquences des persécutions que la persistance de coutumes bien plus anciennes.

La bénédiction finale fut donnée et la procession se reforma, conduite par les choristes qui s'étaient lancés dans un dramatique péan de triomphe, le *Gloria Patri*, Gloire au Père, rendant grâce pour l'accueil de l'âme de Wighard vers le repos éternel. C'était bien choisi, pensa Fidelma. Des lamentations pour accompagner la dépouille jusqu'à la tombe et le chant de réjouissance pour le retour.

Elle se rapprocha d'Eadulf.

— Il faut que nous parlions de l'affaire, souffla-t-elle.

— Nous avons tout notre temps maintenant, surtout que nous savons que Ronan Ragallach est coupable, répliqua Eadulf, décontracté.

— Nous ne savons rien de tel, rétorqua Fidelma, contrariée par le préjugé d'Eadulf.

Des têtes se retournèrent dans le convoi funèbre, surprises par la dureté de son ton. Elle rougit et baissa le regard.

— Nous ne savons rien de tel, répéta-t-elle dans un chuchotement.

— Mais c'est évident, répondit Eadulf, tout aussi contrarié. Quelle autre preuve voulez-vous après l'évasion de Ronan ? Par sa fuite, il reconnaît lui-même sa culpabilité !

Fidelma secoua énergiquement la tête.

— Mais pas du tout !

— Eh bien, en ce qui me concerne, Ronan est de toute évidence le coupable, s'entêta Eadulf.

Fidelma pinça les lèvres. C'était toujours un signe de danger.

— Laissez-moi vous rappeler les termes de notre accord : la décision sur la question de la culpabilité doit être unanime. Je vais

continuer mon enquête, et seule s'il le faut.

Le visage d'Eadulf exprima la plus grande irritation. La question lui semblait claire, mais il savait que l'évêque Gelasius trouverait qu'un avis divisé serait pire que pas d'avis du tout. En même temps, il était troublé. Il ne pouvait nier que soeur Fidelma avait déjà fait preuve d'une remarquable aptitude à creuser une énigme et à trouver une solution là où il pensait qu'il n'y en avait pas. Il avait été plus qu'impressionné par l'affaire de Witebia, en Northumbrie. Mais quand même, cette affaire-là semblait si simple ! Pourquoi ne le voyait-elle pas ?

— Très bien, Fidelma. Je pense que Ronan est coupable. Tout son comportement trahit cette culpabilité et je suis prêt à le déclarer à Gelasius. Cependant, je souhaite entendre les arguments que vous pouvez avoir à l'encontre de cette conclusion.

Il réalisa que certains membres attardés du cortège funèbre regardaient avec curiosité leurs visages animés par leur querelle. Il saisit le bras de Fidelma et la guida à travers le cimetière en direction d'un haut mausolée surmonté d'un édifice de marbre.

— Je connais un endroit où nous pourrions trouver un peu de tranquillité pour échanger nos points de vue sur le sujet, grogna-t-il.

À sa grande surprise, Fidelma découvrit qu'un jeune garçon était accroupi à l'extérieur de l'entrée du mausolée, avec un panier de chandelles devant lui. Eadulf posa une pièce dans le bol que le gamin avait levé et choisit une chandelle. Le garçon frappa un silex et de l'amadou pour l'allumer.

Sans un mot, Eadulf conduisit Fidelma à l'intérieur. Elle se retrouva dans une petite cage d'escalier qui descendait dans l'obscurité de la crypte.

— Où sommes-nous, Eadulf ? demanda-t-elle, tandis que le moine saxon commençait à descendre la série de marches creusées dans la pierre.

— C'est une des catacombes où les premiers chrétiens furent enterrés, expliqua-t-il.

Il tenait la bougie en l'air pour guider Fidelma dans sa descente de plus de vingt pieds dans le large couloir creusé à même la pierre.

— Il y a soixante de ces cimetières dans les environs immédiats de Rome. Ils étaient utilisés jusqu'à la fin du siècle dernier. On dit que près de six millions de chrétiens ont été enterrés dans ces endroits au cours des quatre ou cinq derniers siècles.

Fidelma pouvait voir que le tunnel donnait sur un réseau de galeries souterraines qui se croisaient généralement à angle droit, mais qui suivaient aussi parfois une course sinueuse. Elles avaient presque six pieds de large et dix pieds de haut.

— On dirait que ces tunnels sont creusés dans une roche très

solide, observa-t-elle en s'arrêtant pour passer la main sur les murs.

Eadulf sourit et acquiesça de la tête.

— La campagne autour de Rome est constituée de roche volcanique, parfois utilisée comme pierre de construction. Cette pierre est sèche et poreuse, et facile à travailler. Les galeries que nos frères ont creusées pouvaient être habitées et elles furent souvent utilisées comme refuge pendant les grandes persécutions.

— Mais comment les gens pouvaient-ils respirer sous terre ?

Il désigna un petit orifice au-dessus de leur tête.

— Vous voyez, là ? Les bâtisseurs ont pris soin de faire ces ouvertures tous les deux cents ou trois cents pieds.

— Ces catacombes doivent couvrir une immense surface, surtout s'il y en a soixante comme celles-ci.

— En effet. Elles ont été beaucoup plus étendues pendant les règnes des empereurs Marc Aurèle et Sévère Alexandre.

Ils pénétrèrent soudain dans un grand espace avec de longues niches creusées dans les murs. Plusieurs étaient vides, mais la plupart étaient obstruées par une pierre sculptée.

— Ici, ce sont les caveaux des morts, expliqua Eadulf. La niche où l'on place le corps s'appelle un *loculus*. Chaque famille possède une pièce comme celle-là, appelée *arcosolia*, où elle enterre ses morts.

Fidelma regarda avec une certaine admiration les superbes fresques peintes à l'extérieur de certaines tombes. Elle déchiffra quelque chose d'écrit au-dessus du porche.

Hic congesta jacet quaeris si turba Piorum,

Corpora Sanctorum retinent venereanda sepulcra...

— Si cela vous intéresse, il est écrit : « Ici sont enterrés ensemble de nombreux saints, ces sépulcres vénérés conservent pieusement leurs corps », traduisit Eadulf en irlandais.

Fidelma était impressionnée.

— C'est fascinant, Eadulf. Je vous remercie de me montrer tout ceci.

— Il y a des catacombes encore plus intéressantes dans Rome, comme celles qui sont situées sous la colline du Vatican elle-même, où reposent Pierre et Paul. Mais la plus grande de toutes est la tombe de saint Calixte, pape et martyr, qui borde la voie Appienne.

— Je serais enthousiaste en toute autre circonstance, dit Fidelma, mais il faut que nous parlions de la mort de Wighard.

Eadulf soupira profondément et posa la chandelle sur le bloc de pierre le plus proche, puis il s'appuya contre le mur en croisant les bras.

— Pourquoi êtes-vous si certaine que Ronan Ragallach est innocent ? C'est parce qu'il est irlandais ?

Les yeux de Fidelma flamboyèrent dangereusement sous la

lumière vacillante de la bougie. Eadulf vit le brusque à-coup de son souffle et se prépara à une explosion de colère, qui ne vint pas. Au lieu de quoi, elle expira lentement.

— C'est indigne de vous, Eadulf. Vous me connaissez mieux que ça, dit-elle enfin doucement.

Eadulf avait regretté ses mots dès qu'il les avait proférés.

— Je suis désolé, dit-il simplement.

Il pensait vraiment ce qu'il disait.,

Il y eut un silence inconfortable. Puis Eadulf reprit :

— Vous reconnaîtrez tout de même que le comportement de Ronan Ragallach fait croire à sa culpabilité.

— Bien entendu, concéda-t-elle. C'est évident, peut-être trop évident.

— Les meurtres ne sont pas tous aussi compliqués que celui de l'abbesse Étain !

— Je suis d'accord. Je ne prétends pas que Ronan Ragallach est innocent. Ce que je dis, c'est qu'il y a des questions auxquelles il faut répondre avant de pouvoir dire avec certitude qu'il est coupable. Examinons ces questions.

Elle leva la main pour les énumérer sur ses doigts.

— Wighard, d'après les preuves dont nous disposons, est retrouvé agenouillé au pied de son lit, étranglé avec sa propre corde de prière. Pourquoi était-il agenouillé ?

— Parce qu'il était en train de prier ?

— Il a laissé son meurtrier entrer dans son appartement, puis venir se placer derrière lui, prendre sa corde de prière et l'étrangler avant même qu'il essaie de se relever ? C'est curieux, non ? Il faudrait que Ronan Ragallach ait été particulièrement rapide et j'ai du mal à le croire. Nous savons que Ronan Ragallach est un homme plutôt rondouillard.

— Peut-être que Ronan Ragallach a été invité par Wighard et... commença Eadulf.

— Et il lui a demandé d'attendre pendant qu'il s'agenouillait en lui tournant le dos pour dire ses prières. C'est difficile à croire.

— D'accord, mais cela nous pourrions le demander à Ronan Ragallach quand il sera capturé.

— En attendant, nous pouvons nous interroger sur le point suivant : Wighard devait connaître suffisamment bien son meurtrier pour ne pas craindre de s'agenouiller et prier de cette façon, fit-elle remarquer. Vous qui étiez son secrétaire, savez-vous si Wighard connaissait frère Ronan Ragallach, sans parler de le connaître assez pour lui faire confiance ainsi ?

Eadulf haussa les épaules.

— Je ne sais pas du tout si Wighard connaissait frère Ronan

Ragallach, confessa-t-il.

— Très bien. Il y a encore un autre aspect qui me contrarie. On nous a dit que Ronan Ragallach a été vu en train de quitter l'appartement de Wighard. Il manque des objets précieux. Cela aussi a été mis en avant comme un mobile possible pour le meurtre.

Eadulf acquiesça de la tête à contrecœur.

— Or on nous a dit, continua-t-elle, que frère Ronan ne transportait rien du tout quand on l'a aperçu dans le couloir, à l'extérieur des appartements de Wighard. Et qu'il ne portait rien non plus quand il a été arrêté dans la cour. Les fouilles des *custodes* n'ont pas permis de découvrir où les objets d'or et d'argent de Wighard ont été dissimulés. Si Ronan est le coupable, qu'il est aperçu juste au moment où il quitte la chambre de Wighard après l'avoir tué, pourquoi ne l'a-t-on pas vu avec les objets précieux, qui sont plutôt encombrants ?

Les yeux d'Eadulf se plissèrent. Au fond de lui-même, il était ennuyé de ne pas s'être fait la même remarque. Son esprit travailla rapidement.

— Parce que Ronan a tué Wighard plus tôt et qu'il avait déjà emporté le trésor, commença-t-il après un instant. C'est pourquoi le corps était froid quand Marcus Narses l'a trouvé. Parce que Ronan l'avait tué plus tôt, et qu'il est retourné ensuite dans les appartements pour récupérer quelque chose. Et c'est à ce moment-là qu'il a été pris. Ou alors, il travaillait avec quelqu'un d'autre.

Fidelma sourit gravement.

— Trois possibilités. Mais il y en a quatre en tout. Peut-être était-il simplement au mauvais endroit au mauvais moment.

Eadulf resta silencieux.

— Nous ne pourrons répondre à ces questions que quand frère Ronan Ragallach aura été retrouvé, répéta-t-il.

Fidelma pencha la tête avec un air narquois.

— Pensez-vous encore qu'il n'y a pas quelques questions qui mériteraient d'être posées, en attendant ?

— Je suis d'accord qu'il y a là plusieurs points difficiles à comprendre et qui doivent être éclaircis. Mais il est certain que seul frère Ronan...

Fidelma l'interrompit :

— Bon, au moins nous sommes d'accord sur quelque chose. Cependant, êtes-vous d'accord pour qu'en l'absence de frère Ronan nous continuions notre enquête dans une autre direction, en posant des questions aux membres de l'entourage de Wighard et à ceux qui l'ont approché depuis qu'il est à Rome ?

Le moine saxon hésita.

— Je ne vois pas... Très bien, reprit-il après une pause. Il ne peut

pas y avoir de mal à cela, je suppose.

Fidelma sourit.

— Bien. Déterminons qui nous allons interroger à notre retour au palais du Latran. Qui y avait-il dans son entourage ?

— Eh bien, pour commencer, il y avait moi, son *scriptor*, grogna Eadulf avec aigreur. Ça, vous le savez ?

Cela n'amusa pas Fidelma.

— Idiot ! Je veux parler des autres. Hormis soeur Eafa et l'impérieuse abbesse Wulfrun avec laquelle nous avons eu la grande joie de voyager depuis Marseille, il y en a d'autres dans votre groupe ? Eadulf grimaça sous le sarcasme.

— L'abbesse Wulfrun est, comme vous l'avez compris, une princesse royale. Elle est la soeur de Seaxburgh, reine du Kent et épouse du roi Eorcenberht.

Fidelma leva un sourcil agacé devant son ton respectueux.

— Une fois que vous avez pris l'habit, vous faites un dans l'Église et il n'existe plus d'autre rang que celui qu'elle attribue.

Elle vit Eadulf rougir légèrement sous la lumière de la chandelle. Il se redressa en s'écartant du mur de pierre.

— Néanmoins, une princesse saxonne a droit à...

— Ni plus ni moins d'égards qu'aucun autre dignitaire d'un rang temporel n'en a, une fois qu'il est entré dans les ordres saints. L'abbesse Wulfrun a la malheureuse habitude de croire qu'elle est toujours une princesse du Kent. J'en suis désolée pour soeur Eafa, qu'elle fait filer d'une façon si arrogante.

Eadulf aussi avait ressenti de la sympathie pour la jeune religieuse. Mais, sur les terres saxonnes, la naissance et le rang avaient beaucoup d'importance.

— Qui faisait partie de l'entourage de Wighard, mis à part vous ? répéta Fidelma après un instant.

— Eh bien, avec Wulfrun et Eafa, il y a frère Ine, le serviteur personnel de Wighard et qui était chargé de toutes les tâches domestiques. Quand on voit son visage, on a l'impression qu'il est tout le temps en deuil, et il est difficile de devenir proche de lui. Puis il y a l'abbé Puttoc, de l'abbaye de Stanggrund.

Fidelma était intéressée.

— Ah, le bel homme à la bouche cruelle ?

— Le bel homme ? Voilà une conception bien féminine. Il pense beaucoup de bien de lui-même et la rumeur dit qu'il est également ambitieux. C'est l'envoyé personnel du roi Oswy de Northumbrie. On m'a dit qu'il était un ami intime de Wilfrid de Ripon.

— Je vois. Il est à Rome comme représentant d'Oswy ?

— Oui, dans la mesure où Oswy est maintenant considéré à Rome comme *bretwalda*, ou, comme vous le diriez, haut roi de tous les

royaumes saxons.

Wilfrid de Ripon, d'après ce que Fidelma avait appris à Witebia, était le principal ennemi des missionnaires irlandais en Northumbrie et il avait été le chef de file des avocats de Rome pendant le récent synode.

— Puis il y a frère Eanred qui est le domestique de Puttoc. Un homme placide et même un peu simple. On m'a dit que Puttoc l'a acheté comme esclave et qu'il l'a libéré conformément aux enseignements de la foi.

Fidelma savait depuis longtemps que les Saxons pratiquaient toujours l'esclavage. Elle ne put s'empêcher de lancer une flèche.

— Puttoc a sauvé Eanred de son esclavage pour qu'il puisse être son esclave dans son abbaye ?

Eadulf remua, mal à l'aise, mais décida de ne pas faire de commentaires, et il continua à la hâte.

— Il y a ensuite frère Sebbi. Il est aussi de l'abbaye de Stanggrund et il a voyagé jusqu'ici comme conseiller de l'abbé Puttoc.

— Parlez-moi de lui.

— Je n'ai pas appris grand-chose à son sujet depuis que je suis à Rome, confessa Eadulf. Je crois qu'il a bon esprit, mais également qu'il est aussi ambitieux que malin.

— L'ambition, une fois encore, renifla-t-elle avec dégoût. Et tout l'entourage de Wighard était logé dans le même bâtiment, le *domus hospitale*, avec lui ?

— Oui. En fait, ma chambre était la plus proche de ses appartements, puisqu'elle était en face de l'autre côté du corridor.

— Qui est dans le logement voisin de celui de Wighard ? Son domestique, Ine ?

— Non. Il était vide, tout comme les autres chambres de ce côté du bâtiment. Je crois que ce sont simplement des réserves.

— Alors où est Ine ?

— Il a la chambre voisine de la mienne, face à celle de Wighard. À côté de lui, il y a la chambre de frère Sebbi, puis la chambre de l'abbé Puttoc, et, tout au bout du corridor, celle de frère Eanred, son serviteur.

— Je vois. Et où sont logées l'abbesse Wulfrun et soeur Eafa ?

— À l'étage immédiatement inférieur. Le second étage du *domus hospitale*.

— Donc, en fait, votre chambre est *bien* la plus proche de celle de Wighard ?

Eadulf sourit d'un air moqueur.

— Par conséquent, c'est vraiment une chance que j'aie un alibi en étant avec vous à la basilique Sainte-Marie.

— Je n'ai pas oublié, répondit Fidelma avec un sérieux feint.

Eadulf l'examina de plus près quelques secondes. Le visage de Fidelma était impénétrable, mais ses yeux pétillaient de malice.

— Et maintenant, fit-elle en s'étirant soudain, si vous nous rameniez au palais du Latran ? Je suggère que nous passions le temps en interrogeant quelques-uns de vos frères, en espérant que les *custodes* réussissent à attraper frère Ronan Ragallach.

Elle frissonna.

— Je n'avais pas réalisé combien il faisait froid.

Eadulf se retourna pour ramasser la chandelle et poussa une exclamation.

— Nous ferions mieux de nous dépêcher, ma soeur. Je n'imaginais pas que la chandelle s'était autant consumée.

Fidelma vit que la cire de la chandelle était presque toute fondue et le morceau de mèche commençait déjà à grésiller.

Eadulf saisit sa main et se mit à courir dans le couloir, remontant les différents tournants et coudes à angle droit. Après juste un faible chuintement pour les prévenir, ils se retrouvèrent plongés dans les ténèbres.

— Ne lâchez pas ma main, ordonna Eadulf d'une voix rauque qui résonna dans les ténèbres.

— Je n'ai pas l'intention de vous lâcher, assura-t-elle avec vigueur. Vous savez où nous devons aller ?

— Droit devant... Je crois.

— Alors, avançons avec prudence.

Il n'y avait même pas un soupçon de lumière dans l'obscurité des tunnels où ils progressaient lentement.

— Je suis stupide, se reprocha Eadulf, j'aurais dû regarder la chandelle.

— Bon, l'autoflagellation ne nous est d'aucune utilité pour le moment, dit Fidelma avec regret, allons...

Elle s'arrêta soudain et s'exclama à mi-voix en tâtonnant avec sa main libre.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Le couloir se divise ici. A droite ou à gauche ? Est-ce que vous vous en souvenez ?

Eadulf ferma les yeux dans l'obscurité. Son esprit courait à toute vitesse, essayant de décider. Il se sentit impuissant et quand il réalisa qu'il ne savait pas par où aller, ses pensées furent envahies par des vagues de panique. Il lui sembla que la sueur se glaçait sur son front. Il sentit Fidelma lui serrer brusquement la main.

— Regardez ! chuchota-t-elle. À gauche. Je crois qu'il y a une lumière...

Eadulf se retourna et scruta l'obscurité. Il ne voyait rien.

— Je suis certaine qu'il y avait une lueur, fit Fidelma déconcertée.

Pendant quelques secondes...

Eadulf était sur le point de lui enlever ses illusions quand il entr'aperçut l'éclat d'une lumière tremblotante. Ses yeux essayaient-ils de créer ce que son esprit voulait voir ? Il scruta l'obscurité avec fièvre. Non, elle avait raison ! Il y avait bien le vacillement d'une flamme dans l'obscurité. Il poussa un cri de soulagement.

— Oui, là. Vous avez raison ! Vite !

Il commença à l'entraîner dans la direction de la lueur tremblante tout en appelant à pleins poumons.

Il y eut un silence avant qu'une grosse voix ne réponde, rebondissant en échos le long du tunnel.

— Hé !

La lumière grandit et ils virent alors apparaître un vieil homme qui venait dans leur direction, en portant une lanterne.

— *Heia vero*⁽¹⁴⁾ ! dit-il d'une voix bourrue, les examinant l'un après l'autre.

Ils s'étaient arrêtés devant lui, hors d'haleine, se sentant comme des enfants ayant commis une grosse imprudence, en face d'une figure paternelle âgée, mais bienveillante. Pendant quelques secondes, ils ne purent rien faire d'autre que haleter en souriant de soulagement. La course le long du tunnel leur avait coupé le souffle. Le vieil homme secoua la tête et les considéra gravement.

— Hum. Le gamin a dit que vous étiez descendus depuis longtemps et avec une seule chandelle. Ce n'était pas raisonnable de traîner comme ça.

— Nous ne nous sommes pas rendu compte du temps qui passait, répondit Eadulf en recouvrant sa voix, et se trouvant stupide devant la réprimande du vieil homme.

— Il y en a plus d'un qui est mort d'une telle folie, répondit le vieil homme en grommelant. Etes-vous prêts à me suivre maintenant, tous les deux ? Je vais vous ramener vers l'entrée.

Il fit demi-tour alors qu'ils acquiesçaient en silence, ridiculement embarrassés par leur conduite. Le vieil homme progressa en parlant par-dessus son épaule.

— Oui, oui, nous avons eu beaucoup de morts dans ces catacombes. Des morts parmi les morts ! ricana-t-il grassement. Ironique, n'est-ce pas ? Les gens s'écartent pour voir les os des saints et des martyrs et ils se perdent. D'autres, comme vous, se laissent surprendre par les ténèbres et sont voués à errer une éternité à moins d'avoir de la chance. De la chance, vraiment ! Savez-vous jusqu'où s'étendraient les catacombes de Rome si elles s'alignaient en un seul tunnel ? On a calculé qu'elles s'étendraient presque sur deux cent quarante lieues de tunnel ! Certains de ceux qui ont disparu dans ces passages n'ont jamais été retrouvés. Peut-être leurs âmes errent-elles

toujours ici, parmi les morts, parmi...

Heureusement, ils atteignirent les marches qui menaient au mausolée de l'entrée, et ils émergèrent en clignant des yeux sous le soleil qui baignait le cimetière chrétien.

Le jeune garçon était toujours assis devant son panier de chandelles et il les regarda d'un oeil dénué d'expression. Le vieil homme marqua un temps d'arrêt pour souffler sa lampe et la posa à côté de l'entrée du mausolée. Puis il cracha de côté avec un air songeur.

— Si le gamin ne m'avait rien dit... fit-il en haussant les épaules.

Fidelda fouilla dans son *marsupium*, la bourse dissimulée dans les plis de ses habits, et elle tendit au gamin une pièce d'argent. Le garçon la laissa tomber dans son bol toujours sans changer d'expression. De son côté, Eadulf avait aussi sorti une pièce qu'il tendit au vieil homme, mais ce dernier secoua la tête.

— La pièce pour le garçon est suffisante, dit-il d'un ton bourru. Mais si vous autres, religieux, accordez un peu d'importance à notre existence sur terre, la prochaine fois que vous irez dans cette splendide basilique là-bas, allumez donc un cierge et priez pour le gamin, dit-il en désignant la lointaine tour de Saint-Jean-de-Latran qui s'élevait derrière le mur d'Aurélien.

Fidelda se retourna vers lui avec intérêt.

— Vous ne demandez rien pour vous-même, vieil homme ?

— Le garçon a plus besoin de prières que moi, grommela le vieil homme, sur la défensive.

— Comment cela ?

— Il sera seul au monde quand mon temps viendra. Je suis vieux et ma route est tracée depuis toutes ces années. Mais mon fils, le père du garçon, est déjà parti loin de moi avec son épouse. Le garçon n'a personne au monde et peut-être que, s'il était prêtre, cela lui assurerait une meilleure existence que d'être condamné à rester assis ici à vendre des bougies.

Fidelda examina le visage impassible de l'enfant. Les yeux calmes du garçon lui retournèrent un regard sans expression.

— Qu'est-ce que tu aimerais faire dans ce monde ? demanda-t-elle tranquillement.

— Peu importe. Puisque tout ce que je peux faire, c'est de rester assis à rêver, murmura le gamin.

— Mais quel est ton rêve ?

Pendant un bref instant, les yeux de l'enfant étincelèrent.

— Je voudrais être capable de lire et d'écrire, et de servir dans un grand monastère. Mais je ne peux pas.

Les yeux de l'enfant s'éteignirent et son visage devint un masque impénétrable.

— Parce que tu n’as pas les moyens de suivre des cours, soupira le vieil homme. Je ne suis pas instruit, vous savez.

Il se retourna vers eux en s’excusant.

— Et je n’ai pas d’argent. Vendre des chandelles aux pèlerins ne nous permet que de survivre. Rien à consacrer au superflu.

— Quel est ton nom, mon garçon ? demanda Fidelma chaleureusement.

— Antonio, fils de Nereus, dit le garçon avec une tranquille fierté.

— Je vais prier pour toi, Antonio, assura-t-elle.

Elle se retourna vers son grand-père et inclina la tête.

— Ainsi que pour vous, vieil homme. Merci pour votre intervention opportune.

CHAPITRE VII

Il était tard dans l'après-midi, mais l'atmosphère était encore chaude et humide. À son retour du cimetière, soeur Fidelma retourna à l'hôtellerie dirigée par le diacre Arsenius et son épouse Epiphania. Elle était debout depuis l'aube et se sentait éreintée. Elle voulait d'abord manger, mais aussi faire une sieste, ce que l'on appelait localement *sexta*, du nom de la sixième heure du jour, la période la plus chaude de la journée pendant laquelle la plupart des citoyens de Rome se protégeaient de la chaleur écrasante. Une fois baignée et reposée, elle retrouva le *tesserarius*, Furius Licinius, qui l'attendait pour l'escorter de nouveau jusqu'au palais du Latran où elle avait promis de retrouver frère Eadulf afin de commencer leur interrogatoire de l'entourage de Wighard.

Sa première question au jeune garde du palais fut pour avoir des nouvelles de frère Ronan Ragallach. Licinius secoua la tête.

— Aucune trace de lui depuis qu'il s'est échappé de sa geôle, ce matin, ma soeur. Il se cache probablement quelque part dans la ville. Je pensais pourtant qu'il serait facilement repéré avec cette tonsure bizarre que portent les religieux irlandais et anglais.

Fidelma inclina la tête pensivement.

— Vous êtes donc certain qu'il est toujours en ville ?

Licinius haussa les épaules. Ils tournaient le dos à l'oratoire Sainte-Praxède et commençaient à descendre la Via Merulana en direction du palais du Latran.

— Nous avons averti tous les gardes aux portes de la ville ; elles sont surveillées par des *custodes* jour et nuit. Mais Rome est une grande ville et il y a plusieurs quartiers dans lesquels un homme peut se cacher pendant des années, ou trouver facilement un moyen de s'échapper. En descendant le Tibre par exemple, jusqu'à Ostie ou Portus, sur la côte, et de là, on peut se procurer une place pour les quatre coins de la terre.

— J'ai le sentiment qu'il n'a pas quitté la ville. Il sera retrouvé tôt ou tard.

— *Deo volente*, répondit Licinius pieusement. S'il plaît à Dieu.

— Connaissiez-vous bien cette ville, Licinius ? demanda Fidelma en changeant de sujet de conversation.

Licinius plissa les yeux.

— Aussi bien qu'un autre. Je suis né et j'ai grandi sur le mont Aventin. Mes ancêtres faisaient partie de la noblesse de Rome au tout début de sa fondation, c'étaient les tribuns qui ont établi les lois liciniennes¹, il y a neuf cents ans.

Fidelma remarqua que le jeune homme rougissait de fierté.

— J'aurais pu être un général des armées impériales à l'époque des puissants Césars et non pas...

Il se ressaisit, lançant un rapide regard contrarié à Fidelma comme s'il lui reprochait d'avoir laissé échapper la frustration qu'il éprouvait devant son rang subalterne dans les *custodes*. Il resta silencieux. Fidelma feignit de ne pas avoir remarqué sa sortie sur ses ancêtres.

— Dans ce cas, peut-être pourrez-vous élucider quelque chose qui m'a rendue perplexe. Beaucoup de gens m'ont dit combien Rome est une ville belle et riche et pourtant, je trouve les bâtiments curieusement dégradés, comme par une guerre. Certains sont sur le point de s'écrouler alors que d'autres sont ouverts à tous les vents. Ils donnent l'impression d'avoir été victimes récemment de vandalisme, comme si la ville avait été prise d'assaut par les barbares. Genséric et ses vandales ont saccagé la ville, mais c'était il y a très longtemps. Les dommages que je vois sont plus récents, non ?

À sa grande surprise, Licinius faillit s'étrangler de rire.

— Vous êtes observatrice, ma soeur. Sauf que le barbare qui a fait cela n'est autre que notre propre empereur.

Fidelma était stupéfaite.

— Il faut m'en dire plus.

— Vous savez que l'Empire est en guerre avec les Arabes depuis une vingtaine d'années. Ils mènent régulièrement des attaques sur nos mers. Ils ont conquis presque toutes les terres de l'ancien Empire en Afrique du Nord qu'ils utilisent comme des bases pour nous attaquer. L'empereur Constant a décidé de quitter Constantinople pour fonder une grande forteresse en Sicile, d'où il pourrait organiser la défense contre ces fanatiques...

— Fanatiques ? demanda Fidelma.

— Ils ont adopté une nouvelle religion et sont les disciples d'un prophète appelé Mahomet. Depuis, les Arabes se sont étendus vers l'ouest. Ils nomment leur foi l'islam, soumission à Dieu, et ils sont appelés les musulmans.

— Ah oui, j'ai entendu parler de ces gens, mais n'acceptent-ils pas à la fois les principes des Juifs et ceux de notre propre foi ?

— Oui, mais ils disent que Mahomet a incarné dans sa personne l'expression définitive de la parole divine. Ce sont des fanatiques, trancha Licinius, ils répandent la mort et la destruction à travers toute la chrétienté.

Il marqua un temps d'arrêt avant de continuer.

— Bon, en début d'année, l'empereur Constant est arrivé avec une grande flotte et vingt mille soldats des armées asiatiques de l'Empire. Il est allé à Tarente et a mené plusieurs campagnes dans le Sud avant de rendre une visite officielle à Rome, le mois dernier. Il n'est resté là que pendant douze jours et je doute que l'armée musulmane puisse infliger autant de dommages à notre cité que notre brave empereur de Rome en aussi peu de temps.

— Je ne comprends pas.

— Constant a été accueilli avec tous les égards, pour sa première visite dans la cité mère de l'Empire. Sa Sainteté a tout fait pour l'accueillir avec la solennité appropriée. Des fêtes furent organisées. L'empereur est alors venu à la basilique Saint-Pierre sur la colline du Vatican, accompagné par son armée, puis lui s'est rendu, seul, à la basilique Sainte-Marie-Majeure.

Fidelma réprima un soupir.

— Je ne vois pas... commença-t-elle.

Le jeune *tesserarius* désigna, de ses bras tendus, les bâtiments environnants.

— Pendant que l'empereur priait, ses soldats, sur ses ordres, commencèrent à dépouiller les bâtiments de Rome de toutes les pièces de métal, les plaques de bronze, les anneaux et les tiges qui les tenaient, les grandes statues et les objets qui étaient là depuis l'époque de la grande République romaine. On n'a jamais vu une sauvagerie pareille à celle avec laquelle ils ont réduit la ville à cet état pitoyable que vous avez constaté.

— Mais pourquoi ?

— Pourquoi ? Mais parce que Constant a besoin d'une grosse quantité de métal, que l'on trouve en abondance dans nos statues antiques, pour le fondre et armer ses troupes. Il a tout envoyé à Ostie puis jusqu'au port de Syracuse par bateau. De là, on dit que le métal devait être emporté à Constantinople.

Il ricana, mais s'arrêta quand il vit que Fidelma le fixait avec curiosité.

— C'est juste l'ironie de la chose, expliqua-t-il avec un mouvement d'épaule.

— L'ironie ?

— Oui. Le métal n'a jamais atteint Syracuse. Une flotte arabe a intercepté les métaux volés à Rome avant que les bateaux de Constant n'atteignent le port et ils ont été emportés à Alexandrie.

— Alexandrie ?

Licinius acquiesça.

— Le port est entre les mains des musulmans depuis les vingt dernières années.

Il haussa les épaules.

— Ceci répond-il à votre question, ma soeur ?

Fidelma songeait à cette l'histoire.

— Et l'empereur de Rome est en ce moment dans le sud du pays ?

— Il est parti pour le sud, il y a quatre semaines. J'ai cru comprendre qu'il s'y bat toujours contre les musulmans.

— Voilà donc la raison pour laquelle il y a une telle nervosité là-bas, et pourquoi le capitaine du vaisseau, pendant mon voyage pour venir ici, bondissait au moindre soupçon de voile apparaissant au sud.

Ils étaient arrivés au pied des marches du palais du Latran.

— Le *superista* a libéré un logement pour qu'il vous serve d'*officium* dans lequel vous et le frère saxon vous pourrez poursuivre vos interrogatoires, dit le *tesserarius*.

Il la conduisit le long d'un couloir jusqu'à une pièce voisine des appartements du gouverneur militaire de la maison papale. Fidelma remarqua que son mobilier était simple. Frère Eadulf était déjà installé à l'intérieur. Il se leva de son siège à leur arrivée ; il avait l'air frais et dispos.

— J'ai demandé à nos frères de se tenir prêts à être appelés pour être interrogés, dit-il en l'accueillant.

Fidelma alla s'asseoir sur l'un des sièges qu'il y avait dans la pièce.

— Parfait. Licinius sera notre *dispensator* et ira les chercher quand nous requerrons leur présence.

Le jeune *tesserarius* acquiesça d'un signe de tête un peu raide, tout à son rôle officiel.

— A vos ordres, ma soeur.

Eadulf gratta le bout de son nez. Il avait préparé quelques tablettes d'argile et un *stylus*, et les avait placés sur une petite table.

— Je prendrai des notes, comme on nous l'a demandé, dit-il, mais en vérité, Fidelma, je ne vois pas l'utilité d'un tel exercice. Je crois...

Fidelma leva la main pour l'interrompre.

— Je sais. Frère Ronan Ragallach est le coupable. Aussi pardonnez ma curiosité, Eadulf, et nous avancerons plus facilement.

Eadulf serra les mâchoires et resta silencieux.

Fidelma était malheureuse. Elle aurait souhaité qu'Eadulf soit plus ouvert sur ce sujet, car elle appréciait son esprit vif et son jugement perspicace sur les gens. Mais elle ne pouvait pas aller à l'encontre de son intuition et elle était certaine qu'il y avait plusieurs énigmes à creuser.

— Commençons par frère Ine, le serviteur personnel de Wighard, annonça-t-elle fermement.

Eadulf lança un regard à Licinius.

— Allez nous chercher frère Ine. Je leur ai demandé à tous de se tenir dans le grand hall. Vous le trouverez probablement là-bas en train d'attendre.

Le jeune *tesserarius* inclina la tête et sortit.

Eadulf tourna son regard vers Fidelma et sourit ironiquement.

— Notre ami patricien semble assez peu apprécier notre enquête.

— Je pense qu'il préférerait être en train de se battre dans l'ancienne armée impériale romaine plutôt que de servir de nourrice et de garde du corps à une bande de religieux, répondit Fidelma solennellement. Il vénère ses ancêtres patriciens avec une impétuosité et une arrogance puériles. Enfin, en cela, il a le temps de son côté, parce qu'il peut encore grandir et mûrir un peu.

Licinius semblait n'être parti que depuis quelques secondes quand la porte s'ouvrit. Un homme chétif au visage mélancolique entra. Il avait environ quarante ans, jugea Fidelma. Derrière lui se tenait le jeune *tesserarius*.

— Frère Ine, annonça ce dernier en poussant presque le moine hésitant au milieu de la pièce avant de fermer la porte derrière lui.

— Entrez, frère Ine, dit Eadulf en avançant un siège. Voici soeur Fidelma de Kildare qui a reçu, avec moi, la mission d'enquêter sur la mort de Wighard.

Le moine regarda Fidelma avec des yeux sombres et graves sans qu'il y ait de changement dans son expression taciturne.

— *Deus vobiscum*, murmura-t-il, en s'enfonçant dans son siège.

Fidelma se dit qu'elle devait s'assurer que le moine saisissait bien la situation.

— Frère Ine, vous comprenez bien que nous enquêtons sur le meurtre de Wighard de Cantorbéry sous l'autorité de la maison papale ?

Frère Ine acquiesça, d'un coup nerveux et sec de la tête.

— Vous étiez le serviteur personnel de Wighard ?

— *Resquiscat in pace !* récita frère Ine pieusement en s'inclinant. J'étais au service du défunt archevêque. En fait, j'étais surtout son confident.

— Vous venez du royaume du Kent ?

Eadulf décida de s'asseoir en retrait et de laisser Fidelma poser toutes les questions qu'elle voulait. Une expression de fierté traversa les traits tristes de frère Ine, avant de s'évanouir presque aussitôt.

— En effet. Mon père était un homme lige de la maison du roi Eadbald, et mon frère appartient toujours à la maison d'Eorcenberht qui siège maintenant sur le trône.

— Un manant. Un homme lige est un domestique qui effectue des tâches mineures, expliqua Eadulf, pour le cas où les connaissances de Fidelma sur le monde saxon auraient été insuffisantes.

— Et depuis combien de temps êtes-vous entré dans les ordres ? demanda Fidelma, en se retournant vers frère Ine.

— Mon père m'a donné à l'abbaye de Cantorbéry à l'époque où Honorius en était l'archevêque. J'avais dix ans et j'ai grandi au service de Notre-Seigneur.

Fidelma avait entendu parler de cette curieuse coutume saxonne qui consistait à donner ses enfants au service d'un monastère ou d'une abbaye.

— Et depuis combien de temps étiez-vous au service de Wighard ?

— Vingt ans. Je suis devenu son serviteur quand il a été nommé secrétaire de l'évêque Ithamar de Rochester.

— Ithamar a été le premier évêque du Kent à être consacré, environ cinquante ans après Augustin qui y a apporté le christianisme, expliqua Eadulf.

Fidelma n'admettait pas cette simplification, mais frère Ine acquiesça.

— La même année, la famille de Wighard fut massacrée au cours d'un raid des Pietés sur la côte nord du Kent. Quand il n'était qu'un simple prêtre, l'archevêque était marié et avait de jeunes enfants. Après leur mort, Wighard se consacra entièrement à la religion et il a été au service d'Ithamar pendant dix ans. Quand Honorius est mort et que Deusdedit est devenu le premier archevêque saxon de Cantorbéry, Deusdedit choisit Wighard comme secrétaire et nous avons quitté Rochester pour Cantorbéry. Je suis resté avec Wighard depuis cette époque.

— Vous connaissez donc Wighard depuis longtemps.

Frère Ine acquiesça avec une grimace.

— D'après vous, Wighard avait-il des ennemis ?

Frère Ine fronça les sourcils et jeta un regard furtif à

Eadulf avant de baisser les yeux. Il semblait éprouver des difficultés à trouver ses mots.

— Wighard était l'avocat de la règle romaine et, en tant que tel, il rencontrait une certaine hostilité...

Comme il ne terminait pas sa phrase, Fidelma sourit avec lassitude.

— Vous étiez sur le point de dire « de la part des avocats de la règle de Colum-Cille », comme moi-même ?

Frère Ine répondit par un geste d'impuissance.

— Pas d'autres ennemis ? insista Fidelma.

Le moine morose leva ses yeux sombres et haussa les épaules.

— Aucun qui puisse avoir recours à un meurtre.

Elle ignore l'insinuation et continua.

— Revenons à la nuit de ce meurtre, frère Ine. En tant que serviteur de Wighard, vous aviez l'habitude d'aider l'archevêque à se préparer pour la nuit.

— En effet.

— Mais vous ne l'avez pas fait cette nuit-là.

Frère Ine fronça les sourcils, un soupçon de suspicion se répandit sur ses traits.

— Comment savez-vous... ? commença-t-il.

Fidelma fit un geste impatient de la main.

— Le lit dans sa chambre n'était pas préparé, le couvre-lit n'était pas replié. Une déduction élémentaire. Dites-moi, quand avez-vous vu Wighard en vie pour la dernière fois ?

Frère Ine se cala sur son siège et soupira, rassemblant ses souvenirs.

— Je suis allé dans les appartements de Wighard deux heures avant que l'angélus de minuit ne sonne.

— Et où se trouve votre propre chambre ? demanda Fidelma.

— À côté de celle de frère Eadulf, c'est-à-dire juste en face de celle de l'archevêque.

Cela confirmait ce qu'Eadulf lui avait dit, mais il valait mieux ne pas s'en tenir au oui-dire.

— Donc vous avez juste eu à traverser le couloir jusqu'aux appartements de Wighard ?

— C'est cela.

— Continuez.

Fidelma se cala à son tour sur son siège et regarda le moine saxon attentivement. Ce dernier hésita encore.

— Je me suis rendu dans les appartements de Wighard comme je le faisais habituellement à cette heure. Comme vous le suggériez, cela faisait partie de mes tâches de préparer le lit et de m'assurer que l'archevêque avait tout ce qu'il lui fallait pour la nuit.

— Deux heures avant l'angélus de minuit, c'est plutôt de bonne heure pour se retirer. Wighard se couchait-il toujours si tôt ?

— Il trouvait la chaleur inconfortable. Il préférerait se réveiller tôt, avant le lever du soleil, et travailler à ce moment-là. C'était son habitude depuis que nous étions arrivés dans ce pays, d'aller au lit tôt pour se lever tôt.

Fidelma lança un regard à Eadulf, qui, en tant que secrétaire de Wighard, confirma d'un signe de tête ce que venait de dire frère Ine.

— Donc vous êtes allé préparer son lit, reprit Fidelma.

— L'archevêque semblait...

Frère Ine hésita et choisit ses mots.

— ... préoccupé. Il m'a dit qu'il se dispenserait de mes services

pour ce soir-là.

— A-t-il donné une explication ?

— Seulement que...

Ine hésita de nouveau et cligna des yeux rapidement comme s'il évoquait un souvenir lointain.

— Il a dit qu'il avait des choses à faire, quelqu'un à voir. Qu'il ferait lui-même son lit le moment venu.

Fidelma leva les yeux.

— Quelqu'un à voir ? N'avez-vous pas trouvé cela bizarre si, comme vous venez de le dire, il avait l'habitude de se retirer tôt ?

— Non, j'ai simplement supposé qu'il avait un reste de travail à finir avec son secrétaire, frère Eadulf ici présent, en préparation de l'audience d'aujourd'hui avec Sa Sainteté. Wighard était un homme simple et il accomplissait souvent les tâches domestiques lui-même.

— Donc ce que vous nous dites, c'est que Wighard attendait un visiteur en dépit de l'heure tardive ? Et de son habitude d'aller se coucher tôt ?

De nouveau, frère Ine regarda Eadulf.

— Il vous en a certainement parlé, mon frère ?

Eadulf secoua la tête négativement.

— Je ne sais rien au sujet de ce visiteur qu'attendait

Wighard, dit-il. Ce n'était certainement pas moi. Ce soir-là, je ne suis revenu au palais qu'après que l'on a retrouvé Wighard mort.

— Et quand Wighard vous a dit qu'il n'avait plus besoin de vous, vous êtes retourné dans votre propre chambre ? demanda Fidelma en s'adressant à Ine.

— Oui. J'ai quitté Wighard, en refermant moi-même la porte de ses appartements, et je suis retourné dans ma chambre. J'ai été réveillé après minuit par le vacarme des *custodes* du palais qui grouillaient dans le corridor, et c'est là que j'ai appris que Wighard avait été tué.

— Vous avez été dormir immédiatement après avoir quitté Wighard ? demanda Eadulf.

— En effet, et profondément.

— Je crois que vous êtes la dernière personne à avoir vu Wighard et à lui avoir parlé avant sa mort, remarqua pensivement Eadulf.

Le menton de frère Ine se releva brusquement.

— Mis à part son assassin, dit-il en insistant.

Fidelma lui adressa un sourire apaisant.

— Bien entendu, mis à part l'assassin de Wighard. Et vous n'avez aucune idée de l'identité de ce visiteur nocturne ?

Frère Ine eut un haussement d'épaules expressif.

— Je vous l'ai dit, grommela-t-il.

Puis il fronça les sourcils et son regard passa de l'un à l'autre avec

perplexité.

— Mais je croyais que les *custodes* avaient arrêté un Irlandais qu'ils avaient surpris en train de quitter les appartements de Wighard ? Ce religieux irlandais devait donc être le visiteur qu'il attendait.

— Dites-moi, continua Fidelma en ignorant la remarque. En tant que serviteur de Wighard, cela faisait-il partie de vos attributions de prendre soin des cadeaux précieux des royaumes saxons destinés à Sa Sainteté ?

Un regard de suspicion traversa le visage d'Ine.

— En effet, pourquoi ?

— Quand avez-vous vu ces trésors pour la dernière fois ?

Ine fronça les sourcils et se mordilla distraitement la lèvre pendant un instant.

— Tôt ce jour-là. Wighard m'a demandé de réassurer que tout était propre, poli et fin prêt pour être présenté à Sa Sainteté aujourd'hui.

La respiration de Fidelma s'accéléra.

— Donc l'audience avec Sa Sainteté avait pour but de lui remettre les cadeaux qu'il avait apportés ?

— Sa Sainteté devait aussi bénir les calices des cinq royaumes saxons, intervint Eadulf. Cela était connu d'un grand nombre de personnes.

Fidelma se retourna vers Eadulf.

— Donc, si le vol est le mobile du crime, beaucoup de gens devaient savoir qu'à partir d'aujourd'hui les précieux objets seraient rangés dans le trésor de Sa Sainteté, d'où il serait difficile de les escamoter ?

— De la même façon, dit Eadulf en hésitant, tout le monde savait que les calices seraient bénis puis rendus à Wighard pour retourner à Cantorbéry.

— Mais la plus grande partie serait restée sur place. Ils seraient en sécurité dans le trésor du palais.

— C'est vrai, acquiesça Eadulf.

Frère Ine les contempla avec perplexité.

— Voulez-vous dire que le trésor a disparu ? demanda-t-il.

— Vous n'êtes pas au courant ?

L'intérêt de Fidelma était éveillé. L'expression de surprise sur le visage de frère Ine était indubitablement sincère.

— Non, personne ne me l'a dit.

Le sinistre moine saxon avait l'air particulièrement outragé. Fidelma se dit que le fait d'apprendre seulement maintenant cette nouvelle portait un coup à sa fierté, lui qui se considérait comme le confident de Wighard. L'indignation s'effaça de son visage et il reprit

de nouveau une contenance affligée.

— Ce sera tout ? demanda-t-il.

— Non, répondit Fidelma. Vous avez nettoyé le trésor et vous vous êtes assuré que tout était bien dans le coffre de Wighard... à quelle heure ?

— Juste avant le dîner.

— Et tout était là, à ce moment-là ?

Le menton se releva légèrement puis se baissa. Toute trace de protestation avait disparu.

— Oui, tout y était, répondit-il d'un ton maussade.

— Quand vous avez été voir Wighard pour préparer son lit, intervint Eadulf, le coffre était-il ouvert ou fermé ?

— Fermé, répondit-il immédiatement.

— Comment pouvez-vous en être aussi sûr ? répliqua Fidelma.

— Le coffre était bien visible quand vous entriez dans les appartements de l'archevêque.

— Y avait-il un garde pour ce précieux trésor ?

— Juste les *custodes* du palais sous le commandement du gouverneur militaire. Il y en avait toujours un qui montait la garde dans les escaliers du corridor.

Fidelma resta songeuse un instant.

— Cependant les gardes ne se tenaient pas en permanence dans le corridor lui-même, donc le trésor pouvait bien être enlevé sans que personne ne remarque rien.

— C'est vrai. Mais personne ne peut entrer dans le bâtiment ou en sortir sans rencontrer les *custodes*.

Le visage de frère Ine s'illumina.

— Et d'ailleurs, c'est bien ainsi que le moine irlandais a été attrapé ! Le trésor doit donc avoir été retrouvé.

Fidelma lança un regard à Eadulf devant la portée évidente de cette remarque.

— Mais vous pouvez confirmer que personne ne montait la garde à l'extérieur des appartements de Wighard en permanence ?

— Non, personne, en effet.

Fidelma poussa un long soupir.

— Ce sera tout. Nous reparlerons peut-être avec vous plus tard.

Frère Ine se leva et sortit avec la même réticence qu'il avait montrée pour entrer. Quand il eut disparu, Fidelma se retourna vers Eadulf.

— Bien. Le trésor dérobé a été vu pour la dernière fois après le dîner. Wighard était en vie et en bonne santé deux heures avant minuit, mais mort juste après minuit. Nous savons qu'il attendait quelqu'un dans les deux heures précédant sa mort et c'est après minuit que frère Ronan Ragallach a été vu en train de sortir de sa chambre, et

arrêté sur-le-champ. Ce frère Ronan ne transportait aucun des trésors qui, à l'exception des reliques qui n'ont aucune valeur marchande, ont aujourd'hui tous disparu.

— C'est à peine plus que ce que nous savions déjà.

Fidelma se leva de son siège et appela.

— Licinius !

Le jeune garde ouvrit la porte et entra.

— À qui désirez-vous parler maintenant, ma soeur ? demanda-t-il cérémonieusement.

— Vous, juste quelques instants.

Le *tesserarius* eut l'air surpris, mais s'avança et se tint devant elle un peu timidement, au repos.

— Dites-moi, Furius Licinius, depuis combien de temps êtes-vous garde au palais du Latran ?

Licinius fronça légèrement les sourcils.

— Je fais partie des *custodes* depuis quatre ans. J'ai commandé une décurie pendant deux ans et j'ai été promu récemment officier de garde ou *tesserarius*.

— Donc vous connaissez bien le palais ?

— Disons autant que n'importe qui, répondit le jeune homme qui n'oubliait pas avec quelle facilité il avait été trompé par le religieux irlandais, deux nuits auparavant, avec cette histoire de dépôt du *sacellarius*.

— Le décurion Marcus Narses a, je crois, effectué une autre fouille dans les appartements de la résidence des invités, à la suite de notre conversation de ce matin.

Licinius sourit doucement en se souvenant de la mortification de son camarade quand il avait découvert que les reliques du trésor disparu se trouvaient sous le propre lit de Wighard.

— En effet, ma soeur, et il n'a rien trouvé.

— Faisons une hypothèse : supposons que vous veniez cambrioler les appartements de Wighard. Supposons ensuite que vous tuiez Wighard et que vous deviez maintenant déménager un grand trésor, qui représente environ deux grands sacs d'objets métalliques. Comment vous y prendriez-vous ?

Le *tesserarius* avait ouvert de grands yeux, mais il réfléchit soigneusement avant de répondre.

— Si je me trouvais dans cette situation, je saurais qu'il y a des patrouilles. Je saurais qu'il y a deux escaliers pour arriver aux appartements du troisième étage et que ces escaliers sont gardés. Donc je serais obligé de dissimuler le butin au même étage pour revenir plus tard. Il serait impossible de réussir à partir en évitant les gardes. Mais Marcus Narses a déjà fouillé les pièces de cet étage, et il ne faut pas oublier qu'elles étaient toutes occupées, à part deux débarras. Il n'y a

aucune chambre secrète ni aucune alcôve à proximité.

Les coins de la bouche de Fidelma s'abaissèrent.

— Alors, on nous demande de croire que, d'une manière ou d'une autre, frère Ronan Ragallach a tué Wighard et s'est échappé avec son butin encombrant... alors que, dans le même temps, il a été repéré et arrêté par votre ami, le décurion Marcus Narses, au moment où il s'enfuyait de la scène du crime. Ronan Ragallach est donc un grand magicien pour pouvoir faire disparaître ainsi un trésor. D'après le décurion Narses, il n'avait rien sur lui. Expliquez-moi ceci, Furius Licinius.

À leur grande surprise, le *tesserarius* n'hésita pas une seconde.

— C'est simple, ma soeur. Soit frère Ronan avait déjà dissimulé le trésor quand Marcus Narses l'a repéré, soit il avait un complice qui a emporté le trésor sans qu'on le voie pendant que Ronan se faisait attraper.

Fidelma secoua la tête d'un air dubitatif.

— Un complice ? C'est une très bonne idée. Un complice qui, lui, a été capable d'éviter les gardes. Ça ne sonne pas bien, Furius Licinius. Vous avez tué quelqu'un et vous attendez dans la chambre tandis que votre complice fait au moins deux voyages, aller et retour, pour emporter les objets précieux en se dissimulant. Puis vous attendez encore jusqu'à ce que le complice soit loin, avant de faire votre propre sortie de la chambre du crime, les mains vides, et... et alors, vous vous faites attraper.

— Alors, il doit y avoir une troisième solution. Ce Ronan avait déjà caché le trésor quand il a été attrapé, dit Eadulf, en pensant à haute voix. Mais si Ronan était en train de cacher le trésor, il ne serait pas revenu dans l'appartement de Wighard après avoir enlevé le dernier lot. Plus vite il disparaissait de la scène du crime, mieux c'était.

— Qui a dit que Ronan Ragallach sortait des appartements de Wighard quand le décurion Narses l'a vu ? demanda soudain Fidelma.

Eadulf et Licinius se retournèrent vers elle en fronçant les sourcils.

— Que voulez-vous dire ? demanda Eadulf.

— Licinius a dit quelque chose tout à l'heure qui m'a fait penser que...

— Moi ? demanda le jeune officier, perplexe.

Fidelma acquiesça pensivement.

— Disons que Ronan a bien tué Wighard pour son trésor. Wighard est mort. Ronan doit mettre le trésor dans au moins deux sacs. Comment les cacher ? Il doit faire deux trajets. Et c'est après avoir effectué son dernier trajet que Marcus Narses le voit, sortant non pas des appartements de Wighard, mais de l'endroit même où il a

dissimulé son butin, sur le même étage.

— Eh bien ? relança Eadulf.

— Mais où pouvait-il le cacher ? intervint Licinius. Je vous ai dit qu'il n'y a pas de pièce secrète ni d'alcôve ou de placard où que ce soit. Marcus Narses a fouillé deux fois les pièces inoccupées cette nuit.

— C'est ce que vous avez dit. Et les *custodes* ont fouillé tous les endroits possibles... le coupa Fidelma, en le regardant d'un air soucieux. Marcus Narses a... quoi ?

— Sa voix était comme un coup de fouet.

Le jeune *custos* essaya de se rappeler ce qu'il avait dit qui ait pu provoquer une telle réaction.

— J'ai simplement dit que Marcus Narses avait obéi à vos instructions et qu'il avait fouillé deux fois les chambres qui étaient inoccupées cette nuit.

— Je pensais que toutes les chambres avaient été fouillées.

Licinius parut perplexe.

— Frère Ronan Ragallach n'a sûrement pas essayé de cacher un trésor volé dans une des chambres occupées par l'entourage de Wighard. Nous avons tout naturellement pensé que...

Fidelma gémit doucement.

— Toutes les pièces, occupées ou non, devraient avoir été fouillées.

— Mais...

— Par exemple, Marcus Narses a-t-il fouillé la chambre d'Eadulf ?

Le regard de Licinius passa d'elle à Eadulf comme s'ils étaient tous les deux devenus fous.

— Bien sûr que non, répondit-il.

— Ma chambre était inoccupée, cette nuit-là, observa lentement Eadulf, essayant de garder une voix calme.

— Allons-y !

Fidelma se leva en faisant claquer ses doigts et le *tesserarius* bondit de surprise. Il semblait déconcerté.

— Je ne comprends pas. Aller où ?

Fidelma lui lança un regard condescendant.

— La chambre d'Eadulf était inoccupée parce qu'il était avec moi à la messe de minuit pour saint Aidán de Lindisfarne à la basilique Sainte-Marie.

CHAPITRE VIII

Le *cubiculum* d'Eadulf était bien plus petit que les appartements de Wighard et sa fouille s'avéra très rapidement décevante. Fidelma ne s'était pas vraiment attendue à y retrouver les objets disparus. Elle aurait cependant bien aimé trouver une trace de leur passage, ou du fait qu'ils avaient été momentanément cachés là, ce qui aurait donné une explication à l'énigme qui l'ennuyait depuis le départ. Mais il n'y en avait aucune, en dépit de l'examen détaillé de tous les coins de la chambre.

Furius Licinius fit une grimace.

— Bon, comme on le pensait, ce frère Ronan Ragallach avait un complice. Quand les *custodes* l'ont attrapé, le complice s'est simplement enfui avec le trésor.

Soeur Fidelma n'était pas satisfaite, même si elle commençait à accepter la logique de l'argument du jeune homme.

— Je suppose que le logement de frère Ronan Ragallach a lui aussi été soigneusement fouillé, demanda-t-elle.

Furius Licinius acquiesça vigoureusement.

— Marcus Narses l'a lui-même fouillé, et il n'y avait aucune trace du trésor de Wighard.

— J'aimerais moi aussi examiner le logement de Ronan.

Les yeux de Licinius étaient désapprobateurs.

— Maintenant ?

— Pourquoi pas ?

Comme ils se retournaient vers la porte, ils découvrirent que quelqu'un se tenait dans l'encadrement. Un homme très grand, si grand qu'il semblait impossible qu'il passe sous le linteau de bois. Son visage était beau et ténébreux, et en même temps Fidelma ressentait une espèce de répulsion. Peut-être était-ce à cause de cette absence de bienveillance qu'elle avait déjà remarquée sur le visage basané de l'abbé Puttoc de Stanggrund : sa bouche avait un pli cruel et ses yeux bleu acier étaient profondément enfoncés sous des sourcils sombres. Décidément, l'abbé Puttoc n'était pas un homme que Fidelma trouvait

agréable d'emblée, même si elle pouvait concevoir que d'autres le trouvent beau. Il l'examina avec un regard calculateur, le regard intense du chat observant sa proie avant de bondir.

— Il paraît que vous souhaitez m'interroger, Fidelma de Kildare. Rien ne vaut l'instant présent, dit l'abbé d'une voix douce et modulée qui manquait pourtant singulièrement de chaleur.

Il ignora complètement frère Eadulf.

Il pénétra dans la chambre, sa haute stature dominant tout le monde. Derrière lui, un autre homme entra, comparativement bien plus petit ; il s'agissait de son serviteur, Eanred. C'était un homme docile et doux qui serait facilement passé inaperçu dans une foule tant ses traits étaient humbles et banals. Fidelma fronça les sourcils. Elle n'aimait pas les manières assurées de Puttoc qui semblait froidement convaincu que tout le monde devait danser à son pas.

— Je me proposais de vous faire chercher un peu plus tard, Puttoc... commença-t-elle, mais l'abbé eut un geste impatient de la main.

— Nous allons régler le problème maintenant, car je serai occupé ensuite. J'ai un rendez-vous avec l'évêque Gelasius.

Il s'arrêta pour s'essuyer le front. Puis il traversa la pièce jusqu'au lit d'Eadulf sur lequel il se laissa tomber lourdement, en les regardant avec des yeux glacés. Les bras croisés sur son habit, Eanred se tenait consciencieusement près de la porte.

— Alors, quelles sont ces questions que vous vouliez me poser ?

Eadulf échangea un regard avec Fidelma, tandis que l'expression de Furius Licinius restait impassible. Le moine saxon réprimait visiblement son hilarité devant l'aplomb avec lequel l'abbé semblait imposer sa volonté sans même se poser de question. Mais en croisant le regard de Fidelma, Eadulf se composa rapidement une expression plus sérieuse. Il savait ce qu'annonçaient les fines lignes qui se dessinaient autour de la bouche de Fidelma.

— Allez, parlez maintenant ! Mon temps est précieux, ordonna Puttoc, inconscient de la colère que causait son attitude.

— Le nôtre aussi, Puttoc de Northumbrie.

Le ton de Fidelma était froidement étudié, mais elle avait réprimé la réponse plus acerbe qui lui était d'abord venue aux lèvres.

L'abbé se contenta de sourire finement. Ce sourire dans son visage sombre le fit apparaître encore plus inquiétant.

— J'en doute, répliqua-t-il, en ignorant complètement la colère de son interlocutrice. Maintenant que Wighard est décédé, je devrai reprendre sa charge. Il est évident que nous ne pouvons pas retourner à Cantorbéry sans un archevêque, et qui, parmi les Saxons, est plus qualifié pour recevoir la bénédiction du Saint

— Père ?

Fidelma contempla le grand homme suffisant avec surprise.

— Avez-vous été nommé à la place de Wighard ? demanda-t-elle. Je suis certaine que frère Eadulf ici présent me l'aurait dit s'il l'avait su.

— J'ignorais complètement... commença Eadulf, mais Puttoc l'interrompit, souriant imperturbablement avec satisfaction.

— Je n'ai pas encore présenté mes arguments devant le Saint-Père, mais le choix est évident.

Le visage d'Eadulf devint sérieux.

— Mais Wighard avait été élu par les évêques et les abbés des royaumes saxons...

Les yeux glacials se retournèrent vers Eadulf. Leur expression était acérée.

— Et Wighard est mort. Qui y a-t-il d'autre à Rome, qui soit qualifié pour prendre sa place ? Donnez un nom !

Eadulf avala sa salive, les mots lui manquaient. Toujours avec la même assurance, l'abbé se retourna vers Fidelma.

— Maintenant, ces questions...

Fidelma hésita et haussa les épaules. Maintenant ou plus tard, pourquoi pas, même si cela signifiait céder à l'arrogance de cet homme.

— Je souhaitais vous demander où vous vous trouviez à l'heure de la mort de Wighard.

Puttoc la regarda. Seuls ses yeux semblaient trahir ses émotions. Deux yeux pâles qui luisaient avec une étrange malignité.

— Que sous-entendez-vous, ma soeur ?

Sa voix douce était devenue indéfinissable.

La mâchoire de Fidelma s'affermir.

— Sous-entendre ? J'ai posé une question assez simple. J'ai l'autorité de la maison papale pour interroger tous ceux qui se trouvaient à cet étage avec Wighard de Cantorbéry. Est-ce clair ?

L'abbé cilla, le seul signe de surprise devant l'audace de cette Irlandaise qui osait lui parler aussi carrément.

— Je pense que vous oubliez votre place, ma soeur. En tant que membre de la communauté de Sainte

— Brigitte de Kildare...

— Je n'oublie pas ma place, Puttoc. Je ne parle pas en tant que membre de la communauté de Kildare, mais en tant qu'avocate devant les tribunaux brehons d'Irlande, habilitée, avec frère Eadulf ici présent, par l'évêque Gelasius et le gouverneur militaire du palais du Latran, pour enquêter sur la mort de Wighard. Je vous ai posé une question, et j'aimerais que vous y répondiez.

L'abbé la regarda de nouveau, la bouche ouverte, mais les mots ne venaient pas. Finalement, il ferma la bouche ; les yeux glacés

cillèrent de nouveau.

— Dans ce cas, commença-t-il avec mauvaise humeur, il n'est pas nécessaire de faire preuve d'impolitesse. Je ferai part de ce comportement à l'évêque Gelasius.

Comme il se dirigeait vers la porte, Fidelma lui jeta froidement :

— Vous n'avez pas répondu à ma question, Puttoc de Northumbrie. Dois-je comprendre que vous souhaitez que j'informe l'évêque Gelasius du fait que vous refusez de coopérer dans l'enquête que lui, *nomenclator* du palais du Latran, a diligentée ?

Le grand abbé se figea. Il y eut un silence inconfortable pendant que se jouait le conflit des volontés.

— Je me suis rapidement endormi dans ma chambre, répondit finalement l'abbé, en tournant la tête pour la regarder, ses yeux perçants pleins de haine.

— À quelle heure vous êtes-vous couché ?

— Tôt. Peu de temps après le dîner.

— C'est bien tôt, vraiment. Pourquoi êtes-vous allé vous coucher à cette heure ?

Il y eut de nouveau un temps d'arrêt et Fidelma se demanda si Puttoc allait continuer ce duel verbal. Mais après un instant d'hésitation, l'abbé sembla hausser les épaules.

— C'est une des choses que je partageais avec Wighard, ce climat ne me convient pas, pas plus que la nourriture d'ailleurs. Je ne me sentais pas bien, la nuit dernière. Le plus tôt je reprendrai la mer pour les rives de Northumbrie ou le Kent, le mieux ce sera.

— Vous vous êtes donc endormi immédiatement. Quand vous êtes-vous réveillé ?

— J'ai eu une nuit agitée. Je pense que j'ai entendu du bruit à un moment, mais j'étais trop fatigué pour m'en enquérir. Il était deux heures quand mon serviteur m'a réveillé et m'a appris la mauvaise nouvelle de la mort de Wighard. Qu'il repose dans la paix éternelle.

Il n'avait mis aucune émotion dans la formule pieuse. Fidelma eut clairement l'impression que la nouvelle n'avait pas été si mauvaise que ça pour lui. Ses ambitions étaient évidentes ; il était ravi à l'idée de prendre la place de Wighard.

— Vous n'avez rien vu ou entendu ?

— Rien, affirma l'abbé. Et maintenant, je vais voir l'évêque Gelasius. Venez, Eanred.

L'abbé passa devant Eadulf et se dirigea vers la porte qui donnait sur le couloir.

— Un instant !

L'abbé se retourna d'un coup sous l'ordre de Fidelma, la mâchoire tombant devant son attitude de défi incessante. Jamais personne ne lui avait fait face ainsi, et ce n'était pas une simple femme, et une

Irlandaise de surcroît, qui... Les mots lui manquaient. Eadulf dissimula sa bouche derrière sa main, feignant d'essuyer quelque chose sur son visage.

— Je n'ai pas interrogé frère Eanred, sourit Fidelma, et, ignorant le visage outragé de l'abbé, elle se tourna vers le moine calme et modeste.

— Il ne vous en dira pas plus ! aboya Puttoc avec colère avant qu'elle ait pu ouvrir la bouche.

— Dans ce cas, laissez-le parler, dit Fidelma d'un ton inflexible. J'en ai fini avec vous, Puttoc de Northumbrie. Vous pouvez disposer.

Puttoc déglutit pendant quelques instants, puis il se tourna brusquement vers Eanred, comme un maître commandant son chien.

— Vous m'attendrez dans ma chambre dès que vous en aurez fini, dit-il d'un ton sec avant de s'éloigner d'un pas lourd dans le couloir.

Les mains jointes, frère Eanred regardait Fidelma avec une expression docile sur le visage. Il n'avait pas bronché pendant tout l'échange qui avait eu lieu, comme si la tension de ces dernières minutes ne signifiait rien pour lui.

— Maintenant, frère Eanred... commença Fidelma.

Le moine attendait, un sourire quasi niais sur les lèvres. Ses yeux étaient très clairs, mais presque sans expression.

— Où étiez-vous, la nuit dernière ? Décrivez-moi ce que vous avez fait après le dîner.

— Ce que j'ai fait, ma soeur ? dit l'homme en continuant à sourire. Je suis allé me coucher.

— Tout de suite après le dîner ?

— Non, ma soeur. Après le dîner, je suis allé me promener.

Fidelma leva les sourcils. Elle avait deviné que la placidité d'Eanred dissimulait une réelle simplicité d'esprit. Le moine était un serviteur de bonne volonté, mais il devait être dirigé tout le temps.

— Où êtes-vous allé vous promener ?

— Je suis allé voir la grande arène, ma soeur.

Eadulf intervint. Il n'avait pas parlé depuis un long moment.

— Vous voulez dire le Colisée ?

Eanred acquiesça calmement.

— C'est ainsi qu'on l'appelle. L'endroit où tant de personnes furent assassinées. Je voulais absolument voir cet endroit.

Il sourit avec satisfaction.

— Il y avait une procession aux flambeaux jusqu'au Colisée, cette nuit.

Fidelma et Eadulf avaient participé à la même procession avant d'aller rejoindre la messe de minuit pour le repos de l'âme d'Aidán de Lindisfarne.

— Quand êtes-vous revenu ici ?

Earned fronça les sourcils, puis son sourire niais revint.

— Je ne suis pas sûr. Il y avait beaucoup de monde partout et des soldats qui grouillaient dans les chambres.

— Vous voulez dire que vous êtes revenu après que Wighard a été tué ? Mais cela veut dire après minuit. Quelqu'un vous a vu revenir ?

— Les soldats, je suppose. Oh, et frère Sebbi. Il était dans le couloir et m'a demandé de réveiller l'abbé Puttoc pour l'informer que Wighard était mort. Ce que j'ai fait.

— Vous avez dû passer des heures dans le Colisée pour revenir si tard, intervint Eadulf.

— Je n'y suis pas resté tout le temps.

— Où êtes-vous allé ?

— J'ai été invité à boire un verre dans une belle demeure, non loin d'ici.

Eadulf échangea un regard exaspéré avec Fidelma.

— Et qui vous a invité dans cette belle demeure, Eanred ?

— Le médecin grec que j'ai vu ici si souvent.

Fidelma leva les sourcils de surprise.

— Cornelius ? Vous voulez dire Cornelius d'Alexandrie ?

Eanred eut un sourire heureux et acquiesça.

— C'est bien son nom, ma soeur. Oui, Cornelius. Cornelius m'a invité dans sa maison, à côté, pour me montrer des oeuvres d'art anciennes qu'il possède, et il m'a invité à boire un verre avec lui. J'aime l'entendre raconter des histoires de pays lointains, même si mon latin n'est pas très bon, car vous savez, je ne suis pas savant.

— Vous avez donc passé la soirée avec Cornelius et il le confirmera indubitablement.

— J'étais avec lui, dit Eanred, les sourcils froncés, ne semblant pas comprendre ce qu'Eadulf voulait dire.

— Je vois. Et quand vous êtes revenu et que vous avez découvert ce qui s'était passé, vous dites que frère Sebbi vous a demandé de réveiller l'abbé Puttoc. L'avez-vous fait ?

— Je l'ai fait.

— L'abbé Puttoc était endormi dans sa chambre ?

— Il était profondément endormi, acquiesça l'homme.

— Et que s'est-il passé ?

— L'abbé est devenu tout agité. Il a mis une soutane et il est allé dans la chambre de Wighard où il y avait plein de monde.

— Qu'avez-vous fait alors ?

— Je suis allé dans ma propre chambre, la porte après celle de l'abbé, et je me suis endormi parce que j'étais fatigué et que j'avais beaucoup bu du vin du médecin.

— N'étiez-vous pas intéressé par la manière dont Wighard avait trouvé la mort ?

Frère Eanred haussa les épaules avec indifférence.

— Nous mourrons tous un jour.

— Mais Wighard a été assassiné.

Le visage de l'homme restait sans expression.

— Frère Sebbi m'a demandé de dire à l'abbé que Wighard était mort, rien de plus.

— Vous ne saviez pas qu'il avait été assassiné ?

— Maintenant, je le sais, ma soeur. Vous venez de me le dire. Je peux y aller, maintenant ? L'abbé veut que j'aille dans sa chambre.

Fidelma regarda longuement frère Eanred avec un regard sévère, puis soupira doucement.

— Très bien, vous pouvez y aller.

Le moine inclina la tête et quitta la pièce.

Fidelma se retourna vers Licinius et Eadulf. Ce dernier souriait en secouant la tête.

— Bien. Il est vraiment simple d'esprit. Pourtant, je trouve étrange que Cornelius recherche sa compagnie pour boire un dernier verre, sans parler de discuter d'oeuvres d'art.

— Il faut croire qu'il était seul à parler, reconnut Fidelma. Mais beaucoup de gens aiment parler et se moquent de savoir si c'est un monologue ou un dialogue. Peut-être notre ami Cornelius fait-il partie de ceux-là. Il cherchait simplement quelqu'un avec qui parler, pas avec qui discuter.

— Cet abbé Puttoc n'inspire pas la foi, en tout cas, fit remarquer Furius Licinius avec aigreur.

— Voilà qui est bien dit. Ambitieux, autoritaire...

Fidelma se tut un instant.

— Je me demande jusqu'à quel point...

Eadulf fronça les sourcils, lançant sur la religieuse irlandaise un regard interrogateur.

— Allez, Fidelma. Vous oubliez frère Ronan Ragallach. Vous ne suspectez tout de même pas l'abbé du meurtre de Wighard ?

Elle sourit brièvement.

— Je n'oublie pas, Eadulf. Mais je garde toujours l'esprit ouvert en ce qui concerne Ronan Ragallach. Il reste encore des choses à résoudre.

Furius Licinius montrait des signes d'une impatience grandissante sur son visage aristocratique.

— Souhaitez-vous toujours visiter le logement de frère Ronan Ragallach ? demanda-t-il.

— Un instant, Licinius. Je souhaite examiner toutes les chambres de cet étage. Ce n'est pas parce que nous n'avons rien trouvé ici que nous devons ignorer les autres pièces.

— Mais elles étaient occupées au moment de la mort de Wighard.

Licinius était visiblement mal à l'aise.

— Justement non, répondit Fidelma. Nous savons maintenant d'Eanred que sa chambre était inoccupée puisqu'il n'est revenu qu'après le meurtre.

— Vous désirez fouiller toutes les chambres ? s'enquit Eadulf en plaisantant. Même la chambre de Puttoc, par exemple ?

Furius Licinius avait un air malheureux.

— La chambre de l'abbé se trouve à l'extrémité du couloir, mais personne ne le soupçonnerait...

Fidelma laissa échapper un soupir d'exaspération.

— Si je veux avancer dans cette affaire, je dois connaître avec certitude tous les faits, dit-elle d'un ton sec au jeune officier. On m'a d'abord dit que les recherches avaient été faites. J'ai découvert que les appartements de Wighard n'avaient pas été fouillés, et maintenant vous me dites que toutes les pièces de cet étage ne l'ont pas été : ne l'ont été que celles qui n'étaient pas occupées.

Le visage du jeune *tesserarius* pâlit légèrement devant sa véhémence.

— Je suis désolé, mais c'était la responsabilité du décurion...

Il s'arrêta avec un air malheureux, réalisant qu'il semblait vouloir rejeter la responsabilité sur un autre.

— Je pensais simplement...

— Laissez-moi le soin de penser, l'interrompit Fidelma. Dites-moi juste la vérité, les faits de façon précise, ni plus ni moins.

Furius Licinius se dandina, mal à l'aise.

— Mais quand même, vous ne pouvez pas fouiller les appartements de l'abbé Puttoc. Il est... Enfin, c'est un abbé.

Fidelma laissa échapper un grognement très peu féminin pour exprimer ce qu'elle pensait de l'argument, ce qui décida Licinius à trouver une autre excuse.

— Mais il était dans sa chambre au moment du crime. Le meurtrier ne peut pas avoir caché quoi que ce soit là-bas sans avoir dérangé l'abbé...

Fidelma se tourna vers Eadulf.

— Regardez si Puttoc et Eanred sont partis pour leur rendez-vous avec Gelasius. Si c'est le cas, nous commencerons par ces appartements.

Furius Licinius secoua la tête, scandalisé.

— Mais...

— Nous sommes mandatés pour cela, *tesserarius*, le coupa Fidelma. Est-ce que je dois vous le rappeler ?

Eadulf descendit le couloir puis revint un instant plus tard.

— Ils sont partis, annonça-t-il.

Fidelma les précéda jusqu'aux appartements de l'abbé et de son

domestique. Cela ne prit pas longtemps pour fouiller la chambre de l'abbé Puttoc. La seule chose qui était claire, c'est que Puttoc aimait ses aises, car ce n'était pas le simple logement sans ornement que Fidelma associait à l'austère piété annoncée par l'homme. Il était évident que Puttoc avait rassemblé un certain nombre d'objets de prix pour les ramener dans son monastère. Mais rien ne laissait penser que, dans cette pièce, quelque chose avait été dissimulé qui puisse ressembler aux trésors contenus dans le coffre de Wighard.

Il y avait une fenêtre, semblable à celle qui se trouvait dans la chambre d'Eadulf, et qui donnait sur une petite cour fermée, trois étages plus bas. Juste sous la fenêtre, une petite corniche faisait toute la longueur de la façade. Même si elle avait plusieurs pouces de large, Fidelma constata qu'on ne pouvait rien y cacher.

— Et la chambre d'Eanred se trouve à côté ? demanda Fidelma, agacée, en sortant de la pièce.

Licinius fit un signe d'assentiment. Il ne souhaitait pas encourir sa colère par une parole maladroite. Il n'avait jamais rencontré une femme qui pouvait commander et parler aussi sèchement à des hommes comme le faisait cette Irlandaise.

Fidelma fit le tour de la chambre du moine. Elle était nue et simple. Il n'y avait en fait presque aucun objet personnel mis à part un *sacculus* dans lequel frère Eanred emportait ses affaires, et où se trouvaient une seconde paire de sandales, des sous-vêtements et des ustensiles de rasage.

Fidelma contempla la pièce, debout, les mains jointes devant elle. Puis elle se dirigea vers la fenêtre et scruta l'extérieur. La chambre donnait à angle droit sur le bâtiment voisin, lequel constituait un autre pan d'une cour carrée sur laquelle il n'y avait aucun accès depuis le *domus hospitale* où ils se trouvaient. Ses yeux perçants virent que le plâtre de ce bâtiment semblait frais et que les tuiles étaient neuves. Le bâtiment semblait d'origine plus récente que celui dans lequel ils se trouvaient. Elle remarqua cependant que la petite corniche sous la fenêtre avait été reproduite sur l'autre bâtiment, mais que l'architecte avait été plus généreux dans sa largeur. Elle faisait un bon pied de large, et la fenêtre de la chambre était si proche de l'angle des deux bâtiments qu'il était facile de poser le pied sur la corniche.

— Vous voyez ? dit Eadulf derrière elle. Je crois que Furius Licinius a raison. Nous suivons la mauvaise piste.

— La chambre d'Eanred est plutôt Spartiate, n'est-ce pas ? commenta-t-elle en se retournant vers l'intérieur de la pièce.

— Eanred semble apprécier l'austérité, acquiesça Eadulf.

Il fit demi-tour et suivit Furius Licinius dans le couloir. Fidelma s'arrêta un instant puis haussa les épaules intérieurement. Eadulf avait probablement raison. Peut-être imaginait-elle plus de choses que les

faits ne lui en apprenaient. Mais elle ne pouvait pas ôter de son esprit la curieuse impression qu'elle passait à côté de quelque chose.

— Nous n'avons pas encore fouillé les logements occupés par Ine et Sebbi, dit-elle.

Elle se retournait dans le couloir en fermant la porte quand ses yeux tombèrent sur l'encadrement de celle-ci. Le bois du montant avait été fendillé environ trois pieds au-dessus du sol et un petit morceau de tissu déchiré y était resté accroché.

Elle se baissa et tendit la main pour le dégager. Eadulf la regarda avec un froncement de sourcils.

— Qu'est-ce que c'est ?

Elle secoua la tête.

— Je ne suis pas certaine. Un morceau de toile de sac, je pense.

Elle le saisit entre le pouce et l'index et se releva en portant l'objet à la lumière.

— Oui, un morceau de toile de sac.

Eadulf acquiesça d'un signe.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda Furius Licinius qui les observait.

— Je ne sais pas encore, répondit Fidelma. Peut-être quelqu'un a-t-il emporté quelque chose dans la chambre d'Eanred et l'éclat de bois a accroché un morceau d'étoffe.

Eadulf la regardait, essayant de deviner ses pensées.

— Vous voulez dire que le trésor a été emporté dans la chambre d'Eanred ?

— J'ai dit que je ne savais pas, répondit Fidelma doucement avec un haussement d'épaules. Celui qui tire des conclusions avant que toutes les preuves soient réunies devant lui est un bien mauvais juge.

Furius Licinius intervint, soucieux d'apporter sa contribution. Il sentait qu'il devait réparer d'une manière ou d'une autre l'honneur perdu des *custodes*.

— Mais c'est une chose qui a pu se produire, insista-t-il. Eanred, selon ses propres dires, n'est pas revenu avant que le corps de Wighard ne soit découvert, donc il était là après l'arrestation de frère Ronan Ragallach. Peut-être que Ronan a dissimulé son butin dans la chambre d'Eanred pendant qu'il était absent ?

Fidelma sourit brièvement.

— Ah bon ? Ronan Ragallach a dissimulé deux sacs d'objets en or et en argent dans la chambre d'Eanred ? Puis il est sorti et s'est fait arrêter par les *custodes*. Et qu'est-il advenu des sacs ?

Licinius serra les lèvres.

— J'ai déjà suggéré l'existence d'un complice, murmura-t-il.

— C'est vrai. Nous en discuterons plus tard. Allons examiner la chambre de frère Sebbi, suggéra Fidelma.

— Mais le morceau de toile de sac ? demanda Eadulf, en la regardant le mettre dans son *marsupium*.

— Un juge avisé rassemble les preuves, les unes après les autres, il les pèse et, comme l'artisan qui fait une mosaïque, essaie de former des représentations devant ses yeux, en plaçant les pièces une par une, jusqu'à ce que cela convienne et forme une image tout entière. Le juge qui prend une seule preuve et essaie de monter une représentation à partir de là est bien mal avisé. Qui sait ? Ce morceau-là n'a peut-être rien à voir avec le dessin que recherche le juge.

Elle leva les yeux vers lui avec une grimace espiègle, puis fit demi-tour dans le couloir.

Les recherches dans les chambres occupées par frère Sebbi et par frère Ine ne révélèrent rien de plus. Fidelma suggéra alors qu'ils reviennent à leur projet initial en allant examiner le logement de Ronan Ragallach.

Eadulf échangea un regard avec le jeune *tesserarius* frustré et baissa les épaules avant de la suivre. En ce qui le concernait, les choses étaient claires et il n'était pas nécessaire de se fatiguer à faire des recherches. Ronan Ragallach avait de toute évidence tué Wighard pour son trésor et il avait été capable de le cacher avant d'être attrapé. Maintenant qu'il s'était échappé, il avait probablement récupéré son butin et, s'il était sensé, il avait mis une distance considérable entre lui et la ville.

Comme ils atteignaient le pied de l'escalier dans la cour principale, devant le *domus hospitale*, ils aperçurent la haute silhouette de l'abbé Puttoc à côté de la fontaine. Mais ce fut l'autre silhouette qui attira l'attention de Fidelma et la fit s'arrêter dans l'embrasement de la porte, Eadulf et Furius Licinius derrière elle. C'était la frêle silhouette de soeur Eafa qui semblait trembler devant lui, la voix s'élevant avec des accents de détresse mêlée de larmes. À cette distance, l'abbé au visage malveillant semblait essayer de la calmer avec son fin sourire méprisant et des gestes apaisants. Puis Eafa fit brusquement demi-tour et partit en courant en direction de l'une des issues de la cour. Elle n'avait même pas remarqué leur présence.

L'abbé Puttoc resta un instant à regarder Eafa avec une expression étrange. Puis il se retourna et aperçut Fidelma, puis Eadulf et Furius Licinius derrière elle. Il fit comme s'il ne les avait pas vus et s'éloigna à grands pas en direction d'un bâtiment éloigné.

— Il semble que notre abbé ait bouleversé cette pauvre soeur Eafa, dit Fidelma d'un air songeur. Je me demande de quoi ils parlaient.

— Ce n'est pas la première fois, commenta Eadulf d'un air mécontent.

Fidelma se retourna vers lui avec une expression de surprise.

— Que voulez-vous dire, Eadulf ?

— Hier matin, quand je suis revenu du réfectoire pour aller dans ma chambre, j'ai entendu des voix qui s'élevaient depuis les appartements de Puttoc. C'était juste au moment où j'entrais dans ma chambre. J'étais en train de refermer la porte quand j'ai entendu celle de Puttoc s'ouvrir avec fracas. La curiosité a été la plus forte et j'ai entrouvert ma porte un tout petit peu pour voir ce qui se passait. Soeur Eafa, la coiffe de travers, échevelée, est sortie en courant comme si elle avait vu le diable lui-même. Elle a parcouru le couloir et a dévalé les escaliers.

Eadulf serra les lèvres un moment et une légère rougeur colora ses pommettes.

— J'ai tiré mes propres conclusions. J'ai bien peur d'avoir entendu dire que Puttoc a une certaine réputation parmi les femmes. La règle romaine enseigne le célibat aux prêtres et aux évêques, mais je crois que Puttoc préférerait la voie plus tolérante de Colomba où le célibat n'est pas obligatoire.

Les yeux de Fidelma se rétrécirent.

— Ce n'est pas vraiment la réputation qu'il faut avoir si l'on a l'ambition de suivre les pas d'Augustin de Cantorbéry. Voulez-vous dire que Puttoc est connu pour s'imposer à des femmes non consentantes ?

L'expression d'Eadulf était suffisamment éloquente.

— C'est ce que j'ai entendu.

— N'y a-t-il donc pas de lois contre le viol dans les royaumes saxons ? s'exclama Fidelma, horrifiée par ce qu'elle entendait.

— Pas pour les pauvres, répondit Eadulf.

— Non seulement nos lois du *Fenechus* protègent toutes les femmes du viol, et même si on profite de l'ivresse d'une femme, cela constitue un sérieux délit. Nos lois protègent toutes les femmes. Si un homme ose embrasser ou même toucher une femme contre sa volonté, suivant la loi du *Fenechus*, il encourt une amende de deux cent quarante *screpall* d'argent.

Eadulf savait que le *screpall* était l'une des principales pièces de monnaie irlandaises en circulation.

— Peut-être que je parle trop vite et que je ne fais que répéter des ragots, dit-il, mal à l'aise devant la véhémence de Fidelma. Je n'ai entendu dire cela que par Sebbi.

— Et je ne ferais pas plus confiance aux ambitions de frère Sebbi, l'admonesta Fidelma.

Elle était sur le point de faire un autre commentaire, mais elle changea d'avis.

— Venez, Furius Licinius. Montrez-nous où habitait Ronan Ragallach.

— Il s'agit d'une hôtellerie située à côté des arches de l'Aqua Claudia.

Licinius était de toute évidence intrigué par la conversation qui venait de se dérouler.

— Où est-ce ? demanda Fidelma.

— Pas très loin d'ici, ma soeur, expliqua Licinius. Vous devez avoir vu l'aqueduc. C'est une construction remarquable qui a été commencée sous le célèbre empereur Caligula, il y a six cents ans. Il apporte de l'eau provenant d'une source près de Sublaquea, à dix-huit lieues de la ville.

Fidelma avait vu l'aqueduc, en effet, et elle avait admiré son fonctionnement. Il n'y avait rien de semblable en Irlande, mais les royaumes d'Irlande étaient bien alimentés en eau et il n'était pas nécessaire de changer le cours des fleuves pour abreuver des zones aussi sèches et arides que dans ce pays.

— Cette hôtellerie se trouve dans la maison appartenant au diacre Bieda, continua Furius Licinius. Je tiens à vous avertir, c'est un logement bon marché et très crasseux. Il n'est pas tenu soigneusement et c'est un endroit qui ne satisferait pas à la sensibilité d'une religieuse, si vous comprenez ce que je veux dire.

Fidelma contempla le jeune homme d'un air solennel.

— Je pense que je comprends ce que vous voulez dire, Furius Licinius, répondit-elle gravement. Mais si Bieda est diacre de l'Église, je ne vois pas comment cela peut être le genre d'endroit que vous décrivez.

Licinius haussa les épaules.

— Il est facile d'acheter des faveurs, à Rome. Tout aussi facile d'acheter un diaconat.

— Eh bien, dans ce cas, je ferai de mon mieux pour ne pas être offensée par les obscénités que j'observerai. Maintenant je pense que nous devrions y aller, car je ne suis pas d'humeur à rater le dîner qui, dit-elle en regardant le ciel, devrait bientôt être servi.

CHAPITRE IX

Furius Licinius les guida à travers les nombreuses cours et jardins du palais du Latran jusqu'à ce qu'ils parviennent devant une petite porte dans un mur qui donnait au pied du mont Caelius. Même Fidelma était impressionnée par l'étendue du palais. Pour une fois, Licinius était heureux de montrer ses connaissances, désignant un bâtiment qui ne pouvait être vu que de l'endroit où ils se trouvaient.

— C'est le *Sancta Sanctorum*, dit-il en montrant la chapelle.

Il aperçut le froncement de sourcil interrogateur de Fidelma et se laissa aller à expliquer :

— Le *Sanctorum* est la chapelle privée du Saint-Père qui abrite aujourd'hui le *Scala Santa*, « l'Escalier saint », les marches du palais de Ponce Pilate que le Christ descendit après sa condamnation.

Fidelma leva un sourcil sceptique.

— Mais ce palais se trouvait à Jérusalem ! fit-elle remarquer.

Les traits de Licinius prirent un air suffisant : il savait quelque chose que Fidelma ignorait...

— Sainte Hélène, la mère du grand Constantin, ramena l'escalier de Jérusalem – vingt-huit marches de marbre tyrien – que le Saint-Père lui-même doit gravir à genoux. Elle a retrouvé l'escalier en même temps que la vraie croix, enterrée sur la colline du Calvaire, la croix même où Notre Sauveur a souffert.

Fidelma avait entendu l'histoire de la découverte, quelque trois cents ans auparavant, de la vraie croix par la mère âgée de l'empereur Constantin. Elle doutait qu'un tel objet en bois ait pu être clairement identifié, mais elle se sentit coupable d'oser mettre la chose en question.

— J'ai entendu dire que la pieuse Hélène a ramené un bateau entier de reliques en provenance de la Terre sainte, il y avait même des morceaux de bois de l'arche d'Alliance, commenta-t-elle avec un air dubitatif.

Le visage de Licinius était grave.

— Laissez-moi vous montrer, ma soeur. Nous sommes très fiers

des reliques saintes que nous conservons dans le palais du Latran.

Dans son empressement, il en oubliait leur but initial et se préparait à faire demi-tour ; Fidelma posa une main sur son épaule pour le retenir.

— Plus tard, peut-être, Furius Licinius. Commençons par le commencement. Nous devons d'abord examiner le logement de Ronan Ragallach.

Licinius rougit de colère en réalisant qu'il s'était laissé entraîner par un enthousiasme puéril. Il désigna immédiatement l'aqueduc qui dominait la place où ils se trouvaient à l'extrémité est de l'enceinte du palais.

— La pension tenue par Bieda se trouve dans ce bâtiment.

Frère Ronan Ragallach logeait dans une petite maison délabrée à côté de l'Aqua Claudia. Fidelma fut impressionnée par la colossale arche de pierre de l'aqueduc qui s'élevait fort haut. La pension était construite dans son ombre, presque sous l'une des grandes arches. Un des *custodes* du palais était de faction à l'extérieur de la maison de Bieda.

— Il est en poste ici pour le cas où frère Ronan Ragallach essaierait de revenir, expliqua le jeune *tesserarius* tandis qu'ils pénétraient dans le bâtiment douteux.

Fidelma poussa un soupir consterné.

— Je ne crois pas que frère Ronan Ragallach soit assez bête pour faire une chose pareille, sachant que c'est le premier endroit où il sera recherché.

Licinius serra les mâchoires. Il n'arrivait pas à s'habituer à recevoir des critiques ou même des ordres d'une femme. Il avait entendu parler des femmes d'Irlande, de Bretagne ou de Gaule qui, contrairement aux Romaines, jouaient un rôle dans la société. Les Romaines connaissaient leur place et restaient le plus souvent à la maison. C'était tellement humiliant qu'une femme, une étrangère en plus, puisse lui donner des ordres ! Il lui fallait souvent se rappeler que le *superista* Marinus, lui-même, avait clairement défini son rôle : il devait obéir à cette femme, ainsi qu'au moine saxon doux et conciliant.

Ils commençaient à gravir les marches de la maison mal éclairée quand une petite femme entre deux âges sortit d'une pièce du rez-de-chaussée ; elle vit l'uniforme de Licinius et laissa aussitôt échapper un torrent d'insultes dans le curieux dialecte chantant des rues de Rome. Fidelma arrivait à peine à saisir un mot, mais elle comprit que ce que la femme disait au jeune *tesserarius* n'était pas flatteur. Elle saisit la fin d'une phrase qui invitait Licinius « *in malam crucem*⁽¹⁵⁾ » !

— Pourquoi cette femme est-elle si contrariée ? demanda-t-elle.

Licinius n'eut pas le temps de répondre ; la femme se retourna

vers Fidelma et s'adressa à elle en ralentissant son débit pour être comprise.

— Qui va payer pour cette chambre vide ? Le moine étranger ne va jamais revenir, maintenant, pour m'payer ce qu'y m'doit. Tout un mois, ça fait, qu'il ne m'a plus rien payé. Et voilà ! Y a plein de pèlerins à Rome et moi, je reste avec une chambre vide, et je peux pas louer les autres, tout ça à cause des ordres de ce *catalus vulpinus*⁽¹⁶⁾ !

Fidelma sourit un peu cyniquement.

— Calmez-vous. Je suis certaine que vous serez dédommagée, puisque, quand nous en aurons terminé, si frère Ronan ne revient pas, vous pourrez vendre les affaires qu'il a laissées, n'est-ce pas ?

La femme ne sembla pas apprécier le ton sarcastique de Fidelma.

— Ça ! dit-elle, méprisante. J'ai jamais loué une chambre à un pèlerin irlandais qui ait possédé plus que les vêtements dans lesquels il se t'nait. Il n'avait pas d'argent. Et y a rien dans cette chambre qui puisse être vendu pour payer la location. Je vais finir comme une pauvre.

— Sans doute vous êtes-vous assurée vous-même qu'il n'y avait aucun objet de valeur ? demanda sèchement Fidelma.

— Bien sûr que j'l'ai fait...

La femme se tut soudain. Furius Licinius fronça les sourcils de colère.

— Vous aviez ordre de ne pas entrer dans cette pièce jusqu'à ce qu'on vous y autorise, dit-il d'un ton menaçant.

La femme leva le menton avec hargne.

— Ça vous va bien de donner des ordres. J'parie que vous n'avez jamais loupé un repas.

— Avez-vous retiré quoi que ce soit de la chambre de frère Ronan Ragallach ? demanda durement Fidelma. Dites la vérité ou vous le regretterez.

La femme se tourna vers Fidelma avec surprise.

— Non, j'n'ai rien touché...

Sa voix mourut sous le regard insistant de Fidelma, puis elle baissa les yeux.

— Faut bien vivre, ma soeur. Les temps sont durs, faut bien vivre.

— Frère Eadulf, allez voir avec cette femme ce qu'elle a retiré de la chambre de Ronan Ragallach. Si vous êtes malhonnête, femme, nous le saurons, et il n'y a pas que dans ce monde que les mensonges trouvent leur punition.

La femme baissa la tête de mauvaise grâce. Eadulf regarda Fidelma en réprimant un sourire, sachant bien que son ton âpre était souvent feint. Il inclina brièvement la tête et se retourna vers la femme.

— Venez, maintenant, dit-il sévèrement. Montrez-moi ce que vous

avez pris, sans rien oublier.

Fidelma fit signe à Furius Licinius qui tourna les talons et recommença à gravir les escaliers.

— Ces maudits propres-à-rien ! murmura-t-il. Ils viendraient vous voler même si vous étiez malade et mourant. Je n'ai pas de temps à perdre avec eux.

Fidelma décida de ne pas répondre et le suivit en silence jusqu'à une petite pièce à l'étage supérieur. Elle était sombre et lugubre avec des relents de sueur et d'odeurs de cuisine.

— Je me demande combien ils demandent pour ce taudis, dit Licinius d'un air songeur.

Il se retourna vers la porte pour inviter Fidelma à entrer.

— Il y a vraiment trop de ces voleurs, qui se font des fortunes en louant ces chambres aux pèlerins de Rome à des prix exorbitants.

— Vous m'avez affirmé que cette hôtellerie n'était pas sous l'autorité de l'Église, dit Fidelma. Mais l'Église a quand même son mot à dire sur les loyers dans la ville ?

Licinius esquissa un sourire.

— Bieda est un modeste homme d'affaires qui a fait fortune dans les biens immobiliers. Dans chacun de ses biens, il engage un *quae res domestic dispensat*...

— Un quoi ?

— Quelqu'un qui dirige la maison pour lui, comme cette femme, en bas. Le bon Bieda déduit probablement le coût de cette chambre vide de son salaire.

— Eh bien, cette femme n'aurait pas dû prendre quoi que ce soit dans cette chambre, mais je ne voudrais pas qu'elle souffre, si ses revenus dépendent du fait que cette chambre est ou non occupée.

Furius Licinius eut une mimique réprobatrice.

— Les gens comme elle parviennent toujours à survivre. Que vouliez-vous voir ?

Fidelma scruta l'obscurité confuse de la chambre. Les volets étaient ouverts, mais la petite fenêtre ne laissait pénétrer que peu de lumière et le ciel était masqué par l'aqueduc qui s'élevait au-dehors.

— La priorité serait de pouvoir voir quelque chose, se plaignit-elle. Y a-t-il une chandelle, par ici ?

Licinius réussit à dénicher près du lit un morceau de bougie, qu'il alluma.

Il n'y avait presque rien dans la pièce mis à part un lit de bois grossier avec un oreiller et une couverture tachée de sueur, et, à côté, une petite table avec une chaise. Un grand *sacculus* était suspendu à un crochet planté dans un mur. Fidelma le décrocha et vida son contenu sur le lit. Il n'y avait rien d'intéressant, sinon quelques vêtements et des sandales appartenant à frère Ronan. Son matériel de

rasage était placé sur la table près du lit.

— Il avait une vie simple, hein ? grimaça Licinius, tirant un certain plaisir de la déception qui se peignait sur le visage de Fidelma.

Celle-ci ne répondit rien, mais fourra les vêtements dans le sac et le pendit de nouveau au crochet. Elle inspecta ensuite soigneusement la chambre. Rien ne pouvait révéler que quelqu'un avait vécu plusieurs mois à cet endroit. Elle alla vers le lit et le défit avec soin. Dix minutes plus tard, rien n'était venu récompenser ses efforts. Appuyé contre le montant de la porte, Furius Licinius la contemplait avec intérêt.

— Je vous avais dit que l'on n'avait rien trouvé, dit-il.

Le soulagement était cependant nettement perceptible, après l'humiliation des appartements de Wighard.

— J'avais compris.

Elle se baissa et scruta le sol autour d'elle. Rien que de la poussière. Elle sursauta en voyant des cancrelats noirs qui s'enfuyaient dans toutes les directions. Qu'était-ce ? D'énormes, répugnantes créatures !

— *Scarabaeus*, dit laconiquement Furius Licinius, quand il vit l'objet de sa consternation. Des blattes. Ces vieilles maisons en sont truffées.

Fidelma était sur le point de se relever avec dégoût quand elle aperçut quelque chose à moitié dissimulé non loin du lit. Elle se pencha, essayant d'ignorer les insectes qui grouillaient autour d'elle. Il s'agissait d'un petit morceau de papyrus. À la texture, elle savait que ce n'était pas du vélin. Le morceau avait été tellement écrasé qu'il était couvert de poussière et à peine visible sur la crasse du sol.

Elle l'approcha du bout de chandelle.

Le morceau de papyrus avait visiblement été déchiré. C'était un fragment de quelques pouces de côté sur lequel il y avait d'étranges hiéroglyphes qu'elle était incapable de reconnaître. Les lettres n'étaient ni grecques ni latines, ni même de l'ancienne écriture oghamique de son propre pays.

Avec un léger sourire sur les lèvres, elle le tendit à un Furius Licinius mortifié.

— Que dites-vous de cette écriture ? Pouvez-vous l'identifier ?

Furius Licinius examina le papyrus déchiré puis secoua la tête.

— Je n'ai jamais vu cette sorte d'écriture avant, dit-il lentement. Vous croyez que c'est important ? ajouta-t-il, redoutant que les *custodes* soient encore humiliés.

Fidelma haussa les épaules et mit le morceau de papyrus dans son *marsupium*.

— Qui sait ? Nous verrons. Mais vous aviez raison, Furius Licinius, il n'y a rien dans cette chambre qui puisse nous aider dans

l'immédiat.

Ils se dirigeaient vers la porte quand ils entendirent des bruits de pas dans l'escalier. Eadulf entra en souriant. Il portait un tas d'objets.

— J'ai peur que cela ait pris un peu de temps pour récupérer l'ensemble. Au moins, je crois que tout y est. Nous sommes arrivés juste à temps, un peu plus et ces objets étaient vendus par cette bonne dame, en bas, dit-il avec une grimace.

Il posa les objets un par un sur le lit : un chapelet ; un crucifix irlandais en or rouge, pas très joli, mais certainement d'une certaine valeur ; une *crumena*, ou bourse, vide ; plusieurs objets de vénération, achetés sans doute dans les lieux saints locaux, et deux petits évangiles selon saint Matthieu et selon saint Luc.

Furius Licinius eut un gloussement cynique.

— Un mois de loyer, hein ? Ceci aurait couvert trois mois, voire plus dans son hôtel. Sans parler des pièces qui manquent dans la bourse.

Fidelma examina très soigneusement les deux évangiles, tournant les feuillets un à un comme si elle s'attendait à voir quelque chose en tomber. Ils étaient écrits en grec et n'étaient pas d'une très bonne facture. Il n'y avait rien de dissimulé entre leurs pages. Elle termina son examen avec un soupir.

— Vous n'avez rien trouvé ? demanda Eadulf, en regardant autour de lui dans la pièce.

Fidelma secoua la tête, pensant qu'il parlait des évangiles.

— Des panneaux secrets ?

Fidelma réalisa qu'il faisait référence à leur fouille de la chambre de frère Ronan. Furius Licinius souriait avec indulgence.

— Le décurion Marcus Narses a déjà cherché partout ce qui pouvait y avoir été caché.

— Et pourtant...

Eadulf lui retourna son sourire, puis commença à examiner attentivement les murs, écoutant le bruit qu'il faisait en tapotant doucement avec sa phalange. Ils attendirent jusqu'à ce qu'il ait parcouru tous les murs puis le sol. Il se retourna avec un sourire penaud.

— Le décurion Marcus Narses avait raison, grimaça-t-il, s'adressant à Licinius. Il n'y a aucun endroit où Ronan aurait pu dissimuler les objets de valeur du coffre de Wighard.

Fidelma avait réuni les biens du frère et les avait mis dans le sac qu'elle avait repris sur le mur.

— Nous prendrons ceci avec nous pour plus de sécurité, Furius Licinius. Vous pouvez dire à cette femme qu'ils lui seront retournés à défaut d'autre paiement, quand nous en aurons fini. Mais le diacre Bieda devra venir les réclamer et présenter ses comptes relatifs à la

chambre.

Le jeune *tesserarius* eut un sourire approbateur.

— Il sera fait ainsi, ma soeur.

— Bien. J'espérais interroger frère Sebbi avant le dîner, ainsi que l'abbesse Wulfrun et soeur Eafa. Mais je pense qu'il est trop tard.

— Est-ce que ce ne serait pas une bonne idée d'essayer d'en apprendre un peu plus au sujet de ce Ronan Ragallach ? s'enquit Eadulf. Nous nous sommes concentrés sur les proches de Wighard, mais nous n'avons pas du tout examiné les informations relatives à l'homme lui-même.

— Comme Ronan Ragallach s'est échappé, ça va être difficile à faire, répondit Fidelma d'une manière abrupte.

— Je ne parle pas d'interroger Ronan, dit Eadulf. Je pensais que, peut-être, nous aurions pu nous rendre maintenant, à l'endroit où Ronan Ragallach travaillait, pour interroger ses compagnons.

Fidelma réalisa qu'Eadulf avait tout à fait raison. Elle avait négligé certaines choses.

— Il était employé à un poste subalterne au *Munera peregrinitatis*, lança Licinius.

Fidelma se tança intérieurement. Elle aurait dû examiner le lieu de travail de Ronan Ragallach bien avant.

— Dans ce cas, dit-elle d'un ton étudié, nous irons ensuite enquêter au *Munera peregrinitatis*.

Eadulf avait apporté ses tablettes d'argile et son stylet dans la pièce que le gouverneur militaire avait mise à leur disposition, et il jetait des notes concernant les points saillants de l'entretien avec l'abbé Puttoc et de l'interrogatoire d'Eanred. À leur retour au palais, ils avaient appris que le *Munera peregrinitatis* où travaillait Ronan Ragallach comme *scriptor* était tout proche et que son supérieur était à la *cena*, le repas du soir.

À son grand déplaisir, Fidelma avait découvert qu'aucun arrangement n'avait été fait pour eux pour le dîner dans le réfectoire principal du palais et Furius Licinius avait été chargé de leur trouver quelque chose à boire et à manger tandis qu'ils retournaient dans la pièce qui leur avait été attribuée.

Tandis qu'Eadulf s'occupait de ses notes, Fidelma fit l'inventaire des objets trouvés dans la pension. Cela fait, elle retourna à la table, s'assit et posa deux objets qu'elle examina avec curiosité : le morceau de toile de sac ramassé sur l'écharde de la porte d'Eanred et le fragment de papyrus déchiré.

Eadulf leva les yeux de ses tablettes et s'interrompit avec un froncement de sourcils.

— J'aimerais être sûre, répondit-elle avec franchise. Ils n'ont sans doute rien à voir avec l'enquête.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il.

— Oh, le morceau de sac !

Eadulf fit une mimique dédaigneuse en le reconnaissant.

— Et l'autre ?

Fidelma s'excusa.

— Désolée, j'ai oublié de vous en parler. C'est un morceau de papyrus trouvé sur le sol de la chambre de Ronan. Je ne peux rien en tirer.

Elle le fit glisser vers Eadulf.

— Il y a quelque chose écrit dessus, remarqua Eadulf.

— D'étranges hiéroglyphes, soupira Fidelma. Je n'ai aucune idée de ce que ça peut être.

Eadulf sourit largement.

— La réponse est facile. Il s'agit de l'écriture des Arabes. Ceux qui suivent le prophète Mahomet.

Fidelma resta sans voix.

— Comment savez-vous cela ? demanda-t-elle. Se peut-il que vous soyez compétent dans cette langue ?

Eadulf affichait une expression pleine de suffisance.

— Je ne peux pas prétendre cela. Hélas, non ! Je ne vais pas vous raconter d'histoire. Mais j'ai déjà vu une telle écriture, quand je vivais à Rome, autrefois. Ces hiéroglyphes sont particuliers et je n'ai pas oublié leur forme. Il peut s'agir d'une autre langue utilisant exactement la même forme de lettres, mais pour moi, il s'agit bien de l'écriture utilisée par les Arabes.

Fidelma contempla le papyrus et pinça les lèvres pensivement.

— Où, à Rome, peut-on trouver quelqu'un capable de déchiffrer ce qui est écrit là-dessus ?

— Il y a sûrement quelqu'un capable de ça, dans le *Mimera peregrinitatis*...

Fidelma lui lança un bref regard. Eadulf réalisa aussitôt la portée de ce qu'il venait de dire.

— Précisément l'endroit où travaillait notre ami Ronan Ragallach, ajouta-t-il d'un ton songeur.

Puis il haussa les épaules.

— Mais que pouvons-nous en déduire ?

On frappa discrètement à la porte. Fidelma ramassa le papyrus et le morceau de toile de sac, et les rangea dans son *marsupium*.

— Nous verrons bien, dit-elle avant de crier : Entrez !

Un homme maigre et nerveux avec des cheveux noirs et le teint jaune entra. L'un de ses yeux noirs louchait légèrement, si bien que Fidelma était par moments embarrassée pour savoir sur lequel elle devait se concentrer. Le visage lui était familier, mais Fidelma n'arrivait pas à le resituer.

Eadulf reconnut le religieux immédiatement.

— Frère Sebbi !

L'homme nerveux eut un sourire.

— Les *custodes* m'ont dit que vous souhaitiez me parler, et comme j'ai fini de dîner, j'ai demandé où l'on pouvait vous trouver.

— Entrez et asseyez-vous, frère Sebbi, l'invita Fidelma. Vous nous avez épargné la tâche de vous faire appeler. Je suis Fidelma.

Frère Sebbi s'inclina en s'asseyant.

— Fidelma de Kildare. Je sais. J'étais à Witebia quand frère Eadulf et vous-même avez résolu le mystère de la mort de l'abbesse Étain.

Il s'arrêta et fit une grimace gênée.

— C'est une triste histoire, très triste.

— Vous savez donc de quoi il s'agit, Sebbi ? demanda Fidelma.

Sebbi tira ses lèvres minces en un sourire.

— On ne parle que de ça dans tout le palais du Latran, ma soeur. L'évêque Geladius vous a donné tout pouvoir pour enquêter sur les circonstances de la mort de Wighard, exactement comme Oswy vous avait demandé de trouver le meurtrier de l'abbesse Étain, à Witebia.

— Nous aimerions savoir où vous vous trouviez au moment de la mort de Wighard, demanda Eadulf.

Le sourire de Sebbi sembla s'élargir.

— Endormi, pour autant que je peux m'en souvenir.

Fidelma le contempla pensivement.

— Et de quoi vous souvenez-vous exactement, frère Sebbi ?

Le visage de Sebbi resta sérieux un instant, puis son sourire revint.

— Je vois que vous avez le sens de l'humour, ma soeur. J'étais endormi dans mon lit. J'ai été réveillé par du bruit dans le couloir. Je suis allé à la porte et j'ai vu plusieurs *custodes* devant la porte des appartements de Wighard. J'ai demandé ce qui se passait et on me l'a dit.

— Il n'y avait personne d'autre ? Puttoc, par exemple ?

Sebbi secoua la tête.

— Mais c'est le bruit qui vous a réveillé ?

— Oui.

— Il était donc fort ?

— Bien entendu. Il y avait des cris et des piétinements lourds.

— Cela ne vous a pas surpris que l'abbé Puttoc, dont le *cubiculum* jouxte le vôtre, ne se soit pas réveillé ?

Eadulf lança un regard préoccupé à Fidelma, visiblement inquiet de la voir encore mettre en doute les déclarations de Puttoc et ce, en représailles contre son attitude à son égard.

Sebbi s'inclina vers eux par-dessus la table.

— Non. L'abbé est connu pour prendre des potions, car il souffre d'insomnie. Il en prend comme d'autres de la nourriture.

— S'agit-il d'un oui-dire, Sebbi, ou bien connaissez-vous ceci comme un fait ? demanda Fidelma.

Sebbi fit un petit geste de la main.

— J'ai servi l'abbé à Stanggrund pendant quinze ans. Je crois pouvoir dire que je sais. Mais vous devriez demander à Eanred, son serviteur. C'est un fait avéré. Eanred emporte toujours avec lui un sac de potions. Tous les soirs, il prépare une concoction de feuilles de mûrier, de bouillon-blanc et de primevères avec du vin que Puttoc boit avant de se coucher.

Fidelma lança un regard à Eadulf qui hocha la tête avec intelligence.

— Une potion soporifique pas courante.

Sebbi continua.

— Puttoc ne vit que de ces potions. C'est sans doute la principale raison pour laquelle il a choisi Eanred. Seul Eanred est capable de soigner ses insomnies. Puttoc ne s'éloigne jamais beaucoup de son domestique.

Fidelma était intriguée.

— Son domestique ?

— Eanred était un esclave avant que Puttoc ne l'achète et ne le libère en le faisant entrer dans la foi de notre Sainte Église. Mais Eanred se considère toujours comme un esclave appartenant à Puttoc, même s'il est aujourd'hui un homme libre.

— Comment cela s'est-il produit ?

— Eh bien, c'était sous le règne de Swithhelm, qui gouverna les Saxons de l'Est. Bien peu, dans ce royaume, avaient la foi. Il y a sept ans, Puttoc décida de s'y rendre pour tenter de ramener les brebis égarées vers le Vrai Dieu. Comme j'ai été élevé là-bas... En fait, mon nom vient de celui du prince Sebbi qui règne aujourd'hui sur ces terres... L'abbé Puttoc m'a donc choisi pour l'accompagner. Et quand nous sommes arrivés à la cour de Swithhelm, nous avons trouvé Eanred qui attendait son exécution.

Sebbi s'arrêta un instant puis reprit, sans faire de commentaires.

— Cela est venu dans la conversation avec Swithhelm. Le roi regrettait la mort prochaine de cet esclave, car Eanred avait la réputation d'être un remarquable herboriste et un guérisseur. Mais si un esclave tue son maître, il doit être tué. Il doit payer de sa vie, à moins que quelqu'un d'autre ne dédommage les parents du maître en leur payant son *wergild*. Mais qui voudrait acheter un esclave qui a déjà tué son maître ?

— Ainsi Eanred était un esclave de Swithhelm ? demanda Fidelma.

— Oh, non, Eanred appartenait à un fermier nommé Fobba, près de la rive nord de la Tamise.

— Comment Eanred est-il devenu esclave ? demanda Eadulf. Il a été capturé ou bien est-il né dans l'esclavage ?

— Ses parents l'ont vendu quand il était enfant pendant une période de grande famine afin de pouvoir survivre, répondit Sebbi. Dans notre pays, un esclave est un bien, comme un cheval ou du bétail, qui peut être acheté ou vendu pour de l'argent.

Il eut un sourire désabusé devant l'expression de répugnance de Fidelma.

— La foi abhorre ces pratiques, mais la loi des Saxons est plus ancienne que leur conversion à la foi et l'Église est obligée de tolérer...

Fidelma eut un geste impatient de la main. Elle connaissait trop bien, de par sa propre expérience, les problèmes auxquels les missionnaires irlandais avaient dû faire face dans la conversion des barbares saxons. Il y avait à peine soixante-dix ans que les Saxons avaient commencé à abandonner leurs dieux guerriers et sanguinaires pour se convertir au christianisme. Beaucoup s'accrochaient encore à leurs vieilles croyances, même si les chrétiens s'efforçaient de mêler la nouvelle foi avec les anciennes pratiques.

— Ainsi Eanred fut vendu en esclavage et a grandi, pour finir par tuer son maître.

— Exactement. Puttoc, qui était déjà anxieux au sujet de sa santé, et qui cherche toujours des potions pour soigner ses maux, fut naturellement intéressé. Apparemment, Eanred était un peu-simple et lent d'esprit, mais c'était aussi, nous dit-on, un génie quand il s'agissait de trouver des herbes et des plantes aux propriétés curatives. Les gens venaient de tout le royaume pour payer Fobba et obtenir les remèdes que préparait Eanred. Puttoc a réfléchi, puis il a fait une proposition à Swithhelm. Il a demandé au roi de retarder l'exécution d'un jour, en lui disant qu'il souffrait d'insomnie. Si, pour cette nuit-là, Eanred pouvait concocter une potion qui le ferait dormir, alors, lui, Puttoc, était prêt à acheter Eanred et à payer le *wergild*.

— Ce *wergild* dont vous parlez, qu'est-ce que c'est ? demanda Fidelma.

— C'est le moyen par lequel on évalue la position sociale d'un homme, intervint Eadulf, qui n'oubliait pas qu'il était un *gerefa* héréditaire, c'est-à-dire un magistrat de ce peuple. Et c'est par ce moyen qu'un *gerefa* peut fixer le prix de la compensation qui doit être payée aux parents d'un homme assassiné ou déterminer d'autres modes de récompense légale. Par exemple, un noble *eorlcund* a un *wergild* de trois cents shillings.

— Je vois. Nous avons la même méthode de calcul en Irlande où l'amende est appelée *eric*, et où le *eneclann*, le « prix de l'honneur »,

est déterminé par le rang de chaque citoyen. Dans notre société, le « prix de l'honneur » peut décroître, en punition, pour celui qui est reconnu coupable d'un crime ou d'un délit. Oui, je comprends ce que signifie le *wergild*. Continuez.

Elle se carra dans son siège, ravie d'avoir appris quelque chose de nouveau.

— Bon, reprit Sebbi, le roi était heureux de cette idée, surtout qu'il allait sans aucun doute avoir une commission sur la transaction, si elle avait lieu. On retira Eanred de sa cellule et on lui demanda de préparer une potion soporifique pour l'abbé. Ce qu'il fit. Le matin suivant, Puttoc revint devant le roi plein d'enthousiasme. La potion avait marché. Les parents du maître assassiné furent convoqués et un *wergild* de cent shillings fut proposé, plus cinquante shillings pour le prix de la personne d'Eanred.

Eadulf s'appuya sur le dossier de son siège avec un petit sifflement.

— Cent cinquante shillings, c'est une grosse somme, fit-il observer. Où l'abbé Puttoc a-t-il trouvé une telle somme ?

Sebbi se pencha avec un clin d'oeil.

— L'Église encourage la libération des esclaves et la suppression de leur commerce. L'Église demande que les esclaves soient affranchis comme un acte de charité. Cette charité fut payée par l'abbaye et la transaction dûment portée à son crédit comme un affranchissement.

— Ça reste une grosse somme.

— La somme est celle déterminée par la loi, répondit Sebbi. Les deux *wergild* s'y trouvent fixés.

— Mais un esclave n'a pas de *wergild*, fit remarquer Eadulf.

— Un esclave a cependant une valeur marchande.

— Ainsi Eanred fut acheté et libéré par Puttoc, résuma Fidelma. Pas par charité chrétienne, mais à cause de ses talents pour aider l'abbé à dormir la nuit ? C'est bien cela ?

— Vous avez bien compris, ma soeur, affirma Sebbi avec un ton plutôt condescendant.

— Quand était-ce ?

— Comme je vous le disais : il y a sept ans.

— Ainsi Eanred fut libéré et fut si reconnaissant envers Puttoc qu'il s'est converti et est reparti pour l'abbaye de Northumbrie avec vous deux, résuma Fidelma, cynique.

Une fois encore, Sebbi lui sourit, appréciant à l'évidence son ton dédaigneux.

— Cela ne s'est pas passé exactement comme ça, ma soeur. Comme vous le savez, Eanred est un homme un peu simple. Il avait été esclave depuis son plus jeune âge. Puttoc ne lui a pas expliqué les subtilités de la liberté avant qu'ils soient arrivés au monastère. Il lui a

fait croire que le prix pour l'avoir sauvé de la potence était de le servir, lui. C'est pareil pour la conversion d'Eanred au christianisme. Je ne suis pas sûr que le pauvre homme comprenne ça profondément. Il se peut que, pour lui, le Christ soit juste une autre déité comme Odin, Thor ou Freya. Qui sait ce qui se passe dans sa tête ?

Fidelma essaya de dissimuler son étonnement devant les critiques ouvertes de Sebbi envers Puttoc.

— On dirait que vous n'appréciez pas l'abbé, observa-t-elle sèchement.

Sebbi se redressa en éclatant de rire.

— Pouvez-vous citer quelqu'un qui apprécie Puttoc ? Mis à part certaines femmes, je veux dire.

— Voulez-vous dire que l'abbé a des relations avec des femmes ? demanda-t-elle, essayant de l'encourager à parler sans ambiguïté.

— Puttoc croit tout à fait au royaume de l'esprit, mais cela ne signifie pas qu'il souhaite rejeter celui de la chair. Le sacrifice de soi des ascètes n'est pas pour Puttoc.

— Même si un abbé est censé rester chaste. Vous voulez dire que Puttoc ignore la règle ?

Eadulf était scandalisé. Sebbi gloussa doucement.

— Saint Augustin d'Hippone n'a-t-il pas écrit quelque chose de cynique au sujet de la chasteté ? Je crois que l'abbé souscrit à cette philosophie.

— L'abbé apprécie donc la compagnie des femmes, même s'il doit professer le célibat que Rome requiert pour être ordonné abbé et évêque.

— Puttoc prétend qu'il est jeune. Qu'il est facile d'être un abbé ou un évêque quand on est vieux, et qu'un jeune trop chaste fait un vieux dissolu.

Sebbi ajouta rapidement :

— Ceci, bien entendu, est ce qu'il prétend. Je ne partage pas ce point de vue.

— Alors pourquoi le suivez-vous ? demanda Eadulf, le mépris dans sa voix montrant clairement ce qu'il pensait.

— Il faut toujours suivre une « étoile montante », dit Sebbi avec cynisme.

— Et vous pensez que Puttoc est une « étoile montante » ? demanda Fidelma avec intérêt. Pourquoi ?

— Puttoc lorgne sur Cantorbéry. Et moi, je lorgne sur l'abbaye de Stanggrund. S'il obtient le premier, je pourrai prétendre à l'autre.

Fidelma se pinça les lèvres devant la candeur de Sebbi.

— Et depuis combien de temps Puttoc veut-il Cantorbéry ?

— Des années. Il ne pense qu'au trône de l'archevêché de Cantorbéry depuis que l'abbaye de Stanggrund s'est prononcée pour

Rome et s'est alliée avec Wilfrid de Ripon. Puttoc est un homme ambitieux.

Les yeux de Fidelma se plissèrent.

— Voulez-vous dire que Puttoc est suffisamment ambitieux pour supprimer tous les obstacles se trouvant sur son chemin ?

Sebbi eut ce curieux sourire entendu et haussa les épaules sans autre commentaire.

— Très bien, Sebbi, reprit Fidelma après un silence.

Elle lança un regard à Eadulf.

— Revenons à l'autre soir. Quand avez-vous vu Wighard pour la dernière fois ?

— Peu de temps après le dîner, que nous avons pris tous ensemble, dans le grand réfectoire de la maison des invités. L'évêque Gelasius s'était joint aux visiteurs du palais du Latran qui étaient logés dans le palais lui-même. Nous nous sommes tous rendus ensuite à la chapelle pour les prières du soir, puis chacun s'est retiré dans sa chambre.

— À part Wighard, qui y avait-il ?

— Tous ceux de notre groupe, sauf frère Eadulf.

— Et vous êtes revenu dans votre propre chambre ?

— Non. C'était une soirée étouffante et j'ai traîné dans les jardins. C'est là, quand j'étais dans les jardins, quand j'ai vu l'archevêque pour la dernière fois.

— Il était quelle heure ?

— Une heure après le dîner, disons trois heures avant minuit.

— Et nous situons à minuit l'heure de la découverte de sa mort, intervint Eadulf en s'adressant à Fidelma.

Celle-ci lui lança un regard de prudence.

— Dites-moi simplement ce que vous savez, dit-elle à Sebbi.

— J'étais dans un des plus grands jardins, près du mur sud du palais, derrière la basilique elle-même. J'ai reconnu Wighard, car il avait pris l'habitude de faire une promenade dans les jardins avant d'aller se coucher. Je crois qu'il redoutait la chaleur du jour et qu'il préférerait marcher un peu le soir, quand le soleil était couché. J'allais le rejoindre quand j'ai vu quelqu'un se détacher de l'ombre et l'aborder.

— Voilà un mot intéressant : aborder, remarqua Fidelma.

Sebbi haussa les épaules avec indifférence.

— Je veux juste dire que Wighard semblait profondément absorbé par ses pensées quand la personne s'est adressée à lui. Ils ont commencé à discuter. J'avais toujours l'intention de les rejoindre, quand la personne qui parlait à Wighard s'est mise en colère, elle a élevé la voix. Puis elle a tourné les talons et a disparu brusquement. Je pense qu'ils ont dû aller dans les cloîtres à l'arrière de la basilique.

— Vous avez reconnu cette personne ?

— Non. C'était juste quelqu'un qui portait des habits religieux avec un capuchon sur la tête. Je ne pourrais pas le reconnaître.

— Dans quelle langue parlaient-ils ? demanda Eadulf.

— Quelle langue ?

Sebbi réfléchit un instant.

— Ça, je ne saurais le dire. Tout ce que je sais, c'est qu'après un premier échange, la voix s'est élevée presque comme un jappement de chien.

— Vous avez rejoint Wighard ?

— Après cela, non. Je n'ai pas voulu l'embarrasser pour le cas où ceci aurait été personnel. J'ai fait demi-tour, j'ai quitté le jardin et suis monté dans ma chambre. Je ne l'ai plus revu.

— Avez-vous parlé de cette rencontre quand vous avez appris que Wighard avait été tué ?

Les yeux de Sebbi s'agrandirent.

— Pourquoi l'aurais-je fait ? Wighard a été tué plus tard, dans sa propre chambre, pas dans le jardin. Et tout le monde sait que c'est une espèce de fou irlandais qui l'a tué pour voler les cadeaux précieux qu'il allait remettre au Saint-Père. Pourquoi cette rencontre aurait-elle eu une signification quelconque ?

— Nous sommes là pour en décider, frère Sebbi, répondit gravement Fidelma.

— Si vous aviez été capable d'identifier le religieux irlandais au cours de cette rencontre dans le jardin... commença Eadulf.

Le soupir d'impatience de Fidelma l'interrompit et il prit un air penaud devant son regard plein de colère. Elle n'aimait pas que l'on fasse des suggestions aux témoins.

— Eh bien, continua Sebbi, ignorant leur jeu, je ne pourrais pas identifier la personne. Et ce n'est que ce matin, en rompant le jeûne, que j'ai entendu les autres parler de ce frère Ronan Ragallach.

— Parfait, dit Fidelma. Je crois que c'est tout pour le moment, Sebbi. Nous aurons peut-être besoin de vous parler de nouveau.

— Je ne serai pas loin.

Sebbi sourit en se levant et se dirigea vers la porte. Il allait l'ouvrir quand Fidelma leva la tête comme traversée par une soudaine pensée.

— À propos, juste par curiosité : pourquoi Eanred a-t-il tué son précédent maître ?

Sebbi se retourna.

— Pourquoi ? Pour autant que je m'en souviennne, Eanred a été vendu comme esclave par ses parents avec une plus jeune soeur. Cette soeur a été vendue au même maître. Il semble qu'à l'époque de sa puberté, le maître l'a forcée à entrer dans son lit. Quelques jours

après, Eanred l'a tué.

Après un instant, Fidelma insista :

— Comment l'a-t-il tué ?

Sebbi resta en silence comme s'il cherchait le souvenir au fond de sa mémoire.

— Je crois qu'il a étranglé cet homme.

Il fit de nouveau une pause puis sourit largement, en hochant la tête.

— Oui, c'est cela. Il l'a étranglé avec sa propre ceinture.

CHAPITRE X

— Bon, il y a au moins une chose de claire, fit remarquer Eadulf quand frère Sebbi eut quitté la pièce.

Fidelma leva des yeux pétillants et amusés, car il y avait de l'humour dans la voix de son compagnon.

— Et qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle gravement.

— Frère Sebbi n'aime pas l'abbé Puttoc. On aurait dit qu'il essayait de semer la suspicion tout autour de Puttoc et de son serviteur, Eanred.

Fidelma admit l'évidence d'un signe de tête pensif.

— Il en fait un peu trop, dit-elle. Peut-être devrions-nous être prudents dans ce que nous déduirons des déclarations de frère Sebbi. Il est assurément aussi ambitieux que son abbé. Ôtez Puttoc et il croit qu'il deviendra l'abbé de Stanggrund. Dans quelle mesure sa propre ambition guide-t-elle son attitude ?

Eadulf acquiesça.

— Oui, mais peut-être devrions-nous parler de nouveau avec frère Eanred ?

Fidelma grimaça malicieusement.

— Vous oubliez frère Ronan ? Vous n'avez tout de même pas de doute sur sa culpabilité ?

Le moine saxon cilla et s'agita sur son siège, mal à l'aise. Il réalisa qu'il avait été tellement absorbé par le numéro de frère Sebbi qu'il avait oublié l'objet principal de leur enquête.

— Je n'ai aucun doute, bien entendu, répondit-il, presque sur la défensive. Les faits parlent d'eux-mêmes. Mais c'est curieux...

Il resta silencieux un moment, aussi Fidelma le relança-t-elle.

— Curieux ?

Eadulf eut un petit soupir. Il était sur le point de continuer quand Furius Licinius revint dans la pièce, portant, à leur grande surprise, un plateau sur lequel il y avait une carafe de vin, du pain, de la viande froide et des fruits. Licinius sourit avec entrain en posant le plateau.

— C'est tout ce que j'ai pu trouver, annonça-t-il devant leurs yeux

affamés. J'ai déjà mangé, donc allez-y. Oh, et comme je revenais, je suis tombé sur l'homme que vous cherchiez... Le supérieur du *Munera peregrinitatis* où travaillait Ronan Ragallach.

Fidelma se retourna avec regret vers Eadulf.

— Nous mangerons après avoir vu ce frère, annonça-t-elle d'un ton ferme.

Eadulf s'assombrit, mais ne protesta pas.

Licinius se dirigea vers la porte et introduisit un mince jeune homme. Il semblait à peine sorti de l'adolescence, avec un teint olivâtre très clair, des lèvres épaisses et rouges et de grands yeux noirs qu'il avait l'habitude de plisser comme pour mieux se concentrer. Sa tête était complètement rasée.

— Voici le *sub-praetor* du *Munera peregrinitatis*, annonça Licinius.

Fidelma resta un instant déconcertée. Elle s'était attendue à ce qu'un homme plus âgé occupe un tel poste. Le *sub-praetor* avait à peine plus de vingt ans.

Il avança d'un pas puis s'arrêta, ses yeux myopes passant de Fidelma à Eadulf.

— Quel est votre nom ? demanda Fidelma.

— Osimo Lando, répondit le jeune homme avec un curieux accent zézayant.

— Vous n'êtes pas romain ?

— Je suis grec, né à Alexandrie, répondit-il. Mais j'ai été élevé à Syracuse.

— Asseyez-vous, frère Osimo, l'invita Fidelma. Le *tesserarius* Furius Licinius vous a-t-il informé de notre mission ?

Frère Osimo s'avança lentement et s'assit devant la table, ajustant son habit avec une délicatesse assez inattendue.

— En effet.

— On nous a dit que frère Ronan Ragallach travaillait au *Munera peregrinitatis* ?

Le *sub-praetor* acquiesça.

— Peut-être pourriez-vous nous expliquer sa mission ? suggéra Fidelma.

Les yeux de frère Osimo se plissèrent une fraction de seconde, puis il haussa les épaules dans un geste étrangement coquet.

— Par notre intermédiaire, le Saint-Père peut communiquer avec toutes nos missions à travers le monde.

— Et frère Ronan travaillait sous vos ordres ?

— C'est exact. Je suis le *sub-praetor* en charge de toutes les affaires nous concernant en Afrique. Il n'y avait que frère Ronan et moi-même qui travaillions à cette tâche.

— Depuis combien de temps le faisait-il ?

— Il est arrivé comme pèlerin à Rome, il y a un an, d'après ce que

je sais, ma soeur. Il a un don pour les langues, il est donc resté. Il a travaillé les neuf derniers mois sous ma direction.

— Quel type d'homme est-ce ?

Frère Osimo pinça les lèvres et regarda pensivement dans le vide. Une légère roseur se répandit sur ses joues pâles et son expression sembla embarrassée.

— Un homme calme, pas sujet à des démonstrations d'irritation ou de colère. Je dirais placide. Consciencieux dans son travail. Il ne semble jamais avoir de problème.

— A-t-il des idées bien arrêtées ? intervint Eadulf.

Osimo le regarda sans comprendre.

— Des idées bien arrêtées ? Sur quel sujet ?

— Il est irlandais. On nous a dit qu'il portait la tonsure des Irlandais plutôt que notre *corona spinea*. Cela signifie qu'il rejette la règle romaine et conserve celle de Colum-Cille.

Frère Osimo secoua la tête avec véhémence.

— Frère Ronan a simplement ses habitudes. Il portait cette tonsure, comme beaucoup d'autres en Irlande et parmi les Bretons, parce que c'est leur coutume. Cela faisait peu de différence pour nous. C'est le coeur de l'homme qui compte, pas ce qu'il a sur le crâne.

Fidelma baissa la tête et leva la main devant sa bouche pour dissimuler son sourire tandis qu'Eadulf rougissait de mortification.

— Et qu'y a-t-il dans le coeur de Ronan ? demanda Eadulf, sans réussir à dissimuler sa contrariété à se voir publiquement repris à cause de ses préjugés.

Frère Osimo fit une moue.

— Comme je vous l'ai dit, mon frère, c'est un homme agréable et placide.

— Vous ne l'avez jamais entendu dire du mal de Rome ?

— Pourquoi serait-il resté à Rome si c'était pour en dire du mal ?

— Vous ne l'avez jamais entendu dire du mal de Cantorbéry ? Par exemple, comment a-t-il pris la nouvelle de la décision prise à Witebia, quand les royaumes saxons ont choisi de suivre la règle romaine en rejetant celle des moines irlandais de Colum-Cille ?

Le sourire d'Osimo indiqua qu'il pensait que la question était idiote.

— Il n'a jamais exprimé d'opinion. Il était plus concerné par les affaires de l'Église en Afrique que par celles en extrême Occident. C'est un excellent érudit en grec et en araméen, et ses fonctions étaient donc de s'occuper de nos intérêts en Afrique du Nord. Cette lâche a pris de l'importance depuis que les Arabes, avec leur croyance fanatique dans les prophéties de Mahomet, balaient les rivages africains en direction de l'ouest.

Eadulf réprima un soupir de contrariété.

— Cela vous a-t-il surpris, frère Osimo, que frère Ronan Ragallach soit accusé du meurtre de l'archevêque de Cantorbéry et que l'on avance comme hypothèse que son mobile serait la décision prise à Witebia ? demanda-t-il.

À leur grande surprise, Osimo jeta la tête en arrière et rit doucement.

— C'est ce que j'ai entendu dire et je ne crois pas à ce mobile. Son visage redevint brusquement sérieux.

— Quand j'ai appris la mort de l'archevêque...

Il hésita.

— ... et l'arrestation de frère Ronan, je ne pouvais pas y croire. Je n'y crois pas. À votre place, je chercherais ailleurs pour trouver le vrai coupable.

Fidelma examina son visage passionné avec intérêt.

— Pourquoi cela ? demanda-t-elle. Qu'est-ce qui vous rend si certain que Ronan Ragallach n'a pas tué Wighard ?

Il regarda dans la pièce comme s'il cherchait une réponse.

— Parce que... Parce que cela ne lui ressemble pas, ma soeur. Dites-moi que...

Osimo cherchait une analogie.

— Dites-moi que le Saint-Père a participé à une bacchanale et que, Dieu me pardonne, il a dansé nu dans le temple de Bacchus sur la Sacra Via, et je vous croirai plus facilement que je ne croirai Ronan capable d'un meurtre.

Fidelma sourit finement.

— Il s'agit d'un témoignage, frère Osimo.

— Et il n'est pas donné à la légère, répliqua le *sub-praetor* fermement.

— Pourtant Ronan a été arrêté alors qu'il s'enfuyait des appartements de l'archevêque désigné, au moment où le meurtre a été découvert. Il a donné un faux nom et, plus tard, il s'est évadé, lança Eadulf presque narquois. Cela ne ressemble guère au comportement d'un homme innocent, frère Osimo.

Ce dernier secoua la tête tristement, mais il reprit sa défense passionnée.

— Cela peut être le comportement d'un homme désespéré, un homme qui voit le monde se lever contre lui en dépit de son innocence. Désespéré de ne pouvoir prouver son honnêteté, il cherche à retrouver la liberté pour tenter d'y parvenir.

Fidelma contempla le jeune homme en silence pendant un moment, puis elle demanda tranquillement :

— C'est ce que vous a dit frère Ronan ?

Osimo rougit.

— Bien sûr que non !

Sa voix tremblait d'indignation. Mais Fidelma sentit bien peu de conviction dans sa voix. Elle décida d'insister.

— Vous n'avez donc pas vu frère Ronan depuis son évasion ? Pourtant vous semblez parler en son nom avec une certaine autorité.

— J'ai travaillé avec lui étroitement ces neuf derniers mois et nous sommes devenus des... amis. De bons amis.

Osimo ne croisa pas son regard et il pointa le menton avec une curieuse expression butée.

Fidelma se pencha vers lui pour dire sur le ton de la confiance :

— Vous réalisez que si vous voyez Ronan Ragallach, il est de votre devoir, selon la loi, d'en avertir les *custodes* ?

— Je sais, dit-il tranquillement.

Fidelma se redressa en arrière et contempla un moment le jeune homme.

— Très bien, frère Osimo. Croyez-moi, c'est mon intention d'aller au fond de cette affaire. Si Ronan Ragallach est innocent, je le prouverai. S'il est coupable, il n'échappera pas à son châtiment.

Son ton plus confiant que fanfaron fit lever les yeux à Osimo, qui la scruta soigneusement avant de baisser à nouveau le regard.

— Je comprends, murmura-t-il.

— Pour mémoire, intervint Eadulf, quand avez-vous vu frère Ronan pour la dernière fois ?

— Le jour du meurtre de Wighard, frère Ronan a travaillé jusqu'à ce que sonne l'angélus du soir.

— Aviez-vous déjà rencontré Wighard ou quelqu'un de son entourage ?

Osimo secoua la tête.

Fidelma se tourna vers Eadulf.

— Je n'ai pas d'autre question, à moins que... ?

Eadulf fit une grimace négative.

— Bon, eh bien, frère Osimo... Ah, j'allais presque oublier.

Elle fouilla dans son *marsupium* et tendit le morceau de papyrus au *sub-praetor*.

— Pouvez-vous me dire de quelle langue il s'agit ?

Frère Osimo prit le papyrus en regardant Fidelma un instant avec surprise. Il recouvra son sang-froid en une seconde, presque avant qu'elle ne remarque son regard étonné.

— Ces hiéroglyphes sont écrits dans la langue des Arabes, répondit-il. On l'appelle l'araméen.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— C'est une partie d'un écrit. Qui sait, peut-être même une lettre. Seuls quelques mots sont déchiffrables.

— Lesquels ? le pressa Fidelma.

— Cette langue se lit de droite à gauche. Nous avons le mot

« bibliothèque », « maladie sacrée », la transcription d'un nom grec, quelque chose qui se termine par « ophile », et les mots qui signifient « prix » et « échange ». Cela ne veut pas dire grand-chose.

Après leur dîner frugal, Fidelma se sentit soudain très fatiguée, en dépit de sa sieste de l'après-midi. Furius Licinius fut envoyé chercher l'abbesse Wulfrun ou soeur Eafa. Fidelma et Eadulf restèrent assis un moment en silence. Fidelma tournait dans sa tête les déclarations de frère Osimo. Elle était certaine que les relations entre Osimo et Ronan Ragallach dépassaient le cadre professionnel et qu'il connaissait Ronan Ragallach plus intimement qu'il ne l'avait admis. En fait, elle aurait juré que Ronan était allé chercher de l'aide auprès d'Osimo après avoir échappé aux *custodes*. Mais c'était une intuition, et non pas un fait, qui l'amenait à ces conclusions.

Elle s'aperçut que les doigts d'Eadulf tambourinaient sans fin sur la table et elle soupira bruyamment d'agacement. Le tambourinement continua.

— À quoi pensez-vous, Eadulf ?

Il cilla et s'arrêta en prenant conscience de son geste.

— Je pensais simplement à ce que nous a dit Osimo.

Fidelma leva les sourcils de surprise.

— Moi aussi. Et qu'en pensiez-vous ?

— Au sujet des caractères arabes, qu'il a traduits.

Fidelma était déçue.

— Oh, ça ! dit-elle en haussant les épaules.

Elle s'était dit qu'Eadulf avait peut-être suivi une ligne de pensée parallèle à la sienne au sujet d'Osimo et Ronan.

— Eh bien, ils ne veulent pas dire grand-chose.

Eadulf secoua la tête.

— Peut-être. Peut-être que non. Cela m'a rappelé des souvenirs. Comme vous le savez, Fidelma, j'ai étudié plusieurs années en Irlande, dans l'école de médecine de Tuaim Breacain.

— Qu'est-ce que cela a à voir avec les mots en arabe ?

— Peut-être rien. Seulement j'ai un certain nombre de connaissances en médecine.

— Je ne vous suis toujours pas.

— J'ai noté les mots qu'Osimo Lando nous a traduits, juste pour le cas où ils trouveraient un sens un peu plus tard. Il y avait le mot « bibliothèque ». Le message pouvait parler de livres. « Maladie sacrée » : les deux mots vont ensemble. *Sur la maladie sacrée* est le titre d'un essai écrit par Hippocrate, à propos de la distinction entre les nerfs sensoriels et les nerfs moteurs.

— Je suis perdue, Eadulf.

Eadulf sourit avec indulgence.

— Hérophile de Chalcédoine a commenté le travail d'Hippocrate,

et fut l'un des grands fondateurs de l'école de médecine d'Alexandrie. Peut-être est-ce là le mot « ophile » dont Osimo ne trouvait pas les premières lettres. Le message parlait peut-être du travail d'Hérophile. *Sur la maladie sacrée*, quelque part dans une bibliothèque.

Fidelma se cala dans son siège avec un gloussement.

— Tiré par les cheveux, mais bien joué, Eadulf. Vous avez peut-être raison. Mais cela ne nous aide pas beaucoup, en ce moment.

— Peut-être cela nous aidera-t-il plus tard, dit Eadulf d'un air suffisant, visiblement satisfait de son exercice de déduction.

Furius Licinius revint. Avant qu'il puisse dire quoi que ce soit, il fut poussé de côté et l'austère abbesse Wulfrun pénétra dans la pièce. De près, elle était grande, plus grande encore que Fidelma, avec un visage pâle et fin et des traits acérés. Son nez proéminent lui donnait un air arrogant et ses lèvres fines étaient pincées.

Ses yeux vifs brillaient de colère.

— Eh bien ? demanda-t-elle sans préambule. Qu'est-ce que cette absurdité ?

Fidelma ouvrit la bouche, mais Eadulf, voyant le dangereux éclat fougueux dans ses yeux, la devança en se levant gauchement. Il adopta, des manières cérémonieuses afin de rappeler à Fidelma que Wulfrun était la soeur de la reine du Kent.

— Il ne s'agit pas d'une absurdité, madame. Le *tesserarius* du palais ne vous a-t-il pas informée de la mission que nous a confiée l'évêque Gelasius ?

L'abbesse Wulfrun inspira bruyamment.

— On me l'a appris, mais je ne vois pas en quoi je suis concernée.

— Vous n'êtes donc pas concernée par le fait que l'archevêque ait été assassiné ?

La voix de Fidelma était un doux ronronnement, le ton indéchiffrable au point d'en devenir menaçant.

L'abbesse Wulfrun lui décocha un regard de colère.

— Je voulais dire, et je pense avoir été claire, que je n'ai rien à voir avec cette enquête. Je ne sais rien sur le sujet.

Eadulf sourit d'un air lénifiant et fit un geste en direction du siège.

— Peut-être aurez-vous la bonté de nous accorder un peu de votre temps précieux ? Quelques questions pour que nous puissions informer Gelasius que nous avons fait ce qu'il nous a demandé.

Fidelma serra les dents devant son obséquiosité, mais décida qu'il valait peut-être mieux le laisser interroger Wulfrun. Une minute avec cette femme arrogante suffirait pour lui faire perdre son sang-froid, en dépit de son habituelle maîtrise d'elle-même. L'abbesse s'assit, la main gauche tirant nerveusement sur sa coiffe nouée autour de son cou.

— Quand avez-vous vu l'archevêque désigné vivant pour la

dernière fois ? commença Eadulf.

— Hier, juste après le dîner. Nous avons échangé quelques mots sur l'audience avec le Saint-Père qui devait avoir lieu aujourd'hui. Nous ne sommes pas restés plus de dix minutes devant la porte du réfectoire. Puis je suis montée directement à mes appartements. Soeur Eafa est venue m'aider à me préparer pour la nuit et je me suis couchée tôt. Ce n'est qu'au déjeuner que j'ai appris la mort de Wighard.

— Tout le monde semble s'être couché tôt, ce soir-là, murmura Fidelma.

Eadulf ignore l'interruption et continua.

— Où se trouvent vos appartements par rapport à ceux de Wighard ?

L'abbesse Wulfrun réfléchit un moment.

— J'ai cru comprendre qu'ils sont à l'étage au-dessous de ceux occupés par les hommes de notre groupe. Vous devez savoir ceci, frère Eadulf.

— Ce que je voulais dire, c'est la chose suivante : sont-ils directement au-dessous des appartements de Wighard ? Je cherche juste à me rendre compte si vous auriez pu entendre quelque chose, expliqua-t-il suavement.

— Non, et je n'ai rien entendu, grommela l'abbesse.

— Et soeur Eafa ?

— Elle a une chambre à côté de la mienne, c'est le plus commode pour que je puisse l'avoir sous la main.

— Soeur Eafa est donc votre servante ? intervint Fidelma sèchement.

De nouveau, le bruyant reniflement.

— Elle fait partie de ma communauté à Sheppey. Elle est ma dame de compagnie et m'assiste pendant ce voyage.

— Ah ? fit Fidelma ingénument. Comme vous l'assistez quand elle en a besoin ?

Eadulf se pencha en avant en hâte.

— Vous n'avez pas été dérangée pendant la nuit ? N'avez-vous rien vu ou entendu ?

Distraite, Wulfrun se retourna vers Eadulf.

— Je viens de vous le dire, répondit-elle sèchement.

— On m'a dit que les piétinements au moment de l'arrestation de Ronan Ragallach par les *custodes* étaient si forts qu'ils ont réveillé frère Sebbi, remarqua Fidelma. Et cependant, vous n'avez rien entendu ?

Une rougeur envahit les hautes pommettes de l'abbesse Wulfrun.

— Mettriez-vous en doute ce que je dis ?

Sa voix s'était élevée, menaçante.

— Ne savez-vous pas, petite Irlandaise, à qui vous parlez ?

Le doux sourire de Fidelma s'élargit dangereusement.

— Je m'adresse à une autre soeur dans la foi, et comme l'exige la courtoisie entre égales dans la foi, je m'attends à une réponse.

Le reniflement devint une véritable explosion.

— Je suis Wulfrun, fille d'Anna, roi des Angles de l'Est. Ma soeur Seaxburgh règne comme reine du Kent, épouse d'Eorcenberht. Voilà à qui vous parlez.

— Ce dont je suis sûre, c'est que vous êtes l'abbesse Wulfrun de l'abbaye de Sheppey, corrigea Fidelma tranquillement. Depuis que vous avez pris l'habit, vous appartenez à l'Église et vous n'avez d'autre rang que celui qui vous est accordé par l'Église.

L'abbesse Wulfrun se redressa sur sa chaise, droite comme un I. Pendant une seconde, elle en oublia de louer avec l'étoffe qui s'enroulait autour de son cou et regarda fixement Fidelma avec une expression d'incrédulité. Sa voix n'était plus qu'un murmure.

— Vous osez me parler ainsi ? Je suis une princesse saxonne !

— Ce que vous étiez n'a que peu d'importance. Aujourd'hui, vous êtes une servante du Christ.

La bouche de Wulfrun s'ouvrit et se referma plusieurs fois. Puis elle explosa.

— Comment osez-vous, espèce de... de paysanne étrangère ! Je suis une princesse du Kent. Savez-vous seulement qui était votre père ?

Eadulf regarda, atterré, les nuances de rouge qui envahissaient les joues de Fidelma tandis qu'elle fixait la femme méprisante et insolente. Pendant un instant, il craignit que la religieuse irlandaise n'explode de colère sous l'insulte, mais Fidelma réussit à se contrôler et s'enfonça dans son siège avec un léger sourire. Elle répondit enfin, d'une voix calme et détachée.

— Mon père, et le vôtre, abbesse Wulfrun, est le Dieu que nous servons.

Les fines lèvres de l'abbesse Wulfrun soulignèrent encore plus son sourire méprisant, mais avant qu'elle puisse répondre, Fidelma reprit :

— Néanmoins, si vous vous intéressez plus à ces choses temporelles qu'aux choses de la foi au service desquelles vous devriez être, laissez-moi vous dire ceci : mon père temporel était Faílbe Fland mac Aedo, roi de Cashel et Munster, et mon frère, Colgú, règne aujourd'hui sur ce pays. Il n'y a pas de quoi se vanter. Ce qui compte, c'est ce que je suis. En ce moment, je suis avocate devant les cours de justice de mon pays, et j'ai reçu du gouverneur militaire et du *nomenclator* de ce palais la mission d'enquêter sur un meurtre.

Eadulf la regarda avec surprise. C'était la toute première fois que Fidelma faisait référence à son passé ou à sa famille. La religieuse fixait toujours avec calme le visage de l'arrogante abbesse saxonne.

— Quand je suis entrée au service du Christ ressuscité, j'ai accepté Son enseignement par lequel nous sommes tous égaux à Ses yeux. Connaissez-vous l'épître à Timothée⁽¹⁷⁾ : « Aux riches de ce monde, recommande de ne pas juger de haut, de ne pas placer leur confiance en des richesses précaires, mais en Dieu » ?

L'abbesse Wulfrun, les traits déformés par la colère, bondit sur ses pieds en renversant son siège en arrière. Dans son agitation, le noeud autour de son cou se défit, révélant celui-ci. Les yeux de Fidelma se rétrécirent quand elle aperçut une marque rouge. C'était celle d'une plaie ancienne. Wulfrun bredouillait de colère, sans avoir conscience de l'état de sa coiffe.

— Je refuse de rester assise ainsi pour me faire insulter... par...

Les mots lui manquaient, elle se retourna et sortit comme un ouragan de la pièce. Furius Licinius eut un regard impuissant.

Frère Eadulf se cala sur son siège en secouant la tête.

— Vous venez de vous faire une ennemie, Fidelma, dit-il tristement.

Celle-ci semblait apparemment calme, mais de larges taches roses marbraient encore ses pommettes et, dans ses yeux, flambaient de singulières lueurs.

— La personne qui ne se fait jamais d'ennemi ne se fera jamais d'ami, fit-elle remarquer. Vous pouvez juger quelqu'un d'après ses ennemis et je préfère qu'on me juge en l'ayant comme ennemie que comme amie. Essayez de trouver soeur Eafa et amenez là ici sans que l'abbesse Wulfrun l'apprenne, dit-elle en se retournant vers Furius Licinius.

Le jeune *tesserarius*, perplexe, leva la main pour saluer. C'était la première fois qu'il avait un geste de respect militaire envers Fidelma.

— Pourquoi ce secret ? demanda Eadulf avec curiosité, après le départ de Furius Licinius.

— Cette Wulfrun est une femme très dominatrice. Est-elle aussi stupide, ou bien son arrogance est-elle une méthode ? Se sert-elle de cette insolence pour dissimuler autre chose ?

Le moine saxon fit la grimace.

— Elle s'est vantée de parents très puissants, Fidelma. À votre place, je ferais attention.

— Puissants dans les royaumes saxons seulement. Je n'ai pas l'intention d'y retourner quand je partirai d'ici.

Eadulf se demanda pourquoi il avait senti une pointe d'anxiété à l'idée de son départ.

— De toute manière, dit-il, l'abbesse Wulfrun ne semble pas pouvoir nous apprendre quoi que ce soit que nous ne sachions déjà.

Fidelma était pensive.

— Mais elle a fait la démonstration qu'elle n'était pas tout à fait

franche et qu'elle préfère se dissimuler derrière son arrogance. N'est-ce pas Ovide qui disait que l'attaque est la meilleure des défenses ?

Eadulf se rembrunit en réfléchissant à la question.

— Mais que peut-elle dissimuler ?

Fidelma sourit.

— N'est-ce pas à nous de le découvrir ?

Eadulf acquiesça à regret. Puis il dit :

— Mais qu'est-ce que Wulfrun peut avoir à dire qui puisse intéresser notre enquête ?

Fidelma se pencha en avant et posa une main sur le bras d'Eadulf.

— J'ai bien peur que vous ne vous répétiez. Réfléchissons, dit-elle en se redressant contre le dossier de son siège. Pourquoi se sent-elle à ce point sur la défensive qu'elle doive attaquer ? Est-ce dans sa personnalité ou pour une raison particulière ?

Eadulf eut un regard impuissant. Quelques instants plus tard, Fidelma reprit :

— J'ai tendance à penser que c'est dans sa personnalité. J'ai entendu parler de ce roi Anna dont elle se prétend la fille. Il s'est converti, passant de la vénération d'Odin à la vraie foi. Je crois qu'Anna avait plusieurs filles et, dans son enthousiasme, il les a toutes persuadées d'entrer dans les ordres. Nous savons ce qui peut se passer quand des pères obligent leurs filles à faire ce qu'ils veulent qu'elles fassent, plutôt que ce que les filles désirent elles-mêmes :

— Mais les filles n'ont pas d'autre choix que d'obéir à leurs pères, répondit Eadulf. Saint Paul n'a-t-il pas écrit : « Enfants, obéissez en tout à vos parents, c'est cela qui est beau dans le Seigneur^[18] » ?

Fidelma sourit doucement.

— Et n'a-t-il pas écrit aussi : « Parents, n'exaspérez pas vos enfants, de peur qu'ils ne se découragent² » ? Mais j'oublie souvent que nous n'avons pas le même système social et juridique. Chez vous autres, Saxons, les filles semblent n'être qu'un bien meuble qui peut être acheté ou vendu selon le bon vouloir de leur propriétaire.

— Mais la loi des Saxons est celle qui se conforme le plus à l'enseignement de Paul, assura Eadulf, sachant par expérience combien le rôle des femmes était différent en Irlande. Paul a dit : « Que les femmes [soient soumises] à leurs maris, comme au Seigneur : en effet le mari est chef de sa femme, comme le Christ est chef de l'Église... » Nous suivons cet enseignement.

— Je préfère le système de mon propre pays où les femmes peuvent au moins faire certains choix, répondit Fidelma, irritée. On n'est pas obligé de suivre Paul dans toutes ses opinions. Par ailleurs, tout le monde, à l'époque, n'était pas d'accord avec ses enseignements. Paul défendait le célibat pour les membres du clergé, parce qu'il croyait que les relations charnelles étaient une obstruction à de plus

hautes aspirations de l'âme. Qui peut croire une chose pareille ?

Eadulf était embarrassé.

— Il doit en être ainsi puisque ce fut la cause de la chute d'Adam et Ève.

— Cependant, comment cela peut-il être une cause de péché alors que la reproduction est nécessaire pour la survie du genre humain ? Devons-nous croire que Dieu voulait nous faire disparaître en faisant de la reproduction un péché ? Si c'en est un, pourquoi ne pas nous donner un autre moyen de nous reproduire ?

— Paul a dit aux Corinthiens que la procréation dans le mariage n'était pas un péché, fit remarquer doucement Eadulf.

— Mais il a ajouté que ce n'était pas aussi divin que le célibat. Je pense que l'insistance de Rome pour que son clergé adopte le célibat est porteuse de grands dangers.

— Ce n'est qu'une suggestion, contra Eadulf. Depuis le concile de Nicée jusqu'à aujourd'hui, l'Église de Rome a seulement recommandé à ses prêtres au-dessous du rang d'évêque de ne pas coucher avec leurs femmes, et évidemment de ne pas se marier. Mais il ne le leur interdit pas.

— Cela viendra en son temps, répondit Fidelma. Jean Chrysostome s'est déclaré contre la cohabitation entre religieux à Antioche.

— Vous croyez donc que le célibat est mauvais ?

Fidelma sourit.

— Que ceux qui veulent le célibat l'adoptent. Mais qu'on ne l'impose pas à tout le monde. N'est-ce pas un blasphème envers Dieu que de prétendre, en Son nom, que nous ne pouvons Le servir qu'en Le rejetant ? En rejetant une de Ses plus grandes oeuvres ? La Genèse dit : « ... homme et femme il les créa. Dieu les bénit et leur dit : « Soyez féconds, multipliez, emplissez la terre⁽¹⁹⁾... » » Qui sommes-nous pour dénier cela ?

Elle s'interrompt, car on frappait légèrement à la porte, et soeur Eafa entra, l'air anxieuse. Elle lança d'abord un regard à Fidelma, puis à Eadulf.

— Me voilà, mais je ne comprends pas pourquoi je suis convoquée, dit-elle.

Tout en parlant, elle essayait de tenir ses mains calleuses et vigoureuses tranquilles devant elle, mais des soubresauts nerveux trahissaient son agitation.

Fidelma sourit d'un air rassurant et lui fit signe de s'asseoir. Toute trace de sa colère contre l'abbesse Wulfrun avait disparu. Eadulf réalisa que leur discussion sur le célibat n'avait été qu'un moyen de calmer les émotions qui étaient nées sous les insultes de l'abbesse.

— Il ne s'agit que d'une formalité, Eafa, dit-elle pour la rassurer.

Je veux juste savoir quand vous avez vu Wighard vivant pour la dernière fois.

La jeune femme cilla, hésitante.

— Je ne comprends pas, ma soeur.

— Le jeune *tesserarius* ne vous a pas informée que nous sommes chargés d'enquêter sur la mort de Wighard ?

— Si, mais...

— Vous avez sans doute vu Wighard au cours du dîner que vous avez pris avec l'abbesse Wulfrun ?

La jeune fille acquiesça d'un signe de tête.

— Et ensuite ? l'encouragea Fidelma.

— Non, pas après ça. J'ai laissé l'abbesse Wulfrun qui discutait avec lui devant la porte du réfectoire. Ils... se disputaient au sujet de quelque chose. Je me suis retirée dans ma chambre. Je ne l'ai pas revu ensuite.

Eadulf se pencha en avant avec intérêt.

— L'abbesse Wulfrun était vraiment en train de se disputer avec Wighard ?

Eafa acquiesça à nouveau d'un signe de tête.

— Et à quel sujet se disputaient-ils ?

Eafa haussa les épaules.

— Je ne saurais dire, je n'écoutais pas.

Fidelma sourit à la jeune femme pour la rassurer de nouveau.

— Vous êtes donc retournée dans votre chambre qui se trouve à côté des appartements de l'abbesse Wulfrun.

— En effet, répondit calmement Eafa.

— Vous êtes-vous aventurée hors de votre chambre, cette nuit-là ?

— Oh, non !

Fidelma fronça les sourcils.

— Non ?

La jeune femme hésita puis se corrigea :

— Plus tard, j'ai été appelée dans la chambre de l'abbesse Wulfrun.

— Pour quelle raison ?

— Pour quelle raison ?

Eafa avait l'air désarçonnée par la question.

— Afin de l'aider à se préparer pour dormir.

— C'est une chose habituelle ?

La jeune fille eut un regard embarrassé.

— Je ne comprends pas bien ce que vous voulez dire, ma soeur.

— Vous êtes la dame de compagnie de l'abbesse Wulfrun, n'est-ce pas ?

Elle acquiesça d'un signe de tête.

— Dans ce cas, pourquoi devez-vous effectuer ces tâches

domestiques sans intérêt qui pourraient être faites par l'abbesse Wulfrun elle-même ?

— Parce que...

Eafa s'arrêta pour réfléchir.

— C'est une grande dame.

— Elle fait aujourd'hui partie d'une communauté. Même une abbesse ne s'attend pas à ce que les gens de sa communauté soient à son service.

Eafa ne répondit rien.

— Allons, pensez-vous que vous devez être la domestique de l'abbesse Wulfrun ?

Les yeux d'un marron lumineux de la jeune fille se relevèrent et regardèrent fixement le visage de Fidelma. Elle semblait sur le point de répondre, mais finalement elle baissa la tête. Elle fit un léger signe de tête.

— Pourquoi ? insista Fidelma. Qu'elle soit une grande dame, une abbesse ou une humble soeur devant la foi, Wulfrun n'a pas ce droit. Vous n'êtes que la servante de Dieu.

— Je ne veux pas en parler, dit-elle d'un ton brusque. Je peux juste dire que j'étais auprès de l'abbesse Wulfrun, ce soir-là, et quand elle a été prête à dormir, je suis retournée dans ma propre chambre pour me coucher.

Fidelma allait encore insister, mais elle renonça subitement. Forcer la main de la jeune femme ne mènerait à rien.

— Et quelle heure était-il, Eafa ?

— Je ne suis pas sûre. C'était bien avant minuit.

— Comment le savez-vous ?

— J'ai été réveillée par la cloche de l'angélus de minuit, et je me suis rendormie.

— Avez-vous été réveillée ensuite ?

— Je ne pense pas.

— Que voulez-vous dire ? demanda Eadulf, intervenant dans la conversation pour la première fois. Vous ne *pensez* pas avoir été réveillée de nouveau ?

— Eh bien, dit-elle en fronçant les sourcils, je pense que j'ai été réveillée un peu plus tard, en entendant le vacarme, mais j'étais tellement fatiguée que je me suis rendormie tout de suite. Quand nous avons rompu le jeûne, le matin suivant, quelqu'un a dit qu'un religieux irlandais avait été attrapé dans les jardins autour du bâtiment et qu'il avait tué l'archevêque. Ce n'est pas vrai ?

Elle les regardait l'un après l'autre avec de grands yeux ronds.

— Jusqu'à un certain point, concéda Fidelma. Un religieux a été arrêté, mais il n'a pas encore été prouvé qu'il soit le coupable.

La fille ouvrit la bouche, fit une pause puis la referma. Fidelma

releva son geste.

— Vous alliez dire quelque chose ? encouragea-t-elle.

— C'est juste que le matin précédant le meurtre, j'ai vu un moine irlandais dans le jardin à l'extérieur du *domus hospitale*. Il était un peu gros, avec un visage rond et les cheveux coupés selon cette drôle de tonsure que portent les Irlandais.

Eadulf se pencha en avant avec intérêt.

— Vous avez vu ce frère ?

— Oh, oui ! Il m'a posé des questions au sujet de Wighard. Il voulait savoir qui accompagnait Wighard pendant cette visite, mais l'abbesse Wulfrun est arrivée et j'ai dû la rejoindre. J'ai entendu dire que le moine que recherchaient les *custodes* était un moine irlandais un peu gros avec un visage rond.

Il y eut un silence et Fidelma se cala pensivement sur son siège.

— Depuis combien de temps êtes-vous à l'abbaye de Sheppey ? demanda-t-elle plutôt abruptement.

La fille fut décontenancée par le soudain changement de sujet.

— Cinq ans, peut-être un peu plus, ma soeur.

— Depuis combien de temps connaissez-vous l'abbesse Wulfrun ?

— Un peu plus longtemps.

— Vous connaissiez donc l'abbesse Wulfrun avant d'entrer à Sheppey ?

— Oui, admit la jeune fille.

— Où était-ce ? Une autre maison religieuse ?

— Non. Wulfrun m'a offert son amitié quand j'étais dans le besoin.

— Dans le besoin ?

La jeune fille acquiesça simplement d'un signe de tête sans mordre à l'hameçon.

— Où était-ce ? insista de nouveau Fidelma.

— Dans le royaume de Swithhelm.

— Vraiment ? dit rapidement Eadulf. Vous êtes du royaume des Saxons de l'Est ?

La jeune fille secoua la tête.

— Je suis originaire du Kent. J'ai été emmenée dans le royaume de Swithhelm quand j'étais enfant et je suis revenue dans le Kent avec l'abbesse Wulfrun, qui m'a invitée à rejoindre la communauté de Sheppey.

— Et depuis vous vous sentez en dette envers l'abbesse Wulfrun ? conclut Eadulf.

Eafa haussa les épaules comme pour laisser entendre qu'il pouvait faire toutes les déductions qu'il voulait. Fidelma ressentait de la compassion pour la jeune fille.

— Je suis désolée, Eafa, pour toutes ces questions, mais nous en

avons presque fini. Juste une dernière chose : vous savez que vous êtes une personne libre sous la loi de l'Église ?

Eafa fronça légèrement les sourcils.

— L'obéissance est tout de même la règle, répondit-elle avec un certain défi. Je ne suis qu'une religieuse et je dois obéir à ma mère supérieure en toute chose.

Fidelma ne voulait pas être plus précise de peur de bouleverser la jeune fille.

— Aussi longtemps que vous avez conscience que vous n'avez pas à vous laisser offenser par aucun homme, quel que soit son rang.

Comprenant ce qu'elle voulait dire, Eafa rougit et releva rapidement les yeux pour croiser ceux de Fidelma.

— Je peux me défendre toute seule, ma soeur. J'ai grandi dans une ferme et j'ai été élevée à rude école avant d'avoir l'âge nubile.

Fidelma sourit tristement.

— J'ai pensé qu'il fallait que je vous le dise.

— De toute façon, dit Eafa en redressant le menton avec bravade, je ne vois pas ce que ceci a à voir avec le meurtre de Wighard.

De toute évidence, la jeune fille ne voulait pas parler de Puttoc et de ses avances. Fidelma espéra qu'elle avait compris qu'elle pouvait trouver un appui si elle en avait besoin.

— Vous nous avez bien aidés, Eafa. Ce sera tout... Pour le moment.

La jeune fille eut une inclination saccadée de la tête et se leva pour sortir. Au moment où Furius Licinius lui ouvrait la porte, le visage émacié et bilieux de l'évêque Gelasius apparut dans l'embrasure. Soeur Eafa fit une profonde révérence saxonne, tandis que Fidelma et Eadulf se levaient pour accueillir le *nomenclator* de la maison papale.

En entrant dans la pièce, Gelasius sourit d'un air absent à Eafa, qui se releva et disparut par la porte. Furius Licinius se mit au garde-à-vous quand le gouverneur militaire pénétra dans la pièce derrière l'évêque.

— J'ai pensé que je devais venir voir si vous étiez arrivés à une conclusion, déclara Gelasius, en regardant successivement Fidelma et Eadulf.

— Si vous voulez savoir si nous avons résolu l'affaire, répondit Fidelma, la réponse est non.

L'évêque parut déçu. Il traversa la pièce et se laissa tomber dans un siège.

— Je dois vous dire que le Saint-Père souhaite qu'une conclusion intervienne le plus rapidement possible.

— Tout autant que moi, répliqua Fidelma.

Gelasius fronça les sourcils et la regarda sévèrement comme s'il se

demandait si elle cherchait à être insolente. Puis il se souvint du franc-parler que pouvaient avoir ces Irlandaises. Il répondit avec un sourire.

— Où en êtes-vous dans vos investigations ?

— C'est difficile à dire, fit-elle avec un haussement d'épaule.

— Voulez-vous dire que vous avez des doutes sur la culpabilité de frère Ronan ? s'exclama Marinus avec un regard stupéfait. Mais les *custodes* ont été témoins de sa fuite, ils l'ont surpris, arrêté, et il a aggravé sa culpabilité en s'évadant de nos cellules.

Gelasius considéra le gouverneur militaire, puis il se retourna vers Fidelma.

— Est-ce vrai ? Vous doutez de la culpabilité de Ronan Ragallach ?

— Bien imprudent est le juge qui se forge une opinion avant que les preuves ne soient toutes rassemblées.

— Quelle preuve faut-il de plus ? demanda Marinus.

— Jusqu'à présent, les preuves ne sont pas si nombreuses. Et quand on les étudie dans le détail, elles sont tellement indirectes que, selon la loi du *Fenechus*, aucun juge qui se respecte ne les prendrait en compte.

Gelasius se tourna vers Eadulf.

— Êtes-vous d'accord avec cela ?

Eadulf lança un rapide regard quelque peu coupable à Fidelma.

— Je pense qu'il y a bel et bien des preuves contre frère Ronan Ragallach, même si elles sont indirectes. Nous avons entendu une autre personne, en plus des *custodes*, qui a témoigné de l'intérêt que portait Ronan Ragallach à Wighard et à son entourage.

Fidelma contint un soupir d'exaspération. Elle aurait voulu garder quelque temps pour elle l'information que venait de leur donner Eafa.

Gelasius eut l'air abattu. Il reprit la parole sans rebondir sur la remarque d'Eadulf concernant ce nouveau témoin.

— Vous êtes en train de m'apprendre précisément ce que je redoute le plus : vous êtes divisés dans vos opinions. Il y a un Irlandais qui a tué un évêque saxon rallié à Rome. Le juge saxon estime qu'il y a des preuves, le juge irlandais pense que non. Le spectre d'une guerre entre les royaumes saxons et l'Irlande menace plus que jamais à l'horizon.

Fidelma secoua la tête avec véhémence.

— Il n'en est rien, Gelasius ! Nous sommes tous les deux d'accord sur le fait que notre enquête est loin d'être achevée. Il y a beaucoup de choses qui restent à considérer. Ce n'est pas parce que nous ne sommes arrivés à aucune conclusion aujourd'hui que nous n'y arriverons pas demain.

— Mais vous avez sans doute interrogé chacun, mis à part le coupable lui-même...

Eadulf toussa.

— Nous préférons, pour l'instant, considérer frère Ronan Ragallach comme un simple suspect plutôt que comme un...

— Vous jouez sur les mots et nous n'avons pas le temps de nous livrer à ces subtilités ! s'écria Marinus avec colère. Je sais bien ce que vous voulez dire. Vous avez interrogé tout le monde, vous devez quand même être arrivés à certaines conclusions.

Les traits de Fidelma s'étaient durcis. Elle détestait qu'on essaie de l'intimider pour l'obliger à dire ce qu'elle ne voulait pas dire. Voyant son expression tendue, Gelasius leva une main apaisante.

— Êtes-vous en train de nous dire que vous avez besoin simplement de plus de temps ? C'est cela, ma soeur ?

— Précisément, dit Fidelma avec fermeté.

— Dans ce cas, vous l'aurez, concéda Gelasius. Ce que je souhaite par-dessus tout, c'est que cette affaire soit résolue comme il faut, c'est-à-dire que la culpabilité soit attribuée à la bonne personne.

— Parfait. Car il n'est pas question que je fasse autrement. Nous recherchons la vérité, et pas simplement un bouc émissaire.

Gelasius se leva avec dignité.

— Rappelez-vous, dit-il lentement, que le Saint-Père s'intéresse de près à cette affaire. Le représentant des rois saxons le presse déjà de faire une déclaration au sujet de la mort de l'archevêque de Cantorbéry.

Fidelma leva un sourcil.

— Vous parlez de Puttoc ?

— L'abbé Puttoc, corrigea doucement Gelasius. L'abbé est l'émissaire d'Oswy de Northumbrie, qui est apparemment le suzerain de tous les rois saxons, et la réponse à votre question est oui.

— Et nul doute que l'abbé Puttoc a de bonnes raisons pour réclamer une telle déclaration, dit Fidelma d'un ton cynique. Sans doute a-t-il aussi suggéré sa propre candidature pour occuper le fauteuil d'archevêque ?

Gelasius l'examina un moment, puis un sourire fatigué traversa son visage.

— Bien sûr, vous avez de toute évidence parlé avec l'abbé. Je crois qu'il a laissé entendre à demi-mot qu'il était le mieux placé pour devenir archevêque. Cependant, Sa Sainteté a d'autres projets. En vérité, l'abbé Puttoc a une réputation d'arriviste qui ne lui gagne pas de faveurs. C'est lui qui a soulevé l'objection contre Wighard, il y a deux jours, en prétendant que ce dernier avait été marié et qu'il avait eu des enfants.

Eadulf échangea un regard de surprise avec Fidelma.

— Puttoc voulait que l'intronisation pontificale de Wighard soit empêchée parce qu'il a été autrefois marié et a eu des enfants ?

répéta-t-il, stupéfait.

— Pas en ces termes-là, mais par allusions plus subtiles. Aucun membre de l'Église au-dessus du rang d'abbé ne peut être marié, comme vous le savez. Et Rome voit d'un oeil réprobateur ceux qui forment de telles relations charnelles au-dessous de ce rang, même si cela n'est pas interdit. Quoi qu'il en soit, le sujet a été discuté et l'objection rejetée quand on a appris que la famille de Wighard avait été tuée depuis de nombreuses années. Cependant, le fait que l'objection ait été soulevée par Puttoc a fait naître un certain nombre de questions sur l'opportunité de le voir assumer la responsabilité de cette charge.

— Il y a donc un autre candidat ? s'enquit Fidelma.

— Sa Sainteté considère la question.

Eadulf était surpris.

— Je pensais qu'il y avait très peu de Saxons présents qualifiés pour prétendre à l'office de Cantorbéry.

— En effet, concéda Gelasius. Sa Sainteté est portée à croire que les temps ne sont guère favorables à la primauté de Rome et qu'il n'est peut-être pas raisonnable que les royaumes saxons soient entre les mains d'un Saxon.

— Cela va provoquer un certain nombre de protestations de la part des Saxons, lâcha Eadulf, stupéfait.

Gelasius se retourna vers lui avec un froncement de sourcils contrarié.

— L'obéissance est la première règle de la foi, dit-il d'une voix courroucée. Les royaumes saxons doivent obéir aux décisions de Rome. Je ne peux pas en dire plus, mais entre nous, vous pouvez être assurés que la candidature de l'abbé Puttoc n'est pas prise en considération. Cependant, cela doit rester un secret pour le moment.

— Bien entendu, acquiesça Eadulf diplomatiquement. Je pensais tout haut.

Il s'arrêta puis ajouta après quelques secondes :

— Je me demandais si l'abbé Puttoc le sait.

— J'ai dit que le sujet devait rester confidentiel. Puttoc sera informé en temps voulu.

Comme il ouvrait la bouche pour développer sa question, Fidelma lança à Eadulf un regard d'avertissement. Le Saxon referma brusquement la bouche.

— La chose la plus importante en ce moment, c'est de résoudre cette affaire, continua Gelasius. Et nous comptons sur vous... tous les deux.

Puis, sans rien ajouter, il quitta la pièce, suivi par un Marinus renfrogné.

— Pourquoi vouliez-vous que je me taise, au sujet de Puttoc ?

demanda Eadulf, quand ils furent partis. Je voulais juste savoir s'il pensait toujours qu'il était candidat pour le fauteuil d'archevêque.

— Nous devons garder nos opinions pour nous. Si Puttoc est ambitieux à ce point...

— D'autres ont tué pour de plus petites ambitions, c'est cela ? la coupa Eadulf, achevant sa pensée.

— Dans ce cas, nous devons lui laisser un peu les rênes pour qu'il se pendre lui-même avec. Ne lui faisons pas part de nos soupçons.

Eadulf haussa les épaules.

— Remarquez, je ne soupçonne que Ronan Ragallach, surtout depuis la confirmation donnée par Eafa. Nous avons la preuve qu'il rôdait autour du *domus hospitale* la veille du meurtre, et qu'il posait des questions sur Wighard et son entourage le matin même. Enfin, il a été arrêté alors qu'il s'enfuyait du *domus hospitale* juste après le meurtre de Wighard. Ce ne sont pas des preuves suffisantes ?

— Non, répliqua Fidelma fermement. Je veux quelque chose de plus que des morceaux de preuves indirectes...

Sa voix s'éteignit dans un bâillement qu'elle ne put retenir. La fatigue de cette longue journée, riche en événements, la submergeait brusquement.

— Ma priorité est de dormir, maintenant, Eadulf.

Fidelma étouffa un autre bâillement.

— Nous nous retrouverons demain dans la matinée pour discuter des preuves que nous avons réunies.

— Je vous raccompagne jusqu'à votre pension ? proposa Eadulf.

Elle allait refuser d'un signe de tête quand Furius Licinius s'avança.

— Je vous raccompagne, ma soeur, mon logement se trouve dans la même direction.

Le ton de sa voix indiquait qu'il ne souffrirait aucune objection. Fidelma était trop fatiguée pour discuter. Après avoir souhaité une bonne nuit à Eadulf, elle le suivit, déjà à moitié endormie, à travers les salles de marbre du palais du Latran et la Via Merulana.

Elle dormait debout quand elle atteignit la petite hôtellerie située près de l'oratoire Sainte-Praxède.

La diaconesse Epiphania attendait près de la porte et elle s'avança pour l'accueillir. Depuis qu'elle savait que Fidelma jouait un rôle important au palais du Latran, qu'elle avait la confiance de l'évêque Gelasius et qu'elle pouvait même donner des ordres à un *tesserarius* du palais, elle était prête à tout pour que son hôte d'honneur n'ait à se plaindre de rien. Voyant l'état de fatigue de Fidelma, Epiphania eut un claquement désapprobateur de la langue. Elle prit la jeune femme par le bras et, après avoir congédié le jeune garde d'un geste, elle la conduisit maternellement jusqu'à sa chambre. Fidelma était endormie

avant même que sa tête ne repose sur son oreiller. Son sommeil fut profond quoique rempli de rêves, mais elle savait que les rêves étaient nécessaires pour aider son esprit à assimiler les informations et les images qu'elle avait dû absorber pendant la journée.

CHAPITRE XI

Quand Fidelma commença à bouger, la lumière limpide du petit matin romain pénétrait dans son *cubiculum*. Elle se sentait complètement reposée et détendue. Elle s'étira avec volupté et remarqua alors qu'il faisait grand jour et déjà chaud. Avec un léger froncement de sourcils, elle repoussa les couvertures et sauta de son lit. Elle savait qu'il était tard, mais ne s'en inquiétait pas trop. Elle avait eu besoin de dormir autant. Elle prit son temps pour faire sa toilette et s'habiller avant de quitter sa chambre. La diaconesse Epiphania et son époux Arsenius avaient sans doute déjà servi le *jentaculum*, le premier repas de la journée, et Fidelma allait devoir rompre le jeûne ailleurs, peut-être en achetant un fruit sur un étal dans la Via Merulana, en retournant au palais du Latran. Fidelma ne s'en souciait pas. C'était étrange de constater à quel point un peu de sommeil et de détente rendait la vie agréable.

À sa grande surprise, alors qu'elle descendait dans la cour intérieure, la diaconesse surgit avec un grand sourire. Il y avait une telle différence d'attitude avec l'aubergiste blasée et réservée qu'elle avait connue deux jours auparavant !

— Avez-vous bien dormi, ma soeur ? demanda-t-elle d'un ton chaleureux.

— Très bien, répondit Fidelma. J'étais extrêmement fatiguée, hier soir.

La vieille femme acquiesça vivement.

— Ça c'est sûr. Vous avez à peine remarqué que je vous déshabillais pour vous mettre au lit. Nous avons pensé qu'il valait mieux vous laisser dormir aussi longtemps que vous le souhaitiez. Mais un peu de nourriture a été gardé pour vous dans le petit réfectoire, ma soeur.

Fidelma avait un vague souvenir de la femme en train de l'aider à se coucher. Elle fut surprise de s'être laissé faire ainsi.

— Mais il est tard. Je ne voudrais pas déranger la bonne marche de la pension.

— Cela ne fait rien du tout, ma soeur.

Toute mielleuse, Epiphania la fit pénétrer dans le petit réfectoire désert et s'affaira autour d'elle. Le repas fut excellent, avec du pain blanc, du miel et des fruits, en particulier des figues et du raisin. Très vite après son arrivée à Rome, Fidelma avait appris à manger légèrement au *jentaculum*, mais à se nourrir plus abondamment pendant le *prandium*, le repas de midi, car c'était le principal repas de la journée. Puis, quand le soleil se couchait, une collation était servie, appelé la *cena*. Il lui avait fallu un peu de temps pour s'y faire, car dans les abbayes irlandaises, et même en Northumbrie, le dîner était le repas le plus copieux de la journée.

Ce fut en achevant son déjeuner qu'elle se préoccupa de savoir si quelqu'un l'avait demandée. Furius Licinius avait promis de l'escorter jusqu'au palais du Latran.

— Le *tesserarius* des *custodes* est en effet venu prendre de vos nouvelles un peu plus tôt ce matin, confirma Epiphania. Il a dit de vous laisser vous reposer aussi longtemps que vous vouliez, car lui et le frère...

Les traits d'Epiphania se plissèrent tandis qu'elle essayait de se souvenir du nom.

— Frère Eadulf ? suggéra Fidelma.

— Oui, c'est cela. Lui et frère Eadulf allaient faire d'autres recherches pour retrouver ce qui manquait...

Epiphania fit la grimace. De toute évidence, elle n'aimait pas les messages sibyllins.

— Cela veut dire quelque chose pour vous ?

Fidelma fit signe que oui. Elle serait bien surprise si

Furius Licinius et Eadulf découvraient les objets précieux qui manquaient dans le palais du Latran. Ils devaient en être loin depuis longtemps.

Epiphania l'interrompit soudain avec une petite exclamation de contrariété.

— J'ai failli oublier, ma soeur. On a apporté un billet pour vous.

— Pour moi ? Du palais du Latran ?

Elle supposa que c'était de frère Eadulf.

— Non, un gamin l'a apporté au petit jour.

Epiphania alla jusqu'à un pupitre dans un coin de la pièce et rapporta un papyrus plié.

Surprise, Fidelma vit qu'on avait écrit son nom à l'extérieur en caractères latins bien dessinés. Elle l'ouvrit et sa bouche s'arrondit de surprise en découvrant que le message était en écriture oghamique, l'ancienne écriture irlandaise, faite de petits traits dessinés à droite ou à gauche, ou de part et d'autre d'une arête. Cet alphabet était tombé en désuétude avec le christianisme et la généralisation de l'alphabet

latin. On disait que cet alphabet avait été donné aux anciens Irlandais par Ogma, le vieux dieu païen de l'éloquence et de la littérature. Fidelma l'avait appris à un certain moment de son éducation, car beaucoup de religieux l'utilisaient encore dans leurs requêtes. C'était pratique de pouvoir déchiffrer les anciens textes, comme les verges des poètes – des sagas entières gravées sur des baguettes d'if et de noisetier –, même si ce vieil alphabet était maintenant remplacé par l'irlandais écrit en caractères latins.

Les yeux de Fidelma parcoururent le texte. Ils s'élargirent de surprise.

Soeur Fidelma,

Je n'ai pas tué Wighard. Je pense que vous soupçonnez la vérité. Rencontrez-moi dans les catacombes, près de la tombe d'Aurelia Restutus dans le cimetière situé de l'autre côté de la porte Metronia. Venez seule, à midi. Je vous raconterai mon histoire, mais seulement à vous.

Ronan Ragallach, votre frère dans le Christ.

Fidelma laissa échapper un soupir.

— Mauvaises nouvelles ? demanda vivement Epiphania, rôdant derrière son épaule.

— Non.

Fidelma fourra à la hâte le message dans les plis de sa robe.

— Quelle heure est-il ?

Epiphania fronça les sourcils.

— Une heure avant midi. Vous avez dormi longtemps.

Fidelma se leva brusquement.

— Il faut que j'y aille.

Epiphania l'accabla de ses attentions jusqu'à ce qu'elle franchisse la porte de la pension. Soeur Fidelma descendit rapidement la Via Merulana, prit un raccourci par le Campus Martialis qui menait jusqu'au mont Caelius et la porte Metronia. Elle était ravie de ses progrès dans la géographie de Rome. Elle supposait que la tombe d'Aurelia Restutus était située dans les mêmes catacombes que celles que lui avait montrées Eadulf la veille, car c'était le seul cimetière chrétien situé de l'autre côté de la porte Metronia.

Elle traversa le cimetière et regarda attentivement autour d'elle. Il y avait beaucoup de gens qui regardaient les tombes. Elle s'arrêta un instant en reconnaissant un visage familier dans la foule : le beau visage cruel de l'abbé Puttoc qui fouillait du regard les alentours comme s'il cherchait quelqu'un. Un pas derrière lui marchait frère Eanred, dans l'attitude typique du domestique suivant son maître.

Fidelma n'avait aucune envie de rencontrer l'abbé vaniteux ou son domestique. Elle baissa la tête et s'avança vers un petit groupe. Puttoc était sans doute venu voir la tombe de Wighard et lui rendre un

dernier hommage, même s'il avait certainement aussi peu de considération pour Wighard mort que pour Wighard vivant. Puttoc et Eanred se dirigèrent de l'autre côté du cimetière et, quand ils furent hors de vue, elle se détacha du groupe de pèlerins, apparemment des Grecs à la recherche de certaines tombes du cimetière, et elle se dirigea vers l'endroit qu'elle avait visité la veille avec frère Eadulf.

Elle se retrouva à l'entrée des catacombes où Antonio, le jeune garçon au visage grave, était assis derrière son panier de chandelles. Elle se pencha vers lui en souriant. Le garçon leva les yeux et la reconnut.

— Bonjour, Antonio. Je voudrais des chandelles et des renseignements.

Le garçon ne répondit rien et attendit ses explications.

— Je cherche la tombe d'Aurelia Restutus.

Le gamin s'éclaircit la gorge et, quand il parla, ce fut avec cette curieuse voix rauque des garçons en train de muer.

— Vous êtes seule, ma soeur ?

Fidelma acquiesça.

— Il n'y a presque personne dans les catacombes, en ce moment. Mon grand-père Salvatore n'est pas là pour vous y conduire. C'est dangereux si vous ne connaissez pas le chemin.

Fidelma apprécia sa sollicitude, surtout après l'aventure de l'autre jour.

— Il faut que je m'y rende toute seule. Par où dois-je aller ?

Le garçon la contempla un instant, puis haussa les épaules.

— Souvenez-vous bien de ceci : au pied de l'escalier, prenez le passage à gauche. Suivez-le pendant trois cents pieds. Prenez à droite et descendez les marches jusqu'au niveau au-dessous. Allez tout droit, passez la grande tombe avec une grande peinture de Notre

— Seigneur peinte dessus. Six cents pieds plus loin, vous tournez à gauche et vous descendez une petite volée de marches. Vous serez dans la tombe d'Aurelia Restutus.

Fidelma ferma les yeux et répêta les instructions. Elle les rouvrit et le garçon acquiesça solennellement.

— Cette fois, je vais prendre deux chandelles, dit-elle en souriant.

Il secoua la tête et saisit derrière lui une petite lampe à huile, qu'il alluma d'une main experte.

— Prenez ceci avec une chandelle, ma soeur. Comme ça, ce sera bien. Avez-vous de l'amadou et du silex au cas où elle s'éteindrait ?

Elle acquiesça. Après l'incident précédent, Fidelma avait pris soin de venir avec une boîte de silex dans son *marsupium*. Elle sortit quelques pièces qu'elle laissa tomber dans son panier.

— Dans ma langue, Antonio, nous disons : *cabhair ó Dhia agat*. Que Dieu prenne soin de toi !

Elle avait commencé à descendre les marches sous la sombre voûte quand la voix du gamin lui parvint dans son dos.

— *Benigne dicis*, ma soeur.

Fidelma s'arrêta et se retourna pour lui sourire avant de continuer son chemin dans les ténèbres.

Elle descendit dans les catacombes, et en atteignant le bas des froides marches de pierre, elle se félicitait déjà d'avoir entre les mains la lampe lumineuse et rassurante, sans compter les chandelles rangées dans son *marsupium*.

Elle gardait à l'esprit les indications d'Antonio et les suivit scrupuleusement à travers les couloirs sombres et frais. De temps en temps, tandis qu'elle descendait plus profondément dans les boyaux de pierre poreuse et sèche, elle entendait des éclats de voix et des rires inconvenants d'autres visiteurs des catacombes, mais les pas de ces pèlerins ne croisèrent jamais les siens. Elle continua, atteignit un escalier qui descendait plus bas encore et tourna à gauche comme le garçon le lui avait indiqué.

Finalement, elle aboutit à une caverne artificielle de quelque dix pieds de haut et cinq ou six de large, et un plafond légèrement voûté. Il n'y avait aucun travail de maçonnerie dans cette construction dont le seul support était la roche volcanique. De chaque côté de la caverne se trouvaient des *loculi*, les niches mortuaires creusées dans le calcaire lithoïde. Il y avait différentes tailles et Fidelma fut heureuse de voir que les *loculi* occupés étaient toujours scellés par des blocs de marbre ou des tuiles, gravés ou peints d'inscriptions et de symboles chrétiens.

Elle avança, tenant la lampe très haut, et ses yeux se posèrent sur un *loculus* plus grand et encore mieux décoré que tous les autres. L'inscription, en latin, était toute simple :

Domus aeternalis

Aurelia Restutus

Deus cum spiritum tuum

Basin Deo

La demeure éternelle d'Aurelia Restutus

Que le Seigneur soit avec ton esprit

Puisses-tu vivre en Dieu.

Fidelma eut un soupir de soulagement. Au moins, elle était dans la bonne tombe. Elle se surprit à se demander comment était Aurelia Restutus et pourquoi elle avait mérité une tombe aussi grandiose. Le marbre était décoré de colombes de la paix et, au-dessus, on voyait le symbole Ksi-Ro, les initiales grecques du nom du Christ.

Elle posa la lampe sur le bord d'un *loculus* vide et examina la pièce autour d'elle, en se demandant où se trouvait Ronan Ragallach.

Elle savait que midi était à peine passé, car pendant qu'elle descendait les marches dans les catacombes, elle avait entendu l'écho lointain de l'angélus de midi. Elle était certaine que Ronan lui donnerait le temps d'arriver à son rendez-vous avant de repartir.

Elle pinça les lèvres et laissa échapper un soupir d'impatience. Fidelma détestait toute forme d'inaction, en dépit de son apprentissage de la contemplation. Sur ce plan-là, elle n'avait pas été une bonne novice.

Le temps passa. Quelques minutes qui lui semblèrent une éternité.

Au début, elle ne fut pas certaine d'avoir vraiment perçu quelque chose. Un bruit de voix étouffé dans l'une des salles voisines. Puis elle entendit un bruit lourd de chute.

Elle resta immobile quelques secondes, tendant l'oreille.

— Frère Ronan ? appela-t-elle doucement. Est-ce vous ?

Quand sa voix cessa de résonner sous les voûtes sombres, le silence retomba.

Elle se retourna pour saisir sa lampe et s'avança avec prudence vers la salle voisine. Elle était, par sa taille et sa configuration, tout à fait semblable à celle qu'elle venait de quitter. Elle la traversa lentement et se dirigea vers la salle attenante.

Fidelma aperçut aussitôt le corps écroulé sur le sol. Il gisait face contre terre, les mains écartées, une chandelle éteinte à côté de la main gauche. Il était vêtu avec une robe de bure brune, un peu froissée derrière les genoux, les pieds chaussés de sandales de cuir. Rien qu'en voyant la tête rasée avec la tonsure caractéristique de l'Église de Colomba, les cheveux longs à l'arrière et le front rasé d'une oreille à l'autre, Fidelma sut qu'il s'agissait de frère Ronan Ragallach.

Elle posa la lampe et se baissa rapidement pour retourner le moine sur le dos. Elle laissa échapper une exclamation quand elle réalisa qu'on ne pouvait plus rien faire pour lui ici-bas. Les yeux aveugles, les traits noircis, et la langue protubérante parlaient d'eux-mêmes. Autour du cou était enroulée une corde de prière, enfoncée profondément dans la chair du moine, coupant presque la peau.

Avec un violent sentiment de frustration, elle réalisa que frère Ronan Ragallach ne pourrait plus rien lui apprendre. Il était bel et bien mort.

Fidelma regarda autour d'elle et frissonna en réalisant que le meurtrier n'était peut-être pas loin, et que le bruit qu'elle avait entendu était celui de la chute de Ronan Ragallach. Elle essaya de se rassurer en se disant qu'elle n'était pas en danger dans l'immédiat, et commença à examiner le corps avec soin.

Ses yeux furent attirés par la main droite, encore étroitement serrée. Elle tenait un morceau de tissu, de toile de sac brune. On ne l'avait pas déchiré en tirant, mais coupé avec un couteau qui avait

presque lacéré le bout de tissu. Frère Ronan transportait quelque chose et était déterminé à ne pas le lâcher, même dans la mort. Tout aussi déterminé, le meurtrier avait alors utilisé un couteau pour libérer le sac.

Fidelma secoua la tête avec perplexité et, reprenant la lampe, elle la leva pour considérer le corps dans son ensemble. Quelque chose miroita un peu plus loin. Elle s'en approcha, les yeux agrandis par la surprise. Il s'agissait d'un calice en argent assez travaillé, un peu tordu et bosselé après avoir été manipulé avec brutalité. Elle sut immédiatement qu'elle tenait entre ses mains l'une des coupes manquantes du trésor de Wighard. Mais qu'est-ce que cela signifiait ? De milliers de questions assaillirent son esprit. Des questions sans réponse.

Si Ronan Ragallach était en possession du trésor disparu de Wighard, cela signifiait-il qu'il l'avait dérobé ? Et si oui, était-il bien le meurtrier après tout ? Non, quelque chose ne collait pas. Pourquoi la contacter et organiser ce rendez-vous, pourquoi aurait-il juré qu'il n'avait rien à voir avec la mort de Wighard ? Elle resta immobile, perplexe.

Puis elle se pencha de nouveau sur le corps et fouilla les habits. Dans la *crumena* de cuir de frère Ronan, il y avait plusieurs pièces de monnaie et un morceau de papyrus. Elle l'examina soigneusement. Il était couvert des mêmes hiéroglyphes que le morceau qu'elle avait ramassé sur le sol de sa chambre, à la pension Bieda. L'écriture des Arabes.

Elle inspira plus vite en voyant qu'un morceau du papyrus avait été arraché. Un morceau qui correspondait à celui qu'elle avait trouvé. Elle avait donc entre les mains le reste du document. Elle fourra rapidement le papyrus dans son *marsupium*. Puis, prenant le calice d'argent dans une main et la lampe dans l'autre, elle se leva et entreprit de parcourir en sens inverse le chemin qui l'avait menée à la tombe d'Aurelia Restutus. Elle avait à peine fait quelques pas qu'elle entendit des voix qui se rapprochaient. Elle hésita. Les voix étaient basses et intenses et parlaient une langue qui sonnait curieusement.

La raison dit à Fidelma que ces individus ne pouvaient pas être impliqués dans la mort de frère Ronan.

Personne, après avoir tué le moine irlandais, ne reviendrait en parlant si fort et d'un pas aussi insouciant. Cependant son instinct la fit s'arrêter. Il lui fallut quelques instants pour se décider. Elle examina les *loculi* et en trouva un vide, près du sol. Après avoir éteint sa lampe, elle se glissa à l'intérieur et s'allongea sur le dos.

Les voix se rapprochèrent.

Elle pouvait distinguer deux hommes qui discutaient si vivement que, même en ignorant la langue qu'ils parlaient, elle put saisir la

passion dans l'inflexion de leurs voix. Elle vit une lumière danser contre les murs des catacombes. Elle gisait, les yeux mi-clos, priant pour que les deux hommes ne soient pas intéressés par les corps qui reposaient dans les *loculi* de chaque côté de la salle qu'ils traversaient.

Deux silhouettes sombres entrèrent dans la salle et, à sa grande terreur, s'arrêtèrent, regardant autour d'elles avec des chandelles levées.

Elle entendit l'un d'eux dire quelque chose qui contenait le nom d'Aurelia Restutus. L'autre mentionna le mot « *kafir* » plusieurs fois. Il lui sembla qu'ils attendaient, quelqu'un ou quelque chose. Elle serra les lèvres en réfléchissant. Ces hommes attendaient-ils frère Ronan Ragallach ?

De toute évidence, l'un d'entre eux était plus impatient que son compagnon et tournait en rond. Elle resta immobile, certaine qu'ils finiraient par trouver la salle suivante. Elle entendit pousser un bref cri, suivi par quelque chose qui sonna comme « *bismillah* ! » Puis elle entendit le second homme qui courait rejoindre son compagnon en criant : « *Ma'uzbillah* ! »

Dès que les catacombes furent à nouveau plongées dans l'obscurité, Fidelma se glissa hors de la tombe. Elle prit la lampe et le calice, et partit rapidement, mais sans hâte en direction de l'entrée opposée. Elle put entendre les voix alarmées derrière elle. Elle n'osa pas s'arrêter pour allumer la lampe, et s'avança résolument dans l'obscurité. Elle se concentra en récitant les instructions d'Antonio, à l'envers cette fois. Elle atteignit le petit escalier. Une main en avant, la lampe et le calice dans l'autre. Elle réussit à négocier les marches avec seulement un genou à peine écorché sur une pierre saillante.

Au sommet des marches, elle s'arrêta pour reprendre son souffle et tourna à droite, dans le long passage. De quelle longueur était-il déjà ? Six cents pieds, puis il s'élargissait en une grande tombe décorée. Elle s'arrêta, haletant, et tendit l'oreille. Elle n'entendait aucun bruit de poursuite derrière elle.

Fidelma s'agenouilla et, dans la plus totale obscurité, elle plaça la lampe et le calice devant elle. Elle sortit la boîte d'amadou de son *marsupium*. Elle était si nerveuse qu'il lui fallut un moment avant d'être capable d'allumer la lampe.

La chaude lueur dorée se répandit dans la salle et elle poussa un profond soupir de soulagement en s'asseyant sur ses talons quelques secondes. Puis elle ramassa la lampe et le calice, et se releva. Derrière la salle suivante, il y avait le couloir interminable qui menait au niveau supérieur des catacombes. Elle se jura intérieurement, mais avec le plus grand calme, qu'elle ne s'aventurerait plus jamais dans le sombre labyrinthe.

Elle était arrivée dans la dernière partie du couloir, long de près

de trois cents pieds. Elle retint une envie folle de courir vers la sortie et se contraignit à parcourir lentement ses coudes interminables. Elle commençait à se sentir un peu ridicule. Après tout, il était évident que les deux étrangers n'avaient rien à voir avec la mort de frère Ronan Ragallach, aussi pourquoi la menaceraient-ils ? Elle aurait dû être plus courageuse, mais elle ne put effacer l'étrange terreur qui l'avait envahie dans cette sépulture sombre et menaçante.

Étaient-ils venus rencontrer frère Ronan ? Et si oui, qui étaient-ils ?

Une pensée soudaine la glaça : la méthode par laquelle frère Ronan avait trouvé la mort était exactement la même que celle par laquelle Wighard avait été assassiné. Il avait été garrotté. Par conséquent, Ronan n'avait pas assassiné Wighard. Mais, dans ce cas, que faisait-il avec une partie du trésor dérobé dans les appartements de Wighard ? Ronan avait nié toute complicité et avait voulu la rencontrer pour pouvoir s'expliquer. Expliquer quoi ?

Elle se souvint du morceau de papyrus dans son *marsupium* et se demanda s'il pourrait apporter une réponse. Il allait falloir solliciter de nouveau le *sub-praetor* du *Munera peregrinitatis*, frère Osimo Lando, et lui demander de le traduire. Il y avait certainement un mystère.

Elle arriva à la jonction des passages et il ne lui restait qu'à tourner sur sa droite pour gravir les marches vers la lumière.

Au moment même où elle prit le tournant, elle eut brièvement conscience qu'il y avait une ombre devant elle, et que cette ombre lui était familière, même si elle ne fit que l'entr'apercevoir. Puis elle ressentit une douleur sur le côté de la tête et plongea dans les ténèbres.

Une voix appelait son nom, lui parvenant de très loin.

Fidelma battit des paupières. Elle se sentait nauséuse et tout étourdie. Elle grogna et quelqu'un versa de l'eau froide dans sa bouche. Elle voulut avaler une gorgée, toussa et s'étrangla presque. En ouvrant les yeux, elle fut aveuglée par la lumière. Elle cligna de nouveau des yeux et essaya de mieux voir. Elle était allongée sur le dos avec la voûte bleue du ciel au-dessus d'elle, et un soleil sans merci qui lui brûlait le visage. Elle grogna de nouveau et ferma les yeux.

— Soeur Fidelma, vous m'entendez ?

C'était une voix familière ; elle resta immobile un moment ou deux en essayant de la reconnaître. Des gouttelettes d'eau froide aspergèrent son visage.

Elle gémit, souhaitant que, qui que ce soit, il s'en aille en lui enlevant cette nausée.

— Soeur Fidelma !

La voix était plus pressante, maintenant.

Avec réticence, elle ouvrit les yeux et les concentra sur le visage

sombre au-dessus d'elle.

Les traits jaunâtres de Cornelius d'Alexandrie dansèrent devant ses yeux. Le médecin basané avait l'air préoccupé.

— Soeur Fidelma, me reconnaissez-vous ?

Fidelma fit une grimace.

— Tout à fait. Mais j'ai très mal à la tête.

— Vous avez reçu un coup sur le crâne, une grosse contusion sur la tempe, mais la peau n'est pas fendue. Cela va aller mieux dans un moment.

— J'ai mal au coeur.

— C'est juste le choc. Restez allongée un moment et buvez un peu d'eau.

Fidelma resta allongée sur le dos, mais regarda autour d'elle. Antonio se trouvait derrière l'épaule du médecin, l'air anxieux et effrayé. Des voix inquiètes lui parvenaient. Elle reconnut la voix perçante de l'abbesse Wulfrun, dans le fond. Elle essaya de se redresser. Ce ne pouvait pas être seulement son imagination ! Elle avait entendu l'abbesse ordonner à Eafa de la suivre.

Elle lutta pour s'asseoir, mais fut doucement retenue en arrière par le médecin.

— Où suis-je ? demanda-t-elle.

— À la porte des catacombes, répondit Cornelius. On vous a sortie de là, vous étiez inconsciente.

La mémoire lui revint brusquement.

— Quelqu'un m'a frappée ! s'écria-t-elle, essayant de nouveau de s'asseoir, mais Cornelius la retint.

— Faites attention, lui dit-il. Vous devez y aller doucement.

Puis il s'arrêta, la tête sur le côté, pour demander d'un ton sceptique :

— Pourquoi quelqu'un aurait-il voulu vous frapper ? Vous êtes certaine de ne pas vous être cognée contre une pierre saillante, dans l'obscurité du passage ? C'est déjà arrivé.

— Non !

Fidelma s'arrêta soudain et le regarda.

— Que faites-vous ici ?

Le médecin haussa les épaules.

— Il se trouve que je passais devant les portes du cimetière quand quelqu'un a appelé un médecin. On m'a dit qu'une personne avait été blessée dans les catacombes. Je vous ai trouvée au pied des marches.

Fidelma était déconcertée.

— Qui a donné l'alarme ?

Cornelius haussa les épaules et l'aida à s'asseoir, ayant apparemment décidé qu'elle allait assez bien.

— Un des pèlerins, je suppose. Je n'en ai aucune idée.

— C'est vrai, ma soeur.

Elle se retourna pour découvrir que le jeune garçon, Antonio, hochait la tête.

— Une personne est sortie des catacombes en disant qu'il y avait quelqu'un de gravement blessé à l'intérieur. J'ai reconnu la *lecticula* du médecin devant les portes du cimetière, alors j'ai demandé à quelqu'un de courir lui demander de venir.

— Je suis arrivé et je vous ai trouvée en bas des marches, répéta Cornelius. Vous aviez l'air de vous être cognée la tête contre le mur du couloir. Je vous ai portée jusqu'en haut.

Voyant que Fidelma n'était pas aussi blessée qu'il le craignait, Antonio se permit un sourire espiègle.

— Vous n'avez pas tellement de chance dans ce coin, ma soeur.

Fidelma lui retourna un sourire chagrin.

— Comme tu parles sagement, jeune Antonio !

Elle était maintenant capable de se lever, l'étourdissement et la nausée ayant un peu diminué.

— Où est la personne qui m'a porté secours ?

Plusieurs pèlerins s'étaient attroupés autour d'eux, mais, voyant qu'il n'y avait pas de drame, ils s'étaient dispersés pour retourner à leurs occupations. Fidelma se demanda si elle avait vraiment entendu l'abbesse Wulfrun.

Le garçon haussa les épaules.

— Il y a longtemps qu'ils sont partis.

— Qui était-ce ? Le sais-tu, je voudrais les remercier.

Le garçon secoua la tête.

— C'était juste un pèlerin. Il portait le costume d'un pèlerin venant d'Orient, je crois.

Les yeux de Fidelma s'élargirent. Elle se demanda si cela pouvait être un des hommes au teint brun qu'elle avait vus dans la tombe d'Aurelia Restutus.

— Combien d'étrangers sont entrés dans cet endroit, Antonio, après moi ?

De nouveau le garçon haussa les épaules.

— Un bon nombre. Ce sont toujours des étrangers qui vont voir les morts. Et puis il y a trois autres entrées comme celle-ci.

Elle sourit de sa propre naïveté qui lui avait fait penser que le garçon aurait pu remarquer les deux hommes à la peau sombre qu'elle avait vus dans la tombe.

— Combien d'hommes parmi...

Cornelius l'interrompt avec une exclamation de reproche.

— Je pense que vous pourrez chercher à remercier vos sauveteurs plus tard. Ma *lecticula* va vous ramener au palais du Latran où je pourrai soigner votre blessure correctement. Puis il faudra vous

reposer le reste de la journée.

Fidelma se récria, mais quand elle commença à marcher, une autre vague de vertiges la submergea et elle réalisa que le médecin avait sans doute raison. Elle se rassit aussitôt sur la pierre la plus proche et gémit doucement, maudissant les bourdonnements qui résonnaient dans sa tête.

Cornelius leva une main pour faire un signe et deux hommes à forte carrure traversèrent le cimetière en courant, portant l'un devant, l'autre derrière, une chaise ayant une forme curieuse, posée sur de longues perches. Elle avait vu plusieurs de ces chaises dans les rues de Rome et avait appris qu'on les appelait *lecticula*. Parmi les nombreux moyens de transport de son pays, elle n'avait jamais rien vu de comparable à ces engins qui ressemblaient à des chaises et dans lesquelles les gens se faisaient transporter sur les épaules de leurs esclaves ou de leurs domestiques.

Elle était sur le point de protester quand elle réalisa qu'elle était incapable de retourner à pied jusqu'au palais du Latran. Aussi accepta-t-elle finalement avec un soupir de résignation. Elle était en train de monter dans la chaise quand elle se souvint de ce qu'elle avait oublié.

— Ta lampe doit toujours se trouver au bas des marches où je suis tombée, Antonio ! cria-t-elle au garçon.

Le garçon fit une grimace et secoua la tête, saisissant la lampe à côté de lui pour la lui montrer.

— Quand nous vous avons remontée, je l'ai reprise, la rassura-t-il.

— Et le calice en argent que je transportais avec moi ?

Antonio eut l'air sincèrement surpris.

— Je n'ai pas vu de calice en argent, ma soeur. Et vous n'en avez pas descendu, à ce que j'ai vu.

Avec une soudaine panique, Fidelma attrapa son *marsupium*. La boîte d'amadou et ses pièces de monnaie étaient toujours là, mais il n'y avait aucune trace du papyrus qu'elle avait trouvé sur frère Ronan. Pourtant les morceaux de toile de sac étaient toujours là.

Elle vit que Cornelius la considérait d'un air suspicieux.

— Un moment, dit-elle en sortant de la *lecticula*.

Elle se dirigea d'un pas chancelant vers le garçon.

Elle s'agenouilla à côté de lui et baissa la voix.

— Antonio, dans la tombe d'Aurelia Restutus, il y a un corps. Non, ajouta-t-elle en le voyant qui commençait à sourire. Je veux dire quelqu'un qui vient juste d'être assassiné. J'ai trouvé son corps. Aussitôt que je serais arrivée au palais du Latran, j'enverrai les autorités compétentes pour le faire enlever...

Il la regarda avec ses grands yeux sérieux.

— L'affaire devrait être rapportée au bureau du *praetor urbanus*, conseilla-t-il.

Fidelma acquiesça d'un signe de tête.

— Ne t'inquiète pas. Les administrations compétentes seront informées. Mais je veux que tu gardes un oeil sur tous ceux qui vont et viennent. Tu vois, j'ai trouvé à côté du mort un calice en argent et un papyrus qui m'ont été volés pendant que j'étais inconsciente. Donc si tu vois quelqu'un qui se comporte d'une manière suspecte, en particulier deux hommes, des Orientaux apparemment, et qui parlent un langage étrange, je veux que tu le notes soigneusement ainsi que là où ils vont.

— Je le ferai, ma soeur, promet le garçon. Mais il y a beaucoup d'autres entrées et sorties dans ces catacombes.

Fidelma gémit intérieurement. Cependant, elle prit plusieurs pièces dans son *marsupium* et les fit tomber dans le panier du garçon.

Elle retourna à l'endroit où l'attendait Cornelius, qui se faisait du mauvais sang à cause de son retard, et grimpa à l'intérieur de la *lecticula*. Les deux hommes la soulevèrent en coordonnant leur mouvement d'un « Ho ! Hisse ! » poussé en coeur, puis ils partirent en trottant le long du trottoir jusqu'à la porte, Cornelius marchant rapidement à leurs côtés.

C'était une sensation étrange d'être transportée de cette manière, mais Fidelma était reconnaissante de pouvoir l'utiliser. Elle avait mal à la tête et son front douloureux la lançait. Elle ferma les yeux, indifférente aux regards de curiosité que les passants lui lançaient, car si les *lecticula* étaient courantes à Rome, il était moins fréquent de voir une religieuse les utiliser.

Fidelma se cala sur son siège et fit le vide dans son esprit, avant d'analyser les événements des dernières heures.

Ce ne fut qu'après qu'ils furent rentrés dans la ville par la porte Metronia et se furent retrouvés sous l'ombre du mont Caelius, qu'une pensée la frappa soudain : dans son état, elle n'y avait pas pensé. Elle avait été convaincue que l'un ou l'autre des deux étrangers devait l'avoir suivie pour la frapper et prendre le calice et le papyrus. Mais elle les avait laissés derrière elle dans les catacombes ! La mémoire lui revint. C'était en tournant l'angle au pied des marches qui menaient hors des catacombes qu'elle avait vu la silhouette, une silhouette familière, de toute évidence en train de l'attendre. Une personne seule l'avait assommée. Une personne qu'elle connaissait. Mais pourquoi ?

CHAPITRE XII

Fidelma était assise dans l'*officium* mis à leur disposition dans le palais du Latran et Eadulf soignait sa tête douloureuse. Les vertiges et les nausées l'avaient quittée, mais la douleur était restée. Eadulf, fort de ses connaissances médicales, avait insisté pour remplacer Cornelius d'Alexandrie. Ce dernier n'avait pas semblé troublé par le fait que le moine saxon souhaite empiéter sur ses attributions. En fait, il parut surtout reconnaissant de pouvoir retourner le plus vite possible à ses affaires. Depuis ses études à Tuaim Brecaïn, frère Eadulf avait toujours avec lui une *pera* ou *lés*, ainsi que l'appelaient les médecins irlandais, d'herbes médicinales. Il banda sa blessure et prépara une boisson à base de fleurs sèches de trèfle rouge qui, lui assura-t-il, la soulagerait bientôt.

Fidelma faisait une confiance totale à Eadulf et elle avala sagement sa potion écoeurante, car elle avait déjà eu deux fois recours à son aide à l'abbaye de Sainte

— Hilda à Witebia. En fait, il l'avait soignée avec une mixture semblable quand elle était tombée et s'était assommée dans l'abbaye.

Tandis qu'il s'affairait autour d'elle, elle lui raconta, ainsi qu'à Furius Licinius, ses aventures de la matinée. Le jeune *tesserarius* appela immédiatement une décurie de *custodes* et se mit en route pour le cimetière chrétien de Metrona. Eadulf entreprit de la sermonner longuement pour être allée dans les catacombes toute seule, sans l'avoir averti et sans dire à personne où elle allait. Fidelma, toujours assise, ne l'écoutait pas. Elle essayait de mettre de l'ordre dans les différents éléments nouveaux. Elle était agacée de ne pas réussir à dégager une structure cohérente avec d'aussi nombreux éléments, et sans schéma directeur, tout cela semblait n'avoir aucun sens.

— Il faut que je voie frère Osimo Lando, dit-elle en interrompant soudain Eadulf en pleine réprimande.

Il fronça les sourcils.

— Osimo Lando ?

— Il a reconnu qu'il connaissait très bien Ronan. J'ai eu

l'impression qu'il en savait plus qu'il ne nous en disait. Avec la mort de Ronan, il pensera peut-être qu'il peut nous en dévoiler davantage.

La porte s'ouvrit brusquement et Marinus, le gouverneur militaire, entra, l'air inquiet. Il s'adressa directement à Fidelma.

— Est-ce vrai ? Ce que je viens d'apprendre ?... Que Ronan Ragallach est mort ?

Fidelma acquiesça d'un signe de tête.

L'expression du *superista* des *custodes* s'adoucit brusquement et il eut un sourire de vigoureuse satisfaction.

— Alors l'affaire de la mort de Wighard est terminée.

Fidelma échangea un regard dérouté avec Eadulf.

— Je ne suis pas votre logique, dit-elle froidement.

Marinus étendit les bras comme si la raison était évidente.

— Le meurtrier a été attrapé et tué. Inutile de perdre plus de temps là-dessus.

Fidelma secoua lentement la tête.

— Je veux croire que vous ignorez les faits, Marinus. Frère Ronan Ragallach a été retrouvé étranglé alors qu'il venait à ma rencontre. Il m'avait envoyé un message pour me dire qu'il n'était pas le meurtrier de Wighard et voulait que je lui donne une chance de s'expliquer. Celui qui a tué Wighard a aussi tué Ronan Ragallach. L'affaire, comme vous le voyez, est loin d'être close.

Le gouverneur militaire cilla de surprise.

— On m'avait seulement dit qu'il était mort, répondit-il, prenant une expression presque abattue. J'ai pensé qu'il avait été tué en fuyant, ou qu'il s'était tué en réalisant qu'il ne pourrait pas arriver à nous échapper éternellement.

— Fidelma avait raison et nous tort, fit Eadulf. Elle a toujours dit qu'elle pensait que Ronan Ragallach n'était pas l'assassin.

Fidelma le regarda avec surprise, quelque peu amusée par le respect inattendu dans sa voix, comme s'il était soulagé qu'elle lui donne tort.

Marinus serra la mâchoire.

— Alors il nous faut découvrir la vérité le plus vite possible. Ce matin même, le *scriba aedilicius* m'a contacté pour me dire que le Saint-Père s'inquiète du fait que l'affaire ne soit pas encore résolue.

— Nous le sommes tout autant, répondit Fidelma avec ennui. Elle sera résolue quand nous aurons toutes les explications. Et maintenant, dit-elle en se levant, nous avons beaucoup de choses à faire. Pourriez-vous envoyer quelqu'un nous chercher frère Osimo Lando ? Nous avons besoin de ses lumières.

Marinus tressaillit de se voir aussi péremptoirement renvoyé. Il ouvrit la bouche pour protester, puis la referma et acquiesça d'une grimace.

Quand il fut parti, Eadulf lança un sourire espiègle à Fidelma.

— Je parie que vous seriez capable de traiter le Saint-Père avec la même condescendance.

— Condescendance ?

Fidelma secoua la tête.

— Je n'ai aucune condescendance pour Marinus. Mais nous sommes censés être compétents dans l'exercice de nos missions et nos pouvoirs, et chacun doit remplir ses fonctions avec les qualités qu'il attend des autres. L'orgueil de sa fonction sans la compétence est autant un péché que la compétence sans la confiance en soi.

Les yeux d'Eadulf devinrent sérieux.

— Ronan Ragallach mort, je ne vois aucune issue à ce dédale, Fidelma.

Elle hocha la tête légèrement.

— Ronan Ragallach niait avoir tué Wighard dans son message et je pense que c'est vrai. Cependant il transportait avec lui certains objets de valeur appartenant à Wighard quand il a été tué.

Elle lui expliqua comment elle avait trouvé le calice et un morceau de toile de sac toujours agrippé par la main du mort. Elle s'arrêta, puis frissonna.

— Mais bien sûr, je ne peux plus le prouver, maintenant.

— À votre avis, qui vous a frappé à la tête et vous a dérobé le calice et ce morceau de papyrus ?

— Je ne sais pas, dit-elle avec un long soupir. J'ai vu une silhouette dans l'obscurité pendant quelques secondes, et à ce moment je me suis dit que je connaissais cet individu, et puis...

Elle acheva avec un frisson.

— Mais vous êtes sûre qu'il s'agissait d'un homme ? insista Eadulf.

Fidelma fronça les sourcils de nouveau. Elle avait utilisé le masculin sans y penser. Maintenant, en examinant ses souvenirs, elle n'en était plus certaine.

— Je ne suis même pas sûre de ça !

Eadulf se frotta le bout du nez pensivement.

— Eh bien, je ne vois pas comment cela peut nous faire progresser. Notre principal suspect est mort, et, comme vous l'avez dit, il a été assassiné de la même manière que Wighard.

— Qui étaient ces deux étrangers que j'ai vus dans la sépulture ? Voilà ce que nous devons rechercher. Ronan Ragallach avait sur lui le reste du papyrus que frère Osimo Lando a identifié comme étant écrit en arabe. J'ai entendu ces étrangers parler et je pense que je peux les imiter. Peut-être Osimo Lando pourra les identifier. Je crois que c'étaient des Arabes qui parlaient.

— Mais pourquoi frère Ronan Ragallach voulait-il rencontrer des

Arabes ?

— Si je pouvais répondre à cette question, je crois que nous serions près de la réponse à notre mystère tout entier, dit Fidelma avec assurance.

On frappa à la porte et un *custos* entra. Il se mit au garde-à-vous, les yeux levés droit devant lui, et il salua.

— On m'a ordonné de vous dire que frère Osimo Lando n'est pas sur son lieu de travail. Il n'est pas non plus dans le palais pour l'instant.

— Quelqu'un peut-il aller dans son logement pour voir s'il est souffrant ?

Le jeune homme se remit au garde-à-vous si brusquement que Fidelma se laissa surprendre.

— Ce sera fait ! déclama le jeune garde solennellement avant de tourner les talons.

Eadulf était inquiet.

— Rien n'est jamais simple.

— Bon. Il doit y avoir quelqu'un d'autre dans ce palais qui parle l'arabe.

Eadulf se leva et partit vers la porte.

— Je vais trouver ça rapidement. Pendant ce temps, dit-il en se retournant à moitié vers elle avec une expression soucieuse, vous allez vous reposer un peu pour récupérer.

Fidelma acquiesça d'un air absent. En fait, son mal de tête était presque parti et seule la zone plus fragile de la contusion continuait à la faire souffrir. Plus que tout, cependant, elle était ébranlée par la multitude de questions et de pensées qui tournaient dans son esprit. Après le départ d'Eadulf, elle s'installa confortablement sur son siège, les mains jointes sur les genoux, et elle ferma les yeux. Elle se concentra sur son souffle, respirant à fond et régulièrement. Un par un, elle détendit chacun de ses muscles.

Quand elle était jeune et qu'elle avait commencé son apprentissage, son *fosterage*, comme on l'appelait, une des premières choses qu'on lui avait apprises était l'art du *dercad*, la méditation, grâce à laquelle un nombre incalculable de générations de mystiques irlandais avaient atteint l'état de *sitcháin* ou de sérénité. Fidelma l'avait pratiqué régulièrement dans les périodes de tension et l'avait trouvé très efficace. C'était un art qui avait été pratiqué par les druides païens avant même que la foi n'ait atteint les rivages de l'Irlande, deux cents ans auparavant. Les druides mystiques n'avaient pas disparu complètement de leur terre natale. On pouvait toujours trouver ces ascètes solitaires vivant dans des repaires déserts et reculés. Mais ils tendaient à disparaître.

Quand elle avait eu l'âge, Fidelma se rendait régulièrement au

tigh n'alluis, la maison de transpiration, qui faisait partie intégrante de la cérémonie du *dercad*. Dans une petite maison de pierre, un grand feu était allumé jusqu'à ce que la structure devienne chaude comme un four. Puis celui qui recherchait l'état de *sitcháin* pénétrait à l'intérieur, nu, et la porte était scellée. Il s'asseyait sur un banc pour transpirer pendant le laps de temps fixé, après quoi la porte était ouverte. Il sortait alors et se plongeait dans une piscine glacée. Ce n'était qu'une étape pour approcher le processus de *dercad*. Les ascètes religieux étaient nombreux à suivre cette vieille pratique druidique, mais Fidelma savait que des religieux plus jeunes rejetaient nombre de ces choses simplement parce qu'elles étaient associées aux druides.

Saint Patrick lui-même, un Breton influent dans la diffusion de la foi en Irlande, avait expressément interdit le *teinm laegda* et l'*imbas forosnai*, et la plupart de ces méthodes d'enseignement par la méditation. Fidelma était triste que les anciens rituels de conscience soient écartés simplement parce qu'ils étaient anciens et pratiqués bien avant que la foi n'arrive en Irlande. Le *dercad* n'était pas encore interdit, mais elle se disait que s'il devait le devenir, il y aurait beaucoup de protestations parmi les religieux irlandais. C'était un moyen efficace de se détendre et de calmer les déchaînements de la pensée dans un esprit troublé.

— Ma soeur ?

Fidelma battit des paupières et eut l'impression qu'elle émergeait d'un sommeil profond et bienfaisant. Elle aperçut le *tesserarius* Furius Licinius qui la contemplait avec un regard perplexe.

— Soeur Fidelma ?

Sa voix était légèrement inquiète.

— Vous allez bien ?

Fidelma cligna de nouveau des yeux et laissa un sourire se répandre sur son visage.

— Oui, Licinius. Je vais bien.

— Vous n'aviez pas l'air de m'entendre, j'ai pensé que vous dormiez, mais vos yeux étaient entrouverts.

— Je méditais, Licinius, c'est tout, sourit Fidelma en se redressant et en s'étirant un peu.

Furius Licinius comprit le sens littéral du latin *meditaris* plutôt que celui que désignait le *dercad*.

— Vous me sembliez plus en train de dormir que de méditer, fit-il remarquer avec scepticisme. Je vous accorde cependant qu'il y a beaucoup à méditer sur le sujet.

Fidelma ne prit pas la peine de l'instruire.

— Quelles sont les nouvelles ?

Furius Licinius fit un geste, et haussa les épaules d'un mouvement rapide.

— Nous avons récupéré le corps de frère Ronan Ragallach dans les catacombes. Il se trouve maintenant dans le *mortuarium* de Cornelius. Mais il n'y avait rien de plus à trouver sur lui, en tout cas, pas de papyrus ou de calice.

Fidelma soupira.

— Je m'en doutais. Celui qui a fait cela est malin.

— Nous avons fouillé les catacombes et nous avons trouvé une autre entrée qui donne sur le mur d'Aurélien. C'est par là que les meurtriers sont entrés et ressortis. Ils n'ont pas eu à vous suivre dans le cimetière.

Fidelma acquiesça lentement.

— Et il n'y avait aucun indice qui puisse désigner un coupable ?

— Seulement, comme vous l'aviez dit, que frère Ronan Ragallach a été étranglé de la même manière que Wighard, avec une corde de prière.

— Bien, dit-elle avec un faible sourire. J'ai réalisé une chose, c'est que mon attaquant n'est pas parti avec ceci...

Fidelma sortit de son *marsupium* le morceau de toile de sac qui avait été emprisonné dans la main de Ronan Ragallach. Furius Licinius l'examina avec perplexité.

— Qu'est-ce que cela prouve ? Ce n'est qu'une toile de sac ordinaire.

— En effet, semblable à ce morceau de toile de sac là.

Elle posa sur la table le tout petit morceau qu'elle avait détaché du chambranle de la porte de la chambre de frère Eanred.

— Vous voulez dire qu'ils sont pareils ?

— Le plus curieux, c'est qu'ils le sont.

— Mais une supposition ne fait pas une preuve.

— Vous devenez habile en droit, Furius Licinius, dit Fidelma solennellement. Mais il y a là de quoi interroger Eanred de nouveau.

— Je crois bien que c'est juste un nigaud.

Eadulf fit irruption dans la pièce. Rien qu'à voir son visage, on devinait que ses recherches avaient été infructueuses.

— Pas une seule personne qui parle l'arabe, dans ce palais ! annonça-t-il avec amertume.

Furius Licinius fronça les sourcils.

— Et frère Osimo Lando ?

Fidelma apprit à Licinius qu'Osimo était introuvable.

— Bon, Marcus Narses est de garde à côté du portail de la grande salle. Lui, il saura. Il a combattu les mahométans à Alexandrie, il y a trois ans, et il a été fait prisonnier pendant un an avant que sa famille ne paie une rançon pour le libérer. Il a appris un peu de leur langue.

— Allez le chercher, Licinius, ordonna Eadulf en s'affalant sur un siège. Je suis trop épuisé pour le faire.

Il ne fallut que quelques minutes à Furius Licinius pour trouver Marcus Narses et le ramener dans la pièce. Fidelma alla droit au but.

— J'ai retenu certains mots. Je pense qu'ils sont en langue arabe, et l'on m'a dit que vous pouviez les comprendre.

Le décurion hocha la tête.

— Très bien, ma soeur.

— Le premier mot est *kafir*.

— Le soldat sourit.

— C'est facile. Cela signifie « incroyant ». Quelqu'un qui ne croit pas au Prophète. Comme nous dirions « infidèle » pour qualifier quelqu'un qui ne croit pas au Christ.

— Le Prophète ?

— Mahomet de La Mecque qui est mort, il y a trente ans. Son enseignement s'est répandu comme une traînée de poudre parmi les peuples d'Orient. Ils appellent cette nouvelle religion l'islam, ce qui signifie soumission à Dieu, ou Allah.

Fidelma fronça les sourcils en reconnaissant sa prononciation.

— Donc Allah est leur nom pour Dieu. Dans ce cas, que signifie « *Bismillah* » ?

— Facile aussi, répondit Marcus Narses. Ça veut dire « Au nom d'Allah », leur Dieu. C'est juste une exclamation de surprise chez eux.

Fidelma serra les lèvres pensivement.

— Donc, ce que je soupçonnais se confirme. Ces deux hommes étaient arabes. Et il semble que frère Ronan était en contact avec eux. Mais dans quel but, et quel rapport cela a-t-il avec la mort de Wighard et avec la sienne ?

Eadulf lança un regard à Marcus Narses.

— Merci, décurion. Vous pouvez y aller, maintenant.

Le jeune décurion semblait peu enclin à partir, mais après avoir lancé un regard à Furius Licinius, il retourna à sa garde dans l'atrium.

— Il faut absolument trouver frère Osimo Lando, dit Furius Licinius. Je ne vois que lui pour en savoir plus long sur cette affaire, et en tant que supérieur de frère Ronan, il doit savoir s'il était engagé dans quoi que ce soit concernant les Arabes.

— J'ai déjà envoyé quelqu'un voir s'il n'était pas sur son lieu de travail, expliqua Fidelma. Cependant, je suis impatiente de parler de nouveau avec frère Eanred.

— Il n'y a que Sebbi pour prétendre qu'Eanred est un roi du garrot, fit remarquer Eadulf, lisant dans ses pensées.

— Nous devons être précis là-dessus, Eadulf. Tout ce que Sebbi a dit, c'est que par le passé Eanred a été esclave, qu'il a étranglé son maître, et qu'il a été exonéré de ce crime par le paiement de son prix conformément à vos lois saxonnes.

— Même si... protesta Eadulf.

Fidelma resta ferme.

— Allons le chercher. Cette pièce est mal aérée et j'ai peur que ma migraine ne soit en train de revenir.

Eadulf et Licinius lui emboîtèrent le pas tandis qu'elle suivait le couloir jusqu'à l'atrium. Comme d'habitude, il y avait un grand nombre de personnes rassemblées en petits groupes, qui attendaient d'être appelées afin de soumettre leurs requêtes. Fidelma traversa le sol de mosaïque jusqu'au *domus hospitale*. Ils avaient presque atteint la porte de l'autre côté quand ils se trouvèrent nez à nez avec frère Sebbi, qui se frayait un chemin avec une expression sévère et irritée sur le visage. Il aperçut Eadulf et s'arrêta.

— Êtes-vous toujours secrétaire et conseiller de la délégation saxonne auprès du Saint-Père ? lança-t-il sans préambule.

Eadulf fronça les sourcils devant la brusquerie du religieux.

— C'est à ce titre que j'ai été nommé par l'archevêque, mais depuis sa mort... dit-il avec un haussement d'épaules. Quel est le problème ?

— Le problème, le problème ! Avez-vous vu l'abbé Puttoc ?

— Non, pourquoi ?

Sebbi regarda fixement Furius Licinius. Il était évident qu'il ne pouvait pas suivre la conversation puisqu'il ne parlait pas saxon. Il chercha Fidelma du regard, mais elle baissa simplement les yeux et feignit le désintérêt le plus total. Sebbi de Stanggrund reporta son regard sur Eadulf.

— Je viens d'apprendre que ces Romains essaient à nouveau d'imposer un évêque étranger pour Cantorbéry.

La bouche d'Eadulf esquissa un fin sourire.

— J'ai entendu parler de ça, moi aussi. Eh bien, avant que Deusdedit ne devienne le premier Saxon à être nommé archevêque de Cantorbéry, il y a dix ans de cela, tous les archevêques ont été romains ou grecs. Si ce que vous dites est vrai, en quoi cela serait-il un problème ? Ne sommes-nous pas tous égaux aux yeux de Dieu ?

Sebbi eut un grognement d'indignation.

— Les peuples des royaumes saxons veulent avoir leurs propres évêques, pas des étrangers. N'en avons-nous pas fait la preuve en évinçant cet Irlandais de Northumbrie ? Les Saxons ne sont-ils pas tombés d'accord pour que Wighard de Kent soit notre archevêque ?

— Mais Wighard est mort, fit remarquer Eadulf.

— En effet. Et le Saint-Père doit respecter nos souhaits en désignant Puttoc à sa place. Pas un Africain.

— Africain ?

Eadulf était stupéfait.

— J'ai entendu dire que Vitalien a proposé Cantorbéry à l'abbé Hadrien de Hiridanum, près de Naples, qui est un Africain. Un

Africain !

Les yeux d'Eadulf s'agrandirent de surprise.

— J'ai entendu dire que c'était un homme de grand savoir et d'une grande piété.

— Bon, qu'allons-nous faire ? Nous autres Saxons devons rester unis et protester, exiger que la bénédiction du Saint-Père soit donnée à Puttoc.

Le visage d'Eadulf était devenu impénétrable.

— Pourtant vous avez reconnu que vous n'aimiez pas Puttoc, Sebbi. Ne serait-ce pas plutôt parce qu'avec l'anéantissement des espoirs de Puttoc, vous voyez disparaître vos chances de devenir l'abbé de Stanggrund ? De toute façon, nous autres Saxons, comme vous dites, ne serons unis que quand le mystère de la mort de Wighard sera résolu.

Sebbi ouvrit la bouche. Puis il fit demi-tour en lâchant une exclamation dépitée et disparut dans la foule.

Eadulf se retourna vers Fidelma.

— Avez-vous tout compris ?

Fidelma inclina la tête.

— On dirait que les ambitions de Puttoc et Sebbi vont trouver un terme rapide.

— Frère Sebbi a vraiment l'air de quelqu'un qui tuerait père et mère pour...

Eadulf s'arrêta brusquement en réalisant ce qu'il était en train de dire. Il regarda Fidelma, mal à l'aise.

— Nous ne devons écarter aucune possibilité, pour l'instant, dit celle-ci en lisant dans ses pensées. Je l'ai dit depuis le début : l'ambition est une puissante motivation.

— C'est vrai, mais ce n'est pas toujours un mal d'être ambitieux.

— L'ambition n'est que vanité, et à cause de la vanité, les gens peuvent devenir aveugles à la moralité. Publius Syrus a dit que l'on doit craindre un homme qui suit son ambition.

— Pas s'il possède le talent pour justifier cette ambition, répondit Eadulf. C'est bien la pire des choses que d'avoir des hommes avec de grandes ambitions et de petits talents.

Fidelma gloussa joyeusement.

— Il faudra que nous discussions un jour philosophie plus longuement, Eadulf de Seaxmund's Ham.

— Peut-être, répondit Eadulf, avec un sourire triste. Celui avec lequel il faudrait discuter philosophie en ce moment, c'est plutôt Puttoc. Il va avoir besoin d'aide sur le sujet de l'ambition.

Fidelma se dirigea vers les appartements occupés par l'entourage de Wighard. Ils trouvèrent frère Eanred dans le *lavantur* commun, la blanchisserie. Il sursauta nerveusement en les voyant, mais continua à

battre la lourde robe de laine qu'il était en train de laver.

— Eh bien, frère Eanred, dit Fidelma en le saluant, vous travaillez dur.

Le religieux voûta les épaules dans un étrange geste de résignation.

— Je lave les vêtements de mon maître...

— L'abbé Puttoc ? le coupa Eadulf pour éviter que Fidelma ne parte dans un de ses discours sur ceux qui vivaient dans la foi et n'avaient pour seul maître que le Christ.

Eanred acquiesça.

— Depuis combien de temps faites-vous ce travail ? demanda Fidelma.

— Depuis...

Eanred plissa les yeux.

— Depuis l'angélus de midi, ma soeur.

— Et avant ça ?

Eanred eut l'air inquiet. Fidelma décida de l'interroger sans détour.

— Êtiez-vous dans le cimetière chrétien près de la porte Metronia ?

— Oui, ma soeur.

Il n'y avait aucune réticence dans la réponse d'Eanred.

— Que faisiez-vous là ?

— J'y suis allé avec l'abbé Puttoc.

— Et pourquoi est-il allé là ? demanda patiemment Fidelma, contrainte de lui tirer les vers du nez.

— Je crois que nous y sommes allés pour voir la tombe de Wighard et pour prendre des dispositions pour une plaque, ma soeur.

Fidelma pressa les lèvres pensivement. C'était logique. Rien qui puisse lui permettre d'établir un quelconque lien entre Puttoc, Eanred et les Arabes qui étaient venus rencontrer Ronan Ragallach. Elle remarqua que les yeux brun clair d'Eanred la fixaient avec une expression de curiosité. Il avait toujours cette expression niaise de simple d'esprit, incapable de ruse ou de duplicité. Cependant, pensa-t-elle, elle lisait dans son regard quelque chose d'autre... de l'inquiétude ? Elle fut surprise par le cours de ses propres pensées.

— Merci, Eanred. Dites-moi une autre chose. Avez-vous un sac de toile ?

— Non, ma soeur, dit le religieux en secouant la tête.

— Avez-vous utilisé un sac de toile depuis que vous êtes ici ?

Eanred haussa les épaules. Il y avait sans aucun doute possible de l'incompréhension sur ses traits. Fidelma décida qu'il était inutile d'insister sur le sujet. Peut-être Eanred mentait-il, mais dans ce cas, c'était un bon menteur.

Elle le remercia et sortit du *lavantur*, suivie par Eadulf et Licinius, tous les deux perplexes.

— Cela ne nous mène pas bien loin, ma soeur, remarqua le moine saxon, la voix clairement réprobatrice. Pourquoi ne pas l'accuser carrément ?

Fidelma écarta les bras.

— Pour faire un tableau, frère Eadulf, il faut mettre un peu de peinture à un endroit et un peu à un autre. Chaque coup de pinceau signifie peu par lui-même, mais quand tous les coups sont donnés et que vous vous reculez, l'ensemble se tient et signifie quelque chose.

Eadulf se mordit les lèvres. Il sentait qu'il avait été judicieusement remis à sa place, mais il ne comprenait pas pourquoi. Parfois, Fidelma avait l'ennuyeuse habitude de ne pas parler directement. Il soupira. En fait, songea-t-il, les hommes et les femmes du pays de Fidelma semblaient tous avoir cette irritante habitude de ne pas parler simplement, et de préférer utiliser des symboles, des hyperboles, des allusion et autres figures de langage.

Ils débouchèrent dans une petite cour. Fidelma alla s'asseoir sur un petit parapet de pierre, au bord de la fontaine bouillonnante qui se trouvait au centre, et trempa sa main fine dans l'eau tiède, appréciant le bruit de l'eau. Furius Licinius et Eadulf se tenaient à côté d'elle, embarrassés, attendant qu'elle parle.

— Ah ! Frère Eadulf !

Le ton impérieux de l'abbesse Wulfrun résonna soudain à travers la cour avant que sa haute stature n'apparaisse sous le porche. Elle fonda sur eux comme un vaisseau, toutes voiles dehors, les yeux fixés droit devant elle.

— Madame, salua-t-il nerveusement.

L'abbesse Wulfrun ignore Fidelma et Furius Licinius. Ses mains jouaient avec le tissu sur sa gorge. Fidelma regarda ce geste involontaire en essayant de se rappeler pourquoi elle avait l'impression qu'elle devrait s'y intéresser.

— Je souhaite vous informer que demain, je partirai avec soeur Eafa pour Portus afin d'y trouver un bateau pour entreprendre notre voyage de retour vers le Kent. Il n'y a aucune raison pour que nous restions ici, maintenant. J'ai pris des arrangements avec un batelier pour qu'il nous fasse descendre le Tibre. En tant que secrétaire de la délégation, j'ai pensé que vous deviez être informé.

Elle tournait les talons quand Fidelma, sans se lever, dit doucement :

— J'ai peur que cela ne soit pas possible, abbessse Wulfrun.

La femme s'arrêta, pivota pour la fixer avec une expression de stupéfaction sur le visage.

— Que dites-vous ? dit-elle d'une voix menaçante, la respiration

courte.

Fidelma répéta ce qu'elle venait de dire.

— Vous osez contester mon droit de circuler librement, ma fille ?

— Certainement pas, répondit Fidelma avec condescendance. Je suppose cependant que vous n'avez pas consulté l'évêque Gelasius ni le gouverneur militaire, le *superista* Marinus ?

— J'étais sur le point d'aller les voir pour les informer de mes intentions.

— Alors laissez-moi vous épargner cette peine. Tant que mon enquête sur la mort de Wighard ne sera pas terminée, personne dans son entourage ne pourra quitter Rome.

Figée, l'abbesse Wulfrun dévisageait Fidelma qui, apparemment inconsciente de sa colère, laissait pendre avec nonchalance sa main dans l'eau de la fontaine.

— C'est un scandale ! commença-t-elle.

Eadulf secoua la tête, réunissant son courage.

— Madame l'abbesse, ma collègue, Fidelma de Keldare, a absolument raison de vous informer de la procédure.

La belliqueuse abbesse se tourna vers lui, le regardant comme s'il faisait partie d'une déplaisante espèce animale.

— Je vais aller voir l'évêque Gelasius à ce sujet, déclara-t-elle d'un ton combatif.

— C'est votre droit, concéda Eadulf. Mais, dites-moi : vous aviez l'intention de faire le voyage de retour *seule* ?

— Et pourquoi soeur Eafa et moi-même ne voyagerions-nous pas *seules* ?

— Vous n'ignorez pas les dangers d'un tel voyage ! À Marseille, il y a des bandes qui s'en prennent aux pèlerins isolés, aux femmes en particulier, et les réduisent en esclavage, la plupart pour être vendues dans les bordels des Germains.

L'abbesse Wulfrun grimaça avec dédain.

— Ils n'oseront pas. Je suis de sang royal et...

— Le problème ne se posera pas, dit Fidelma en se mettant debout. Vous et soeur Eafa devrez rester ici jusqu'à ce que notre enquête soit terminée. Après cela, vous serez libre de voyager où bon vous semblera. Cependant, le temps venu, vous seriez bien avisée de suivre les conseils de frère Eadulf.

L'abbesse lui lança un regard meurtrier.

— C'est vrai, madame, ajouta Eadulf, cherchant à l'apaiser. Il vaut mieux attendre jusqu'à ce que tous les pèlerins repartent pour le Kent ou pour les autres terres saxonnes et faire le voyage avec eux.

Sans ajouter un mot, l'abbesse Wulfrun tourna les talons et s'en alla de ce pas hautain qu'elle avait toujours.

Fidelma sourit et se frotta le menton.

— Je suis vraiment désolée que soeur Eafa soit la compagne d'une aussi arrogante personne, dit-elle, et ce n'est pas la première fois que je le dis. On ne peut s'empêcher de se demander pourquoi l'abbesse Wulfrun est si impatiente de quitter Rome alors qu'elle n'est arrivée que depuis une semaine.

Eadulf gloussa d'un air critique.

— Sans doute pour la même bonne raison que celle que vous m'avez donnée l'autre jour : vous étiez désireuse d'être de retour dans votre propre pays.

Un soupir d'impatience leur fit tourner la tête du côté de Furius Licinius, qu'ils avaient presque oublié. Le jeune *tesserarius* des *custodes* du palais était resté silencieux depuis un long moment. Il s'ennuyait visiblement.

— Si nous trouvons ces Arabes, nous résoudrons sûrement cette énigme ?

— Et par où devrions-nous commencer pour les trouver ? demanda Fidelma.

— Il y a de nombreux bateaux de commerce qui font escale dans nos ports. Beaucoup de marchands originaires des terres arabes vivent à Rome. En fait, il y en a surtout dans un quartier, au milieu des *emporta*, les entrepôts et les marchés le long du Tibre. C'est un quartier pauvre de la ville. C'est là qu'on en trouve le plus. Nous l'appelons Marmorata.

— Comme le marbre ? demanda Fidelma.

Furius Licinius acquiesça.

— Dans les anciens temps, c'est à cet endroit que les tailleurs de pierre travaillaient le marbre pour construire la ville.

— Je ne le savais pas, grommela Eadulf, légèrement agacé, lui qui était si fier de sa connaissance de la ville acquise au cours de ses années d'études à Rome.

— Ce n'est pas un endroit où aller sans escorte, précisa Licinius. C'est plein de marins originaires de tous les pays, en particulier d'Espagne, du nord de l'Afrique et de Judée. Une partie de ce secteur donne sur un dépotoir où les amphores et les *testae* brisées ont été déversées jusqu'à former un grand monticule. C'est l'endroit où les bateaux déchargent leur cargaison et où les marchands de la ville se débarrassent de leurs amphores hors d'usage. Ils ne pensent qu'à leurs profits.

— Cela ne vaut-il pas une visite ? demanda Eadulf d'un ton pressant. Peut-être que vous pourriez reconnaître vos Arabes.

Fidelma secoua la tête.

— Il est utile de savoir que cet endroit existe et que ces Arabes y sont peut-être. Mais si nous n'avons pas plus d'informations, je ne vois pas en quoi cela peut nous servir. Je ne pourrais sûrement pas

reconnaître les deux hommes. En fait, je ne sais même pas pourquoi je les recherche. C'est sûrement frère Osimo Lando qui détient la clef. Peut-être pourrait-il nous dire pourquoi Ronan Ragallach devait entrer en contact avec eux. Ce qui me rappelle que le jeune *custos* devrait déjà être revenu avec des informations à son sujet.

Ils revinrent sur leurs pas à travers les couloirs des bâtiments du Latran. L'atrium était toujours aussi animé, avec autant de dignitaires en train d'attendre, de *custodes* impassibles, de prêtres et de religieux des deux sexes de tout âge, de toutes nations et coutumes. Furius Licinius les abandonna pour voir si l'on avait des nouvelles de frère Osimo Lando, tandis qu'ils continuaient jusqu'à leur *officium* près des appartements du gouverneur.

Comme Fidelma et Eadulf traversaient la salle, ils rencontrèrent cette fois le mélancolique frère Ine, qui se frayait un chemin dans leur direction. Un large sourire s'afficha sur le visage de Fidelma et elle tendit les deux mains pour arrêter le religieux saxon.

— J'étais justement sur le point de vous faire demander, lui dit-elle.

Ine fronça les sourcils avec méfiance.

— Que souhaitez-vous de moi ? demanda-t-il avec prudence.

— Vous avez vécu parmi les religieux saxons pendant de longues années, n'est-ce pas ?

Ine acquiesça tout en regardant Fidelma et Eadulf avec une expression perplexe.

— Je vous ai dit que j'ai été confié à l'Eglise à l'âge de dix ans par mon père.

— En effet. Vous devez en savoir beaucoup sur l'Eglise dans votre royaume du Kent ?

Ine sourit avec suffisance.

— Il y a peu de choses que j'ignore, ma soeur.

Le sourire de Fidelma était encore plus encourageant.

— On m'a dit que c'est Seaxburgh, la reine du Kent, qui a fondé le monastère de Sheppey, n'est-ce pas ?

— En effet. Elle a érigé cette maison, il y a presque vingt ans, peu après son arrivée des terres des Angles de l'Est pour épouser notre roi Eorcenberht.

— Elle est la fille d'Anna, m'a-t-on dit ?

Ine confirma sans hésiter.

— Anna a eu plusieurs filles. Seaxburgh était très intéressée par la foi. C'est une sainte femme qui est très aimée dans le Kent.

Fidelma se rapprocha et se pencha pour dire en confidence :

— Dites-moi, Ine, l'abbesse Wulfrun est-elle aussi aimée que sa soeur ?

— Sa *soeur* !

Le mot claqua comme un blasphème.

— Quand Seaxburgh amena Wulfrun du Kent, leurs relations n'étaient pas si étroites, ajouta Ine avec un air entendu. Beaucoup pensent que Seaxburgh fit une erreur en nommant Wulfrun abbesse de Sheppey.

— Que voulez-vous dire quand vous dites que leurs relations n'étaient pas si étroites ? demanda Fidelma.

Ine grimaça astucieusement.

— Avez-vous entendu parler de ces fêtes païennes romaines, les saturnales, ma soeur ? Demandez ce qui se fait d'habitude au cours de ces fêtes et vous résoudrez vous-même l'énigme.

L'air plus lugubre encore, Ine tourna les talons et disparut dans la foule, laissant Fidelma perplexe.

— Eh bien, demanda-t-elle à Eadulf, que se passe-t-il donc, au cours des saturnales ?

Eadulf prit un air scandalisé à l'idée qu'il puisse savoir quelque chose au sujet d'une ancienne fête païenne romaine.

Fidelma soupira et reprit son chemin à travers l'atrium, suivie par Eadulf. Ils étaient presque arrivés chez le gouverneur militaire quand il fit remarquer :

— Bon, selon moi, notre seul espoir d'avancer un peu dans cette affaire, c'est de retrouver un de ces Arabes. Je ne vois qu'eux pour pouvoir nous révéler ce qui se trouve derrière ce mystère. C'est sûrement un de ces Arabes ou un de ses compatriotes qui vous a attaquée et a volé le calice et le papyrus.

— D'où tenez-vous ça ? s'enquit Fidelma comme ils atteignaient la pièce qui était devenue leur *officium*.

— Qui d'autre aurait pu vouloir le papyrus écrit dans leur langue ?

— Et pourquoi le calice ?

— Peut-être Ronan Ragallach devait-il leur vendre le trésor de Wighard ?

— Parfois, Eadulf, murmura-t-elle de surprise, parfois votre intuition fait des bonds qui ont un sens là où d'autres restent désespérément empêtrés dans la logique !

Eadulf ne sut pas s'il devait se sentir flatté ou insulté. Il était sur le point de demander une explication quand la porte s'ouvrit brutalement et Furius Licinius surgit, le visage surexcité. Avant que Fidelma ne puisse lui demander la raison de son agitation, Licinius lâcha :

— J'étais juste devant la porte principale, il y a quelques minutes, quand l'abbé Puttoc est sorti en se dépêchant. Il ne m'a pas vu. Je suppose qu'un *custos* ressemble à un autre pour un étranger, dit-il avec une grimace.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Fidelma impatiemment.

Le jeune homme déglutit.

— L'abbé Puttoc a loué une *lecticula*. J'ai pensé que vous aimeriez savoir où il a demandé aux porteurs de l'emmener.

— Ce n'est pas le moment de jouer aux devinettes, Licinius, lança Fidelma. Parlez.

— L'abbé Puttoc a demandé à être emmené à l'endroit dont je vous ai parlé. À Marmorata. L'endroit où l'on peut trouver les marchands arabes.

CHAPITRE XIII

Soeur Fidelma se cramponnait à l'un des côtés de la petite voiture à cheval que Furius Licinius conduisait à un train d'enfer sur l'étroite chaussée. Il semblait complètement insensible aux gens qui s'enfuyaient devant eux et qui vociféraient ensuite derrière le véhicule, en agitant vigoureusement les poings et en lançant des jurons variés que Fidelma était heureuse de ne savoir traduire. En face d'elle, frère Eadulf s'accrochait désespérément à l'autre côté de la voiture, le visage pâle. Ses articulations blanchies serraient étroitement la vannerie de la voiture tandis qu'ils étaient ballottés sur le sol pavé irrégulier.

C'était l'idée de Fidelma. Son instinct lui disait que l'information devait être exploitée tout de suite. Dès que Furius Licinius lui avait annoncé le départ de l'abbé Puttoc pour Marmorata, elle avait décidé qu'ils devaient immédiatement le suivre, car il n'y avait aucune raison valable pour que Puttoc aille dans un tel endroit. Et s'il y en avait une, l'endroit étant, comme l'avait dit Furius Licinius, celui où l'on trouvait les marchands arabes, cette raison paraissait des plus suspectes.

Ni Licinius ni Eadulf n'avaient pu discuter avec elle quand elle s'était précipitée vers le porche principal du palais. Elle avait remarqué que les porteurs de *lecticula* circulaient rapidement dans les vieilles ruelles étroites et qu'il serait difficile de rattraper celle de Puttoc s'ils partaient à pied. Licinius fut chargé d'aller emprunter une simple voiture à cheval à un camarade officier des gardes du palais. C'était presque un chariot. Mais Licinius offrit de les conduire à la poursuite de Puttoc à Marmorata.

C'était une course à couper le souffle et à plusieurs reprises Fidelma pensa que le véhicule bringuebalant allait se retourner, mais Licinius le tenait fermement sur la route, se balançant d'une jambe sur l'autre, les deux mains tenant les rênes bien serrées, tandis qu'ils se cramponnaient derrière comme ils le pouvaient.

Ils avaient longé la base du mont Caelius et traversé la Valle Murcia, avec ses cirques magnifiques, en direction du sud-ouest. Ils se

lancèrent à l'assaut du mont Aventin, la plus haute des sept collines de Rome. La route montait abruptement au milieu de splendides demeures, les palais de l'aristocratie romaine.

Fidelma trouva le moyen de regarder les grands bâtiments et jardins, non sans une certaine surprise.

— Est-ce bien le chemin vers les quartiers pauvres dont vous nous avez parlé ? cria-t-elle à Licinius.

Le *tesserarius* poussa un grognement en guise de réponse et continua à faire claquer les rênes pour pousser le cheval. Il indiqua le versant nord de la colline qu'ils étaient en train de gravir et cria par-dessus son épaule :

— Si ce que je pense est vrai, la *lecticula* de Puttoc aura suivi la Valle Murcia près du Circus Maximus. Les porteurs contourneront la colline puis ils tourneront au sud pour longer la berge du Tibre : c'est un chemin plus facile que celui que nous empruntons, en passant pardessus la colline elle-même. Nous descendrons ensuite tout droit dans Marmorata qui se trouve là-bas, le long des berges du Tibre, là où les bateaux jettent l'ancre.

La voiture continua sa rapide progression vers le sommet, puis traversa le replat du mont Aventin en direction d'une exquise petite basilique. Licinius s'arrêta là, car la basilique surplombait la ligne fauve de l'ancienne rive du Tibre, qui coulait tranquillement vers le sud en longeant la frontière ouest de la ville, pour aller se jeter dans la Méditerranée entre les ports jumeaux d'Ostie et Portus.

Licinius sauta à terre et se dirigea vers un muret bas derrière lequel le sol descendait en pente raide jusqu'au bout de terre qui séparait le pied de la colline du fleuve lui-même.

— Vous les voyez ? demanda Eadulf, qui sortit avec circonspection et étira ses membres engourdis.

Furius Licinius secoua la tête.

— Peut-être les avons-nous manqués ? demanda Fidelma avec anxiété, saisissant elle aussi l'opportunité de détendre un peu ses membres.

— Non, à moins que Puttoc n'ait changé d'avis sur sa destination, répondit Licinius avec assurance.

Fidelma se mit debout et regarda autour d'elle la place où ils s'étaient arrêtés. Son regard se tourna vers la petite basilique avec un regard appréciateur. Elle devait reconnaître qu'il y avait beaucoup de magnifiques petites églises dans Rome. Elle ne cessait d'admirer les bosquets artificiels qui entouraient les maisons romaines, avec les fleurs et les bourgeons parfumés et les jardins d'arbustes à feuilles persistantes, de chêne vert, de lauriers et des cyprès dont les hautes formes en spirale s'élevaient au-dessus des autres arbres et contrastaient avec les saules pleureurs. Ce mont Aventin semblait

surpasser en beauté les autres endroits de Rome, baignant dans les rayons dorés du soleil qui resplendissaient dans le ciel très bleu. Rien, sentait-elle, ne pouvait être plus en harmonie avec la beauté sereine et luxuriante de la nature baignée de soleil que la grandeur de ces bâtiments et de ces monuments religieux.

Furius Licinius lança soudain un cri.

— Là, voilà la *lecticula* de Puttoc ! Venez, nous allons les rejoindre avant qu'ils n'entrent dans Marmorata.

— Non, l'arrêta Fidelma, comme ils grimpaient de nouveau dans la voiture. Je ne veux pas que Puttoc sache que nous le suivons.

Licinius s'arrêta, l'air perplexe.

— Mais que voulez-vous qu'on fasse alors, ma soeur ?

— On le garde à portée de vue et on voit où il va, répondit Fidelma. S'il prend contact avec des Arabes, nous pourrons alors lui tendre une souricière.

Les yeux du jeune *tesserarius* s'éclairèrent quand il comprit le plan de Fidelma et il sourit.

— Montez alors, nous allons le suivre du haut de la colline, puis nous descendrons derrière lui quand ils entreront dans la zone des *emporia*.

— Les *emporia* ? demanda Eadulf, grimant avec autant de difficulté que de réticence dans la voiture.

— Oui. C'est comme ça que nous appelons le quartier des affaires, du nom du marché autour duquel Marmorata s'est développé. Mais seuls les esclaves sont envoyés là pour traiter les affaires, car ce n'est pas un endroit où les gens de bonne qualité se rendent volontiers, ajouta Licinius.

Il lança le cheval et l'animal descendit en trottant doucement le versant de la colline. Ils pouvaient voir au-dessous d'eux les deux solides porteurs de la *lecticula* décorée dans laquelle la silhouette reconnaissable de l'abbé Puttoc était nonchalamment adossée. Les porteurs ne semblaient pas fatigués par leur longue course à travers la ville.

Fidelma pouvait voir maintenant que les bâtiments changeaient de caractère. Les stucs opulents laissaient place à des cabanes de bois pourri avec de temps à autre des constructions de pierre. Graduellement la grandeur disparut et elle réalisa que la ville était devenue laide et morne. Quelques instants auparavant, elle se réjouissait de la beauté de la ville, tandis que maintenant... Le jour sembla soudain devenir sombre, gris et menaçant.

Licinius s'arrêta à un croisement. Fidelma était sur le point de lui demander pourquoi quand la *lecticula* apparut de l'autre côté de la rue. Les deux porteurs passèrent en trottant devant eux. Quelques secondes après, Licinius donna un coup de fouet au-dessus de la tête de son

cheval, remettant la bête en marche derrière la *lecticula*.

Un fort effluve dans l'air apprit à Fidelma la proximité du fleuve. Il ne tarda pas à se mêler à d'autres odeurs nauséabondes qui lui firent plisser le nez de dégoût.

— C'est Marmorata, grogna Furius Licinius sans nécessité.

Ils se trouvaient dans un quartier de petites rues étroites et obscures où circulaient des gens dont les costumes et les accents révélaient immédiatement leurs différentes origines étrangères. Eadulf fit une grimace à Fidelma et d'un geste désigna tous ces gens autour de lui.

— « Allons ! Descendons ! Et là, confondons leur langage pour qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres⁽²⁰⁾ », cita-t-il complaisamment.

— C'est vrai, répondit Fidelma avec sérieux. Comme le raconte la Genèse, Dieu a créé les différentes langues du monde en dispersant le peuple de Sem, et ces langues sont à l'origine de nos différentes nations.

Des odeurs vraiment abominables les assaillaient tandis qu'ils suivaient les rues étroites et pouilleuses du marché couvert. Des échoppes et des mesures bordaient la rue qui n'était maintenant guère plus qu'une ruelle. Des enfants braillaient, des hommes et des femmes se querellaient ; des couples se lutinaient au sortir des tavernes avec des caresses d'ivrognes qui firent monter le rouge aux joues de Fidelma. Les caniveaux servaient d'égouts et laissaient déborder, avec des vapeurs abominables, un torrent boueux de déchets animaux et végétaux à des stades divers de putréfaction.

Furius Licinius arrêta la voiture. À travers les éventaires et les abris de fortune, ils pouvaient voir que la *lecticula* s'était arrêtée et que la haute silhouette de l'abbé Puttoc venait d'en descendre. Il lança une pièce aux porteurs et dit quelque chose. Puis il fit demi-tour et se fraya un chemin en direction d'un bâtiment voisin.

Fidelma vit les porteurs échanger un regard puis ils se dirigèrent vers un renforcement, laissant la *lecticula* où elle était. Des chaises et des tables étaient disposées devant le bâtiment et il était évident que l'endroit était un *caupona*, une espèce de taverne bon marché. Les porteurs se laissèrent tomber sur des sièges et demandèrent à boire.

— Regardez ! murmura Eadulf.

Un petit homme avec un capuchon flottant qui couvrait presque toute sa tête et une barbe noire fournie marchait d'un pas pressé à travers la foule en direction du bâtiment dans lequel Puttoc avait disparu. Il s'arrêta sur le porche et scruta avec méfiance les alentours. Puis, s'étant apparemment assuré que personne ne le surveillait, il pénétra dans le bâtiment.

— Est-ce un Arabe ? demanda Fidelma à Furius Licinius.

Le *tesserarius* acquiesça d'une grimace.

— Si nos peuples sont en guerre, pourquoi les autorise-t-on à résider à Rome ? demanda Eadulf.

— Nous ne sommes en guerre qu'avec les partisans du nouveau prophète Mahomet, répondit Licinius. Il y a beaucoup d'Arabes qui ne se sont pas convertis à cette nouvelle religion. Nous commerçons avec ces marchands depuis des années, et cela continue.

Fidelma examinait le bâtiment biscornu dans lequel Puttoc puis cet Arabe avaient disparu. Avec ses deux étages et ses volets tirés afin que personne ne puisse voir à l'intérieur, c'était l'une des rares structures en pierre du quartier. Cela avait sans doute été une riche habitation sur la rive sinueuse du Tibre, avant que les taudis n'envahissent cette partie de la ville.

— Connaissez-vous ce bâtiment, Licinius ?

Le jeune *custos* secoua la tête vigoureusement.

— Je ne fréquente pas ce quartier, ma soeur, dit-il, froissé par les sous-entendus qu'il croyait deviner dans sa question.

— Ce n'est pas ce que je vous demande, répondit fermement Fidelma. Je vous demande si vous avez une idée de ce à quoi sert ce bâtiment. Appartient-il à des marchands ?

Furius Licinius répondit par la négative.

— Regardez, souffla soudain Eadulf.

Il désigna une fenêtre à l'extrême droite de la façade, au second étage du bâtiment. Fidelma avala sa salive. L'abbé Puttoc, car de toute évidence c'était lui, se penchait pour ouvrir un peu les volets. Ce fut juste une apparition fugitive.

— Bon, au moins nous savons dans quelle pièce se trouve Puttoc, murmura-t-elle.

— Que faisons-nous, maintenant ? demanda Licinius.

— Nous savons que Puttoc est là et qu'un Arabe est entré. Je suggère que nous entrions nous aussi pour confondre notre ami, l'abbé de Stanggrund.

Furius Licinius sourit largement et porta la main à son *gladius* pour le sortir de son fourreau. C'était le genre d'action qu'il aimait ; là au moins, il pouvait comprendre ce qui se passait, au lieu de toutes ces questions oiseuses ou ces discours trop compliqués.

Ils descendirent de la voiture. Licinius regarda autour de lui et avisa un épouvantable individu au visage ravagé par la vérole qui passait par là. C'était un homme de forte carrure, le type de personne que peu de gens auraient choisi pour chercher une querelle.

— Quel est ton nom ?

L'homme s'arrêta, visiblement surpris de se voir ainsi interpellé par quelqu'un d'aussi jeune, quand bien même ce jeune homme serait habillé comme un officier des *custodes*.

— Mon nom est Nabor ! tonna-t-il.

— Eh bien, Nabor, répondit Licinius, pas troublé par l'apparence menaçante de l'homme, j'ai besoin de toi pour monter la garde à côté de cette voiture et de ce cheval. Si, quand je reviens, tu es toujours là avec eux, tu recevras un sesterce. Mais si tout le monde a disparu, j'irai te chercher avec mon glaive.

L'homme appelé Nabor contempla le jeune officier et ses traits ingrats se fendirent lentement d'un sourire.

— Un sesterce me f'ra plus plaisir que votre glaive, jeune homme. Je serai là.

Ils le laissèrent à côté de la voiture, souriant à l'idée de gagner si facilement de l'argent.

Fidelma jeta un regard approbateur à Licinius. Le jeune homme pouvait parfois avoir l'esprit vif. Elle n'avait pas pensé une seconde que s'ils laissaient l'attelage sans surveillance dans ce quartier, il disparaîtrait sur-le-champ. Les chevaux et les voitures étaient des biens coûteux.

Elle traversa le marché, bousculant la foule indifférente, suivie par Eadulf et Licinius. Elle s'arrêta devant les marches du bâtiment pour rassembler ses esprits.

— Nous allons nous diriger tout droit jusqu'à la pièce où nous avons vu l'abbé. Avec un peu de chance, nous allons peut-être résoudre notre énigme maintenant.

Elle se retourna et entra dans l'immeuble. Elle s'arrêta pour tousser dans la pénombre qui sentait le renfermé. Les fenêtres étaient obturées et il n'y avait qu'une seule chandelle, qui brûlait sur une table au milieu de la pièce, et jetait une lumière vacillante dans l'obscurité. À plusieurs endroits de la pièce, des brûleurs d'encens fumaient en alourdissant l'air avec les effluves suffocants d'un parfum qu'elle n'arriva pas à identifier.

Ils entendirent grincer des lattes de plancher et en se retournant Fidelma vit s'encadrer, dans l'embrasure de la porte, une forte femme au visage rond, qui s'essuyait les mains sur un petit tablier douteux. Elle portait une robe de tissu épais et ses cheveux n'étaient visiblement ni coiffés ni peignés. Elle s'arrêta et ses yeux s'agrandirent d'étonnement en les découvrant et en reconnaissant leurs tenues. Quand elle parla, son ton était agressif.

— Mais qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-elle d'une voix aiguë pleine de l'accent des rues romaines. On n'veut pas d'gens comme vous, ici.

— Nous souhaitons entrer, répondit Fidelma, avançant avec calme.

À sa grande surprise, la femme laissa échapper un hurlement rauque et, en agitant les mains devant elle, elle se lança sur Fidelma.

La surprise de Fidelma ne dura qu'une seconde. Ignorant le cri d'avertissement de Licinius, elle se mit en équilibre sur ses pieds et tendit les bras pour saisir les griffes de la femme. Licinius et Eadulf, frappés de stupeur, la virent attraper la femme et, sans sembler bouger d'un pouce, l'envoyer trébucher contre le mur derrière elle, juste en utilisant le mouvement de son assaillante. Il y eut un bruit sourd de chair et d'os heurtant le bois à une grande vitesse. Pourtant, la grosse femme reprit son équilibre et se retourna avec une expression décontenancée sur ses traits épais. Puis elle secoua la tête et gronda.

— Espèce de garce ! cracha-t-elle avec véhémence.

Licinius s'avavançait, le *gladius* sorti, mais Fidelma l'écarta d'un geste et se tint prête à recevoir la femme qui la chargeait. De nouveau, elle sembla simplement saisir sans effort les bras tendus et elle souleva son assaillante, l'envoyant heurter le mur de l'autre côté de la pièce. Cette fois, la tête rencontra un épais poteau de bois et la femme glissa avec un grognement sur le sol, inconsciente.

Fidelma alla se pencher au-dessus d'elle. Ses doigts fins cherchèrent le pouls puis examinèrent la blessure de la femme.

Elle se releva, le visage impassible.

— Ça ira, annonça-t-elle avec soulagement.

Furius Licinius la fixait sans dissimuler son admiration.

— Vraiment, les soldats romains ne font pas mieux au combat ! s'exclama-t-il. Comment est-ce que vous avez fait ça ?

— Ça n'est pas compliqué.

Fidelma faisait peu de cas de ses prouesses.

— Autrefois, dans mon pays, les hommes chargés d'enseigner l'ancienne sagesse de mon peuple voyageaient beaucoup et ils subissaient souvent les attaques des voleurs. Mais comme ils pensaient qu'il était mal de porter des armes, même pour se protéger, ils ont été forcés de développer une technique appelée *troid-scia-thaigid* – combat par la défense. Je l'ai apprise quand j'étais jeune, tout comme beaucoup d'autres religieux, en fait.

Elle tourna les talons et poussa la porte. De l'autre côté, un escalier menait à l'étage. Elle s'arrêta et écouta. Elle pouvait entendre des voix, et, curieusement, elle crut discerner des rires de jeunes filles. Mais il n'y avait aucun signe que l'alarme ait été donnée. Personne n'avait entendu les bruits de lutte à l'entrée. Elle se retourna et murmura :

— En principe, c'est la dernière pièce sur la droite de la maison. Venez.

Ils gravirent les marches rapidement et débouchèrent sur un long couloir. On voyait sans difficulté la porte donnant sur la pièce qu'ils cherchaient. Elle s'arrêta et écouta de nouveau. Il lui sembla encore entendre des rires de jeunes filles à l'intérieur. Elle lança un regard à

ses compagnons, qui lui firent signe qu'ils étaient prêts. Elle tourna sans bruit la poignée de la porte et poussa la porte.

La scène qu'elle découvrit réussit à la surprendre.

La pièce était éclairée, car, comme ils l'avaient vu d'en bas, l'abbé Puttoc avait entrebâillé les volets pour laisser la lumière du jour pénétrer à l'intérieur. Il y avait un lit, dans un angle, sur lequel étaient tendus des draps froissés, mais propres. A part quelques chaises, la seule autre pièce de mobilier était un grand baquet de bois à côté duquel se trouvaient plusieurs seaux vides. L'eau chaude qu'ils avaient contenue fumait maintenant dans le bain.

Et dans ce bain était assis un abbé Puttoc très surpris, et nu, pour autant qu'elle pouvait voir. Assise sur ses genoux, il y avait une fille tout aussi nue et non moins surprise, à peine âgée de seize ans. Ils étaient figés dans une étreinte qui ne laissait rien à l'imagination. Derrière eux, une autre fille nue tenait un seau d'eau fumante à la main, qu'elle allait renverser sur les occupants de la baignoire.

Fidelma contempla la scène avec une expression sévère. Elle fit un pas dans la chambre et s'assura que ce qu'elle voyait ne pouvait donner lieu à aucune autre interprétation. Les habits de l'abbé se trouvaient sur une chaise au pied du lit. D'autres vêtements, qui de toute évidence appartenaient aux jeunes filles, étaient posés à côté.

Elle se retourna vers l'abbé toujours pantois.

— Alors, abbé Puttoc ?

Elle ne put s'empêcher d'y mettre un ton sarcastique.

La fille assise dans le baquet fut la première à se ressaisir. Elle se hissa hors de l'eau en faisant jaillir des gouttes tout autour d'elle. Elle n'agissait certainement pas par pudeur, car elle se planta debout, les mains sur les hanches, et lança un flot d'insultes en direction de Fidelma. Sa compagne laissa tomber son seau et se joignit à elle en s'avançant, menaçante.

Ce fut Furius Licinius, finalement, qui les fit taire en appuyant ses arguments de la pointe de son épée. Murmurant, les filles reculèrent et lancèrent aux nouveaux arrivants des regards de haine.

Puttoc était toujours assis, immobile, le visage blême et tendu, et ses yeux bleus fixaient alternativement Fidelma et Eadulf avec une incroyable expression de malveillance. Licinius continua à échanger quelques mots avec les filles à l'accent braillard des rues romaines. Puis il se tourna vers Fidelma avec un air embarrassé.

— Cet endroit est un *bordellum*, ma soeur, un endroit où...

Fidelma décida de sortir le jeune homme de son embarras.

— Je sais parfaitement ce qui se passe dans un bordel, Licinius, dit-elle. Ce que j'aimerais savoir, c'est ce qu'un abbé de la sainte Église fait ici.

L'abbé Puttoc se redressa dans le baquet avec une expression

presque résignée sur ses traits altiers.

— Je ne pense pas qu'il soit utile de vous donner de détails, Fidelma de Kildare, répliqua-t-il avec aigreur.

Elle fit la grimace.

— Sans doute avez-vous raison.

— Je suppose que vous rapporterez ceci à l'évêque Gelasius, Eadulf de Cantorbéry, dit Puttoc en s'adressant au moine saxon.

Eadulf était totalement indigné.

— Je ne me serais jamais attendu à vous voir poser une telle question, répondit-il d'un ton sec. Vous connaissez les règles sous lesquelles nous vivons. La pénitence suivra.

Puttoc expira bruyamment. Son regard calculateur passa de Licinius à Fidelma puis revint à Eadulf.

— Pouvons-nous discuter de la chose dans un lieu plus favorable ?

— Favorable à quoi, Puttoc ? demanda Fidelma. Non, je ne vois pas de quoi nous pourrions discuter qui soit susceptible de nous faire changer d'avis. Mais vous pouvez me confirmer la chose suivante : vous êtes venu ici seulement pour assouvir vos penchants charnels, ou pour rencontrer quelqu'un ?

Puttoc ne comprenait pas.

— Rencontrer quelqu'un ? De qui voulez-vous parler ?

— Vous n'avez aucune relation avec des marchands arabes ?

Elle ne pouvait douter de la stupéfaction qui se peignit sur son visage.

— Je ne vous comprends pas, ma soeur.

Fidelma ne chercha pas à s'expliquer. Ses épaules s'affaissèrent un peu quand elle réalisa que son intuition l'avait trompée et qu'elle avait entraîné ses compagnons dans une course insensée. Puttoc était coupable, mais seulement de damner son âme en essayant de satisfaire ses passions lascives.

— Nous vous laissons à votre concupiscence, Puttoc, dit-elle. Et au prix que vous devrez payer pour elle.

L'abbé tendit la main comme s'il voulait l'arrêter.

Eadulf lui lança un regard glacial avant de la suivre en dehors de la pièce tandis que Licinius, rengainant son glaive, se permit de lancer une grimace lubrique au prélat avant de les suivre.

En bas, dans l'entrée, la grosse dame grognait en reprenant connaissance. Fidelma s'arrêta et poussa un soupir. Elle pécha dans son *marsupium* une petite pièce qu'elle posa sur la table.

— Je suis désolée pour votre blessure, dit-elle simplement à la femme pétrifiée de stupéfaction.

Dehors, Nabor, l'homme au visage hideux, se tenait à côté de l'attelage et les regarda s'approcher avec intérêt.

— Un sesterce, jeune *custos*, grommela-t-il.

Puis, avec un sourire lubrique, il ajouta :

— Si j'avais su qu'c'était dans c'te bâtisse qu'vous vouliez aller, j'vous aurais recommandé d'autres établissements bien mieux...

Furius Licinius rougit et lui lança une pièce que Nabor attrapa d'un geste adroit. Sans un mot, le jeune officier grimpa dans la voiture. Personne ne prononça une parole tandis que Licinius les ramenait en longeant le Tibre en direction du palais du Latran.

Le décurion Marcus Narses les attendait sur les marches du palais. Quand Licinius s'arrêta, il se précipita jusqu'à la voiture.

— Ma soeur, j'ai des nouvelles de frère Osimo Lando, dit-il, le souffle coupé.

— Bien, répondit Fidelma en descendant.

Au moins, elle allait pouvoir poursuivre une piste plus concrète sur Ronan Ragallach.

— Pourquoi Osimo Lando était-il absent de son travail cet après-midi ? Il est malade ?

Marcus Narses secoua la tête, l'expression grave. Elle sut ce qu'il allait dire avant même qu'il n'ouvre la bouche.

— Je regrette, ma soeur. Frère Osimo est mort.

— Mort ?

Eadulf laissa échapper sa surprise.

— Étranglé ? demanda calmement Fidelma.

— Non, ma soeur. Il a sauté de l'aqueduc, *l'Aqua Claudia*, il y a quelques instants, et il est tombé sur les pierres au-dessous. Il a été tué sur le coup.

CHAPITRE XIV

— Un suicide ?

Fidelma fixait Furius Licinius avec une expression suspicieuse.

— Vous en êtes certain ?

— Il n'y a aucun doute, affirma Licinius. Plusieurs personnes ont aperçu Osimo Lando pendant qu'il grimpait sur l'aqueduc et l'ont vu ensuite se jeter dans le vide.

Fidelma s'assit et resta un moment pensive, la tête penchée. Au lieu de clarifier les choses, la mort d'Osimo Lando ne faisait que les obscurcir.

Eadulf et Fidelma étaient assis dans une pièce du *Munera peregrinitatis* du palais du Latran où Osimo et Ronan avaient travaillé. Licinius avait été envoyé pour recueillir des détails sur la mort d'Osimo pendant que Fidelma et Eadulf fouillaient la pièce. Mais ils ne trouvèrent aucun indice permettant d'établir un lien entre Ronan Ragallach et les Arabes. En fait, sur sa table, il n'y avait que quelques notes et un ancien livre grec, un essai médical. Cet ouvrage semblait précieux, car Ronan l'avait soigneusement enveloppé dans une toile et l'avait placé à l'abri sous une pile de documents afin qu'il ne soit pas déplacé. Mais cela mis à part, il n'y avait que de la correspondance avec de nombreux prêtres africains qui demandaient à Rome des conseils.

Eadulf avait l'air malheureux.

— Osimo Lando se serait donné la mort dans un élan de remords après avoir assassiné Ronan ? proposa-t-il sans aucune conviction.

Fidelma ne répondit même pas.

— Nous devrions fouiller l'appartement d'Osimo Lando. Il vivait dans le palais ?

Licinius secoua la tête.

— Il demeurait dans la même pension que Ronan Ragallach. Celle du diacre Bieda.

— Ah, évidemment ! soupira Fidelma. J'aurais dû le deviner. Allons-y, alors. Peut-être trouverons-nous là-bas un indice.

Cette fois-ci, Furius Licinius leur fit emprunter un raccourci à travers le palais. L'officium du *Munera peregrinitatis* occupait le sommet d'un immeuble de trois étages et, au lieu de descendre les marches de marbre jusqu'à la cour, Licinius emprunta une porte qui donnait sur une passerelle en bois passant d'un bâtiment à l'autre en surplombant la cour. Il désigna l'autre édifice en leur disant que c'était le *Scala Santa*, l'Escalier saint.

À la surprise de ses compagnons, Fidelma interrompit ses cogitations pour poser des questions à son sujet. Eadulf trouvait parfois curieuse cette façon qu'avait Fidelma de prendre son temps. Mais beaucoup de ses compatriotes semblaient faire aussi peu de cas de l'urgence.

— L'actuel *Sancta Sanctorum* est au centre du bâtiment, répondit Licinius, comme ils s'arrêtaient sur la passerelle pour le contempler. La passerelle est fermée par une barrière. Je vais vous faire passer, par une autre passerelle, jusqu'à la chapelle dédiée à sainte Hélène, et de cette chapelle nous pourrons sortir directement de l'enceinte du palais, tout près de l'aqueduc. C'est le chemin le plus rapide jusqu'à la pension de Bieda.

Fidelma contempla pensivement le bâtiment.

— Pourquoi cet endroit saint nous est-il fermé ? demanda-t-elle.

— Il contient une pièce sombre avec un grillage en fer aux fenêtres. Mais aucune femme, dit-il en insistant sur le mot, n'y est jamais admise. Il y a un autel saint où le Saint-Père lui-même ne peut dire la messe.

Fidelma sourit imperceptiblement.

— Vraiment ? Un tel autel ne sert donc à rien !

Furius Licinius eut l'air choqué. Mais à sa propre surprise, il haussa les épaules pour acquiescer : un autel où même le Saint-Père ne pouvait dire la messe était en toute logique inutile. Il les guida en silence le long de la passerelle en bois qui tournait à angle droit avec le bâtiment du *Sancta Sanctorum* et traversait une autre cour, un étage au-dessus du sol, jusqu'à la petite chapelle.

— Ici, c'est la chapelle de sainte Hélène, la mère de Constantin, qui a réuni les saintes reliques exposées à la vénération des pèlerins, expliqua le *tesserarius*.

La passerelle aboutissait à une porte gardée à l'extérieur par un membre des *custodes* du palais qui avait l'air de profondément s'ennuyer. Il salua respectueusement Licinius et ouvrit la porte pour les laisser entrer.

Ils pénétrèrent dans la chapelle par une galerie de bois, bien au-dessus du sol de mosaïque du bâtiment circulaire. À l'intérieur, des chuchotements résonnaient sous la voûte dans l'obscurité. Leur intensité poussa Fidelma à attraper le bras de Licinius pour l'arrêter.

Elle leur fit signe de se taire. Fronçant les sourcils, elle alla jusqu'à la rampe de la galerie qui surplombait l'intérieur de la chapelle et les tables présentant les reliques saintes à la vue des pèlerins.

Presque juste au-dessous se dressaient deux silhouettes. Celle d'une religieuse qui se tenait le dos légèrement voûté, mais ne semblait pas particulièrement âgée, et celle d'un moine. Ils semblaient plongés dans une conversation à la fois intime et animée. La plupart du temps, c'était la femme qui parlait, tandis que l'homme inclinait la tête. Fidelma n'aurait su dire ce qui l'avait poussée à faire signe ainsi à ses compagnons de se taire et de ne pas révéler leur présence dans la chapelle. Il y avait quelque chose de familier dans les voix chuchotantes et cette impression était renforcée par les silhouettes elles-mêmes. Elle se pencha un peu plus, essayant de saisir des mots, mais les murmures étaient déformés par l'écho qui les rendait pour la plupart incompréhensibles. Soudain, la religieuse leva les bras et embrassa l'homme sur la joue avant de partir précipitamment. Les yeux de Fidelma s'agrandirent de surprise. La lumière tombait maintenant sur l'homme. Il s'agissait du naïf et peu loquace frère Eanred. Quand la porte se fut refermée sur eux, Licinius se retourna vers Fidelma. Son sourire était un peu cynique.

— Une liaison entre religieux. Ce n'est pas vraiment encouragé, mais ce n'est pas encore interdit chez nous, ma soeur, fit-il observer.

Fidelma ne dit rien. Licinius se dirigeait déjà vers un escalier en spirale qui descendait de la galerie de bois vers la chapelle principale, maintenant déserte. Licinius désigna fièrement les reliques tandis qu'ils passaient devant. La plupart des objets reposaient dans des reliquaires. Certains étaient fermés. Comme ils passaient à côté des tables où reposaient plusieurs boîtes, Licinius se lança dans un commentaire.

— Dans celui-ci il y a une boucle de cheveux de la Vierge Marie et un morceau de sa robe. Ceci est une tunique de Jésus éclaboussée de son sang. Dans cette fiole, il y a des gouttes de son sang et dans l'autre, il y a l'eau qui a coulé de sa blessure au flanc.

Fidelma leur lança un regard méfiant.

— Et ce vieux morceau d'éponge ?

Elle désignait de la tête un reliquaire ouvert dont le seul contenu semblait être un morceau de matière fibreuse en train de tomber en poussière, que Fidelma identifia comme la pousse aquatique et poreuse utilisée pour absorber les liquides.

— C'est la vraie éponge qui fut trempée dans le vinaigre et qui Lui fut donnée sur la croix, répondit Licinius avec révérence. Et ici, il y a la table où Notre Sauveur prit son dernier souper.

Fidelma eut un sourire sarcastique.

— Il y eut plus de miracles que je croyais, car deux personnes à

peine pourraient s'asseoir à cette table, sans parler des douze apôtres et du Christ.

Licinius était imperméable à son scepticisme.

— Et ceci ? demanda Fidelma en désignant un petit autel encadré par des morceaux de pierres taillées.

— Celle de gauche est un morceau de pierre du Saint-Sépulcre tandis que l'autre est une colonne en porphyre identique à celle sur laquelle était perché le coq qui a chanté quand Pierre a renié le Christ.

— Et toutes ces choses ont été réunies et ramenées à Rome par sainte Hélène ? demanda Fidelma.

Licinius acquiesça.

— Elle a trouvé ces serviettes ici dans la ville. Les vraies serviettes avec lesquelles les anges ont essuyé le visage de Laurent, saint et martyr, tandis qu'il brûlait sur le gril. Et ça, ce sont les bâtons de Moïse et Aaron...

— Comment Hélène savait-elle que ces reliques étaient authentiques ? interrompit Fidelma, agacée à l'idée que ces objets de vénération qui attiraient des pèlerins des quatre coins du monde n'étaient peut-être rien d'autre que le fruit d'une ruse adroite de commerçant. .

Licinius la regarda bouche bée. Personne n'avait osé poser devant lui une telle question auparavant.

— Ce qui me vient à l'esprit, continua Fidelma, c'est que Hélène était un pèlerin en terre étrangère ; quand les marchands locaux ont appris qu'elle recherchait de saintes reliques, ils lui en ont trouvé, après s'être assurés qu'elle était prête à les payer, bien entendu.

— C'est un sacrilège ! protesta Licinius avec indignation. Le Christ était avec elle pour la protéger contre de tels charlatans ! Voulez-vous dire que Hélène a été abusée et trompée par des marchands rusés et que tout ceci serait sans valeur ?

— Je suis à Rome depuis seulement une semaine et j'ai vu par dizaines des reliques semblables vendues à des pèlerins crédules, tous prêts à se séparer d'une pièce pour posséder un authentique morceau de la chaîne portée par saint Pierre ! Et toutes ces reliques, nous a-t-on affirmé, étaient authentiques. Je peux vous dire, Licinius, que si tous les morceaux de la vraie croix vendus en ce moment dans Rome étaient assemblés, ils formeraient la plus grande et la plus miraculeuse des croix que l'on ait jamais vues.

Eadulf l'attrapa par la manche et lui fit les gros yeux pour la prévenir d'être plus discrète avec son scepticisme.

Licinius était toujours choqué.

— Tous ces objets furent authentifiés par sainte Hélène, protesta-t-il.

— Je n'en doute pas, répondit Fidelma avec assurance.

— Nous n'avons pas le temps de nous attarder sur ces questions pour le moment, les interrompit Eadulf avec impatience. Nous reviendrons ici une autre fois pour discuter du voyage d'Hélène en Terre sainte.

Le jeune *tesserarius* serra les lèvres puis fit disparaître sa contrariété dans une grande inspiration. Il traversa la chapelle en direction d'une porte pratiquée dans le mur d'enceinte du palais du Latran. Il les mena dehors, exactement à l'opposé du grand aqueduc de Claudia.

La même souillon les accueillit à l'entrée de l'auberge miteuse que possédait le diacre Bieda, et, de nouveau, un torrent d'insultes argotiques s'écoula de ses lèvres.

— Comment est-ce qu'on fait pour vivre, hein, si vous faites mourir tous mes locataires et que j'ai même pas louer leur chambre ? J'ai comment pour mon loyer, et j'ai comment, moi ?

Furius Licinius lui répondit durement et la femme disparut dans une chambre voisine en murmurant des imprécations, après lui avoir expliqué comment trouver la chambre d'Osimo Lando. Fidelma ne fut pas surprise de voir qu'elle se trouvait en face de celle de Ronan Ragallach, mais elle était tenue avec plus de propreté que celle du frère irlandais. Elle était sombre et miteuse, pourtant le moine avait essayé d'en tirer le meilleur parti. Il y avait même un vase avec des fleurs fanées dans un coin de la pièce, et, encadrée au-dessus du lit, une formule en grec qui fit venir un sourire aux lèvres de Fidelma. De toute évidence, frère Osimo Lando avait eu le sens de l'humour. Il s'agissait d'un extrait du Psaume 84, verset 5 : « Heureux les habitants de ta maison, ils te louent sans cesse. »

Elle se demanda quel type de louanges pouvaient lancer les locataires de cette pension, quand on voyait l'état repoussant des chambres et les manières épouvantables de la mégère qui les tenait.

— Que cherchons-nous ? demanda Licinius, qui la regardait depuis la porte.

— Je ne sais pas, admit Fidelma.

— Osimo était très cultivé, grommela Eadulf en ouvrant un placard.

Les yeux de Fidelma s'agrandirent quand elle vit les deux livres sur l'étagère, avec des feuilles elles aussi manuscrites.

— Ce sont de très vieux textes, dit-elle, en prenant un de ces ouvrages et en déchiffrant le titre. Regardez ceci, *De Acerba Tuens*. C'est une étude par Érasistrate de Céos.

— J'en ai entendu parlé, confessa Eadulf avec une certaine surprise. Mais il est censé avoir disparu au cours de la grande destruction de la bibliothèque d'Alexandrie sous Jules César.

— Ces livres devraient être rangés en lieu sûr, suggéra-t-elle.

— J’y veillerai, dit Licinius froidement.

De toute évidence, il avait encore à l’esprit les insultes portées à la mémoire de sainte Hélène.

Fidelma continua de feuilleter les papiers. Il était évident qu’Osimo et Ronan avaient eu des relations très intimes. Il s’agissait de poèmes d’amour et de fidélité écrits par Osimo et destinés à Ronan. Il n’était pas surprenant qu’en apprenant la mort de Ronan Osimo n’ait pu supporter de lui survivre. Fidelma se sentit triste pour eux deux.

— « Faites tout ce que vous faites dans l’amour », murmura-t-elle, en considérant les poèmes.

Eadulf fronça des sourcils.

— Qu’avez-vous dit ?

Fidelma sourit et secoua la tête.

— Je pensais juste à l’épître de Paul aux Corinthiens.

Eadulf la regarda fixement un moment, déconcerté, puis comprit, et reprit alors son examen de la pièce.

— Il n’y a pas grand-chose de plus, Fidelma, dit-il. Rien qui puisse jeter un peu de lumière sur notre mystère.

— Osimo a-t-il été mêlé à la mort de Ronan ? demanda Licinius, perplexe.

— Pas en tant que coupable, lui assura Fidelma.

Elle était sur le point de dire qu’ils ne pouvaient pas faire plus quand son regard fut arrêté par quelque chose.

— Qu’est-ce que c’est, Eadulf ? dit-elle.

Le Saxon regarda dans la direction qu’elle indiquait. Il y avait un objet sur le sol, à moitié dissimulé sous le lit grossier. Il se baissa pour le ramasser et laissa échapper une expression d’étonnement.

— C’est un morceau du calice en or, le pied. Je le reconnais. C’était le calice que Cenwealh des Saxons de l’Ouest a confié à Wighard pour être remis au Saint

— Père. Regardez l’inscription, sur le pied !

— « *Spero meliora* », lut Fidelma. J’espère en des choses meilleures.

— Cenwealh avait demandé à Wighard de choisir une devise à faire graver sur son calice. La partie supérieure a été brisée par maladresse, mais je le reconnais.

Licinius avait l’air encore plus perplexe.

— Donc les objets de valeur de Wighard se sont retrouvés dans cette pièce ? Osimo et Ronan étaient complices dans ce vol ?

Fidelma mâchonna pensivement sa lèvre inférieure. Elle avait pris cette habitude malgré elle et était toujours très contrariée quand elle se surprenait à le faire. Elle s’arrêta et pinça les lèvres un moment.

— Ronan et Osimo ont certainement eu accès au trésor volé de Wighard, admit-elle.

— Donc, ils sont complices pour le crime ! s'exclama Eadulf, sautant aux conclusions.

— Il y a quelque chose d'étrange...

Fidelma semblait toujours perdue dans ses pensées.

— Nous ne pouvons rien faire de plus ici, dit-elle en se redressant soudain. Licinius, emportez ces livres avec vous. Et vous, Eadulf, prenez soin de ce pied en métal. Nous devons réfléchir encore.

Eadulf échangea un regard incertain avec Licinius puis haussa les épaules...

En bas, la femme les accosta de nouveau.

— Quand est-ce qu'je pourrai louer ces chambres aux pèlerins ? Ce n'est pas de ma faute si ces clients sont morts. Pourquoi j'serais pénalisée ?

— Encore un jour ou deux, lui affirma Licinius.

La femme poussa un grognement de dégoût.

— Et j'vois qu'vous enlevez des choses qui d'vraient normalement me revenir en dédommagement.

Fidelma regarda la femme qui venait d'utiliser de manière inattendue l'expression juridique latine de *bonorum veditio*.

— Vous avez beaucoup de clients dont les biens ont été saisis pour non-paiement de leur loyer ? demanda-t-elle.

La femme peina à comprendre l'accent étranger de son latin. Elle pinça les lèvres et secoua la tête.

— Jamais. Mes clients payent toujours.

— Alors où avez-vous entendu ces mots... *bonorum veditio* ?

La mégère fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ! Je connais mes droits !

Licinius prit un air menaçant.

— Vous avez juste les droits qu'on veut bien vous donner, dit-il d'un ton menaçant. Parlez poliment et répondez à la question. Comment avez-vous appris ces termes techniques ?

La femme se recroquevilla craintivement avant de reprendre d'une voix coléreuse :

— C'est vrai, quoi, gémit-elle, le Grec a dit que c'était mon droit et lui, au moins, il m'a donné une pièce quand il a enlevé le sac de la chambre du frère.

Fidelma la regarda avec toute son attention.

— Un Grec ? De quelle chambre a-t-il retiré un sac ?

La femme papillota des yeux en réalisant qu'elle en avait dit plus qu'elle n'aurait dû.

— Avoue ! aboya Licinius. Sinon tu vas te retrouver en prison et il se passera un moment avant que tu puisses discuter de tes droits.

La femme frémit légèrement.

— Pourquoi... pourquoi ? Il a fouillé la chambre d'Osimo Lando et

il est parti avec un sac.

— Tu as dit un Grec ? la pressa Licinius. Tu veux dire le propriétaire de la pension ? Le diacre Bieda ? Tu ne lui as pas dit qu'on avait donné l'ordre de ne rien retirer sans notre permission ?

— Non, non, répondit rapidement la femme avec un signe de tête. Je ne parle pas de ce salaud de Bieda. Je veux dire le médecin grec du Latran. Tout le monde le connaît.

Fidelma fut si surprise qu'elle faillit tomber à la renverse.

— Le médecin grec du Latran ? Vous voulez dire Cornelius ? Cornelius d'Alexandrie ?

— Lui-même, affirma la femme, sur la défensive. Il m'a dit que j'avais des droits.

— Quand est-il venu fouiller la chambre d'Osimo Lando ? demanda Fidelma.

— Y a à peine une heure.

— Dès qu'il a appris le suicide d'Osimo, vous pouvez en être sûre, suggéra Licinius.

— Et quand il est parti, il portait un sac ?

La femme acquiesça d'un signe de tête malheureux.

— De quelle taille, grand ou petit ?

— Moyen. Même qu'y avait du métal dedans parce que ça faisait du bruit quand il marchait, dit la femme spontanément, anxieuse maintenant de rentrer en grâce. Il m'a dit qu'y m'donnerait cinq sesterces si j'prenais les cinq livres qui y étaient et que j'les cachais pour lui dans ma chambre jusqu'à ce qu'y revienne les prendre.

J'en ai enlevé trois avant que vous arriviez. Vous avez les deux autres.

— Pourquoi a-t-il fait ça ? demanda Fidelma.

— Parce qu'il ne pouvait pas porter les livres avec le sac, répondit la femme, se méprenant sur le sens de la question.

Fidelma ouvrit la bouche pour expliquer sa question quand Eadulf l'arrêta d'une voix triomphante.

— Ainsi Cornelius était complice du meurtre et du vol depuis le début !

— Nous verrons, répondit Fidelma. Allez chercher les trois livres que vous avez pris dans la chambre d'Osimo Lando.

La femme obéit avec réticence. C'étaient de vieux livres, des livres grecs. Et comme le soupçonnait Fidelma, c'était des traités médicaux facilement identifiables. Elle secoua la tête, perplexe. La route qui les conduisait au meurtrier de Wighard semblait jonchée d'anciens traités médicaux.

— Savez-vous où habite Cornelius ? demanda Fidelma à Licinius.

— Oui, sa demeure se trouve près de l'arche de Dolabella et Silanus. Dois-je prévenir les *custodes* ?

— Non. Nous avons encore beaucoup de chemin à faire avant d'avoir débrouillé ce mystère, Licinius. Quand nous aurons rangé nos trrouvailles en sécurité dans notre *officium*, nous irons chez Cornelius voir ce qu'il a à déclarer sur le sujet.

Le regard de la femme allait de l'un à l'autre, essayant de suivre le sens de leur échange.

— Et moi ? demanda-t-elle, un peu plus fermement maintenant qu'elle savait qu'elle n'allait pas dans l'immédiat être jetée en prison comme l'en avait menacée Licinius.

— Tu tiens ta langue ! aboya Licinius. Et si je reviens et que je vois que quoi que ce soit d'autre a été dérangé dans les chambres de ces deux hommes, même un seul cheveu sur une couverture ou un cafard sur le mur, je t'assure que tu n'auras plus à te faire de souci pour collecter les loyers. Tu seras logée gratuitement pour le reste de ta vie dans la pire des prisons que je pourrai trouver. C'est compris ?

La femme murmura quelque chose d'inaudible et disparut dans sa propre chambre.

Une fois dehors, Fidelma le gronda doucement :

— Vous avez été inutilement sévère avec elle.

Licinius prit un air renfrogné.

— C'est la seule façon de les traiter. Tout ce qu'ils veulent, ces gens, c'est récupérer le plus d'argent possible.

— C'est certainement la seule manière qu'ils ont d'échapper à leur pauvreté, fit remarquer Fidelma. Ceux qui les gouvernent leur montrent tous les jours que leur salut ne viendra que par l'acquisition de biens. Pourquoi leur reprocher de suivre cet exemple-là tant qu'on ne leur en montre pas un meilleur ?

Licinius n'était pas du tout d'accord.

— J'ai entendu dire que vous autres, Irlandais, vous professiez ce genre d'idées. C'est ça, l'enseignement de Pélage ?

— Je pense que nous professons les enseignements de Notre-Seigneur. « Surveillez-vous, dit-il, et gardez-vous de toute avarice ; car, quelle que soit la richesse d'un homme, la vie ne lui vient pas des choses qu'il possède. » Ce sont les paroles de Notre-Seigneur, selon saint Luc.

Licinius rougit et Eadulf, devinant son embarras, se remit en marche.

— Dépêchons-nous de porter ces livres dans l'*officium*, pour que nous puissions aller voir Cornelius.

— Oui. Nous devons les mettre dans un endroit sûr, dit Fidelma, car j'ai l'impression qu'ils jouent un rôle important dans ce mystère.

Tous les deux la dévisagèrent avec curiosité, mais elle n'ajouta pas un mot.

La demeure de Cornelius d'Alexandrie n'était pas très loin du

mont Caelius où l'empereur Néron était parti d'une simple ancienne arche dédiée à Dolabella et Silenus pour construire un aqueduc jusqu'à la colline voisine, le Palatin. Les pentes nord de la colline donnaient sur le spectaculaire Colisée, et la demeure de Cornelius avait vue sur le Palatin et ses bâtiments anciens, mais impressionnants. Eadulf avait dit à Fidelma que ce mont Palatin avec ses quatre sommets était l'endroit où était née la cité de Rome. C'était là qu'avaient vécu les plus éminents citoyens de la République et, plus tard, c'était là que les despotes comme César avaient bâti leurs palais ostentatoires. C'était là aussi que les rois ostrogoths avaient régné, et qu'aujourd'hui les églises chrétiennes remplaçaient les temples païens.

— Comment approcherons-nous Cornelius ? demanda Eadulf, tandis que Licinius, un peu maussade, leur désignait sa demeure.

Fidelma hésita. En vérité, elle n'en avait aucune idée. Secrètement, elle regrettait son impulsion de se précipiter chez Cornelius sans une décurie des gardes du palais comme l'avait suggéré Licinius. Le crépuscule montait de l'est de la ville. Elle aurait pu tout simplement envoyer des *custodes* pour ramener Cornelius jusqu'à leur *officium* afin qu'il soit interrogé. Mais il y avait encore beaucoup de choses qu'elle ne comprenait pas. Chacun de ses pas semblait soulever une demi-douzaine de nouvelles interrogations.

— Eh bien ? insista Eadulf.

Le problème se résolut de lui-même avant qu'elle ait eu le temps d'ouvrir la bouche pour répondre. Ils se tenaient à l'angle de la rue opposé aux murs de la demeure, à une trentaine de pas des portes en bois qui donnaient sur ses jardins. De toute évidence, Cornelius d'Alexandrie était à l'aise. Les portes s'ouvrirent soudain et une *lecticula* en sortit. Fidelma, Eadulf et Licinius reculèrent instinctivement dans l'ombre. Cornelius en personne était installé dans la chaise et, bien en évidence sur ses genoux, il y avait un sac.

Les porteurs se dirigèrent en trottant vers l'est, en direction de la colline au pied de laquelle se trouvait une splendide église.

— Il emporte le sac, fit remarquer inutilement Fidelma. Il faut le suivre.

Ils durent marcher vite pour suivre les porteurs de la *lecticula*. De temps en temps, ils devaient même se mettre à courir d'une manière qui manquait singulièrement de dignité. En dépit des manoeuvres acrobatiques d'un attelage, Fidelma aurait bien aimé en avoir un sous la main pour poursuivre leur proie. Ils traversèrent la petite place devant l'église et arrivèrent au pied du mont Palatin.

Les porteurs de Cornelius suivaient maintenant la rue qui descendait vers la vallée en longeant un bâtiment spectaculaire qui semblait interminable.

— Quel est cet endroit ? demanda Fidelma, tandis qu'ils

essayaient de ne pas les perdre.

— Le Circus Maximus, grogna Licinius. Beaucoup y furent martyrisés sous les Césars.

Ils réservaient maintenant leur souffle pour la course, trottant pour ne pas perdre la *lecticula*. Cette dernière suivit le mur interminable, puis contourna le cirque et se dirigea vers le nord en direction du Tibre. Brusquement, elle tourna autour du pied de l'Aventin et partit vers le sud-ouest. Fidelma n'aurait jamais cru que deux hommes, même forts, qui en transportaient un troisième dans une lourde chaise de bois, puissent se déplacer à une telle allure et avec une telle aisance. C'était épuisant d'essayer de les suivre. Elle remarqua que, pendant un moment, ils se contentèrent de marcher rapidement, mais que, sous les ordres de l'homme dans la chaise, ils se remirent à trotter. C'est ainsi qu'ils longèrent les berges du fleuve, avec ses maisons misérables, ses quais et entrepôts.

Furius Licinius trébucha dans l'obscurité et jura. Eadulf aida le jeune *tesserarius* à se remettre sur ses pieds.

— Vous pouvez cesser de courir, haleta Fidelma. Regardez, la *lecticula* s'est arrêtée.

Licinius se mordit les lèvres et scruta l'obscurité autour de lui. Il dégaina son glaive.

— Et au pire des endroits. Nous sommes à nouveau dans Marmorata.

Fidelma en avait vu assez pour réaliser que le voyage de Cornelius les ramenait dans la zone de la ville où ils avaient suivi Puttoc, quelques heures auparavant. Le crépuscule s'étendait rapidement sur le quartier misérable.

Fidelma essaya de reprendre sa respiration avec dégoût, les narines assaillies par les odeurs pestilentielles montant des égouts et des taudis. Ils se trouvaient dans une zone inquiétante et sombre d'édifices délabrés. Des chiens et des chats erraient dans les rues à la recherche de nourriture dans les ordures.

La *lecticula* de Cornelius s'était arrêtée devant ce qui ressemblait à un ancien entrepôt dont l'arrière donnait sur des quais en bois qui avançaient sur le fleuve. Les porteurs avaient déposé la chaise et s'étaient allongés à côté. Cependant Fidelma remarqua qu'ils étaient assez conscients de ce qui les entourait pour garder une main sur le couteau qu'ils portaient à la ceinture.

Fidelma, Eadulf et Licinius les regardèrent plusieurs minutes avant que Fidelma ne lâche une exclamation. Ils n'avaient pas réalisé que Cornelius était déjà descendu de la *lecticula* et avait disparu.

— Il doit être entré, suggéra Eadulf.

— De toute évidence, ses porteurs l'attendent pour le ramener, observa Licinius avec optimisme.

Fidelma découvrit qu'elle se mâchonnait de nouveau la lèvre.

— Je ne sais pas qui il est venu rencontrer, mais ça doit se passer à l'intérieur de cet entrepôt. Licinius, vous allez aller devant l'entrepôt et vous nous attendrez, décida-t-elle. Les porteurs vous poseront-ils un problème ?

Licinius secoua la tête.

— Ils respecteront mon uniforme.

— Très bien. Si vous m'entendez appeler à l'aide, venez tout de suite. S'ils essayent de vous en empêcher, vous pouvez utiliser votre arme. Eadulf, venez avec moi, maintenant.

Eadulf était stupéfait.

— Où ça ? demanda-t-il.

— L'entrepôt donne sur le fleuve. Il y a un quai en bois juste là. Vous pouvez le voir, sous la lune, il y a un passage qui longe le bâtiment. Nous allons descendre par là et entrer dans l'entrepôt par ce côté. J'ai bien l'intention de voir dans quoi est impliqué Cornelius.

Fidelma mit immédiatement ses instructions en action et avança rapidement le long de l'allée, suivie d'Eadulf. Licinius les regarda partir non sans éprouver un certain étonnement devant la docilité d'Eadulf à obéir aux ordres d'une femme. Il sortit son glaive et se dirigea d'un pas nonchalant vers la *lecticula*.

Les porteurs se redressèrent à son approche. L'un d'eux avait allumé une lanterne en prévision du trajet de retour. Mais quand ils reconnurent l'uniforme, ils semblèrent se détendre. De toute évidence, pensa Licinius, ils n'étaient pas conscients de faire quelque chose de mal pour le compte de leur maître.

Pendant ce temps, Fidelma et Eadulf longeaient l'entrepôt sans faire de bruit jusqu'au quai en bois. Ils pouvaient maintenant entendre des voix, nerveuses, qui se disputaient.

Fidelma traversa doucement le quai de bois. Le clapotement du fleuve contre les lattes était heureusement assez sonore pour amortir le son de leurs pas.

Elle s'arrêta derrière la porte, qui, à sa grande surprise, était entrouverte. De l'intérieur, des voix montaient et la discussion menaçait visiblement de tourner à l'altercation. La langue lui était tout à fait étrangère ; elle lança un regard à Eadulf dans l'obscurité et haussa les épaules de manière exagérée. Il lui fit comprendre d'un geste que lui non plus ne comprenait pas cette langue. Fidelma percevait une faible lumière à l'intérieur et elle se risqua à agrandir l'ouverture de la porte.

L'entrepôt était vaste et à peu près vide.

Trois hommes étaient assis autour d'une table sur laquelle une lampe crépitait en produisant une faible lueur inquiétante. Il y avait une amphore de vin sur la table avec des gobelets en céramique.

Cornelius sirotait nerveusement le gobelet qu'il tenait dans sa main ; les deux autres hommes ne buvaient pas. Sous la lueur vacillante, elle leur trouva quelque chose de vaguement familier. Il lui fallut quelques secondes pour reconnaître les Arabes à leurs costumes amples et à leurs traits bruns.

Il était clair qu'ils argumentaient dans leur propre langue et Cornelius semblait la comprendre et la parler couramment.

Soudain, l'un d'entre eux posa un objet enveloppé dans un tissu sur la table. Il le poussa vers Cornelius. Le médecin grec se pencha et le déballa. Il s'agissait d'un livre. Cornelius prit le sac posé à ses pieds et sortit un calice. Fidelma sourit d'un air résolu.

Il était évident qu'un échange allait avoir lieu et les éléments de l'énigme commençaient à se mettre en place dans son esprit. Tandis que Cornelius feuilletait le volume, un des Arabes examinait le calice.

Eadulf, accroupi derrière Fidelma, n'arrivait pas à voir précisément ce qui se passait. Il poussa une exclamation de protestation quand Fidelma se dressa soudain sur ses pieds et poussa la porte grande ouverte.

— Ne bougez plus ! cria-t-elle en s'avancant à grands pas à l'intérieur de l'entrepôt.

Eadulf trébucha dans la pièce derrière elle, clignant des yeux en cherchant malgré tout à saisir la scène. Cornelius était assis, cloué sur place, le visage devenant mortellement pâle quand il réalisa qu'il était découvert.

— *Tauba !* s'exclama l'un des Arabes, qui se leva en portant la main sur le grand couteau recourbé qu'il portait à la ceinture.

— Arrêtez ! cria de nouveau Fidelma. Vous êtes cernés. Licinius !

Licinius répondit de l'extérieur par un cri. Les deux Arabes échangèrent un regard et, comme répondant à un signal, l'un d'entre eux fit tomber d'un geste la lampe de la table tandis que l'autre saisissait le sac. Fidelma entendit la table heurter le sol dans l'obscurité. La porte s'ouvrit et une lumière blafarde tomba de l'extérieur. Licinius poussa un cri de douleur.

— Eadulf, de la lumière ! Vite !

Elle entendit le grattement de la pierre à silex et Eadulf émergea de l'obscurité en tenant haut une chandelle.

Les Arabes avaient disparu, mais Cornelius était toujours assis sur sa chaise, le dos voûté. Il tenait encore le livre entre ses mains, mais il n'y avait plus trace du sac. Fidelma s'avança et se pencha pour prendre le livre des mains tremblantes de Cornelius. Comme elle s'y attendait, il s'agissait d'un traité médical écrit en grec qui paraissait très ancien.

— Allez voir si Licinius est blessé, Eadulf, dit Fidelma en redressant la table.

Eadulf lança un regard inquiet à Cornelius.

— Je n'ai rien à craindre de la part de Cornelius, lui dit-elle. Mais j'ai bien peur que le jeune Licinius n'ait des problèmes.

Eadulf se précipita vers la porte.

Elle l'entendit échanger quelques mots avec, supposa-t-elle, les deux porteurs qui hésitaient, désorientés par ce qui se passait. Elle attendit en silence, les yeux pensifs posés sur un Cornelius anéanti. Eadulf ordonna aux porteurs d'attendre là où ils étaient.

— Il ne doit pas être gravement blessé, car il est parti à la poursuite des deux hommes qui sont sortis d'ici, expliqua Eadulf en revenant quelques secondes plus tard.

— Eh bien, Cornelius d'Alexandrie ? fit Fidelma d'une voix calme. Vous avez un certain nombre d'explications à nous donner, non ?

Les épaules du médecin s'abaissèrent encore et son menton s'enfonça dans sa poitrine dans un profond soupir. La seconde suivante, Licinius revenait en secouant la tête d'un air contrarié.

— Ils sont partis comme des lapins dans la garenne, dit-il, dégoûté.

— Êtes-vous blessé ?

— Non, répondit Licinius d'un air lugubre. Ils m'ont bousculé quand ils se sont précipités dehors. Ils m'ont presque renversé. Nous ne les attraperons plus, maintenant, à moins que celui-ci ne parle.

Il poussa le Grec avec la pointe de son glaive.

— Ceci est inutile, *tesserarius*, murmura Cornelius. En vérité, je ne sais pas où ils sont allés. Vous devez me croire !

— Et pourquoi est-ce qu'on vous croirait ? demanda Furius Licinius, en le poussant de nouveau.

— Par la sainte croix, je ne sais pas pourquoi, mais je vous dis la vérité. C'est eux qui m'ont contacté pour arranger ce rendez-vous. Je ne sais pas d'où ils viennent.

Fidelma vit que l'homme ne mentait pas. Il était trop choqué d'avoir été découvert. Toute son arrogance s'était évanouie. Eadulf ramassa la lampe et s'aperçut que toute l'huile ne s'était pas répandue sur le sol ; il la ralluma avec sa chandelle.

— Eadulf, donnez donc à notre bon médecin un peu de vin pour lui raviver l'esprit, ordonna Fidelma.

Sans dire un mot, Eadulf versa un peu du vin de l'amphore qui par chance ne s'était pas brisée pendant la chute de la table. Il tendit le gobelet au médecin ; ce dernier la leva en portant un toast sardonique.

— *Bene vobis !* dit-il, comme s'il retrouvait quelque chose de son esprit, avant de l'avaler d'un trait.

Fidelma se pencha soudain sur le sol et récupéra un calice qui, de toute évidence, était tombé du sac que l'un des Arabes avait saisi en

bondissant sur ses pieds. Ils avaient pris soin d'emporter leur butin avant de disparaître. Fidelma prit le siège en face de Cornelius tandis qu'Eadulf s'asseyait à ses côtés. Furius Licinius, le glaive toujours à la main, se plaça près de la porte. Fidelma resta un moment en silence, tournant le calice entre ses mains en l'examinant pensivement.

— Vous ne pouvez pas nier que ceci provient du trésor de Wighard. Je suis certaine qu'Eadulf peut facilement l'identifier.

Cornelius secoua nerveusement la tête.

— Pas la peine. C'est l'un des calices apportés par Wighard pour être bénits par Sa Sainteté.

Fidelma ne dit rien pendant quelques secondes, laissant la tension monter chez le médecin.

— Je vois. Vous utilisez un trésor volé afin d'acheter des livres que vous proposent ces Arabes.

— Ainsi vous saviez ? Oui, les livres de la bibliothèque d'Alexandrie. Des ouvrages médicaux rares, sans prix, et qui autrement seraient perdus, reconnut Cornelius, de la défiance dans la voix.

Fidelma s'avança et plaça le calice sur la table entre eux.

— Je sais une partie de l'histoire, dit-elle, provoquant la surprise de Licinius et Eadulf. Maintenant, vous feriez mieux de tout nous raconter depuis le début.

— Je suppose que cela n'a plus d'importance, maintenant, acquiesça Cornelius d'un air malheureux. Le jeune Osimo et son ami Ronan sont morts. Je suis pris, mais au moins j'ai sauvé plusieurs livres.

Il haussa les épaules.

— Ce qui restait du trésor se trouvait dans le sac que les Arabes ont emporté.

— Et tout ce que vous avez reçu en échange, ce sont ces vieilleries ? s'exclama Furius Licinius, incrédule.

Les yeux de Cornelius s'éclairèrent.

— Je ne m'attends pas à ce qu'un soldat le comprenne. Les livres ont bien plus de valeur que le vil métal. J'ai le travail d'Érasistrate de Céos sur l'origine des maladies, la *Physiologie* de Galien et plusieurs études d'Hippocrate comme son *Sur la maladie sacrée* ou *Des épidémies*, ses *Aphorismes* et les commentaires d'Hérophile sur Hippocrate. Ce sont de grands trésors de la littérature médicale. Comment vous faire comprendre ce qu'ils représentent ? Ils ont une bien plus grande valeur que tout l'or ou les bijoux que j'ai échangés contre eux !

On devinait une immense satisfaction dans sa voix. Fidelma sourit doucement.

— Sauf que l'or et les bijoux que vous avez échangés n'étaient pas les vôtres. Ils appartenaient à l'archevêque désigné Wighard de

Cantorbéry.

Cornelius tourna ses yeux vers elle, puis son regard passa lentement d'Eadulf à Licinius.

— Je n'ai pas tué Wighard, dit-il simplement.

CHAPITRE XV

— Comprenez-moi, je suis un Alexandrin. Un Alexandrin avant toute chose.

Le médecin s'enflait de fierté comme si cette affirmation expliquait tout.

— La ville a été fondée, il y a neuf cents ans, par le grand Alexandre de Macédoine. Ptolémée I^{er} a créé la fameuse bibliothèque qui, selon Callimaque, posséda jusqu'à sept cent mille volumes. Mais quand Jules César entra dans Alexandrie, la Grande Bibliothèque fut brûlée et beaucoup des livres furent détruits. Cela n'a jamais pu être prouvé, mais la rumeur veut que cette destruction ait été causée par les Romains eux-mêmes, par pure malveillance. Cependant, la bibliothèque a été reconstruite et restaurée au cours de ces six derniers siècles et est toujours considérée comme la plus grande du monde.

— Qu'est-ce que ceci a à voir avec la mort de Wighard ? l'interrompt Eadulf avec impatience, s'adressant plus à Fidelma qu'à Cornelius, car elle suivait son discours comme s'il était totalement justifié.

Fidelma leva la main pour le faire taire et fit signe à Cornelius de continuer.

— La bibliothèque d'Alexandrie était la plus grande du monde, répéta-t-il obstinément. Il y a bien des années, j'étais étudiant à Alexandrie dans la grande école de médecine qui a été fondée par Hérophile et Érasistrate presque en même temps que la bibliothèque. Dans celle-ci, il y avait des trésors littéraires sans nombre. J'ai fini mes études et j'ai pratiqué à Alexandrie, après avoir été nommé professeur à l'école de médecine, quand le terrible désastre s'est abattu sur tous et que le monde est devenu fou.

— De quel désastre parlez-vous, Cornelius ? demanda Fidelma.

— Les fanatiques arabes de la nouvelle religion de l'islam, fondée par le prophète Mahomet il y a à peine quelques décennies, ont commencé à se répandre vers l'ouest dans une guerre de conquête.

Leurs chefs ont lancé le cri de *jihad*, la guerre sainte, contre tous ceux qui n'adoptaient pas la nouvelle foi, ceux qu'ils ont appelés les *kafirs*. Il y a vingt ans, ils ont dévasté l'Égypte, sont descendus jusqu'à la ville d'Alexandrie et ils l'ont brûlée. Beaucoup d'entre nous se sont enfuis, cherchant refuge partout dans le monde. J'ai réussi à trouver une place sur un bateau à destination de Rome et la dernière chose que j'ai vue de ma terre natale fut les grands murs blancs de la bibliothèque d'Alexandrie dévorés par les flammes et la fumée produite par tous les trésors les plus vastes de l'intelligence humaine qu'elle avait réussi à sauvegarder jusqu'alors.

Cornelius s'arrêta et tendit son gobelet à Eadulf en silence. À contrecœur, le cénobite saxon lui versa un autre verre de l'amphore et Cornelius l'avalait à grandes gorgées. Ayant satisfait sa soif, il reprit.

— Il n'y a pas longtemps, j'ai été contacté par un marchand arabe, qui m'a dit qu'il avait appris que j'avais été autrefois médecin à Alexandrie et que je connaissais bien sa bibliothèque. Il avait quelque chose à me montrer. C'était un livre d'Érasistrate, écrit de sa propre main. Je n'arrivais pas à y croire ! Le marchand était prêt à me vendre cet ouvrage, plus douze autres qu'il possédait. La somme qu'il en demandait était faramineuse, une somme bien au-delà de mes moyens, et je suis considéré comme riche selon les critères romains. Il m'a dit qu'il attendrait un peu et que quand je pourrais payer ce prix, nous ferions l'échange. Que pouvais-je faire ? J'ai passé des nuits sans sommeil. Finalement, je me suis confié à frère Osimo Lando, qui était d'Alexandrie, comme moi. Il n'a pas hésité. Si nous ne pouvions pas trouver l'argent de manière honnête, alors nous allions utiliser des moyens douteux. Nous nous sommes juré tous les deux que ces grands trésors de l'intelligence grecque devaient être sauvés pour la postérité.

— Pour la postérité... ou pour vous-même ? demanda Fidelma froidement.

Cornelius n'avait pas honte. Sa voix était fière.

— Qui mieux que moi, un médecin d'Alexandrie, pouvait apprécier la valeur de ces livres ? Même Osimo Lando... Il comprenait leur importance intellectuelle, mais c'est tout, tandis que moi.... moi je peux communier à travers les âges avec les grands esprits qui ont écrit ces lignes.

— Vous avez donc tué Wighard pour son trésor afin de vous procurer de l'argent ? ricana Eadulf.

Cornelius secoua la tête avec véhémence.

— Ce n'est pas ça.

Sa voix descendit soudain jusqu'à devenir un murmure.

— Alors c'était quoi, hein ? demanda Furius Licinius.

— C'est vrai que nous avons volé les objets précieux de Wighard, mais nous ne l'avons pas tué, protesta Cornelius, la sueur naissant sur

son front tandis que son regard passait de l'un à l'autre.

Il paraissait anxieux d'être cru.

— Prenez votre temps, dit Fidelma calmement. Comment est-ce arrivé ?

— Osimo était un grand ami de Ronan Ragallach...

Cornelius leur lança un regard dur.

— Vous voyez ce que je veux dire, un ami très proche, répéta-t-il en insistant.

Fidelma comprenait, la nature de ces relations ne lui avait pas échappé.

— Bon. Osimo décida qu'il fallait mettre Ronan au courant. Nous avons entendu dire que Wighard venait d'arriver pour être intronisé archevêque de Cantorbéry par Sa Sainteté. Plus important, nous savions que Wighard avait apporté avec lui des biens d'une valeur considérable en provenance des royaumes saxons. C'était exactement ce dont nous avons besoin. En fait, Ronan Ragallach avait déjà rencontré Wighard et n'aimait pas cet homme. Cela lui paraissait même plutôt cocasse que ce soit lui que nous privions de ses biens.

Fidelma ouvrit la bouche pour poser une question, mais elle se ravisa.

— Continuez, dit-elle seulement.

— C'était tout simple. Ronan fit une première reconnaissance des lieux. Ce fut la nuit où il a presque été arrêté par un *tesserarius*. Ronan a dit à cet homme qu'il s'appelait « Personne », mais dans sa propre langue. Ce que le garde a cru.

Licinius eut une expression dépitée.

— Le *tesserarius*, c'était moi, dit-il avec brusquerie. Et je n'ai pas apprécié le sens de l'humour de votre ami.

Le regard de Cornelius était impassible.

— Le pauvre frère Ronan était un bien mauvais conspirateur, il n'aurait pas dû se faire prendre du tout.

— Aucun crime n'avait encore été commis, dit Licinius. Wighard a été tué la nuit suivante.

— Tout à fait, acquiesça Cornelius. Osimo et Ronan décidèrent qu'ils voleraient le trésor eux-mêmes, parce que je suis trop connu dans le palais. Ils devaient entrer par la chambre contiguë à celle occupée par l'abbé Puttoc...

— La chambre où dormait frère Eanred ? demanda Fidelma.

— C'était la seule chambre par laquelle on pouvait entrer facilement dans le bâtiment. Vous voyez, il y a une large corniche qui court autour de la cour en partant du bâtiment du *Munera peregrinitatis* jusqu'au *domus hospitale*.

— J'ai remarqué cette saillie. Elle s'arrête à la chambre d'Eanred.

Cornelius regarda Fidelma pensivement avant de confirmer.

— Vous êtes observatrice, ma soeur. La corniche est un moyen d'entrer dans le *domus hospitale* qui était passé totalement inaperçu. Le problème était de s'assurer que le serviteur saxon était hors du chemin pendant qu'Osimo et Ronan commettraient le vol.

— C'est là que vous intervenez, sourit Fidelma avec assurance. Et c'est pourquoi vous avez invité ce garçon un peu simple d'esprit dans votre demeure. Vous lui avez versé à boire jusqu'au moment où vous avez pensé que vos complices avaient commis leur larcin.

Cornelius inclina la tête lentement, les yeux agrandis de surprise en découvrant ce que savait Fidelma.

— Pendant que je retenais Eanred – et, croyez-moi, ce ne fut pas une chose facile que de distraire ce nigaud

— Osimo et Ronan sont parvenus à entrer dans le *domus hospitale* en passant par la corniche. Osimo est resté faire le guet tandis que Ronan est entré dans la chambre de Wighard pour voir s'il était endormi.

— Et Wighard fut réveillé par Ronan qui l'a tué, conclut Eadulf brusquement.

— Non ! aboya Cornelius. Je vous l'ai déjà dit. Ni Osimo ni Ronan n'ont tué Wighard !

Fidelma fronça les sourcils en direction d'Eadulf.

— Laissons Cornelius raconter son histoire à sa manière, dit-elle un peu abruptement.

Cornelius fit une pause pour reprendre ses esprits, avant de poursuivre.

— Il n'y avait aucun bruit dans les appartements, aussi Ronan est-il entré. Il est allé doucement jusqu'à la chambre, et là, il a vu Wighard, déjà mort sur le lit. Dérouté, il était sur le point de s'enfuir, quand il lui est venu à l'esprit que si Wighard était mort, alors les objets de valeur étaient plus que jamais à sa portée. Il a réuni son courage et il est retourné sur ses pas pour remplir le sac qu'il avait apporté. Mais les objets étaient lourds et encombrants, alors il a dû porter un premier sac dans la chambre d'Eanred où l'attendait Osimo et repartir en remplir un second. Osimo a emprunté la corniche pour emporter le sac dans leur *officium* du *Munera peregrinitatis* tandis que Ronan partait remplir le second...

— En accrochant le sac sur le montant de la porte, dit pensivement Fidelma, presque pour elle-même.

Cornelius se tut quelques secondes sans comprendre. Puis comme elle n'ajoutait rien, il poursuivit.

— Il était sur le point de suivre Osimo le long de la corniche, quand il réalisa qu'il n'avait pas bien fermé la porte de la chambre de Wighard. De peur que le corps ne soit découvert et que l'alarme ne soit donnée trop tôt, il a posé le sac à côté de la fenêtre et il est revenu

sur ses pas. C'était une folie, car c'est comme ça qu'il s'est fait prendre. D'après ce qu'il nous a raconté, plus tard, il venait juste de sortir de la chambre d'Eanred et de faire demi-tour dans le couloir en direction des appartements de Wighard quand un décurion des *custodes* a surgi en lui ordonnant de s'arrêter. Ronan a eu la présence d'esprit de tourner le dos à la chambre d'Eanred, pour éviter de conduire les *custodes* jusqu'à son compagnon, et il a tenté de s'enfuir par l'escalier de l'autre côté du bâtiment. Mais en bas, dans le jardin, il est tombé directement sur deux gardes armés.

— Il aurait eu plus de chance en tentant de s'échapper par la chambre d'Eanred et en revenant par la corniche, remarqua Eadulf.

Cornelius le regarda avec aigreur.

— Comme je vous l'ai dit, s'il avait fait cela, il aurait conduit le décurion tout droit sur le second sac et l'aurait mis sur la piste de son ami Osimo. Il a donc préféré essayer de s'enfuir par les jardins.

— Et qu'est-il advenu du second sac, celui qu'il avait laissé dans la chambre d'Eanred ? demanda Fidelma. Je suppose qu'Osimo est revenu le prendre ?

— Une supposition exacte, acquiesça Cornelius en appréciant sa vivacité d'esprit. Après avoir amené le premier sac dans son *officium*, Osimo a attendu Ronan et s'est inquiété de ne pas le voir revenir. Après quelques instants, il est revenu à la chambre d'Eanred. Il a trouvé le second sac et a entendu le brouhaha. Réalisant que Ronan avait été pris, il a attrapé le sac et est retourné dans son *officium*. À ce moment-là, il a décidé de dissimuler les sacs dans son propre logement. Nous ne savions pas quoi faire, et puis Ronan a réussi à s'échapper de sa cellule, le matin suivant, grâce à l'inattention d'un garde...

— Qui a maintenant été sanctionné, murmura Furius Licinius sombrement.

— Et Ronan est venu directement chez vous ?

Cornelius eut un geste affirmatif.

— Et vous l'avez caché ?

— Notre plan était de le faire sortir clandestinement de la ville. Nous l'aurions caché dans un bateau. Mais Ronan était une personne qui avait certains principes.

Oui, s'agissant d'un meurtre, il avait des principes, répéta Cornelius devançant une éventuelle objection. Il a appris que c'était vous, Fidelma de Kildare, qui enquêtiez sur le meurtre de Wighard pour lequel il était toujours accusé. Pour Ronan, le vol était une chose, mais le meurtre en était une autre, et il nous a dit que vous aviez une grande réputation dans votre pays. Il vous a vue autrefois à la cour de votre haut roi à Tara. Et il vous a reconnue Via Merulana le jour même du vol. Il vous a suivie un moment pour s'assurer qu'il ne se

trompait pas.

Eadulf hocha la tête en se souvenant de l'incident.

— Ainsi Ronan Ragallach était bien le cénobite irlandais que j'avais remarqué ?

Personne ne répondit à cette question toute théorique.

— Il a dit que vous, Fidelma de Kildare, vous étiez avocate devant les cours de justice de votre pays et connue pour résoudre des énigmes. Une personne qui cherchait la vérité, répéta Cornelius. Osimo et moi-même le lui avons déconseillé, mais il a décidé qu'il voulait se disculper devant vous, vous convaincre qu'il n'était pas responsable de la mort de Wighard.

Furius Licinius eut un rire bruyant.

— Vous pensez vraiment que nous allons croire ça ? Vous avez déjà admis votre culpabilité dans le vol de Wighard. Celui qui l'a volé l'a aussi tué.

Cornelius tourna un regard suppliant vers Fidelma.

— Ce n'est pas vrai, nous ne sommes pas responsables de la mort du Saxon. Oui, nous l'avons volé. Et dans un but dont je ne rougis pas. Si vous êtes bien une avocate équitable, comme le pensait Ronan, vous devez le savoir.

Il y avait, sur le visage de Cornelius, une telle expression de sincérité que Fidelma elle-même était encline à le croire.

— Donc Ronan m'a contactée, me demandant de le rencontrer dans les catacombes pour pouvoir me raconter son histoire ?

— C'était son intention. Bien entendu, il n'allait pas vous révéler qu'Osimo ou moi-même étions impliqués dans l'histoire. Mais il voulait se disculper.

— Et il a été tué pour la peine.

Cornelius acquiesça.

— Je lui avais déconseillé ce rendez-vous. En fait, je n'en ai rien su avant qu'Osimo ne me l'apprenne. Je me suis précipité au cimetière pour intercepter Ronan.

— Voilà pourquoi vous étiez si opportunément présent !

— Oui. J'étais affolé à l'idée que Ronan puisse révéler quoi que ce soit qui nous incrimine, aussi bien Osimo que moi-même. Je voulais avant tout acheter les livres. Imaginez mon effarement quand j'ai atteint le cimetière et que j'ai croisé le marchand arabe et son compagnon qui quittaient à la hâte les catacombes. Ils m'ont dit avoir trouvé Ronan, mort, à l'intérieur.

— Que faisaient-ils là, à suivre Ronan, si c'est vous qui traitiez avec eux ? demanda Fidelma.

— La veille de sa mort, Ronan m'avait proposé de rencontrer les marchands arabes à ma place et il avait fait un premier échange de livres, à Marmorata. Le marchand avait fait passer un message avec

des instructions que j'ai donné à Ronan. Mais après cette rencontre, Ronan a dit à Osimo qu'il avait l'impression que les Arabes le suivaient. Il pensait qu'ils ne lui faisaient pas confiance.

« Quand je les ai rencontrés au cimetière, j'ai naturellement pensé que c'était eux qui avaient assassiné Ronan. Avant que je puisse les interroger, on m'a appelé pour aider, m'a-t-on dit, quelqu'un qui avait été blessé dans les catacombes. J'ai pensé que c'était Ronan. Je me suis précipité à la porte principale et je suis descendu. Vous imaginez ma surprise quand je vous ai vue marcher dans ma direction ! Et en plus, j'ai vu que vous teniez à la main l'un des calices que nous avions dérobés. Je ne sais pas ce qui m'a pris. J'ai reculé et, pardonnez-moi, ma soeur, mais je vous ai frappée à la tête et j'ai repris le calice. J'ai fouillé votre *marsupium* et, par chance, j'ai trouvé la lettre que le marchand arabe m'avait envoyée et qui donnait à Ronan les instructions sur l'endroit où l'échange devait avoir lieu. Je l'ai prise aussi, mais j'ai entendu quelqu'un descendre dans les catacombes derrière moi. J'ai prétendu que je venais juste de vous trouver évanouie. Personne ne s'est posé la question de savoir si vous étiez bien la personne trouvée blessée.

Fidelma le regardait avec des yeux brillants.

— Ainsi c'est donc vous qui m'avez attaquée ?

— Pardonnez-moi, répéta Cornelius sans avoir du tout l'air contrit.

— Il me semblait bien que la silhouette que j'avais vue m'était familière, murmura Fidelma d'un ton pensif.

— Vous n'aviez pas l'air de soupçonner quoi que ce soit quand vous avez repris conscience.

— Une chose me tracasse, alors. Les Arabes étaient derrière moi dans les catacombes. Comment ont-ils pu sortir avant moi et vous apprendre la mort de Ronan ?

Cornelius haussa les épaules.

— Vous ne savez pas combien il y a de sorties et d'entrées. Quelques pièces après celle où Ronan a été tué, il y a une sortie qui donne plus haut, à côté des portes du cimetière. Si vous utilisez cette sortie-là, vous pouvez être hors des catacombes en quelques minutes. C'est de là que le pèlerin inconnu a donné l'alarme.

Licinius acquiesça de la tête.

— C'est vrai, ma soeur. Il y a plusieurs passages. Comme l'a dit Cornelius, le pèlerin qui a donné l'alarme pour Ronan a sans doute utilisé un autre passage et il est sorti sans vous rencontrer.

— Pourquoi ne pas être allé directement vers Ronan ? insista Fidelma.

— Si j'y étais allé par l'entrée latérale en empruntant le chemin le plus court, cela aurait immédiatement semblé suspect. Ensuite, j'aurais

bien voulu aller auprès du corps de Ronan, mais il y avait trop de gens autour de nous et je ne pouvais pas vous laisser sans vous ramener au palais. Après, il était trop tard. Vous aviez envoyé Licinius aux catacombes à la recherche du corps de Ronan.

— Qu'avez-vous fait du calice et de ma lettre ? demanda Fidelma.

— Je les ai mis dans mon sac. J'ai couru apprendre les nouvelles à Osimo. De toute évidence, les Arabes étaient responsables de la mort de Ronan. Mais pourquoi l'avaient-ils tué ? Ont-ils pensé qu'il allait les trahir ?

— Ce ne sont pas les Arabes, dit Fidelma fermement.

Les yeux de Cornelius s'élargirent de surprise.

— C'est exactement ce qu'ils ont prétendu. Mais si ce n'est pas eux, alors qui est-ce ?.

— C'est ce que nous devons découvrir.

— Eh bien, ce n'est pas moi et ce n'est pas Osimo. Ça, je peux le jurer sur le Dieu vivant, déclara Cornélius.

Fidelma se recula sur son siège et considéra fixement les traits nerveux du médecin.

— Il y a quelque chose qui me tracasse... commença-t-elle.

Eadulf éclata doucement de rire avec un air mécontent.

— Rien qu'une seule ? plaisanta-t-il. Le mystère est toujours aussi obscur pour moi.

Furius Licinius acquiesça de la tête. Fidelma les ignora.

— Vous dites que frère Ronan avait déjà rencontré Wighard et ne l'aimait pas. Pouvez-vous nous en dire plus ?

— Je ne peux que vous répéter ce que j'ai entendu dire, c'est-à-dire l'histoire que Ronan a racontée à Osimo et que ce dernier m'a répétée.

Il s'arrêta un moment et rassembla ses pensées avant de reprendre.

— Ronan Ragallach a quitté son pays natal, il y a des années, et il est parti pour prêcher la bonne parole chez les Saxons, d'abord dans le royaume des Saxons de l'Ouest puis dans le royaume du Kent. À une certaine époque, il a prêché dans une église consacrée à saint Martin de Tours, dans les murs de la ville de Cantorbéry. C'est une petite église, à ce qu'on m'a dit.

Eadulf inclina la tête.

— Je connais cet endroit.

— Une nuit, il y a sept ans, un homme mourant est venu dans cette petite église. L'homme était brisé, autant physiquement que moralement. Et il était atteint d'une maladie qui lui ôtait le souffle. Il savait qu'il était en train de mourir et il voulait confesser ses péchés. Par hasard, il n'y avait cette nuit-là qu'une seule personne dans l'église pour le confesser, un moine irlandais de passage.

— Ronan Ragallach ! lâcha le jeune *tesserarius*, qui suivait l'histoire avec impatience.

— Exactement. Frère Ronan. Il a écouté la confession de l'homme et ses péchés étaient très grands. Le pire était que cet homme était payé pour tuer. Et il avait commis un grand crime qui le troublait particulièrement, un crime plus grave que tous les autres, qui concernait un membre éminent de l'Église. Il a donné tous les détails de l'histoire à Ronan : il avait été payé par un diacre de l'Église pour tuer sa famille parce qu'elle le gênait. Le tueur a confessé avoir pris l'argent du diacre ; il a assassiné la femme, mais voyant un moyen d'augmenter son bénéfice, il a emporté les enfants dans un royaume voisin et il les a vendus à un fermier comme esclaves. L'homme était à l'agonie. Et au moment de mourir, il a donné le nom du diacre qui l'avait engagé pour tuer sa famille. À cette époque, l'homme était secrétaire de Deusdedit, l'archevêque...

— Wighard ? s'exclama Eadulf avec révolulsion. Vous voulez dire que Ronan Ragallach a prétendu que Wighard avait engagé un tueur pour assassiner sa femme et ses enfants ?

Cornelius ignora la question et continua.

— Lié par le secret de la confession, frère Ronan a béni le mourant, mais il n'était pas en son pouvoir d'absoudre un crime aussi odieux et plus tard, dans la soirée, il l'a enseveli religieusement. Cette confession l'a troublé, mais il s'est senti incapable d'affronter Wighard ou de raconter l'histoire à qui que ce soit. Après plusieurs semaines, Ronan décida de quitter Cantorbéry et de voyager jusqu'ici, à Rome, pour commencer une nouvelle vie. Quand il a vu Wighard à Rome, et qu'il a découvert qu'il était sur le point d'être intronisé par Sa Sainteté en tant qu'archevêque de Cantorbéry, Ronan a été tellement scandalisé qu'il s'en est ouvert à Osimo qui me l'a dit plus tard.

— Ronan a-t-il été scandalisé au point de tuer Wighard ? demanda Licinius.

— Et de se tuer ensuite avec la même méthode, répondit Fidelma avec un froncement de sourcils. Difficilement crédible. Quand Osimo vous a-t-il rapporté cette histoire, Cornelius ?

— Le jour où nous avons discuté des moyens de réunir des fonds pour les marchands arabes. Le jour où Ronan a suggéré que cela ne serait sûrement pas un péché de s'emparer des biens de Wighard. J'étais stupéfié par cette remarque et plus tard, en privé, Osimo m'a raconté cette histoire qui expliquait pourquoi Ronan pensait que Wighard méritait d'être soulagé de ses trésors.

Il y eut un silence pendant lequel Fidelma réfléchit sur ce qu'elle venait d'apprendre.

— Je vous crois, Cornelius d'Alexandrie. L'histoire que vous nous avez racontée est trop extraordinaire pour ne pas être vraie, d'autant

que vous admettez votre part de culpabilité.

Elle le regarda pensivement et elle eut envie de lui poser une question qui n'avait rien à voir avec ce dont ils avaient discuté.

— Vous êtes un homme bien informé, Cornelius. Que savez-vous au sujet des saturnales ?

— Les fêtes des saturnales ? demanda le médecin avec surprise.

On retrouvait la même surprise sur les visages d'Eadulf et de Licinius. Fidelma hochait calmement la tête.

— Par le passé, c'était un festival religieux célébré fin décembre, expliqua Cornelius. C'était une période de joie, de bienveillance, où l'on s'échangeait des cadeaux. Toutes les affaires s'arrêtaient et chacun s'habillait et s'amusait.

— Y avait-il quelque chose de particulier au cours de cette fête ? insista Fidelma.

Les coins de la bouche de Cornelius se baissèrent pour suggérer qu'il n'en savait rien.

— La fête commençait avec un sacrifice au temple et un banquet public ouvert à tous. Les gens étaient même autorisés à jouer à des jeux d'argent en public. Oh, et les esclaves étaient libérés de leurs tâches et revêtaient les habits de leurs maîtres, tandis que les maîtres devenaient les esclaves.

Les yeux verts de Fidelma étincelèrent et un sourire apparut sur son visage.

— Merci, Cornelius, dit-elle, avec pourtant une certaine solennité. Elle se leva brusquement.

— Que va-t-il m'arriver ? demanda Cornelius avec lassitude, se levant à son tour.

— Je ne sais pas, admit Fidelma. Je ferai un rapport au *superista* et lui, sans doute, portera l'affaire devant les magistrats de la cité. Je ne connais pas bien le système juridique romain.

— En attendant, grommela Furius Licinius, non sans satisfaction, vous serez placé en détention dans l'une des cellules des *custodes* et vous ne vous en échapperez pas aussi facilement que Ronan Ragallach. Ça, je vous le promets !

Cornelius haussa les épaules. C'était un geste de défi.

— Au moins, j'aurai sauvé pour la postérité plusieurs grands ouvrages qui autrement auraient été perdus. C'est ma consolation.

Licinius le poussa vers la porte. À cet instant-là, une nouvelle pensée traversa l'esprit de Fidelma.

— Un moment !

Cornelius se retourna.

— Ronan et Osimo ont-ils parlé à quelqu'un d'autre de cette histoire du meurtre de la femme de Wighard et de la vente de ses enfants, de la responsabilité de Wighard dans ce terrible marché ?

Cornelius réfléchit, puis secoua la tête lentement.

— Non. D'après Osimo, Ronan n'a raconté cette histoire qu'à lui seul, et sous le sceau du secret. Et Osimo me l'a dit pour les raisons que je vous ai exposées.

Son expression changea brusquement quand un souvenir lui revint. Fidelma le remarqua tout de suite.

— Mais vous, vous en avez parlé à quelqu'un ?

Cornelius était troublé.

— Je pensais que c'était un acte si impie, si atroce, si c'était vrai, que cela m'a préoccupé pendant plusieurs jours. Voilà un prêtre qui est sur le point de devenir archevêque, sur le point d'être intronisé par Sa Sainteté et un homme, mourant, avoue en confession qu'il a été payé pour assassiner sa femme et ses enfants. Je n'arrivais pas à rester là, sans rien faire... Même si je trahissais la confiance de mon ami Osimo. Mais je ne l'ai dit qu'à un homme d'Église honorable.

Fidelma sentit un frisson traverser sa nuque.

— Vous ne pouviez pas rester indifférent. Je peux comprendre, dit-elle avec impatience. À qui en avez-vous parlé ?

— C'est-à-dire, je me suis dit que je pourrais essayer de voir si quelqu'un, dans l'entourage de Wighard, savait quoi que ce soit à ce sujet, quelqu'un qui pourrait décider si la chose devait être creusée... Qui aurait l'autorité pour porter l'affaire aux oreilles de Sa Sainteté avant la cérémonie d'intronisation. En fait, c'est juste la veille de la mort de Wighard que j'en ai parlé à un des prélats saxons.

Fidelma ferma les yeux et chercha à contrôler son impatience. Eadulf avait réalisé l'importance de ce que Cornelius disait, et son visage était livide.

— À qui en avez-vous parlé ? répéta Fidelma sèchement.

— Mais à l'abbé saxon, bien sûr ! L'abbé Puttoc.

CHAPITRE XVI

— Puttoc ! murmura frère Eadulf, tandis qu'ils traversaient à la hâte le palais du Latran en direction des appartements de l'abbé. C'était donc lui, ce fils de pute lubrique, depuis le début !

Fidelma lança un regard critique sur son compagnon, surprise par sa virulence.

— Voilà un langage qui ne vous convient pas, Eadulf, réprouva-t-elle doucement.

— Je suis désolé. Je suis furieux quand je pense à ce prêtre lascif qui est censé enseigner la moralité aux autres. Et c'était lui, le meurtrier... Ah, mais maintenant que j'y repense, je vois comme ça se tient.

— Vous croyez vraiment ?

— Rétrospectivement, bien sûr, affirma Eadulf, gêné par le ton amusé de sa voix.

Se moquait-elle de lui maintenant qu'ils avaient la réponse ? Il avait été tellement aveugle. Depuis le tout début de l'enquête, il aurait condamné Ronan Ragallach sans se fatiguer à chercher plus loin.

— Oui, c'était Puttoc, depuis le début, évidemment. Quand il a appris le secret de Wighard, avec son ambition dévorante de monter sur le trône d'Augustin de Cantorbéry, Puttoc a décidé de tuer Wighard et de réclamer la charge à sa place. De l'ambition, l'ambition pure, voilà la clef de tout le mystère !

Fidelma poussa un soupir dans son for intérieur. Eadulf était perspicace, mais il ne suivait qu'une seule piste à la fois, en oubliant des sentiers secondaires qui méritaient pourtant d'être explorés.

Elle se surprit à penser à Eadulf. Depuis qu'elle l'avait rencontré à Witebia, elle avait souvent senti une entente spontanée entre eux deux. Elle aimait être en sa compagnie, appréciait ses plaisanteries et leurs disputes à demi sérieuses. De plus, elle n'était pas indifférente à sa virilité. À vingt-huit ans, Fidelma considérait qu'elle avait dépassé depuis longtemps l'âge du mariage, dans une société où la plupart des mariages se faisaient entre seize et vingt ans pour les filles. Elle n'avait

jamais délibérément rejeté l'idée de se marier, ni renoncé au monde temporel pour se consacrer à une vie spirituelle. Cela s'était passé comme ça. Et elle n'était pas sans expérience. Au cours de sa seconde année d'étude du droit à l'école de Morann, le chef brehon, à Tara, elle avait rencontré un jeune homme, un jeune chef de la Fianna, la garde du haut roi. L'attraction, quand elle y repensait, était surtout physique et l'histoire avait été passionnée et intense. Elle s'était terminée sans drame quand le jeune homme, Cian, avait quitté Tara avec une autre jeune fille qui voulait simplement un foyer et ne risquait pas de faire peser sur lui la moindre menace intellectuelle. Car Fidelma était profondément absorbée dans ses études, toujours plongée dans les textes anciens, et Cian était un individu essentiellement physique dont la vie se mesurait en actions et non en pensées.

Le Livre d'Amos dit : « Deux hommes vont-ils ensemble sans s'être concertés ? » Cependant, même si Fidelma s'était fait une raison, cette histoire avait laissé des traces. Quand Fidelma avait rencontré Cian, elle était jeune et insouciante. Son rejet l'avait échaudée et, bien qu'elle ait fait de son mieux pour le cacher, même à elle-même, elle en avait conçu beaucoup d'amertume. Elle ne s'était jamais vraiment remise de l'expérience.

Elle avait mis toute son énergie dans ses études et l'acquisition assidue du savoir. Elle ne s'était plus autorisée à être vraiment intime avec un homme. Ce qui ne voulait pas dire qu'elle refusait des aventures éphémères. Fidelma partageait les valeurs de ses compatriotes et la négation de son corps lui semblait anormale. Elle n'enviait pas les ascètes de la foi qui reniaient des plaisirs aussi naturels, et ne croyait pas que le célibat devait être une règle ; c'était un choix personnel et non un dogme religieux. Cependant ses amours n'étaient jamais profondes ni durables. Chaque fois qu'elle avait espéré plus, qu'elle s'était presque convaincue de la sincérité du sentiment qui l'unissait à son partenaire, l'histoire s'était terminée dans la déception.

Elle se posait beaucoup de questions en ce qui concernait le cénobite saxon, essayant de déchiffrer cette douceur, ce plaisir et ce bien-être qu'elle sentait toujours en sa présence, et qui étrangement ne correspondaient pas du tout aux conflits qui naissaient de la différence entre leurs valeurs et entre leurs personnalités. Elle se souvenait que son amie, l'abbesse Étain de Kildare, avait essayé de lui expliquer, un jour, pourquoi elle avait autrefois renoncé à son office pour se marier : « Parfois, vous savez que c'est bien, instinctivement. Cela arrive quand un homme et une femme se rencontrent et savent qu'ils comprennent et sont compris. La rencontre conduit immédiatement à une intimité parfaite, et une longue amitié et la découverte graduelle de l'autre ne

sont pas nécessaires. C'est comme si deux parties ne faisaient soudain plus qu'une. » Fidelma fronça les sourcils. Elle aurait aimé en être aussi certaine que l'abbesse Étain l'avait été.

Elle réalisa soudain qu'Eadulf avait fini de parler et qu'il semblait attendre une réponse. Elle revint à ce qu'ils étaient en train de faire.

— L'ambition de Puttoc ? Vous pensez ? Pourquoi Puttoc n'a-t-il pas directement porté son accusation devant le Saint-Père ? Wighard n'aurait jamais pu devenir archevêque une fois son terrible secret connu de tous.

Eadulf sourit avec indulgence.

— Mais où étaient les preuves de Puttoc ? Il n'avait que la parole d'Osimo qui le tenait de Ronan, déjà condamné comme voleur. Sans témoin crédible, il était incapable de prouver une telle accusation.

Fidelma admit l'argument.

— Et puis, continua Eadulf, Puttoc dissimule lui aussi un secret assez noir, qui est certainement connu de frère Sebbi. Son tempérament lascif. S'il avait porté des accusations contre Wighard, une contre-accusation aurait facilement pu être portée contre lui.

— C'est vrai, reconnu Fidelma, mais l'ambition de Puttoc est-elle puissante au point de le pousser à étrangler l'archevêque désigné ? Et pourquoi tuer Ronan Ragallach, la source même de cette histoire ?

Eadulf haussa les épaules.

— Frère Sebbi a bien dit que Puttoc était un homme impitoyable, dit-il de façon peu convaincue.

Ils atteignirent le *domus hospitale* et gravirent les escaliers à la hâte. Eadulf s'arrêta soudain en haut des marches et posa la main sur le bras de Fidelma.

— Ne pensez-vous pas que nous devrions attendre que Licinius et ses *custodes* nous rejoignent avant d'affronter Puttoc ?

Licinius était allé enfermer Cornelius dans une geôle des *custodes* avant de les rejoindre.

Fidelma secoua la tête avec impatience.

— Même si Puttoc est coupable, je doute qu'il nous fasse quoi que ce soit.

L'expression d'Eadulf était la perplexité même.

— Vous doutez toujours de l'implication de Puttoc, en dépit de ce que Cornelius nous a dit ?

— Je n'ai pas de doute sur l'implication de Puttoc, dit Fidelma, mais il nous reste à déterminer dans quelle mesure il est compromis.

Ils traversèrent le couloir et s'arrêtèrent devant la porte de l'abbé de Stanggrund. Fidelma se pencha en avant et frappa doucement à la porte.

Un bruit insaisissable leur parvint, de l'autre côté de la porte. Puis plus rien.

— Abbé Puttoc ! C'est Fidelma de Kildare.

Pas de réponse. Fidelma lança un regard interrogateur à Eadulf et lui fit un signe de tête qu'il comprit immédiatement. Il s'avança, tourna doucement la poignée, puis poussa brusquement la porte.

Fidelma et Eadulf s'arrêtèrent sur le pas de la porte, stupéfiés par la scène qu'ils découvraient.

L'abbé Puttoc gisait en travers du lit, étendu sur le dos, ses yeux bleu de glace fixant le plafond avec un regard vitreux. Il n'y avait aucun doute sur la cause de sa mort. La corde de prière était toujours enroulée autour de son cou musclé, le noeud serré sectionnant presque la chair. Une langue noircie sortait entre ses lèvres, ajoutant quelque chose de grotesque à l'expression de surprise qui se peignait sur ses traits. Les mains s'étaient vainement refermées sur l'air et étaient retombées à côté de lui, comme des serres. L'abbé Puttoc de Stanggrund avait été étranglé de la même manière que Wighard et frère Ronan Ragallach.

La scène s'imprima en quelques secondes dans les yeux de Fidelma et d'Eadulf. Il y avait une silhouette penchée sur le corps qui les fit crier presque à l'unisson.

Frère Eanred s'était retourné, à leur entrée, et les regardait, avec sur son visage une expression monstrueuse. Fidelma eut l'impression de faire face à un animal acculé.

Le tableau sembla figé pendant une éternité. Mais il ne dura qu'un dixième de seconde. Avec un cri inarticulé, Eanred bondit à travers la pièce en direction de la seule issue possible, la fenêtre qui donnait sur la petite cour, trois étages plus bas. Fidelma pensa immédiatement à la corniche qui courait sur la façade le long du bâtiment, et Eanred avait visiblement pensé à la même chose.

Eadulf bondit dans la pièce, mais l'ex-esclave pivota et l'assomma d'un coup de poing. Eadulf tituba, heurta le mur et s'écroula avec un grognement de douleur. Fidelma s'avança impulsivement. Eanred enjambait la fenêtre. À cheval sur le rebord, il s'arrêta, sa main plongea dans les plis de son habit et sortit un couteau. Fidelma vit la lame étinceler et n'eut qu'une seconde pour se jeter sur le côté. La lame traversa la pièce et alla se planter dans le montant de la porte, derrière elle.

Pendant ce temps, Eanred avait franchi la fenêtre et reprenait son équilibre sur la corniche. Avec un grognement, Eadulf se releva et réalisa que sa proie lui échappait. Il se précipita à travers la pièce, mais Eanred s'éloignait rapidement sur la corniche.

Fidelma arrêta Eadulf au bord de la fenêtre et le retint alors qu'il commençait à l'escalader.

— Non ! ordonna-t-elle. La corniche est trop étroite, c'est dangereux. Je l'ai vu l'autre jour, le plâtre est vieux et peu solide.

— Mais il va s'échapper ! protesta Eadulf.

— Vers où ?

Eadulf désignait la large corniche qu'Eanred voulait atteindre.

— Elle mène au *Munera peregrinitatis*, dit Fidelma. Eanred n'ira pas loin. Inutile de vous mettre en danger, Eadulf. Nous allons alerter les *custodes*.

Ils se détournèrent de la fenêtre quand ils entendirent un bruit suivi d'un cri terrible. Eanred, sentant le plâtre de la corniche s'écrouler sous ses pas, avait essayé de sauter de son fragile perchoir jusqu'à la corniche plus large, à quatre pieds plus loin. Mais c'était trop tard, la maçonnerie s'était désintégrée avant qu'il puisse sauter. Avec un autre cri perçant, l'ancien esclave saxon tomba la tête la première dans la cour pavée, trois étages plus bas.

Fidelma et Eadulf se penchèrent pour regarder vers le sol.

La tête d'Eanred faisait un angle grotesque avec son corps. Une tache sombre se répandait lentement sur les pierres.

Eadulf poussa un profond soupir en reculant dans la pièce et secoua la tête avec perplexité.

— Eh bien, c'était donc ça ! Vous aviez raison depuis le début, Fidelma, et j'ai été injuste avec Puttoc. C'était Eanred. La solution était pourtant tellement évidente, quand Sebbi nous a dit qu'Eanred avait étranglé son précédent maître !

Fidelma ne répondit rien. Elle se retourna et considéra la pièce en plissant les yeux. Eadulf se tut et se gratta la tête.

— Mais Eanred a-t-il fait cela pour son propre compte ? C'était un simple d'esprit. Finalement, peut-être que je n'avais pas tout à fait tort, au sujet de Puttoc. Peut-être qu'Eanred a agi sur les ordres de l'abbé. Cela semble plus vraisemblable, dit Eadulf avec satisfaction. Et puis Eanred, révolté, s'est retourné contre son maître et l'a tué. Tout comme il a étranglé son premier maître quand il était esclave. Qu'en dites-vous ?

Il se retourna pour regarder Fidelma, mais elle n'écoutait pas. Elle semblait perdue dans ses pensées. Eadulf poussa un bruyant soupir.

— Je ferais peut-être mieux d'aller informer Furius Licinius de ce qui s'est passé ici, suggéra-t-il.

Fidelma acquiesça, absente. Elle contemplait le corps de l'abbé de Stanggrund, profondément absorbée par ses réflexions.

— Vous allez bien ? demanda-t-il anxieusement. Je veux dire, je peux vous laisser ici ?

— Oui, oui, répondit-elle distraitement, sans lever les yeux du corps sur lequel elle avait arrêté son regard.

Eadulf hésita, puis haussa les épaules et la laissa pour aller chercher Furius Licinius. On entendait déjà des cris à l'extérieur du bâtiment. Des gens avaient commencé à s'attrouper dans la cour

autour du cadavre d'Eanred.

Une fois seule, Fidelma continua son examen du corps de Puttoc. Il y avait quelque chose qu'elle avait remarqué au premier coup d'oeil, avant qu'Eanred ne le repousse sur le côté dans sa tentative de fuite.

Elle ferma les yeux et essaya de revenir en arrière dans ses souvenirs. Eanred était penché au-dessus du corps. Et il essayait de dégager quelque chose de l'une des mains crispées de l'abbé. Un bout de tissu déchiré. Et autre chose d'autre. Épinglé dans le tissu, elle découvrit un bout de cuivre. Un morceau d'une broche, en cuivre, avec un fragment de verre rouge.

Fidelma mit plusieurs minutes pour réussir à dégager sa découverte. Où avait-elle déjà vu cette broche ? Puis elle se souvint. Un sourire de satisfaction se peignit lentement sur son visage. Enfin, tout se mettait en place.

Elle se tenait toujours au milieu de la pièce, l'objet bien serré dans sa main, quand Eadulf revint avec Furius Licinius.

— Et voilà, grogna Licinius, heureux. Nous avons enfin trouvé la solution de ce mystère.

— En effet, acquiesça Fidelma avec assurance. Cornélius a-t-il été emprisonné ?

Le *tesserarius* le lui assura.

— Il faut que je le voie un moment. Pendant ce temps, Furius Licinius, pouvez-vous demander au gouverneur militaire, le *superista* Marinus, de prévenir l'évêque Gelasius, et de réunir l'abbesse Wulfrun, soeur Eafa et les frères Sebbi et Ine dans son *officium* ? Vous direz à Marinus que cette invitation est impérative, de peur que l'abbesse ne refuse.

— Très bien, dit le jeune officier.

— Parfait. Allez avec lui, Eadulf. Je vais voir Cornélius et je serai de retour rapidement. Quand nous serons tous réunis, je vous donnerai l'explication du mystère tout entier. Et c'est une terrible histoire de péché mortel et de vengeance, mes amis.

Avec une brusque grimace de répulsion, elle tourna les talons et sortit de la pièce, laissant Eadulf et Licinius médusés.

CHAPITRE XVII

Ainsi que soeur Fidelma l'avait demandé, ils étaient tous réunis dans l'*officium* du gouverneur militaire du palais, le *superista* Marinus. L'évêque Gelasius dominait le groupe, assis devant une cheminée ornementée, les coudes appuyés sur les bras de son fauteuil et les mains jointes. Son menton reposait sur la pointe de ses doigts comme dans une parodie de prière. Avec son visage saturnien, il donnait l'impression d'un rapace, qui observait et attendait patiemment sa proie avec des yeux noirs et perçants. Marinus était assis de l'autre côté de la cheminée, irrité et visiblement impatient. C'était un homme d'action, peu habitué aux périodes d'inactivité. Près de lui, un peu en retrait, se tenait le *tesserarius* Licinius, les bras croisés et une expression un peu suffisante au coin de sa bouche.

Des sièges avaient été disposés pour l'abbesse Wulfrun, soeur Eafa et pour les frères Sebbi et Ine. L'abbesse ne tenait pas en place, comme excédée par cette réunion. Elle ajustait continuellement le tissu sur son cou. Proche d'elle, soeur Eafa avait une expression légèrement perplexe, comme si elle ne comprenait pas bien ce qu'elle faisait là, parmi eux.

Frère Ine se faisait encore plus humble que d'habitude, les yeux fixés sur le sol, tandis que frère Sebbi, assis juste à ses côtés, avait son air satisfait habituel. Un sourire cynique jouait sur ses traits. En entrant, Fidelma eut l'impression de voir un chat sur le point d'engloutir un bol de crème. Apparemment, Sebbi se croyait bien sur le point de réaliser ses ambitions. Il avait fait le raisonnement que personne n'était plus qualifié que lui pour succéder au défunt – mais de toute évidence peu regretté – abbé de Stanggrund.

Eadulf était entré dans la pièce en même temps que Fidelma et il avait pris place juste devant la porte. Son visage avait une expression légèrement tendue. Il était surpris que Fidelma n'ait voulu discuter de rien avec lui depuis la mort de frère Eanred, un peu plus tôt dans la soirée. Cela l'irritait. De plus, elle refusait d'admettre la conclusion, évidente après les récents événements, qu'Eanred était coupable de la

mort de Wighard, Ronan Ragallach et enfin de l'abbé Puttoc. Fidelma l'avait apaisé en lui déclarant qu'elle avait une idée, qui n'était qu'une hypothèse fondée sur des témoignages, mais que si jamais elle n'arrivait pas, par l'exposé des faits, à faire avouer la personne qu'elle suspectait, elle disposait aussi d'une preuve décisive. Elle avait toutefois refusé de confier à Eadulf le nom de la personne qu'elle soupçonnait. C'était la même main qui avait étranglé Wighard et qui avait mis ensuite un terme à la vie de Ronan Ragallach et Puttoc, avait-elle insisté. De cela elle était certaine. Cependant, avait-elle ajouté, cette main n'était pas celle du défunt frère Eanred.

À leur entrée dans *l'officium*, Gelasius avait relevé la tête et souri faiblement. L'évêque *nomenclator* du palais du Latran semblait fatigué. Il avait aussi levé une main, comme pour l'accueillir, qu'il laissa retomber quand elle s'arrêta à plusieurs pas de son siège. Il finissait par s'accoutumer à son obstination à ignorer la coutume romaine de baiser l'anneau qui représentait sa charge.

— Eh bien, ma soeur, dit Gelasius. Des explications détaillées ne sont pas nécessaires. Il semble que notre mystère soit résolu par la mort d'Eanred. Il nous reste à vous féliciter, frère Eadulf et vous-même, pour votre diligence.

Marinus, Sebbi et Ine eurent un murmure d'approbation. Ni Wulfrun ni Eafa n'exprimèrent aucune émotion. Fidelma regarda autour d'elle avec un sourire crispé.

— Il reste, Gelasius, dit-elle en choisissant soigneusement ses mots, à résoudre l'énigme de la mort de Wighard en révélant qui l'a tué. Car la même personne, pour se protéger, a aussi tué frère Ronan Ragallach et l'abbé Puttoc.

Il y eut une soudaine tension dans la pièce. Elle avait capté leur attention. Tous avaient une expression de surprise courroucée, d'incertitude. Les yeux qui la dévisageaient étaient ceux de lapins épiés par un serpent. Derrière l'un de ces masques, il y avait une âme troublée, pleine de culpabilité. Fidelma espérait que ses déductions étaient exactes, mais cela restait à vérifier.

Soeur Fidelma tourna le dos à la cheminée, entre Gelasius et Marinus, et fit face au groupe, les mains croisées modestement devant elle. L'évêque la regarda quelques instant en paraissant décontenancé. Puis il fit un bruit grinçant pour s'éclaircir la gorge.

— Je ne comprends pas, ma soeur. Vous avez bien surpris frère Eanred en train de commettre le crime ? Je croyais, d'après ce que m'a dit Licinius, qu'en entrant dans la pièce vous aviez vu Eanred, qui était encore penché sur le corps de sa victime, feu l'abbé. Ce n'est pas cela ?

— J'ai besoin de quelques minutes de votre attention, dit Fidelma sans répondre à sa question. Il y avait beaucoup de mystères autour de la mort de Wighard. Beaucoup de choses sont arrivées qui ont occulté

la réalité. Nous devons maintenant les examiner clairement et ainsi séparer le grain de l'ivraie.

L'évêque Gelasius lança un regard au gouverneur militaire comme pour le consulter ou chercher son approbation, mais Marinus avait un visage de pierre, les muscles de son visage visiblement figés pour dissimuler son impatience. Gelasius se tourna et fit un geste en direction de Fidelma, invitation à continuer, mais aussi expression de sa profonde perplexité.

— Très bien, dit Fidelma. Comme vous le savez déjà, il y a deux mystères qui doivent être résolus. Deux mystères qui ont été la cause de beaucoup de confusion quand frère Eadulf et moi-même avons commencé à enquêter, car, naturellement, nous pensions qu'il ne s'agissait que des deux aspects d'un seul et même crime. Mais en fait, ils n'étaient pas liés, et coexistaient sans rapport l'un avec l'autre.

Ils essayaient de la suivre, mais visiblement tous étaient perdus. Fidelma commença à s'expliquer.

— Le premier mystère était simple. Wighard avait été assassiné. Qui l'avait assassiné ? Il y avait une seconde énigme qui compliquait les choses : le trésor de Wighard avait été volé, les objets précieux qu'il avait apportés avec lui pour le Saint-Père et les calices des royaumes saxons qui devaient être bénits par l'évêque de Rome avaient disparu. Qui avait volé Wighard ? Au début nous avons tous pensé que le mystère se posait ainsi : Wighard avait été assassiné et volé. Celui qui avait tué Wighard était aussi le voleur. Ou plutôt, celui qui l'avait volé l'avait aussi assassiné. Mais cette hypothèse n'était pas la bonne et elle n'apportait pas la bonne solution. Il s'agissait de deux actions séparées sans rapport l'une avec l'autre.

Gelasius inclina la tête gravement en percevant la logique de ce qu'elle disait.

— Vous voulez dire que la personne qui a volé Wighard ne l'a pas tué ?

Sa voix grave soulignait volontairement la signification de ce qu'il venait de résumer.

Fidelma lui lança un regard et sourit.

— Oui. Cependant nous ne l'avons pas compris tout de suite et cette hypothèse erronée nous a empêchés d'avancer. Frère Ronan Ragallach et frère Osimo Lando faisaient partie d'un complot destiné à s'emparer des trésors de Wighard de Cantorbéry pour les utiliser afin d'acheter des livres précieux, qui étaient autrefois dans la grande bibliothèque chrétienne d'Alexandrie. Nous savons que les disciples de Mahomet ont envahi cette bibliothèque, il y a de cela vingt ans, et qu'ils ont emporté des livres inestimables de l'ancien monde grec. Il y a environ une semaine, un marchand arabe est arrivé à Rome avec une douzaine de livres médicaux qui avaient été sauvés de la destruction

d'Alexandrie. Des ouvrages d'Hippocrate, d'Hérophile, Galien de Pergame et d'autres : des livres sans prix qui ne se trouvaient qu'à Alexandrie. Ce marchand très entreprenant a contacté l'un de nos médecins, le plus éminent de Rome, une personne qui avait étudié à Alexandrie et qui avait dû fuir la ville quand les partisans de Mahomet l'ont envahie. Le marchand savait que cet homme comprendrait la valeur des livres qu'il lui proposait. Il s'agissait, bien entendu, de Cornelius d'Alexandrie.

Elle s'arrêta. Personne ne dit rien. La nouvelle de l'arrestation de Cornelius avait déjà commencé à se répandre dans le palais du Latran.

— Cornelius était bien placé, en tant que médecin personnel de Vitalien. Cependant il n'était pas assez riche pour réunir la somme demandée par le marchand arabe ; elle était bien au-dessus de ses moyens. Mais il convoitait ces livres. Il savait la valeur de ces grands textes médicaux, des textes qui seraient à jamais perdus pour nous s'il ne trouvait pas le moyen de les mettre en sécurité.

— Pourquoi n'est-il pas venu nous voir afin que nous essayions de réunir l'argent ? demanda Gelasius. Dieu sait que nous avons peu d'argent à dépenser, mais nous l'aurions réuni si cela pouvait permettre de sauver ces ouvrages essentiels pour la chrétienté.

Ce fut Eadulf qui décida d'apporter l'explication. Il parla lentement, sans bouger de l'endroit où il se trouvait, près de la porte.

— En un mot, l'avidité. Cornelius désirait ces livres pour lui. S'il les possédait, il serait riche au-delà de ses rêves les plus fous. Mais il ne s'agissait pas d'une richesse en termes pécuniaires. Ces livres représentaient la fortune, une consécration en eux-mêmes. Il les voulait pour les avoir. Il fallait qu'il les ait.

Fidelma approuva d'un signe de tête et continua :

— Il a donc mis un compatriote alexandrin, le frère Osimo Lando, dans la confidence. Cornelius avait déjà conçu le plan de voler quelqu'un de riche pour payer la rançon des livres. Osimo, qui travaillait comme *sub-praetor* au *Munera peregrinitatis*, disposait d'informations précieuses sur les potentats étrangers venant à Rome et sur leurs richesses.

« Wighard et son entourage venaient d'arriver avec un trésor qui pouvait facilement permettre de faire face aux exigences du marchand arabe. Ils décidèrent tous les deux de soulager Wighard de ses précieux objets. Peut-être Osimo était-il persuadé que sauver ces livres des mains des infidèles était une mission divine ? Il y a fort à parier que Cornelius ne lui avait pas dit qu'il allait conserver les livres pour lui-même.

Elle s'arrêta, souriant devant leur expression stupéfaite.

— Très bien, reprit-elle après quelques secondes dans le plus total silence. Osimo Lando avait un amant en la personne de frère Ronan

Ragallach. Osimo persuada Cornelius de le mettre dans la confiance. Trois têtes valaient mieux que deux. Leur plan était de voler le trésor pendant que Wighard dormait. Ronan décida d'effectuer une reconnaissance du *domus hospitale* pour établir un plan.

— C'était la veille du meurtre de Wighard, intervint Furius Licinius, parlant pour la première fois. À cette occasion, j'ai failli l'attraper alors qu'il se cachait dans la cour extérieure du *domus hospitale*. Il m'a abusé et a réussi à s'échapper, acheva-t-il avec un sourire d'excuse.

— Tout à fait, acquiesça Fidelma. Il étudiait les lieux. Or, derrière le *domus hospitale*, il y a une autre cour d'immeuble, plus petite. Quand vous regardez bien, juste sous les fenêtres, vous pouvez voir une petite corniche qui fait toute la longueur du bâtiment. Mais sur la façade du bâtiment voisin du *domus hospitale*, la corniche est plus large et elle arrive presque directement à ce qui était la chambre d'Eanred. Or le hasard voulut pour les conspirateurs que dans ce bâtiment voisin récemment refait se trouve le *Munera peregrinitatis*. C'était de toute évidence le meilleur moyen d'entrer dans le *domus hospitale*, car il y avait des gardes du palais postés dans toutes les cours et dans les escaliers.

« Pour qu'ils puissent entrer, bien entendu, il fallait qu'Eanred soit éloigné de sa chambre. La nuit en question, Cornelius le persuada de venir avec lui dans sa demeure et il lui a versé à boire jusqu'à l'heure où il a considéré qu'Osimo et Ronan avaient fini de retirer les trésors du *domus hospitale*. Le plan a fonctionné, jusqu'à un certain point.

Elle s'arrêta et examina leurs expressions avec soin. Marinus regardait toujours dans le vide avec raideur, mais Gelasius commençait à être très intéressé.

— Jusqu'à un certain point, répéta-t-il. Comment cela ?

— Le plan était initialement que Ronan Ragallach entre dans les appartements de Wighard tandis qu'Osimo restait dans la chambre d'Eanred. Ronan devait remplir les sacs et les donner à Osimo qui traversait alors la corniche jusqu'à l'autre bâtiment, pendant que Ronan remplissait un autre sac et le rejoignait ensuite, expliqua Eadulf, encouragé par l'attitude de Fidelma lors de sa première intervention.

— Mais quand Ronan est entré dans la chambre de Wighard, il l'a trouvé mort, enchaîna Fidelma. Ronan était sur le point de s'enfuir quand il lui est venu à l'esprit que cela ne contrariait pas leur plan. Les objets étaient là, dans leur coffre en bois. Ronan a rempli le sac, et il a caché les objets qui ne pouvaient lui être utiles... Car lui et ses complices ne voulaient que des objets immédiatement convertibles en argent. Il porta le premier sac à Osimo qui, comme convenu, a parcouru la corniche une première fois tandis que Ronan repartait

chercher le reste des objets. Il était sur le point de sortir par la fenêtre du *cubiculum* d'Eanred avec le second sac, quand il a réalisé qu'il n'avait pas refermé la porte des appartements de Wighard. Stupidement, a-t-il reconnu par la suite, il a décidé d'y retourner. Il a laissé le sac à côté de la fenêtre, et il est sorti dans le couloir... pour tomber sur le décurion Marcus Narses qui venait de remarquer la porte ouverte. C'était exactement ce que Ronan avait redouté : Narses venait de découvrir le corps de Wighard. Ronan était repéré. L'esprit vif, il essaya de quitter le bâtiment par les escaliers, pour éloigner les recherches de son ami Osimo et du sac d'objets volés.

Fidelma s'arrêta et eut un sourire fatigué.

— Marcus Narses m'a donné lui-même, sans le savoir, un indice selon lequel Ronan ne pouvait pas être en train de quitter les lieux juste après le meurtre. Il nous a dit que quand il a trouvé le corps de Wighard, il était froid. Si Ronan venait juste de tuer Wighard, le corps aurait dû être encore tiède. Wighard était mort depuis au moins une heure.

Gelasius s'éclaircit la gorge, intrigué.

— Pourquoi le second sac n'a-t-il pas été découvert quand les recherches ont été entamées ?

— Parce que Osimo, après avoir vainement attendu Ronan, a commencé à s'inquiéter et qu'il est revenu dans le *cubiculum* d'Eanred. Il a trouvé le sac abandonné et a entendu le brouhaha. Réalisant que Ronan avait été appréhendé, il a décidé de prendre le second sac et s'est dépêché de revenir à son *officium*. Puis il a emporté les sacs chez lui et a attendu que Cornelius décide de ce qu'il devait faire de l'or et l'argent.

Fidelma les regarda encore pour jauger leurs réactions.

— Le vol des biens précieux de Wighard et le meurtre étaient une pure coïncidence. Ils n'avaient rien à voir entre eux.

— Mais alors, qui a tué Wighard ? demanda Marinus, parlant pour la première fois. Vous nous avez dit que Ronan Ragallach n'est pas coupable. Maintenant vous nous dites que frère Eanred n'est pas coupable non plus. Quelqu'un est bien coupable ! Qui alors ?

Fidelma lança un regard au gouverneur militaire.

— Avez-vous de l'eau ? J'ai la gorge sèche.

Furius Licinius se dirigea en hâte vers une table sur laquelle se trouvaient une cruche et des gobelets. Il versa de l'eau qu'il tendit à Fidelma. Elle le remercia d'un sourire et but lentement. Ils attendaient avec impatience.

— C'est le regretté Ronan Ragallach qui m'a donné l'indice essentiel, dit-elle enfin.

Même Eadulf se penchait en avant maintenant, les sourcils froncés tandis que son esprit cherchait parmi les informations qu'ils avaient

réunies celle qui lui avait échappé. Fidelma posa le gobelet sur la table.

— Ronan Ragallach, selon Cornelius, avait été ravi à l'idée de voler Wighard en raison du mépris qu'il avait pour cet homme. Ronan a raconté à Osimo une histoire que ce dernier a transmise à Cornelius.

Gelasius poussa un brusque soupir qui en surprit plusieurs dans la pièce.

— Ne pourrions-nous pas aller droit au but ? L'histoire de quelqu'un qui raconte à quelqu'un...

Fidelma se retourna vers lui, les sourcils levés de surprise, et il n'acheva pas sa phrase.

— Je ne peux aller au but qu'à ma manière, évêque Gelasius.

La réponse tranchante le fit cligner des yeux. Il hésita puis leva la main avec résignation.

— Très bien. Mais faites le plus vite possible.

Fidelma se retourna vers les autres.

— Ronan a déjà entendu le nom de Wighard. Il y a plusieurs années, il a quitté l'Irlande pour voyager dans le royaume du Kent où il a servi dans l'église de Saint

— Martin à Cantorbéry. Une nuit, il y a sept ans de cela, un homme est venu se confesser. Il était mourant. C'était un voleur et un tueur. Mais un crime troublait sa conscience beaucoup plus que les autres. Des années auparavant, un clerc était venu le trouver pour lui demander, en échange d'une somme d'argent, d'assassiner sa femme et ses enfants.

Gelasius se pencha en avant en fronçant les sourcils.

— Pourquoi un clerc voudrait-il faire une telle chose ? demanda-t-il.

— Parce que ce clerc était très ambitieux. Avec une femme et des enfants, il ne pouvait pas espérer atteindre, dans votre Église romaine, le rang d'abbé ou d'évêque. L'ambition avait pris la place de la morale chez cet homme.

Le visage de l'abbesse Wulfrun était en train de devenir écarlate.

— Je ne resterai pas ici pour entendre un clerc du Kent être insulté par une étrangère ! explosa-t-elle soudain, se levant tout en tirant sur sa coiffe.

Les yeux de Fidelma soutinrent le regard de Wulfrun.

— L'assassin a obéi aux ordres du clerc, continua-t-elle calmement sans détourner son regard de celui de Wulfrun. Il est venu une nuit où le clerc s'était absenté. Il a assassiné la femme du clerc en faisant passer le meurtre pour un crime des Pictes, qui faisaient régulièrement des incursions dans cette région. Mais quand il en vint aux enfants, l'avidité prit le dessus. Il pouvait les vendre – les Saxons ont l'habitude de vendre les enfants non désirés comme esclaves,

ajouta-t-elle à l'intention de Gelasius. L'assassin prit les enfants et leur fit traverser la Tamise, jusqu'au royaume des Saxons de l'Est où il les vendit à un fermier, en prétendant être un pauvre homme qui avait besoin d'argent. Il y avait deux enfants : un garçon et une fille.

Elle s'arrêta pour accentuer l'effet dramatique et les laissa dans un silence total. Puis elle ajouta doucement :

— Le clerc qui paya pour que sa femme, sa fille et son fils soient assassinés, c'était Wighard.

Il y eut un chœur de cris d'horreur dans l'assemblée. Le visage de l'abbesse Wulfrun était un masque de colère.

— Comment pouvez-vous laisser cette étrangère porter de telles accusations contre le pieux évêque du Kent ? dit-elle d'un ton rageur. Évêque Gelasius, nous sommes les invités de Rome. C'est votre devoir de nous protéger d'un tel venin. De plus, je ne suis pas sans parenté avec la famille royale du Kent. Prenez garde que ces médisances ne provoquent la colère de nos peuples contre Rome. Je suis une princesse des royaumes saxons et j'exige...

Gelasius avait l'air ennuyé.

— Vous devriez faire attention à vos paroles, Fidelma, conseilla-t-il d'une voix hésitante.

— Vous trouvez cela suffisant de reprendre ainsi cette étrangère ! continua à vociférer Wulfrun. Je l'aurais fait fouetter pour une telle insolence envers la mémoire du pieux archevêque. C'est une insulte à la maison royale !

Fidelma lui sourit soudain.

— *Io Saturnalia* ! lui dit-elle presque dans un souffle.

L'abbesse s'arrêta brusquement et parut perplexe.

— Qu'avez-vous dit ? demanda-t-elle.

Même Eadulf n'était pas certain de ce que voulait dire Fidelma. Il essaya de se souvenir pourquoi elle s'était tellement intéressée aux fêtes romaines païennes des saturnales.

Cette dernière reprit, sur le ton de la conversation, comme si elle changeait de sujet.

— Il y avait autrefois une princesse saxonne qui possédait une esclave pour laquelle elle avait beaucoup d'affection. Quand la princesse fut fiancée à un roi voisin, elle emmena tout naturellement les gens de sa maison. La princesse était très pieuse et souhaitait favoriser le développement du christianisme dans ce royaume. Elle fonda une abbaye sur une petite île – elle était appelée « l'île où sont gardées les brebis », Sheppey – et elle eut l'idée de libérer son esclave et de la faire abbesse. Elle était très proche de cette esclave... presque comme une soeur de sang.

Le visage de Wulfrun avait pris la couleur de la neige. Ses mains étreignaient son cou et ses yeux agrandis d'horreur regardaient

Fidelma. Il n'y eut aucun bruit, aucun mouvement tandis que l'abbesse fixait la religieuse irlandaise.

Le charme fut rompu par Gelasius, qui, comme la plupart des autres dans la pièce, n'avait pas compris de quoi parlait Fidelma. Seul frère Ine, assis dans son coin, souriait de plaisir devant la déconfiture de l'abbesse.

— C'est un conte très édifiant, dit Gelasius irrité, mais qu'est-ce que cela a à voir avec l'affaire qui nous occupe ? Combien d'esclaves libérés ont atteint la grandeur au sein de l'Église ? Il n'y a quand même pas de quoi faire des commentaires, en tout cas en plein milieu d'une dénonciation de Wighard.

Fidelma pinça les lèvres, et ses yeux étincelants ne quittèrent pas l'abbesse.

— Oh... Je voulais simplement ajouter que le péché d'orgueil peut détruire les meilleures intentions du monde. Au cours des fêtes des saturnales, on m'a dit que la coutume voulait que les esclaves s'habillent avec les vêtements de leurs maîtres. Cette esclave libérée fut généreusement appelée « ma soeur » par son ex-maîtresse, et elle essaya de faire croire que c'était la vérité parce qu'elle avait honte de son passé d'esclave. Mais le résultat fut qu'elle se prétendit de rang royal et qu'elle traita finalement tout le monde comme ses esclaves, au lieu de le faire avec justice et humilité.

Eadulf sursauta de surprise en réalisant enfin la signification de ce curieux jeu de scène avec Wulfrun. Il regarda l'arrogante abbesse avec un nouveau regard quand cette dernière se rassit brusquement, les yeux saillants dans un visage terrifié.

Ainsi Wulfrun était une ancienne esclave ? Elle triturerait toujours le tissu autour de son cou : l'ôter révélerait-il les cicatrices laissées par le collier d'esclavage ? Eadulf se retourna vers Fidelma en se demandant comment elle allait tirer parti de cette révélation. Apparemment, personne d'autre n'avait compris ce qu'elle avait dit, et certainement pas Gelasius.

— J'ai des difficultés à vous suivre, dit ce dernier. Pourrions-nous retourner à l'assassin qui a raconté cette histoire à Ronan Ragallach ?

Fidelma acquiesça avec emphase.

— Mais bien sûr ! Ronan entendit la confession de cet homme avant qu'il meure. Peu de temps après, il quitta le royaume du Kent et vint à Rome. Il ne trahit jamais cette confession ni le nom de ce clerc qui avait cherché à s'assurer une position dans l'Église par la destruction de sa famille. Jusqu'à ce qu'il voie Wighard, ici à Rome, et pas comme un simple pèlerin, mais comme archevêque de Cantorbéry sur le point d'être intronisé, un invité d'honneur du Saint-Père que tout le monde louait. Ronan ne put garder plus longtemps pour lui ce terrible secret. Il en parla à Osimo Lando qui était son *anam hara*,

c'est-à-dire son « âme soeur » comme vous diriez. Dans notre Église, voyez-vous, nous confessons nos péchés et nos problèmes à des « âmes soeurs », mais Osimo Lando était aussi l'amant de Ronan. Ce fut cette confession qui conduisit à cette terrible vengeance qui s'abattit sur Wighard.

Fidelma s'arrêta et but de nouveau une gorgée d'eau.

— Quand Cornelius demanda l'aide d'Osimo pour réaliser son plan, ce dernier proposa que Ronan soit impliqué, car il savait qu'il n'aurait aucun scrupule à voler Wighard. Et quand Cornelius demanda pourquoi, Osimo ne put garder le secret de Ronan et il le dit à Cornelius pour lui faire comprendre pourquoi Ronan ferait partie du complot avec autant de plaisir.

— Et Cornelius se crut obligé d'en parler à Puttoc, l'interrompt Eadulf. Cornelius sentait que c'était un sacrilège qu'un tel homme puisse accéder à un office d'une telle importance au sein de l'Église et il insista auprès de Puttoc pour qu'il élève une protestation auprès du Saint-Père... Comme s'il avait besoin d'être encouragé ! Puttoc convoitait le fauteuil de l'archevêché de Cantorbéry pour lui-même.

Gelasius le considéra un moment, puis, se tourna vers Fidelma avec un regard d'intelligence.

— Vous voyez, Gelasius, continua Fidelma avant qu'il n'ouvre la bouche, j'ai su que vous aviez été informé du fait que Wighard avait été marié, parce que vous nous l'avez dit vous-même.

Gelasius acquiesça lentement de la tête en se souvenant.

— L'abbé Puttoc m'a dit que Wighard avait été marié et avait eu deux enfants. Il m'a présenté cette information comme quelque chose qui pourrait lui interdire l'épiscopat de Cantorbéry. Quand la chose a été abordée avec Wighard, il m'a assuré que sa femme et ses enfants étaient morts des années auparavant au cours d'un raid des Pietés dans le royaume du Kent.

— Il ne fait aucun doute que l'abbé Puttoc n'aurait pas laissé les choses en rester là. Un jour ou l'autre, il aurait révélé un peu plus des informations apportées par Cornelius, dit Eadulf.

— Mais il a été dépassé par les événements, poursuivit Fidelma. Et maintenant, nous avons l'une de ces coïncidences qui arrivent dans la vie plus fréquemment qu'on veut bien le reconnaître.

Ses yeux se posèrent sur Sebbi. Le cénobite saxon sourit soudain en comprenant. Il rejeta la tête en arrière et gloussa. Cette soudaine hilarité surprit ses voisins qui se retournèrent pour le regarder.

— Vous ne voulez quand même pas dire que Puttoc a sauvé du gibet le fils de Wighard ? gloussa-t-il, essayant de contrôler sa bonne humeur.

Fidelma le considéra avec sérieux.

— Les enfants que l'assassin avait emmenés dans le royaume des

Saxons de l'Est ont grandi comme esclaves dans la ferme où ils avaient été vendus. L'assassin a confessé à Ronan Ragallach le nom du fermier qui les avait achetés. Je vais maintenant écrire ce nom et le confier au *superista* Marinus.

Elle fit un signe à Eadulf qui s'était muni, sur sa demande, de tablettes de glaise et d'un *stylus*. Il lui en tendit une et elle écrivit rapidement quelques mots avant de tendre la tablette à Marinus, en lui demandant de ne pas la regarder. Puis elle se retourna vers Sebbi.

— Sebbi, je voudrais que vous répétiez pour tout le monde l'histoire que vous m'avez racontée au sujet de Puttoc et comment il a racheté la liberté de frère Eanred. Frère Eanred qui avait étranglé son maître et était sur le point d'être pendu.

Frère Sebbi expliqua rapidement l'histoire en employant presque les mêmes mots que pour Eadulf et Fidelma.

— Ainsi, conclut-elle, Eanred a grandi dans une ferme comme esclave avec sa soeur depuis ses quatre ans. Quand la soeur d'Eanred atteignit la puberté, leur maître, le fermier, l'a violée et Eanred l'a alors étranglé. Seule l'intervention de Puttoc l'a sauvé de l'inévitable conséquence de son acte selon les lois saxonnes. Eadulf va vous tendre une tablette, Sebbi. Je voudrais que vous y écriviez le nom du fermier qui fut tué par Eanred. Puis vous donnerez la tablette à Marinus.

Sans dissimuler sa curiosité, Sebbi fit ce qu'on lui demandait.

— Où cette charade nous mène-t-elle ? demanda Marinus, d'un ton bourru en prenant la seconde tablette.

— Dans un moment, nous arriverons aux conclusions, lui assura Fidelma.

— Votre conclusion étant qu'Eanred était le fils de Wighard, intervint Gelasius.

Ce fut Eadulf qui répondit positivement avec empressement.

— Cela étant établi, reprit Gelasius, Eanred est certainement le meurtrier.

Fidelma parut contrariée.

— Il est vrai que les noms écrits sur ces tablettes démontreront que le fermier à qui les enfants de Wighard ont été vendus et le fermier assassiné par Eanred sont une seule et même personne. Donc Eanred était le fils de Wighard. Cependant, cela ne signifie pas qu'Eanred était le meurtrier de son père, ni de Ronan ou de Puttoc.

— Je ne vois pas... commença Gelasius en levant les mains dans un geste qui trahissait son impuissance.

— Patience, monseigneur, le pria Fidelma avec insistance. Nous en avons presque terminé.

Elle se tourna vers l'abbesse Wulfrun et se tint devant elle, considérant son visage pâle et ses traits tirés.

— Pensez-vous que ces deux noms écrits révéleront une seule et

même personne, ma mère ? lui demanda-t-elle d'un ton innocent.

— Comment le saurais-je ? grinça la femme.

Elle était comme dégonflée, toute sa pompe, son orgueil et son arrogance avaient disparu.

— Comment, en effet ? reprit Fidelma. Vous avez grandi dans le royaume des Saxons de l'Est, n'est-ce pas ?

Tous les yeux se tournèrent vers l'abbesse avec curiosité.

— Oui, je suis... J'étais...

Eadulf avait deviné où le discours précédent sur les saturnales les menait. Mais il regarda Wulfrun avec surprise. Wulfrun, l'ancienne esclave... la soeur d'Eanred qu'ils cherchaient ?

— Vous voulez dire que Wulfrun est... ? commença-t-il.

Wulfrun était sur le point de se lever, le visage décomposé par la consternation, quand Fidelma se détourna brusquement d'elle.

— Comme je l'ai dit auparavant, Wighard avait deux enfants, un fils et une fille.

— Mais je ne suis pas... ! cria Wulfrun, en s'avançant comme pour arrêter Fidelma.

Sa coiffe tomba, découvrant la cicatrice autour de son cou. La marque du collier des esclaves.

Mais Fidelma ignore Wulfrun. Au lieu de cela, ses yeux brillants s'étaient posés sur la silhouette insignifiante de soeur Eafa.

— Vous étiez esclave dans une ferme, n'est-ce pas, Eafa ?

La fille battit des paupières, mais ne répondit pas.

— Je n'insisterai pas pour que vous ôtiez votre coiffe, Eafa. Confirmez-nous juste ce que nous pourrions y voir. Comme Wulfrun, vous portez la cicatrice du collier d'esclavage, n'est-ce pas ?

Les yeux d'un brun très clair de la jeune fille étaient étrangement animés. Ils fixaient Fidelma en brûlant d'un feu singulier.

— Si vous savez, pourquoi demander ? Oui, j'ai grandi comme esclave dans une ferme dans les terres des Saxons de l'Est.

— Et c'est dans cette ferme que l'abbesse Wulfrun vous a trouvée et a acheté votre liberté, vous emmenant dans son abbaye de Sheppey pour être sa servante.

La jeune religieuse haussa les épaules.

— Voudriez-vous nous dire le nom de votre maître, et l'endroit où se trouvait cette ferme ? demanda Fidelma. Ou dois-je le demander à l'abbesse Wulfrun ?

Soeur Eafa serra les lèvres. Puis elle dit d'une voix tranquille :

— J'ai grandi dans la ferme de Fobba, à Fobba's Tun.

Les traits de Fidelma s'éclairèrent d'un large sourire.

— Marinus, voulez-vous bien nous lire les noms inscrits sur les deux tablettes que vous détenez ?

Le gouverneur militaire saisit les deux tablettes et lut, en plissant

des yeux :

— Fobba, de Fobba's Tun.

— Le fait qu'elle ait grandi dans la ferme de Fobba ne signifie pas forcément quoi que ce soit, intervint Wulfrun, essayant de recouvrer un peu de son autorité.

— Mais si, car Eafa elle-même nous a dit, au cours de notre entretien, qu'elle venait du Kent, et qu'elle était arrivée sur les terres des Saxons de l'Est alors qu'elle était enfant. Elle a négligé de préciser qu'elle y était venue comme esclave. Elle est la soeur d'Eanred et la fille de Wighard.

La jeune fille leva la tête, les yeux étincelants de colère.

— Ce n'est pas un crime d'être la soeur d'Eanred.

Fidelma sourit tristement.

— Non, cela n'est pas un crime. Ce ne sont pas ces yeux brun clair que vous partagiez avec Eanred qui m'ont mise sur cette voie, je crois que je sais que vous étiez frère et soeur depuis que je vous ai surpris dans cette conversation tellement... intime dans la chapelle Sainte-Hélène. La façon dont vous l'avez embrassé...

— Eafa était la femme dans la chapelle, laissa échapper Furius Licinius, stupéfait. Mais vous n'avez pas dit que vous l'aviez reconnue !

— C'était vous, n'est-ce pas, Eafa ? insista Fidelma.

Eafa frémit. Son expression, à elle seule, répondait à Fidelma.

— C'est ce que je soupçonnais, mais je n'en étais pas certaine, soupira Fidelma. Quand un frère et une soeur s'embrassent, ce n'est pas la même chose qu'un baiser entre amants. Eanred était très protecteur, n'est-ce pas ? Gentil et soucieux de vous mettre à l'abri. Quand votre mère a été assassinée et que vous avez été réduits en esclavage, il a endossé le rôle de protecteur. Il est resté à vos côtés pendant toute votre enfance. Et quand Fobba vous a violée, il a demandé oeil pour oeil. Seule l'intervention de Puttoc l'a sauvé du gibet et il l'a suivi à Stanggrund. Vous ne l'avez jamais revu jusqu'à votre arrivée à Rome.

— C'est vrai, et je n'ai pas à le cacher, confessa la jeune fille avec une calme dignité. Mais où est le crime ?

— Vous avez continué à travailler dans la ferme pour l'héritier de Fobba, jusqu'à ce que le destin veuille que, quelques mois plus tard, l'abbesse vînt, à la recherche d'une esclave intelligente pour l'emmener dans son abbaye, quelqu'un qui lui obéirait facilement et serait loyal. Elle a acheté votre liberté.

Fidelma lança un regard interrogateur à l'abbesse Wulfrun qui était assise, tremblante et déroutée. Wulfrun acquiesça d'un signe de tête sec.

— Je ne savais pas qu'Eafa était la fille de Wighard, ajouta-t-elle

d'un ton embarrassé.

— Bien entendu. Mais Eafa non plus, ajouta Fidelma. En fait, Eafa et Eanred ont grandi avec si peu de souvenirs de leur passé que ni l'un ni l'autre ne savaient qu'ils étaient les enfants de Wighard, ni que leur père avait donné l'ordre qu'on les tue avec leur mère, juste pour favoriser une carrière au sein de l'Église.

— Mais alors comment... commença Marinus.

— Dites-nous quand et de qui vous avez appris la vérité sur ce sombre secret, Eafa, demanda Fidelma en coupant Marinus.

La jeune religieuse avança le menton d'un air de défi. Fidelma interpréta ceci comme une réponse négative. Elle attendit un peu puis, comme Eafa gardait le silence, elle reprit :

— L'abbé Puttoc était un homme très intelligent, mais il avait un défaut. Il se livrait tout entier à ce que Rome appelle le péché de la chair. Son plus grand péché était d'imposer ses attentions aux femmes, qu'elles le désirent ou non.

Eafa avait l'air très ébranlée, maintenant, comme si elle luttait pour garder son calme.

— Il connaissait l'histoire d'Eanred et savait que l'ancien maître de ce dernier s'appelait Fobba. D'une conversation avec Wulfrun, il savait aussi qu'Eafa était de Fobba's Tun et il avait deviné qu'elle était la soeur d'Eanred...

— Mais comment pouvait-il faire le lien avec Wighard ? demanda Sebbi, intervenant dans la conversation.

— C'est simple, répondit Fidelma. Ronan Ragallach connaissait le nom de l'homme qui avait acheté les enfants de Wighard. Il l'a dit à Osimo qui l'a dit à Cornelius ...

— Qui l'a dit à Puttoc ! acheva triomphalement Eadulf.

— Et Puttoc vous l'a dit, n'est-ce pas, Eafa ? demanda Fidelma, se tournant pour fixer la jeune fille, dont le visage exprimait une grande variété d'émotions. Dois-je vous dire pourquoi ?

La jeune fille explosa brusquement de colère contre Fidelma. Toute sa timidité et sa retenue avaient disparu pour laisser la place à la fureur.

— Inutile. Il a essayé de me séduire et quand j'ai repoussé ce porc, il s'est mis en colère et il m'a raconté, il m'a tout raconté sur mon père !

Elle cracha ce dernier mot comme un venin.

— Vous saviez donc que Wighard était votre père ? demanda Gelasius, stupéfait.

— J'ai provoqué Wighard, ce soir-là, après le dîner. J'ai attendu qu'il se promène seul dans le jardin et je l'ai défié de le nier...

— C'est vous que j'ai vue, murmura frère Sebbi, mais je ne vous ai pas reconnue. Seulement Wighard.

— Que s'est-il passé, la pressa Fidelma. A-t-il nié ?

— Il était choqué ! Mais il s'est repris et il m'a dit de venir dans ses appartements, plus tard dans la soirée, répondit Eafa. Il n'a ni nié ni reconnu quoi que ce soit.

— Mais vous saviez, dit Fidelma, vous saviez que Wighard était votre père et vous l'avez dit à Eanred. Ce n'était pas la première fois qu'Eanred tuait quelqu'un pour vous. Eanred s'est rendu au rendez-vous, n'est-ce pas ? Il a été dans les appartements de Wighard et l'a étranglé avant d'aller au Colisée.

Elle se retourna avec assurance vers l'évêque Gelasius.

— Eanred a garrotté Fobba et il a garrotté son propre père, Wighard, à cause de ce que Wighard avait fait à sa mère, à Eafa et à lui-même.

— Puis il a tué Ronan Ragallach de la même façon, intervint Eadulf, voyant soudain sa ligne de pensée. Puttoc avait dit à Eafa que cette information venait de Ronan Ragallach, mais il a négligé de mentionner qu'elle lui était parvenue en passant par Osimo et Cornelius. Eafa a tout naturellement pensé que Ronan était la seule personne à savoir... mis à part Puttoc. Sur son ordre, Ronan et Puttoc furent eux aussi étranglés par son frère.

Il acheva avec un sourire de triomphe devant l'extrême simplicité de cette histoire, puis il réalisa immédiatement la faiblesse de ses déductions : Eanred était allé au Colisée après le dîner. Il était resté boire avec Cornelius. Ine avait vu Wighard vivant bien après. Eanred ne pouvait pas...

Il vit que Fidelma lui souriait largement et comprit soudain qu'elle avait tendu un piège.

— Non ! Ce n'est pas vrai !

La véhémence du cri d'Eafa était si grande que tous se retournèrent pour la regarder. Son corps frêle tout entier tremblait.

— Mon frère Eanred était un être gentil. Il était simple et croyait dans le caractère sacré de la vie. Il aimait les animaux et ne faisait jamais de mal aux gens qu'il rencontrait. Il aurait tout fait pour moi...

— Même tuer ? ricana Licinius.

Il se tourna vers Gelasius.

— Je pense qu'on vous a présenté les faits...

— Arrêtez !

Le cri perçant de l'abbesse Wulfrun les figea de consternation. Tous se retournèrent pour voir Eafa glisser sur le sol comme au ralenti. Une tache rouge brillante grandissait rapidement sur le devant de sa robe.

Fidelma se précipita et attrapa la jeune fille alors qu'elle touchait le sol.

Un couteau était planté dans la poitrine de la jeune femme.

Wulfrun gémissait doucement, sous le choc.

— Pourquoi ? demanda Fidelma tandis que tous, d'instinct, s'étaient avancés pour former un cercle autour de la jeune fille.

Eafa cilla et essaya de se concentrer sur Fidelma. Son visage grimaça de douleur.

— Pardonnez-moi... parce que j'ai péché...

— Pourquoi avoir fait cela ? insista Fidelma de nouveau.

— Pour sauver l'âme d'Eanred, grogna la jeune fille.

— Expliquez-vous, dit doucement Fidelma.

Eafa toussa en crachant du sang.

— Je n'ai pas peur... murmura-t-elle.

Puis ses yeux bruns s'éclaircirent soudain pour la fixer.

— Vous aviez tort, Fidelma. Vous voyez, c'est moi qui étais dans sa chambre, cette nuit-là.

— Ainsi c'était la fille qu'il attendait, murmura Ine derrière le cercle. Voilà pourquoi il ne voulait pas de mon aide pour se coucher.

Il était clair que la mort allait bientôt emporter Eafa.

— Vous avez été dans sa chambre ? demanda Fidelma. Vous avez été voir Wighard ?

— Oui... Une fois encore, je lui ai dit que je savais. Je lui ai dit qu'Eanred et moi étions ses enfants et que nous savions qu'il avait payé pour que nous soyons tués, notre mère et nous.

— L'a-t-il nié ?

— Je... j'aurais... J'aurais peut-être pu le supporter s'il l'avait fait. Mais il a tout avoué. Il a éclaté en sanglots et il s'est agenouillé à côté de son lit. Oh...

Elle toussa de nouveau.

— S'il avait supplié pour demander mon pardon, ou pardon pour Eanred ou l'ombre de ma mère ! Mais non. Il s'est mis à prier Dieu pour lui demander de *lui* pardonner. Pendant que j'étais là, moi, sa propre fille qu'il avait déjà reniée, il s'est agenouillé et il a supplié Dieu. Il me tournait le dos, agenouillé à côté du lit... On aurait dit-

Une quinte déchirante l'interrompt.

— On aurait dit que Dieu me montrait ce que je devais faire. J'ai pris tranquillement sa corde de prière et, avant qu'il s'en aperçoive, il était mort.

Même dans son agonie, une intense satisfaction vibrait dans sa voix.

Gelasius la contemplait, les yeux agrandis d'incrédulité.

— Comment est-ce possible, une jeune fille aussi fragile, étranglant un homme adulte ?

Les yeux d'Eafa ne semblaient plus capables de se concentrer maintenant. Le sang formait une large tache sur son flanc. Cependant, un faible sourire mauvais joua sur ses lèvres.

— J'étais esclave dans une ferme. J'ai grandi en apprenant comment on tue les animaux. Si vous pouvez étrangler un cochon quand vous avez douze ans, ce n'est rien de tuer un homme.

Elle eut un haut-le-corps et toussa de nouveau.

Fidelma se pencha vivement en avant.

— Ma soeur, il ne reste pas beaucoup de temps. Si vous avez tué Wighard, avez-vous aussi tué Ronan Ragallach ?

La jeune fille mourante hocha la tête.

— Pour les raisons que vous avez données. Puttoc n'avait pas dit que d'autres personnes savaient. Juste Ronan Ragallach. J'ai tué le moine irlandais parce que je croyais qu'il était le seul à connaître le terrible secret de mon père.

— Mais comment pouviez-vous savoir où trouver Ronan Ragallach, alors que tous les *custodes* étaient incapables de le dénicher ? demanda Licinius. Vous n'aviez même jamais vu Ronan Ragallach.

Eafa grimaça, un peu d'amusement, mais surtout de douleur. Fidelma parla pour elle.

— Vous étiez dans le cimetière. Vous y étiez avec l'abbesse. J'ai eu l'impression d'entendre sa voix quand j'ai repris conscience.

Eafa sourit ironiquement.

— C'était de la chance pure. L'abbesse voulait porter des fleurs sur la tombe de Wighard. J'ai reconnu le moine irlandais.

— Mais comment ? demanda Licinius.

Ce fut Eadulf qui répondit.

— Elle a reconnu l'homme qui lui avait posé des questions sur Wighard le matin du meurtre. Eafa avait été arrêtée par Ronan, à la porte du *domus hospitale*. Elle a compris plus tard que c'était Ronan Ragallach grâce à la description qui en a été faite.

— C'était une erreur de la part d'Eafa de nous avoir raconté sa première rencontre avec Ronan, dit Fidelma. Quand elle a vu Ronan, elle a faussé compagnie à l'abbesse et l'a simplement suivi à l'intérieur des catacombes et...

Elle frémit.

— Vous avez raison, Fidelma.

Eafa termina sa phrase dans une quinte de toux.

— Et Puttoc ? demanda Fidelma.

Les yeux d'Eafa flamboyèrent.

— J'ai tué Puttoc, lui aussi. Puttoc était un porc. Il a essayé de me violer comme Fobba l'avait fait. Il méritait de mourir rien que pour cela, sans compter qu'il connaissait le secret de mon père. Je crois que quand je suis allée dans sa chambre, cet après-midi, il commençait à soupçonner quelque chose...

Agenouillé près de la jeune fille, Eadulf releva la tête, stupéfait.

— Mais, alors, que faisait Eanred dans la chambre de Puttoc quand nous sommes entrés ? Il avait l'air d'avoir commis le crime. Sinon, pourquoi s'est-il enfui ?

Fidelma leva les yeux vers lui.

— Quand Eafa a tué Puttoc, l'abbé a agrippé un morceau de sa robe, un morceau où se trouvait une broche qu'elle avait achetée ici, à Rome, expliqua-t-elle. Quand elle est retournée dans sa chambre, elle s'est aperçue que la broche manquait. Comprenant que cela pouvait la lier au meurtre, elle a demandé à son frère d'aller la récupérer dans la chambre de Puttoc avant qu'il ne soit trop tard. Malheureusement pour Eanred, nous sommes entrés et nous l'avons pris sur le fait, non pas en train de tuer Puttoc, mais d'essayer de dissimuler la culpabilité de sa soeur.

Eadulf la contempla avec horreur.

— Vous saviez ? dit-il d'un ton de reproche. Vous saviez que c'était Eafa avant même que nous ne venions ici !

— J'ai commencé à suspecter qu'Eafa intervenait dans cette histoire depuis un moment. Et même, je crois, depuis la première fois, dans la chapelle, où j'ai entendu Eanred parler d'Eafa en disant « ma soeur », sur le coup j'ai cru que sa langue avait fourchée, qu'il voulait dire sa soeur dans le sens religieux du terme. Par la suite, j'ai compris qu'il parlait bien de sa soeur de chair et de sang, et pas simplement dans un sens spirituel.

Eadulf grimaça, vexé qu'elle l'ait laissé suivre sciemment une mauvaise piste.

— Bon, mais cela aurait pu être Eanred, dit-il pour se justifier. Après tout, Eanred avait déjà tué pour sa soeur. N'oubliez pas qu'il a étranglé Fobba.

Un faible soupir traversa le corps de la jeune mourante.

— Je... pas Eanred... ce n'est pas Eanred qui a étranglé Fobba... Fobba m'a violée... J'ai tué ce porc... Comme un porc... Eanred n'a pas de sang sur les mains...

La peau d'Eafa était marbrée et ses lèvres eurent une contraction bizarre. Un souffle profond vibra dans sa gorge puis elle demeura immobile. Ils virent que la curieuse tache de sang se tarissait et que sa peau avait pris une teinte jaune et cireuse.

Fidelma se pencha pour fermer les yeux de la jeune fille, puis s'agenouilla.

— *Requiem aeternam dona ea, Domine...* commença-t-elle solennellement.

Et un par un, ils se joignirent à elle dans la prière pour les morts, leurs voix s'élevant et retombant en cadence, mais pas tout à fait à l'unisson.

CHAPITRE XVIII

Le soleil était déjà très haut dans le ciel, étincelant de cette curieuse lumière blanche qui semblait se refléter aussi bien sur les bâtiments blanc vif que sur les objets les plus sombres. Fidelma s'assit à l'ombre d'un auvent en toile de lin, sur le quai en bois tout près du pont de Probi qui enjambait les eaux boueuses du Tibre majestueux. Derrière elle, l'Aventin lançait une petite ombre, mais qui ne parvenait pas jusqu'aux rives découvertes du fleuve.

Eadulf arpentait gauchement le quai à côté d'elle, dissimulant à peine son agitation.

— À quelle heure avez-vous dit que le bateau devait arriver ? demanda-t-il, pour la énième fois.

Fidelma ne le reprit pas, mais lui dit doucement, comme elle l'avait déjà fait de nombreuses fois :

— À midi, Eadulf. Nous sommes les premiers. Le passeur doit descendre plusieurs autres personnes jusqu'à Ostie et Portus.

Eadulf était de toute évidence inquiet.

— Mais est-ce raisonnable de voyager seule ?

Elle secoua la tête.

— Il ne peut rien m'arriver d'ici à Ostie. Et à Ostie, je retrouverai mes compatriotes du monastère de Colomban à Bobbio qui retournent en Irlande. Nous ferons le voyage ensemble jusqu'à Marseille et de là jusqu'en Irlande.

— Vous êtes certaine que vous allez les retrouver, à Ostie ?

Elle sourit de le voir se tracasser ainsi. Il avait insisté pour l'accompagner depuis la maison d'Arsenius et Epiphania, et traverser la ville jusqu'au quai. Il y avait une étrange gêne entre eux, ces derniers jours, depuis la résolution du mystère de la mort de Wighard.

— Vous devez absolument y aller ? lâcha-t-il soudain.

Fidelma haussa les épaules d'une manière expressive.

— Oui, répondit-elle simplement. Je dois retourner chez moi. Maintenant que le Saint-Père a approuvé et béni la règle de mon monastère, je peux revenir à Kildare en ayant accompli ma mission.

J'ai aussi des lettres à remettre à Ultan d'Armagh.

Elle se tut et contempla pensivement les traits d'Eadulf.

— Combien de temps pensez-vous rester à Rome ?

Ce fut au tour d'Eadulf de lever les bras dans un geste d'ignorance.

— Ça peut prendre des années avant que nous ne soyons prêts à repartir pour Cantorbéry. Il reste beaucoup à faire pour former le nouvel archevêque.

Les yeux de Fidelma s'agrandirent, car elle n'avait pas entendu parler de cette nomination.

— Ainsi Vitalien a enfin désigné un nouvel archevêque pour Cantorbéry ? Je me demandais pourquoi vous avez passé tout l'après-midi d'hier en réunions. J'ai cru que je devrais partir sans vous avoir revu. Est-ce l'abbé Hadrien de Hiridanum qui a été nommé ?

Eadulf se dandina avec embarras d'un pied sur l'autre.

— Personne n'est censé savoir, pour l'instant. Mais...

Il ponctua sa phrase de la main. Puis il ajouta à voix basse sur le ton de la confiance :

— Non, ce n'est pas Hadrien. Il a refusé la nomination. Au début il a recommandé un autre abbé appelé Andrius, mais il était apparemment trop malade pour accepter le poste.

— Alors, qui a été choisi ? Ne me dites pas que frère Sebbi...

Eadulf éclata de rire.

— Non, pas Sebbi. C'est un vieux moine grec de Tarsus appelé Théodore¹, qui est réfugié à Rome depuis quatre ans. Tarsus est tombé entre les mains des disciples de Mahomet et il a dû fuir pour se mettre en sûreté.

Fidelma était surprise.

— Un Grec ? Avec la tonsure orientale ?

Eadulf sourit d'un air entendu.

— Je pensais que vous apprécieriez l'ironie de la chose. Mais Théodore s'est engagé à se convertir à la règle de Rome après avoir reçu l'enseignement nécessaire.

— Vos rois et prélats saxons ne vont pas apprécier la chose, fit remarquer Fidelma. En particulier votre ami Wilfrid de Ripon.

Eadulf acquiesça.

— Et c'est pourquoi nous allons devoir rester à Rome un moment. Vitalien a demandé à Hadrien de lui enseigner les subtilités de la règle romaine. De plus, Hadrien a été désigné pour être le compagnon de Théodore quand il se rendra à Cantorbéry, de peur que Théodore ne commence à introduire les coutumes grecques dans les royaumes saxons, coutumes qui ne sont pas très différentes des commandements de l'Église de Colomba.

Fidelma souriait malicieusement.

— Eh bien, ça, ce serait quelque chose, Eadulf. Le choix de Witebia en faveur de Rome serait renversé par un évêque désigné par Rome elle-même.

Eadulf vit qu'elle ne parlait pas sérieusement.

— Comme vous dites, il y en a beaucoup qui n'apprécieront pas ce choix.

— Et que deviennent les frères Sebbi et Ine ?

— Ine a accepté de devenir le serviteur personnel de Théodore, et Sebbi restera ici un moment avant de repartir pour devenir l'abbé de Stanggrund, comme cet ambitieux le rêvait depuis toujours. Il ne voulait rien de plus.

Fidelma lança un rapide regard à Eadulf.

— Et vous ?

— Moi ? J'ai promis à Vitalien que je resterais avec Théodore en tant que secrétaire et conseiller sur les lois et les coutumes saxonnes. Il faudra un certain temps avant que nous soyons prêts à entreprendre le voyage de retour à Cantorbéry, car non seulement Théodore doit apprendre beaucoup de choses, mais c'est aussi un moine. Il doit être ordonné prêtre, diacre puis évêque, et rejeter préalablement les rites de l'Église d'Orient pour ceux de Rome.

Fidelma considérait le plancher de bois du quai comme s'il l'intéressait. Elle ne dit rien pendant un moment.

— Vous resterez donc ici jusqu'à ce que Théodore soit prêt ?

— Oui. Et vous, vous retournez à Kildare ; vous y resterez définitivement ?

Fidelma fit une grimace, mais ne répondit pas directement.

— Vous me manquerez, Eadulf...

Il y eut un mouvement à l'autre bout du quai et une haute silhouette familière apparut : l'abbesse Wulfrun arrivait à grandes enjambées. Elle remorquait deux jeunes religieuses très nerveuses, qui se débattaient avec ses bagages sous les ordres qu'elle jetait avec son ton sévère habituel. Wulfrun aperçut soudain Fidelma et Eadulf et elle s'arrêta avec son entourage, avant de leur tourner délibérément le dos. Elle préféra rester sous le soleil plutôt que de venir à l'ombre de l'auvent sous lequel se trouvait Fidelma.

— L'orgueil va à la destruction et l'esprit arrogant au-devant de sa chute, murmura Fidelma.

Eadulf sourit d'un air entendu. ,

— Elle ne semble pas avoir compris la leçon, dit-il. De toute évidence, elle n'a pas apprécié que la vérité soit révélée. Elle préfère vivre dans l'illusion qu'elle est une princesse et non une ancienne esclave.

— *Veritas odium parit*, répondit Fidelma, en citant Térence. « La vérité engendre la haine. » Et pourtant je suis triste pour elle. Cela doit

être terrible d'avoir si peu confiance en soi ! Elle pense devoir s'inventer un passé pour mériter le respect des autres. Beaucoup de mal est fait dans ce monde par des gens qui veulent se sentir importants et passent leur temps à essayer de faire impression sur les autres.

— Quel est déjà ce mot ironique d'Épictète ? demanda Eadulf, en fronçant les sourcils dans son effort pour se rappeler.

— Vous pensez à la question : « Quoi, le monde périra-t-il quand tu seras mort ? » Ironique, en effet, fit remarquer Fidelma en souriant. Enfin, l'abbesse Wulfrun semble avoir trouvé deux nouvelles servantes pour remplacer cette pauvre soeur Eafa. Je me sens encore triste pour elle.

Elle désigna d'un signe de tête l'endroit où Wulfrun était toujours en train de sermonner ses deux jeunes servantes, en leur disant où poser ses affaires et où se placer.

— Elle ne changera pas. J'espère que vous n'aurez pas à faire tout le voyage en sa compagnie.

— Oh, son attitude a beaucoup plus d'importance pour elle que pour moi !

Fidelma se retourna d'un air narquois vers Eadulf, mais ce dernier plissait les yeux pour reconnaître le nouvel arrivant qui s'avavançait sur le quai. Son visage exprima une telle surprise que Fidelma tourna la tête pour suivre son regard.

Le *tesserarius* Furius Licinius dépassa l'abbesse Wulfrun et son groupe, et vint s'arrêter sous l'auvent devant Fidelma. Il portait une boîte sous le bras.

— Je n'ai appris que vous quittiez Rome que ce matin, ma soeur, dit-il avec une expression soudain embarrassée.

Fidelma sourit en retour au jeune officier maladroit.

— Je n'ai pas pensé que les préparatifs de voyage d'une pauvre religieuse irlandaise avaient de l'importance aux yeux d'un officier des *custodes* du palais du Latran, Furius Licinius, dit-elle d'un ton grave.

Licinius se mordit la lèvre, puis lança un regard agressif à Eadulf qui feignait pourtant de s'intéresser aux eaux brunes et boueuses du Tibre.

— Je... Je vous ai apporté ce présent. Un souvenir de votre passage à Rome.

Fidelma vit le jeune homme rougir en tendant un objet enveloppé dans de la toile. C'était à l'évidence une boîte en bois. Fidelma la prit solennellement et retira le tissu. Il s'agissait bien d'une belle boîte très travaillée dans un étrange bois noir que Fidelma n'avait vu qu'une seule fois auparavant.

— C'est en ébène, expliqua Licinius.

— Elle est magnifique, reconnut Fidelma en examinant le fermoir

et les charnières très fines en argent qui luisaient sur le bois sombre du coffret. Mais vous n'auriez pas dû...

— Ouvrez-la, il y a quelque chose à l'intérieur, continua Licinius avec empressement.

Gravement, Fidelma obéit. À l'intérieur, une douzaine de fioles de verre étaient rangées dans des compartiments recouverts de velours.

— Qu'est-ce ? Des herbes médicinales ? demanda-t-elle.

Eadulf s'était retourné avec intérêt.

Licinius était toujours très rouge, il se pencha en avant et prit une fiole dont il ôta le bouchon en liège. Fidelma renifla avec méfiance, puis ses yeux s'élargirent d'étonnement.

— Du parfum, souffla-t-elle.

Licinius déglutit nerveusement.

— Les Romaines apprécient beaucoup ces fragrances. Je voudrais que vous acceptiez ceci comme un gage de mon respect, Fidelma de Kildare.

Fidelma se sentit soudain très gauche.

— Je ne sais pas... commença-t-elle.

Licinius s'avança impulsivement et saisit sa main fine dans les siennes.

— Vous m'avez appris beaucoup de choses sur les femmes, dit-il gravement. Je n'oublierai jamais. Aussi faites-moi le plaisir d'accepter ce présent en souvenir de moi.

Fidelma fut soudain accablée de tristesse et des larmes lui montèrent aux yeux. Elle pensa à Cian et à Eadulf, et souhaita n'être de nouveau qu'une adolescente dans *l'aimsir togu*, l'âge du choix, avec toute sa vie devant elle. Elle essaya de sourire, mais ne réussit qu'à faire une grimace.

— J'accepte votre présent, Licinius, pour l'esprit dans lequel vous me l'offrez.

Licinius s'aperçut qu'Eadulf les regardait et il se redressa brusquement, son visage redevenant de bois.

— Merci, ma soeur. Laissez-moi vous souhaiter un bon voyage de retour sur votre terre natale. Que le Seigneur vous accompagne, Fidelma de Kildare.

— *Dia ar gach btóhar a rachaidh tú*, Licinius. Comme nous disons chez nous, « Dieu sera sur toutes les routes où vous voyagerez ».

Le jeune garde du palais du Latran se redressa et salua, avant de tourner des talons et de s'en aller à grands pas.

Eadulf hésita pendant un instant, gêné, puis il essaya de plaisanter.

— Je crois que vous avez fait une conquête, Fidelma.

Il fronça les sourcils quand il vit Fidelma détourner brusquement la tête avec une expression de colère sur son visage. Il se demanda ce

qu'il avait bien pu dire pour faire naître une telle contrariété. Il resta muet tandis qu'elle jouait avec le coffret de parfums en ébène. Puis elle le remballa dans la toile et le mit dans ses bagages.

— Fidelma... commença maladroitement Eadulf.

Puis il s'arrêta et jura dans sa propre langue.

Elle fut tellement surprise par ce juron inattendu qu'elle leva la tête. Eadulf regardait en direction du bout du quai.

Une *lecticula* accompagnée d'une troupe de *custodes* du palais du Latran dans leur uniforme officiel s'était arrêtée : la scène faisait irrésistiblement penser à un écho du passé païen de Rome. Une haute silhouette descendit de la chaise et, abandonnant ses gardes, l'évêque Gelasius commença à parcourir seul le quai.

L'abbesse Wulfrun se précipita à sa rencontre. Sa voix aiguë parvenait jusqu'à l'endroit où Fidelma se trouvait assise.

— Ah, monseigneur, vous avez donc appris que je quittais Rome, aujourd'hui ? s'exclama-t-elle.

Gelasius s'arrêta, clignant des paupières en découvrant la présence de Wulfrun.

— Oh, non, dit-il d'une voix distante. Je vous souhaite un bon voyage. Je dois aller voir quelqu'un, maintenant.

Il repartit, laissant l'abbesse de Sheppey avec une expression outragée sur ses traits arrogants.

— L'orgueil conduit à la chute, répéta Eadulf à voix basse.

L'évêque Gelasius se dirigea vers l'endroit où se trouvait Fidelma. Elle se leva timidement devant lui. Le *nomenclator* de l'évêque de Rome lui sourit, remarquant à peine la présence d'Eadulf.

— Fidelma de Kildare, je ne pouvais pas vous laisser quitter notre ville sans venir vous adresser mes meilleurs vœux pour votre voyage de retour.

— C'est vraiment très aimable de votre part, répondit Fidelma.

— Aimable ? Non, nous vous devons beaucoup, ma soeur. Sans votre diligence... et l'aide de frère Eadulf, bien entendu... Rome aurait été le témoin du début d'un terrible conflit entre l'Irlande et les royaumes saxons.

Fidelma haussa les épaules.

— Je n'ai aucun mérite à avoir fait ce pour quoi l'on m'a formée, Gelasius, dit-elle.

— Mais même si la rumeur de l'assassinat de Wighard par les mains d'un cénobite irlandais a atteint les oreilles des Saxons...

Gelasius haussa les épaules. Il hésita un instant puis se lança :

— Je sais que vous respecterez les souhaits du Saint

— Père sur le sujet.

Il sembla surpris quand Fidelma éclata d'un rire un peu sec.

— Ne serait-ce pas là la vraie raison de votre venue, Gelasius ?

Vous assurer que je n'embarrasserai pas Rome ?

L'évêque cilla, stupéfié par l'effronterie de cette femme, puis il grimaça en réalisant qu'elle disait la vérité. C'était bien en grande partie son anxiété qui l'avait poussé à traverser Rome pour venir voir la religieuse irlandaise avant son départ. Fidelma souriait toujours et il lui rendit son sourire.

— Y a-t-il une vérité que l'on puisse vous dissimuler, Fidelma de Kildare ? demanda-t-il avec ironie.

— Il y en a certaines, confessa-t-elle après une pause.

Elle lança un bref regard à Eadulf, mais le moine était tourné vers Gelasius.

— Eh bien, puisque le sujet est abordé, je pense qu'il vaut mieux en effet que la version officielle adressée aux rois et prélats saxons soit que Wighard et plusieurs personnes de son entourage, Puttoc, Earned, Eafa... ont été frappés par la peste jaune. Cette maladie est tellement courante que personne ne posera de question sur le sujet.

— Nous sommes déjà tombés d'accord là-dessus, dit Fidelma. Je respecterai le souhait de Rome, même si c'est pour dissimuler le fait que les hommes et les femmes d'Église ne sont que des hommes et des femmes, et que même les évêques et les, abbés peuvent être d'aussi grands pécheurs que le plus misérable des paysans.

— Comment inspirer le respect de la parole divine, si ceux qui la prêchent n'en inspirent aucun ? demanda Gelasius pour se justifier.

— Vous n'avez pas à craindre que quiconque apprenne de ma bouche la vérité sur la mort de Wighard, affirma Fidelma. Mais d'autres sont impliqués...

Elle désigna d'un signe de tête désinvolte l'endroit où se trouvait l'abbesse Wulfrun, toujours en train d'édifier ses deux servantes. Gelasius suivit son geste.

— Wulfrun ? Comme vous l'avez démontré, c'est une femme vaniteuse. Avec la vanité, Rome peut toujours s'arranger. Tout comme avec l'ambition, et Sebbi a réussi à satisfaire la sienne. Ine ne dira rien, car il a acquis maintenant la tranquillité, en devenant le serviteur du nouvel archevêque. Et quant à Eadulf...

Il se retourna et regarda pensivement le moine saxon.

— Eadulf, intervint Fidelma, est un homme intelligent et sans ambition, aussi peut-il comprendre vos raisons et n'a besoin de rien d'autre.

Gelasius inclina la tête gravement.

— Tout comme vous. Vous m'avez appris beaucoup sur les femmes de votre pays. Peut-être avons-nous tort, à Rome, de refuser aux femmes une place dans les affaires publiques. Des talents comme les vôtres sont rares, vraiment.

— Si je peux me permettre de changer de sujet, Gelasius, dit

Fidelma pour dissimuler son embarras. Il y a une chose que je vous avais demandée ; puis-je savoir ce qu'il en est ?

Gelasius sourit largement.

— Vous voulez parler du jeune Antonio, fils de Nereus, qui travaille au cimetière chrétien en vendant des chandelles aux pèlerins ?

Fidelma hocha la tête.

— C'est déjà fait, ma soeur. Le jeune Antonio a été envoyé au nord de Lucca, dans le monastère de Saint

— Fridian, un de vos compatriotes.

— J'ai entendu parler de Fridian, acquiesça Fidelma. C'est le fils d'un roi d'Ulster qui a embrassé la vie religieuse.

— Nous avons pensé que c'était vous rendre un hommage approprié, ma soeur, que le jeune Antonio reçoive son éducation dans un monastère établi par un Irlandais.

— Je suis vraiment très heureuse pour lui, dit Fidelma. Il fera honneur à la foi. Je suis contente d'avoir pu l'aider.

Elle fut distraite par un cri soudain sur les eaux du Tibre. Un grand bateau mû à la rame traversait le fleuve en direction du quai sur lequel ils se trouvaient.

— Je crois que voilà votre bateau, fit remarquer Gelasius.

Une vague de panique la submergea. Si tôt ? Tellement de choses restaient passées sous silence !

Gelasius vit son expression et l'interpréta correctement. Il leva la main et lui sourit, même quand Fidelma la prit en inclinant simplement la tête. Il avait fini par se faire aux usages de son Église.

— Nos remerciements vous accompagnent, ma soeur, pour tout ce que vous avez fait. Je vous souhaite un bon voyage de retour et une vie longue et en bonne santé. *De us vobiscum*.

Il se retourna pour adresser un signe de tête à Eadulf, puis repartit sur le quai en direction de sa *lecticula* qui l'attendait, ignorant complètement l'abbesse Wulfrun au passage, pour son plus grand dépit.

— *Vestigia... nulla retrorsum*, dit doucement Fidelma, citant Horace.

Eadulf, perplexe, ne comprit pas. Elle ne se donna pas la peine de lui expliquer. Elle leva lentement les yeux sur lui, essayant de déchiffrer l'expression de son visage, mais il n'y avait rien qu'elle puisse interpréter.

— Vous allez me manquer, Eadulf de Seaxmund's Ham, dit doucement Fidelma.

— Et vous aussi, Fidelma de Kildare.

Elle réalisa soudain qu'ils n'avaient pas grand-chose d'autre à se dire. Elle sourit, peut-être d'un sourire un peu forcé, et s'avança

impulsivement pour prendre ses mains dans les siennes.

— Instruisez bien votre nouvel archevêque sur les coutumes de votre pays, Eadulf.

— Nos débats vont me manquer, Fidelma. Mais peut-être avons-nous appris un peu l'un de l'autre ?

Le bateau avait accosté maintenant. Wulfrun et ses deux suivantes avaient déjà rangé leurs bagages à bord et pris place sur les sièges avant. Un des bateliers avait déposé les sacs de Fidelma dans le bateau et il attendait impatiemment pour l'aider à descendre.

Pendant quelques secondes, Fidelma et Eadulf restèrent face à face, et ce fut Fidelma qui rompit le charme de son sourire narquois. Elle fit demi-tour et sauta avec légèreté dans le bateau. Elle prit un siège à demi tourné vers le quai où se trouvait Eadulf.

Avec un cri rauque, les rameurs repoussèrent le bateau du quai et pendant un instant l'embarcation dériva sur l'eau, puis, obéissant à un autre cri, les rames plongèrent dans les vaguelettes brunes, et le vaisseau fut propulsé rapidement en avant par le courant.

Fidelma leva une main et la laissa tomber en regardant en arrière la silhouette d'Eadulf, seul sur le quai. Elle le suivit du regard jusqu'à ce qu'il disparaisse derrière un méandre du fleuve.

Les rameurs avaient entonné un chant qui les aidait dans leur tâche, tellement difficile sous le chaud soleil de midi.

Les nuages ont fondu dans le ciel et la tempête s'est

[apaisée

L'effort dompte tout, le labeur est conquis

Heia ulri ! Nostrum reboans echo sonet heia !

Ho hisse, les gars ! Que sonne l'écho de nos efforts !

Fidelma soupira doucement et se laissa aller contre le dossier de son siège, les yeux errant sur les rives du grand fleuve qui défilaient tandis qu'ils se dirigeraient vers le sud. Ils laissèrent derrière eux les collines de Rome et ses maisons surpeuplées. Les quais de la ville qui bordaient le Tibre avaient laissé place à des rives plates et nues, sans bois pour l'ombrager, ni culture pour l'embellir. Le fleuve était profond et son cours rapide, mais elle ne voyait aucune des beautés qu'elle avait appris à associer au grand Tibre.

Par moments, elle voyait des hauteurs couronnées de pins, mais la plupart du temps les collines étaient nues. Il n'y avait que quelques longs champs de blé clairsemés. Elle se rappela que l'armée de l'empereur Constant était récemment passée par là et que les friches qui entouraient les eaux troubles du Tibre étaient l'oeuvre de l'homme et non de la nature.

Le fleuve se jetait dans la Méditerranée entre les deux ports d'Ostie et de Portus ; il divisait ses eaux dans les roseaux autour d'une île centrale, l'Isola Sacra. Ce n'était pas une grandiose entrée pour

Rome, avec les *stagni*, les marais salants, qui l'entouraient. Mais Ostie et Portus étaient les deux antiques ports jumeaux par lesquels entraient et sortaient des bateaux provenant des quatre coins du monde.

Le paysage changea un peu et l'on voyait les feuillages vert-argent des oliviers qui avaient survécu aux ravages de Constant, disséminés en de nombreux bosquets sur les collines et sur les terres dévastées, naguère plantées de blé. Elle se fit la remarque que ce vert argenté n'était pas aussi profond que celui auquel elle était habituée dans son pays. Ce n'était pas la végétation luxuriante et les arbres protecteurs qui poussaient sous le climat tempéré de l'Irlande. L'Irlande avec ses chemins aux bordures fuchsia qui serpentaient au milieu des blocs de granit gris piqué de jaune safran sur ses côtes rocailleuses. L'Irlande aux vastes collines vertes et profondes, aux marais sombres entourés de ronces et de bruyères et, protégées par les orties, les forêts d'ifs, de noisetiers et de chèvrefeuille.

Avec surprise, Fidelma s'aperçut brutalement qu'elle avait le mal du pays. Elle réalisa combien elle était impatiente de retourner chez elle, d'entendre parler sa propre langue, d'être à son aise, chez elle. Était-ce ce que Homère avait écrit : « Je ne connais pas de plus belle vue pour les yeux que celle de son propre pays » ? Peut-être avait-il raison.

Elle contempla le paysage qui défilait et ses pensées revinrent à frère Eadulf. Elle se sentait contrariée d'être si triste de le quitter. Essayait-elle de mettre plus dans son amitié avec Eadulf qu'il y avait eu, ou qu'il pouvait y avoir ? Aristote avait-il raison en disant que l'amitié, c'était quand une seule âme habitait deux corps ? Était-ce seulement cela qui lui manquait ? Elle serra les lèvres, en colère contre elle-même. Elle essayait souvent d'aborder ses émotions sous un angle intellectuel pour éviter d'avoir à les affronter. Parfois, elle ne pouvait plus faire la distinction entre émotion et idée. Il lui semblait décidément plus facile d'analyser les comportements des autres que les siens. Qui avait dit : « Médecin, soigne-toi donc toi-même » ? Elle n'arrivait pas à s'en souvenir. Il y avait un vieux proverbe dans son pays : « Tout malade est un médecin. » C'était un truisme.

Elle reporta son regard vers les pâles rives du Tibre qui défilaient sous ses yeux. Elle pensa de nouveau au violent contraste avec la riche verdure de l'Irlande. Elle regarda en arrière, là où Rome avait disparu, derrière les méandres du fleuve, et elle pensa un court instant à Eadulf. Elle sourit tristement. Ce qu'Horace avait écrit était vrai : *Vestigia... nulla retrorsum*, on ne revient pas en arrière. Non, pas de retour en arrière maintenant. Elle rentrait chez elle.

Manteau court en laine, vêtement militaire des Romains et des Gaulois, que l'on attachait sur les épaules au moyen d'une fibule. *(N.d.T.)*

Saint Colomba (Colum-Cille), moine irlandais né en 521 après J.-C. Abbé d'Iona, il évangélisa l'Écosse. *(N.d.T.)*

Premier évêque envoyé par le pape Célestin en Irlande en 431 pour combattre l'hérésie pélagienne. *(N.d.T.)*

La robe convenable d'une femme mariée. *(N.d.T.)*

Secrétaire. *(N.d.T.)*

Matthieu, 6, 19. *(N.d.T.)*

Matthieu, 6, 24. *(N.d.T.)*

Melchiade (ou Miltiade) : pape de 311 à 314. *(N.d.T.)*

Néron profita de l'espace libéré par le grand incendie de Rome pour se faire construire un somptueux palais, la *Domus Aurea*, ce qui irrita fort la population. *(N.d.T.)*

Les moines de Bobbio appartiennent au monastère de Colomban de Leinster, l'homonyme de Colomba, abbé d'Iona. *(N.d.T.)*

Patrie commune. *(N.d.T.)*

Membre du clergé. *(N.d.T.)*

Du grec *acolouthes* : celui qui accompagne. *(N.d.T.)*

Ou *Eia vero* : eh bien donc. *(N.d.T.)*

Va te faire pendre! *(N.d.T.)*

Chien bâtard. *(N.d.T.)*

Première épître à Timothée, 6, 17. *(N.d.T.)*

Épître aux Colossiens, 3, 20. *(N.d.T.)*

Genèse, 1, 27-28 *(N.d.T.)*

Genèse, 11, 7. *(N.d.T.)*